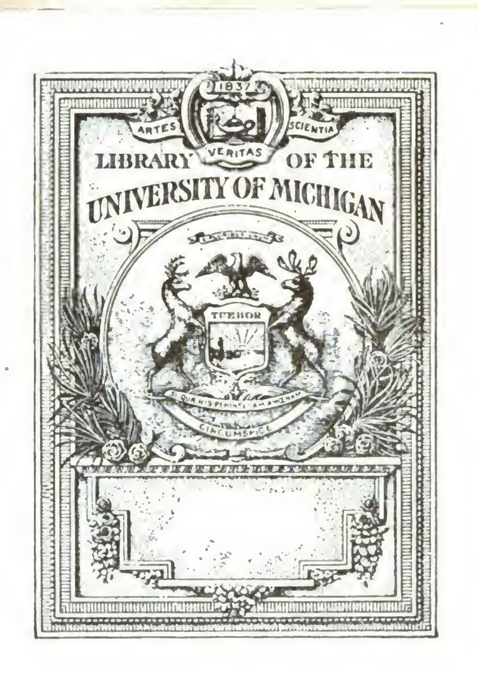

A 940,623



Digitized by Google

848
P82cad

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRES

CAUSERIES

LITTÉRAIRES

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Causeries littéraires. . . . . 1 vol

Nouvelles causeries littéraires. . . . . 1 —

Contes et Nouvelles. . . . . 1 —

Le Fond de la Coupe. 1 —

Mémoires d'un Notaire. . . . . 1 —

Contes d'un Planteur be choux. . . . . 1 —

La Fin du Procès (sous presse). . . . . 1 —

Paris. — Typ. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

Digitized by Google

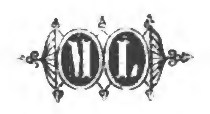
DERNIÈRES

CAUSERIES

LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

18 Jan. 83 E.H.M.

I

HISTORIENS ET CRITIQUES

410943


Digitized by Google

Digitized by Google

M. VILLEMAIN [1]

L'illustre auteur de ces *Souvenirs* nous permettra-t-il une première petite chicane? Son titre semble nous promettre, à doses à peu près égales, de la littérature et de l'histoire; or nous trouvons bien de l'histoire dans son livre, et de la meilleure; de celle qui fait songer tantôt aux pages les plus colorées de Salluste, tantôt aux pathétiques grandeurs de la tragédie antique; mais nous y trouvons fort peu de littérature, à moins qu'on ne doive donner ce nom à des portraits d'écrivains tels que Lemercier, Benjamin Constant ou Garat, transformés en hommes politiques par la crise de 1815; à un délicieux monologue de M. de Fontanes, quelque peu embelli, nous le soupçonnons, par son ingénieux auditeur; ou enfin à de brillantes analyses des débats parlementaires provoqués, en Angle-

[1] *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature.*

Digitized by Google

terre et en France, par les événements des Cent-Jours. Or la littérature, sous la plume de M. Villemain, a assez de distinction exquise et suprême pour qu'il nous soit permis d'exprimer un regret qui est encore un hommage. Autour de ces noms de Suard, de Fontanes, de madame de Staël, de Benjamin Constant, de Sismondi, d'Arago, de Chateaubriand, de Cuvier, tour à tour évoqués au courant de ses récits, ne pouvait-il pas grouper quelques-uns de ces souvenirs plus spécialement littéraires qui auraient heureusement contrasté avec la sombre gravité de nos désastres, et formé comme des îles flottantes de verdure et de fleurs sur cette mer pleine de récifs et d'orages qui va du golfe Juan à Sainte-Hélène? Mais, me dira-t-on, c'est tout simplement un autre ouvrage que vous demandez là à M. Villemain! J'en conviens; et savez-vous pourquoi? Parce qu'il m'est plus facile peut-être de regretter ce qu'il n'a pas fait que d'indiquer ce qu'il a voulu faire.

Puisque je suis en veine d'objections chagrines, j'en risquerai une autre, d'autant plus singulière que l'on ne se lasse pas d'adresser à la littérature actuelle un reproche diamétralement contraire. M. Villemain nous annonce ses souvenirs, et, en effet, nous le voyons, dans les premières pages, témoin attentif des tristes scènes qui vont se dérouler sous ses yeux; entrant, le soir, chez la veuve Lavoisier, et s'y mêlant à des personnages célèbres qu'il regarde, qu'il écoute et qu'il peint; appelé, le matin, chez M. de Fontanes, qui, se dérobant par une spirituelle retraite, le choisit pour son substitut auprès des éventualités du 20 mars. Eh bien, nous aurions voulu que ce témoin, obscur alors, illustre depuis, mais déjà si clairvoyant, si observateur, doué d'un tact si fin, d'une vue si sûre, et relevant encore ses aperçus par ses souvenirs classiques, reparût et s'accentuât davantage à travers son livre, non pas

Digitized by Google

pour s'attribuer, avec la vanité bouffonne de nos modernes faiseurs de Mémoires, une part quelconque dans les discours et dans les actes, mais pour conserver à ses récits, si éclatants d'ailleurs et si animés, cette empreinte personnelle dont rien ne remplace la vérité et la vie. Quand on songe à ce que devait être, dès cet âge heureux de vingt-cinq ans, l'esprit de M. Villemain, à ce trésor de fortes études et de connaissances acquises, à cette curiosité intelligente et passionnée, à ce pressentiment de sa gloire prochaine, à cette imagination vive, saisissant à la fois le fond et la surface, le caractère et la figure; quand on pense à tout ce que ces dons merveilleux ont dû répandre de vivacité et de fraîcheur sur ses impressions de chaque jour dans un moment où tout remuait et exaltait les âmes, on se dispose à amnistier pleinement, que dis-je? à approuver ce narrateur, si, en parlant de ce qu'il a vu et entendu, il arrive à parler de lui. Ce sentiment, ce souvenir de la personnalité, dont la persistance fanfaronne impatiente et agace chez les autres, on le voudrait, chez lui, plus assidu ou plus fréquent. Exception bizarre et glorieuse, qu'à une époque où nous avons tant souffert de l'abus de la littérature et de l'abus du personnalisme, on puisse reprocher au livre de M. Villemain de n'être pas assez personnel et pas assez littéraire!

Prenons-le donc tel qu'il est, au lieu d'y tant discourir, ce livre éloquent où le style semble se rajeunir et se teindre des couleurs de la nouvelle école, où l'émotion s'accroît, de chapitre en chapitre, pour éclater à ce dénoûment dont nulle tragédie n'égala jamais la grandeur funèbre et le gigantesque héros. M. Villemain a prouvé une fois de plus la supériorité de son goût en laissant dans l'ombre la partie stratégique et guerrière de son sujet, malgré l'exemple donné de nos jours par des historiens célèbres

Digitized by Google

qui n'ont pas cru qu'il fût nécessaire d'avoir livré ou même vu des batailles pour avoir le droit de les décrire. Il y a quelque part, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, un passage où Chateaubriand raconte que, se promenant dans la campagne, un Virgile à la main, il sentit tout à coup sous ses pas un tressaillement de la terre, et que, se baissant pour écouter, il entendit au loin, comme un vague et insaisissable murmure, le canon de Waterloo. On peut dire que cette canonnade terrible qui trancha la destinée du second Empire s'entend de même dans le livre de M. Villemain. Elle y retentit à distance, sans qu'on assiste à la mêlée, et le contre-coup en arrive dans les salons, dans la rue, dans les chancelleries, dans les Chambres, et finalement dans l'histoire. Notre illustre auteur a traité ce grand désastre du 18 juin 1815 comme ces catastrophes tragiques que l'on désespère de montrer sur la scène dans toute leur grandiose horreur, et qui, accomplies derrière le théâtre, y vibrent pourtant dans le récit des personnages, et y répandent un souffle de mort, d'épouvante et de deuil. Il n'a pris et observé, dans les Cent-Jours, que le côté diplomatique, mondain, parlementaire, politique; étudiant d'après nature, sur le nu, les causes de ce triomphe si soudain et de cette chute si rapide : c'est là qu'on peut recueillir, sur ses pas, avec quelques vérités contestables, beaucoup de vérités utiles.

Fidèle disciple de l'école anglaise et constitutionnelle qu'il a aimée avant de la servir, et à laquelle — chose plus méritoire! — il croit encore après l'avoir servie, M. Villemain s'est attaché surtout à faire ressortir la situation étrange et paradoxale de l'Empereur, amené à transiger avec ces libertés représentatives qu'une autre dynastie avait apportées à la France, et à leur imprimer même un caractère plus démocratique, plus révolutionnaire.

Digitized by Google

sous prétexte que cette dynastie, libérale dans ses conditions et son but, se renouait pourtant, par son origine, aux traditions d'un autre âge et en gardait je ne sais quelle physionomie posthume de réaction monarchique ou d'ancien régime. Cette réconciliation normande, ce raccommodement *in extremis*, créaient pour ce prodigieux génie, passionné d'ordre et de pouvoir, une force et surtout un péril : une force, en ce qu'il y trouvait çà et là, dans les vieux partis de la Révolution, quelques auxiliaires capables de fonctions civiles ou administratives et n'appartenant pas à cette armée qui fit seule le mouvement des Cent-Jours ; un péril, en ce que ces libertés de fraîche date, ces nouveaux ressorts de gouvernement peu familiers à la robuste main qui les essayait, ne pouvaient fonctionner avec cette complaisante vitesse, cette docile harmonie, cette rapide et silencieuse unité, si nécessaires en ces instants de crise suprême où tout contrôle est un dissolvant. Napoléon appelant à lui, faute de mieux, les débris du jacobinisme et de thermidor, s'efforçant de fonder avec ces éléments hétérogènes son nouvel établissement politique, tandis que, d'une part, son armée est là, le fusil au bras, fascinée comme toujours par son génie et sa gloire, mais cette fois plus prête à mourir qu'à vaincre ; de l'autre, le pays, épuisé et vide, laissant faire, mais n'agissant pas, attendant une victoire pour acclamer ou une défaite pour maudire ; la situation générale de la France et de l'Europe si effroyablement tendue, qu'une victoire même ne pouvait rien résoudre : tel est le moment, unique peut-être dans l'histoire, tel est le fatal amas de contradictions, de complications et de contrastes, chaos illuminé d'éclairs, que M. Villemain a peint comme il sait peindre. Ouvrez ses *Souvenirs contemporains :* lisez, entre autres, cette scène matinale chez M. de Fontanes partant

Digitized by Google

pour la campagne et annonçant ce qui va se passer dans un langage si prophétique, si hardi, si rayonnant d'images fortes et vives, que ce talent sage et un peu timide semble avoir été, ce jour-là, singulièrement inspiré par l'émotion des circonstances ou aidé par la mémoire de son interlocuteur : chacune de ces pages brillantes contient en germe les problèmes de cet avenir du lendemain, si prochain et si court, les difficultés insolubles de ce triomphe réel et impossible tout ensemble, les inflexibles paradoxes où va se débattre le génie, les illusions de celui-ci, les trahisons de celui-là, les entraînements d'un troisième, les variations de tous, et, au-dessus, dominant les choses et les hommes comme ces cimes chargées de tempêtes et de nuées qui se perdent, au crépuscule, dans une brume couleur de sang, la guerre, la guerre universelle, implacable, ayant seule la clef de la situation et le mot du problème, disposant en souveraine du dernier acte de ce drame, et s'apprêtant ou à écraser le héros en cas de revers, ou à replonger dans le néant, en cas de victoire, les éléments révolutionnaires qu'il vient de déchaîner. Que de piquants et instructifs détails dans ce dialogue entre le jeune libéral, enivré de ses lectures, confiant dans le réveil de la liberté politique, et l'académicien rassis, le dignitaire vieilli dans la pratique des affaires et le contact des hommes ! — « Voilà le vrai, mon cher, dit M. de Fontanes (hélas ! on a pu le redire depuis, et après d'autres catastrophes) ; voilà où ont abouti vos idées anglaises, à vous autres, tous vos plagiats de *bill* des droits et de constitution libérale. Chateaubriand le comprend bien aujourd'hui... Je ne m'étonne pas de votre erreur ; vous prenez la théorie constitutionnelle pour la politique ; cela est de votre âge, et cela est plus tôt fait que d'étudier les affaires et les hommes... Vous avez, malgré vos fumées

Digitized by Google

constitutionnelles, l'œil assez bon et l'esprit naturellement juste. » — Et M. Villemain, prompt à la réplique, répond avec un effort de hardiesse à ces marques de profond scepticisme en matière de libertés : « Les idées, j'en conviens, sont par moment bien faibles contre les baïonnettes... il faut pourtant que la royauté régulière ait autre chose à donner que la dictature impériale. Cette chose, c'est le droit; c'est la liberté politique, le vote réellement libre de l'impôt, la discussion des affaires publiques, et, sous l'ascendant d'un pouvoir héréditaire inviolable, cette concurrence des services, cette activité, cette émulation légitime des talents qui fait la vie d'un peuple, et qui prévient ou relève sa décadence... Comment, monsieur, n'aimez-vous pas ce beau régime que vous avez vu en Angleterre, que vous avez étudié dans l'histoire? .. » — Et M. de Fontanes réplique à son tour avec un affectueux persiflage. Mais je ne veux pas gâter cette scène, ce prologue merveilleux, où alternent la jeunesse avide de connaître et la sagesse attristée de trop savoir, où M. de Fontanes prête son expérience à M. Villemain, où M. Villemain prête son style à M. de Fontanes, et qui, à distance, après nos malheurs, après les nombreux naufrages de nos libertés politiques, semble une double leçon et une double prophétie. L'éminent auteur de ces *Souvenirs* m'en voudra-t-il beaucoup, si j'avoue que ce plaidoyer préliminaire m'a laissé un peu en suspens entre l'opinion de M. de Fontanes et la sienne? Vous avez ouï parler de ces conférences de séminaire, où l'avocat du diable s'arrange toujours pour ne pas avoir trop raison : eh bien, ici, l'avocat du diable, c'est-à-dire de l'ordre et du pouvoir indépendants des entraves et des fictions représentatives, n'a pas assez tort, et l'on est tenté de lui donner gain de cause, malgré tout l'esprit de la partie adverse.

Digitized by Google

Mais ce n'est pas là le seul enseignement qui ressorte de cette entraînante et irrésistible lecture. On s'explique, en lisant M. Villemain, certaines conséquences des Cent-Jours, qui, détachées de leur filiation immédiate et directe, avaient pu paraître inexplicables. Je m'étais souvent demandé comment il avait suffi de quelques années à peine pour effacer ce passé d'hier et oblitérer à ce point le sens public, que le libéralisme eût pu faire alliance avec les souvenirs de l'Empire, lui prêter ses illusions et lui emprunter ses gloires, de façon à combattre et à saper ensemble la vraie monarchie libérale, la monarchie selon la Charte; comment des journalistes et des pamphlétaires, des chansonniers et des avocats, avaient si vite réussi à unir ce qui semblait incompatible, à séparer ce qui était conciliable. L'Empire, ce miracle de la volonté d'un seul, dominant et comprimant la pensée de tous, l'Empire devenu l'auxiliaire tardif de la liberté étouffée par lui et reconquise à ses dépens, l'environnant de ses prestiges, lui donnant ses consignes et ses mots d'ordre, et cela sous les yeux mêmes de la génération qui avait pu tout voir et tout comparer, il y avait là, selon moi, un fait anormal, un effet contraire à sa cause. Je me trompais : les peuples, comme les individus, sont toujours logiques, même quand ils s'égarent. Le rapide épisode des Cent-Jours, avec son Acte additionnel, ses essais de refonte démocratique et de mise en scène populaire, avec ses appels aux souvenirs, aux passions, aux hommes de 89 et de 92, avec ses fascinations magiques subies et maintenues par les rangs inférieurs de l'armée pendant que les généraux se fatiguaient et lâchaient prise, a été un trait d'union entre la révolution passée et les révolutions futures, un pont jeté à l'esprit révolutionnaire sur cet abîme où un glorieux despotisme avait refoulé pêle-mêle tous les vieux oripeaux de terro-

Digitized by Google

risme, tous les invalides de la Convention et du comité de salut public, oubliés, mitigés ou vendus. L'Empire, dans cette expression dernière et survivante pour la mémoire du peuple, n'était plus l'immense répression d'une liberté perdue par ses propres excès, la victoire armée de l'ordre sur le chaos et du pouvoir sur l'anarchie, la régénération militaire d'une société détruite par l'abus de ses réformes civiles, la remise en tutelle d'une démocratie insensée, la suspension temporaire de tout ce qu'auraient donné à la France non-seulement le mouvement de 89 purifié et adouci, mais la simple marche des années et la monarchie de Louis XVI, en un mot l'abdication ou la déchéance d'une révolution en faveur d'un homme. Il était la résurrection rapide et factice de cette révolution même, reparaissant tout à coup au milieu d'un monde à demi nouveau, à demi ancien, où nul n'avait eu encore le temps de se reconnaître, sur des vestiges du passé qui n'étaient pas le passé, mais qui en avaient l'air, devant ces fantômes d'émigration, de corvée, de seigneurie et de priviléges, mots vides de sens, aigris et aggravés pourtant par la prévention, l'ignorance ou la haine. Cette impression une fois acceptée ne s'effaça plus, et les chansons de Béranger, les pamphlets de Paul-Louis Courier, les diatribes de Manuel, les déclamations des journaux d'alors, les petites pages de la Charte-Touquet intercalées dans les grandes pages des *Victoires et Conquêtes*, n'en furent que l'épilogue et le commentaire.

A côté de cette vérité si facile à recueillir dans le livre de M. Villemain, il en est une autre, parallèle à celle-là, et qui répond à cette accusation injuste et ingrate, souvent réfutée et répétée plus souvent encore : « Les Bourbons ont été ramenés par les armées étrangères. » Qu'on rouvre l'ouvrage de M. Villemain, aux pages 168 entre autres et 446 : on verra, à travers un laconisme de bon

Digitized by Google

goût et un sentiment de convenance qui ne lui permettait pas d'insister, que la maison de Bourbon, à cette époque fatale, a été à la fois le salut de la France et de l'Europe. Elle a sauvé la France du démembrement, des représailles terribles autorisées par les excès de ses conquêtes; elle a sauvé l'Europe d'elle-même, de l'enivrement de ses victoires et de ses colères, de la tentation funeste de rompre cet équilibre nécessaire à la vie commune des nations, de commettre une de ces énormités aussi destructives pour les vainqueurs que pour les vaincus : elle a offert un refuge au triomphe en même temps qu'une indemnité à la défaite; une solution à ce qui paraissait insoluble, une réparation à ce qui semblait irréparable. Seule capable de rassurer l'Europe sans rabaisser la France, placée, en ce moment décisif et solennel, entre ces deux forces, ces deux parties d'une même civilisation, qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas se détruire, elle les a apaisées, pacifiées, adoucies l'une par l'autre, amortissant à la fois le paroxysme du succès et le paroxysme du désastre. Elle n'a ni pris part à la lutte, ni reparu en conquérante devant ce pays qui l'avait proscrite, ni fleurdelisé d'avance les drapeaux de ces armées étrangères qui ne songeaient pas à elle en refoulant, du droit du plus fort, nos troupes décimées et dispersées. — « La seconde émigration de Louis XVIII, a pu dire M. Villemain, n'avait pas le temps d'encourir les blâmes ou de contracter les défauts attachés parfois à la longueur des infortunes, même injustes, et à l'attente sur le sol étranger. Elle fut, de la part du roi, et grâce à son bon sens, ce qu'elle pouvait être de mieux, une inaction constante et assez fière; se regardant comme uni aux sentiments français par une année de règne et par la promulgation de la Charte, Louis XVIII ne permit pas que personne des siens prît part

à la guerre, dans les rangs de la coalition. Il attendit la fin du duel inévitable entre Napoléon et l'Europe. » — Et, plus tard, après que les derniers désastres sont consommés, quand les exigences du vainqueur s'accroissent à chaque pas qui le rapproche de notre capitale, quand on parle de *garanties*, qu'on laisse entendre que ces garanties seraient des cessions de territoire, et qu'on ajoute pourtant : Un seul nom, celui de Louis XVIII, nous paraît réunir toutes les conditions qui empêcheraient l'Europe de demander de tels gages pour sa propre sécurité, M. Villemain a pu s'écrier : « Triste révélation sans doute sur la crise extrême où était amenée la France, mais souvenir consolant pour la mémoire du roi, qui rendit ce service *temporaire* à son pays! » — Je voudrais, je l'avoue, supprimer cette épithète de *temporaire*, qui, appliquée à l'intégrité du territoire, n'a, Dieu merci! pas de sens ; je suppose qu'en l'écrivant M. Villemain songeait encore à la Charte, à laquelle il tient. — Oui, consolant, dirons-nous à notre tour avec un peu moins de sobriété et de réticence ; consolant et glorieux pour cette Monarchie, tenue en réserve loin de cette sanglante arène, étrangère de cœur et de fait à ces malheurs inouïs, trouvant dans son principe et dans son essence de quoi conjurer ce million de bras prêts à s'appesantir sur la patrie, de quoi guérir ces maux effroyables dont elle devait subir plus tard l'injuste solidarité; à peu près comme ces médecins qui, appelés auprès d'un malade, le touchent, le soignent, le guérissent et meurent.

Il ne faut pas croire, cependant, que ces *Souvenirs contemporains* rapetissent Napoléon : non, il nous y apparaît, au contraire, dans toute son émouvante et pathétique majesté, comme un de ces héros épiques ou tragiques qui seraient, semble-t-il, moins grands s'ils étaient plus parfaits, moins glorieux s'ils réussissaient jusqu'au bout. Ses

Digitized by Google

inégalités, ses emportements, ses colères, les sophismes de son génie luttant contre l'impossible, ses brusques alternatives d'abattement et de confiance, d'énergie et de lassitude, cette prostration suprême en face des périls qui se pressent, des trahisons qui se démasquent, du dénoûment inexorable qu'il ne veut ni prévoir ni éviter, cette ombre du rocher de Sainte-Hélène s'allongeant peu à peu sur les dernières pages comme le canon de Waterloo grondait déjà dans les premières; cette torture de six années, commencée à bord du *Bellérophon* et préludant aux immortelles confidences de sa captivité, tout cela forme un tableau incomparable, poignant, à la fois splendide et sombre comme un orage des tropiques, et pour lequel M. Villemain a trouvé des accents et des couleurs que son talent si élégant et si pur n'avait pas encore révélés. On sent que si l'historien et le politique, chez M. Villemain, ont gardé quelque rancune, l'artiste et l'homme de cœur n'en ont pas, qu'ils s'abandonnent à ces émotions surhumaines, à cette terreur, à cette pitié, et que le linceul, en tombant sur cette gloire sans rivale, la fait plus grande et plus sacrée que le manteau impérial. Eh ! qui pourrait, en présence de ses adversités, songer à autre chose qu'aux douleurs du conquérant déchu, de la patrie mutilée, écouter d'autre voix que ce vaste gémissement? Les âmes vraiment nobles, vraiment patriotiques, n'ont pas, ne peuvent pas avoir ces arrière-pensées mesquines et égoïstes; elles ne peuvent jamais se réjouir quand la France pleure, pleurer quand elle se réjouit, séparer leur cause de la sienne et leurs battements des siens. Qui croit le contraire les calomnie! A ces souvenirs de Waterloo, du *Bellérophon*, de Sainte-Hélène, elles se sentent frappées du coup qui brisa un grand pays et un grand homme, de même qu'au bruit des glorieux faits d'armes

Digitized by Google

de notre héroïque armée d'Orient, elles les saluent d'un sympathique hommage et rappellent avec orgueil l'histoire militaire de nos zouaves, objet d'effroi pour nos ennemis et d'envie pour nos alliés !

On peut donc dire que, sous la plume de M. Villemain, la liberté constitutionnelle et parlementaire a, en définitive, amnistié son redoutable adversaire, qui s'était fait un moment son illusoire et invraisemblable ami. S'est-elle aussi bien amnistiée elle-même ? A-t-elle fait, alors et depuis, tout ce qu'elle devait faire, conjuré tous les périls, détourné touts les malheurs, dominé les situations, tempéré les crises, établi ce qu'elle avait rêvé, sauvegardé ce qu'elle avait établi, remplacé avec avantage une volonté unique par des volontés collectives ? M. de Fontanes, dès le 18 mars 1815, n'en paraissait pas très-sûr, et M. Villemain mettait plus d'esprit que de certitude à le contredire. Nous ne sommes pas M. de Fontanes : mais aussi il n'avait que ses prévisions, et nous avons, hélas ! notre expérience. Convenons-en sans réticence comme sans malice : dans cet épisode des Cent-Jours, le gouvernement constitutionnel n'a pas joué un bien beau rôle. En France, il n'a su ni repousser Napoléon, ni le conserver. En Angleterre, il a encouru le reproche de mauvaise foi et de trahison vis-à-vis de ce captif volontaire et désarmé. Quand M. Villemain, fidèle à ses honorables préférences, nous dit que Napoléon avait cru réveiller dans la nation anglaise un sentiment d'honneur légal et un scrupule du droit qu'il n'attendait pas des monarques absolus ; quand il ajoute avec une sorte de complaisance : « C'était un hommage suprême que ce grand dominateur des hommes rendait à l'esprit de liberté ; à tout prendre, il l'aimait mieux pour gardien que le pouvoir absolu de son ancien ami le czar, ou même de son



beau-père...» ne pourrait-on pas demander ce qui, avec le czar ou même avec son beau-père, aurait pu lui arriver de pire?

Mais il me semble que nous voilà bien avant dans la politique. Revenons, en finissant, à la littérature, toujours si profondément intéressée à tout ce que publie M. Villemain. Son livre n'est pas seulement piquant, ingénieux, brillant, éloquent, pathétique; il a le plus attrayant de tous les mérites, la plus charmante de toutes les grâces : il est jeune, et il l'est doublement; car M. Villemain nous retrace les souvenirs contemporains de sa vingt-cinquième année avec le style qu'aurait aujourd'hui un Villemain qui serait jeune. Parmi les écrivains éminents qu'une gloire précoce, une vie laborieuse et une maturité féconde associent à plusieurs générations littéraires, il en est qui, ayant possédé à certain moment tout leur talent et toute leur force, font de ce moment leur date, s'y immobilisent ou y reviennent sans cesse, regardant d'un œil dédaigneux ou inquiet ce qui s'essaye après eux, et traitant volontiers de corruption ou de décadence ce qui aspire à s'appeler renouvellement ou progrès. Il en est d'autres, plus souples, moins exclusifs, mieux doués, qui suivent avec moins de dédain et de méfiance les variations successives du style, de l'esprit et du goût, et, sans dépasser le point où elles s'exagèrent et se dépravent, en acceptent assez pour être à la fois les classiques de la veille et ceux du lendemain. L'illustre auteur de ces *Souvenirs* a été constamment au nombre de ces maîtres indulgents à qui la nouveauté ne fait pas horreur, et qui, au lieu de l'effaroucher par des rigueurs inutiles, aiment mieux lui prendre ce qu'elle a de bon, et le consacrer de leur autorité et de leur exemple. Il y a trente ans, il expliquait aux retardataires Shakspeare et Walter Scott; il saluait La-

Digitized by Google

martine et Victor Hugo, devançant le jugement des lettrés et les hommages populaires. Aujourd'hui il ne paraît pas croire que la langue du dix-neuvième siècle mérite tout le mal que l'on en dit, et il se met à la parler avec une grâce et une intrépidité charmantes ; j'ouvre sa première page, et je lis : « Dans ma mémoire de tout jeune homme, malléable et colorée comme une lame de daguerréotype sous les rayons du jour... » Je poursuis, et j'arrive au délicieux portrait de la duchesse de Dino : « Alors à peine âgée de vingt ans, la jeune duchesse, par sa beauté, le charme impérieux de sa physionomie, le feu du Midi mêlé en elle à la grâce altière du Nord, l'éclat inexprimable de ses yeux, la perfection de ses traits aquilins, la dignité de son front encadré de si beaux cheveux noirs, était une des personnes le plus naturellement destinées à faire les honneurs d'un palais, à embellir une fête, » etc. Il y a là, si nous ne nous trompons, quelques touches un peu plus modernes que ne l'eût permis M. de Fontanes, une légère teinte de Lamartine ou même de Balzac, ramenée toutefois aux conditions nécessaires de correction et d'élégance. Faut-il s'en étonner? Faut-il s'en plaindre? Le mieux est de ne pas taquiner ce délicat et sérieux plaisir, de savourer ce livre où un grand et aimable écrivain, recueilli dans ses souvenirs, a su se faire contemporain, en histoire, du passé qu'il fait revivre; en littérature, du présent qu'il charme, qu'il instruit et qu'il honore.

Digitized by Google

M. GUIZOT [1]

Pour qui aime passionnément et honnêtement la littérature, — comme cette belle et noble lady Russell aimait son second mari, — c'est une joie bien vive de reconnaître que, même aux moments les moins favorables au succès littéraire, en présence d'événements qui semblent devoir tout éteindre de leur éclat et de leur bruit, il suffit de cinquante pages signées d'un grand nom et écrites d'un grand style pour remuer et charmer cette société d'élite, plus empressée de savourer les délicats plaisirs de l'intelligence que de courir à la Bourse spéculer sur la paix ou la guerre. Cette joie, M. Guizot vient de nous la donner en publiant un épisode qui se rattache à l'ensemble de ses Études sur l'histoire d'Angleterre, mais qui garde, avec bien du piquant et de la grâce, sa physionomie particulière, et fait songer une fois

[1] *L'Amour dans le mariage,* Étude historique.

Digitized by Google

de plus à ces fleurs au parfum salubre et pénétrant écloses entre les pierres des monuments et des tombeaux. On s'arrache ces pages auxquelles leur titre un peu romanesque — nous allions dire un peu paradoxal — n'ôte rien de leur gravité, et qui, par ce titre même, par l'arrière-pensée qu'il suppose, n'en ont que plus complétement l'autorité d'une leçon et d'un modèle. Elles sont dans toutes les mains, elles occupent toutes les causeries, et, si les nôtres ne s'en emparaient pas à leur tour, on aurait le droit de nous demander pourquoi nous négligeons de profiter de nos attributions les plus charmantes, et par quelle contradiction bizarre nous nous taisons sur ce dont tout le monde cause, nous qui causons quelquefois de ce dont personne ne parle.

Les écrivains illustres que les affaires publiques ont jadis enlevés aux lettres, et qui, à la suite de nos catastrophes, sont revenus à leur premier domaine, y ont trouvé bien du ravage accompli en leur absence. Ils ont dû éprouver une sensation analogue à celle d'un père de famille qui, au retour d'un long voyage où il aurait recueilli plus de gloire et de fatigue que de richesse et de bonheur, reverrait, en mettant le pied sur le seuil natal, son champ dévasté, sa maison en ruines, des intrus de mauvaise mine faisant l'orgie sous son toit, en un mot tous les malheurs énumérés par Scapin, sans en excepter, hélas ! la fille séduite et la femme enlevée. Ils ont reconnu, nous le savons, que de même que, dans la première phase, celle de 1830, c'était la politique qui, en précipitant son mouvement révolutionnaire, avait violemment agi sur la littérature, de même, dans la période suivante, celle de 1848, c'était la littérature qui, par ses déréglements funestes, avait entraîné et précipité la politique. C'est en face de cette triste évidence, annoncée déjà par quelques pauvres Cassan-

Digitized by Google

dres littéraires, prophètes dans leur pays, — et dans le désert, — qu'on a pu et qu'on peut mesurer la différence des hommes sérieux médiocres et des hommes sérieux supérieurs. Les hommes sérieux médiocres (on assure qu'il en existe), quand nous leur parlions autrefois des tendances du roman ou du drame, et de tout ce qu'ils introduisaient de ferments de corruption, de convoitise et de haine à travers les diverses couches sociales, haussaient superbement les épaules, et, arrondissant le bras autour de leur portefeuille gros de la destinée des empires, ils nous disaient comme à de vieux enfants maniaques : « Madame Sand ! M. de Balzac ! M. Eugène Sue ! M. Dumas ! qu'est-ce que *cela ?*... Ah ! oui, il me semble que j'ai vu ces noms au bas du feuilleton de mon journal... Mais excusez-moi, monsieur, je ne lis que le premier-Paris et le compte rendu de la Chambre. » Et là-dessus notre homme nous quittait pour aller rédiger un sous-amendement à l'article 4 du budget ou composer le programme d'un tiers, d'un quart ou d'un cinquième parti, formé d'une nuance de gauche pure et d'une dose d'opposition dynastique. Eh bien, *cela*, c'était tout simplement la littérature, cette expression suprême et souvent toute-puissante de la civilisation française, abaissant ses niveaux pour les étendre, dégradant avec elle et après elle la société attentive ou distraite, et ruinant de son luxe frelaté même les honnêtes gens et les bons livres, comme ces femmes perdues, qu'elle se plaisait à glorifier et à peindre, dévorent non-seulement leur amant étourdi, corrompu ou aveuglé, mais encore sa maison, sa famille, ses alentours, la dot de l'épouse et de la sœur. *Cela*, c'était la société, qui laissait arriver jusqu'à ses hauteurs les miasmes de ses bas-fonds, déguisés dans je ne sais quelle fausse senteur de musc et d'ambre, en attendant l'heure terrible où, grisée par ces vapeurs capiteuses, elle se sentirait à son

Digitized by Google

tour attirée vers ces abîmes. Voilà ce qu'ont admirablement compris les hommes sérieux supérieurs, dès que leur esprit a été dégagé par les événements du tracas des affaires. Ils ont mis tout d'abord le doigt sur la plaie encore saignante; ils n'ont pas eu de ces dédains, de ces fiertés hautaines, indices de la fausse noblesse, en intelligence comme en blason. Le malheur passé, le danger à venir, l'humiliation présente, étaient là, dans l'abaissement littéraire; ils y ont couru, non pas avec des récriminations stériles, des plaintes amères, des avertissements et des conseils d'après coup, mais avec des œuvres, avec des exemples, avec une morale en action nous montrant comment on s'y prend pour relever ce qui s'écroule et sauver ce qui se perd. C'est ce qui a donné à leur nouvelle intervention dans les lettres un caractère spécial; c'est ce que je retrouve avec bonheur dans cette *Étude* empruntée par M. Guizot à l'histoire pour la prêter au roman, mais au roman honnête et solvable qui, par exception, restitue ce qu'on lui prête, sans en rien garder ni gâter; *Étude* dont le titre, le début et la conclusion, dans sa beauté merveilleuse, répondent d'une façon directe à ce sentiment de réparation littéraire par la littérature, de redressement du mauvais exemple par le bon, la plus noble, la plus salutaire tâche à laquelle puissent s'appliquer, après les jours d'épreuves, ces hommes restés les maîtres et les modèles de leur temps.

— « On veut des romans, nous dit M. Guizot. Que ne regarde-t-on de près l'histoire? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur qui du néant tire des êtres, les anime, les colore et les fait



vivre devant nous, déployant toutes les richesses de l'âme à travers toutes les vicissitudes de la destinée; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poëtes Dieu est le plus grand. »

Il était impossible, n'est-ce pas? de nous annoncer avec plus de magnificence et de simplicité tout ensemble ces deux êtres réels qui ont vécu, qui ont aimé, qui ont souffert, ce ménage d'un grand seigneur anglais, libéral et chrétien, lord et lady William Russell, types trop rares et trop peu suivis de l'amour dans le mariage et des chastes douceurs de la vie privée au milieu des émotions et des orages de la vie publique! Tel est le point de départ de ce beau récit : attendrir un moment et familiariser l'histoire, la faire sortir des palais et des rues, des salles de parlement et des champs de bataille, pour nous introduire avec elle dans un intérieur embelli par une union passionnée et charmante, dans ce *home* dont la nation anglaise estime si haut les jouissances et les vertus, et là, à ce spectacle aimable et pur comme ces âmes, nous demander s'il est tant besoin de travestir l'histoire en roman ou le roman en histoire, pour enchanter ou émouvoir l'imagination des hommes. Tous les lecteurs de M. Guizot se chargeront de la réponse.

Il y a donc deux choses dans ce morceau, destiné à montrer sous une forme exquise et en un cadre restreint tout le bien que pourraient se faire, au lieu du mal qu'elles se sont fait, la poésie et la réalité. Il y a le côté historique,

Digitized by Google

et celui que j'appellerai romanesque, faute d'un mot plus juste et mieux famé. L'histoire de lady Russell, du comte de Southampton, son père, de lord William Russell, son second mari, touche à plusieurs événements de la révolution d'Angleterre, et le procès célèbre de lord William a sa place marquée d'avance dans les prochains volumes de l'illustre historien. Il n'y insiste que tout juste ce qu'il faut pour l'intelligence complète de son récit, et pour que les sentiments de ses personnages s'éclairent et se précisent d'un reflet de leur vie extérieure. Lady Russell, sa tendre et pieuse héroïne, descendait, par sa mère, de la famille de Ruvigny, une de ces familles françaises, nobles et protestantes, à qui l'édit de Nantes avait permis de servir le pays et le roi en restant dévouées à leur croyance, et qui, à l'époque où cet édit chancelait sous le sentiment populaire avant d'être révoqué par la volonté royale, traversèrent ces temps d'épreuve avec un inflexible courage, et se préparèrent, pour les jours prévus de proscription et d'exil, d'autres foyers et une autre patrie. Le marquis de Ruvigny était son oncle, et nul, on le sait, ne joua un rôle plus actif et plus honorable dans les négociations de la France avec l'Angleterre, et de l'Église réformée avec la cour et les ministres. Lord Southampton, son père, beau-frère du marquis, figura au premier rang des conseillers et des défenseurs de Charles Ier, lui demeura fidèle dans la mauvaise fortune, passa noblement dans la retraite tout le temps que durèrent la république et Cromwell, et se retrouva avec Hyde, comte de Clarendon, son ami, le ministre un peu inquiet, un peu découragé, un peu morose, mais toujours loyal et sûr, de Charles II remonté sur son trône. Enfin, lord William Russell, l'homme qu'elle choisit et qu'elle épousa à trente-quatre ans, après en avoir passé obscurément quatorze ou quinze avec lord Vanghan, son premier mari, fut

Digitized by Google

un des chefs les plus ardents de l'opposition sous Charles II, prit part aux complots de résistance à main armée contre l'autorité royale, fut dénoncé comme conspirateur, jeté à la tour de Londres, et, malgré les efforts de ses amis et surtout de sa femme, condamné à mort, et exécuté le 21 juillet 1683, — cinq ans avant la révolution nouvelle qui, bien différente des nôtres, devait fixer l'avenir politique de l'Angleterre. On le voit, c'est au milieu d'événements historiques et entre des personnages acquis à l'histoire que M. Guizot a su apercevoir et cueillir ce drame intime où les félicités domestiques, les tendresses conjugales, les délices d'un amour partagé et les douleurs d'une séparation tragique s'agrandissent du souvenir de ces persécutions religieuses, des traditions héréditaires de cette famille émigrée, de cette intervention passionnée dans la lutte des partis, du voisinage de cet échafaud, et enfin de ce long et mélancolique veuvage, sobre dans sa douleur, résigné dans ses regrets, ferme dans ses vertus. M. Guizot a dessiné rapidement et à larges traits ces diverses phases, et l'on reconnaît, à chaque ligne, dans cette partie de son travail, cette grandeur contenue, cette langue à la fois simple et riche, cette hauteur de vues, cette sagacité sans aigreur et sans pessimisme que la pratique des affaires communique aux esprits éminents, toutes ces qualités incomparables qui se sont révélées avec tant d'éclat dans l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre*. Citons au hasard un de ces passages, tels qu'ils abondent chez M. Guizot, et que l'expérience de l'homme d'État a évidemment dictés au génie du penseur et de l'écrivain : « Lord Russell, nous dit-il, fut bientôt l'homme le plus populaire comme le plus honoré du royaume, et telles étaient, entre lui et le parti national, l'harmonie et la sympathie mutuelles, que rien ne venait éclairer lord Russell sur les fautes de ses anciens amis, ni

sur les siennes propres; car les avertissements ne partaient que de ses ennemis, — qu'on ne croit jamais. » Voilà de ces coups de pinceau que le talent seul ne donne pas; il faut, pour les trouver, avoir été ministre — et ne plus l'être.

Nous en avons dit assez sur le cadre; voyons maintenant la figure. Voyons le roman dans l'histoire, le paradoxe dans la vérité, ou, pour revenir au texte, l'amour dans le mariage.

Une grande dame chrétienne, comme l'appelle M. Guizot, ayant passé les années de son adolescence à la campagne, « loin du monde, dans ces habitudes de tranquillité, de dignité, de simplicité, d'élévation sociale et de bienfaisance populaire qui font l'honneur et le crédit d'une aristocratie chrétienne; » ayant d'abord épousé sans amour un jeune homme qu'elle connaissait à peine, et, dans cette union acceptée plutôt que choisie, s'étant acquittée de tous ses devoirs sans bruit, sans éclat, modestement et vertueusement heureuse, appréciée déjà pour son humeur agréable, sa douce gaieté et sa bonté parfaite; perdant, au bout de quatorze ans de cette vie égale et silencieuse, ce premier mari dont il n'est resté de trace ni dans son cœur ni dans l'histoire; libre alors de regarder autour d'elle, de consulter son penchant, et de faire un choix parmi les nombreux prétendants qu'attirent sa beauté, ses vertus et sa fortune; se donnant, dans toute la plénitude de sa liberté et de sa volonté, à l'homme qu'elle préfère, et qui, par hasard, se trouve digne d'elle; se transformant, pour ainsi dire, dans ce second mariage, y développant des qualités, y préludant à des grandeurs toutes nouvelles : tel est le premier chapitre de cette chaste et conjugale légende; tel est, avant les jours d'orage, d'angoisses et de regrets, le doux et enviable spectacle que M. Guizot nous ouvre sur la vie pri-

Digitized by Google

vée de ses personnages et de leur temps. Mais laissons-le parler lui-même ; il faudrait, pour bien faire, que notre causerie ne fût qu'une citation perpétuelle : « Ce monde, nous dit-il dans ce style qui n'est qu'à lui, n'a point de spectacle plus charmant que celui de la passion pure et heureuse. La passion, cette explosion libre et sincère des désirs et des forces intimes de l'âme, a pour nous tant d'attrait, que nous prenons à la contempler un plaisir infini, même quand elle s'offre à nous chargée d'égarements coupables, de troubles, de mécomptes et de douleurs ; mais la passion se déployant en harmonie avec la conscience et inondant l'âme de joie sans altérer sa beauté ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos aspirations à la fois les plus humaines et les plus divines : c'est le Paradis reconquis... Rachel (c'est le nom de baptême de lady Russell) ne nous a jusqu'ici apparu que tranquille, simple, vertueuse sans élan comme sans effort, et suivant modestement la route droite, mais ordinaire de la vie. Maintenant l'amour passionné et le bonheur suprême sont entrés dans ce cœur si bien fait pour les ressentir, mais qui ne semblait pas les chercher ; Rachel s'y livre et s'y développe avec pleine liberté et confiance ; elle aime aussi ardemment qu'innocemment, et elle est parfaitement heureuse ! » — Eh bien, qu'en dites-vous ? Croyez vous, après avoir lu cette page, qu'il soit impossible de trouver des couleurs vives, d'irrésistibles accents, une chaleur communicative, pour peindre autre chose qu'une patricienne amoureuse d'un pianiste ou d'un rapin, un fils de famille épris d'une pécheresse régénérée par l'amour, ou deux cœurs incompris cherchant dans une liaison coupable l'assouvissement de leur orgueil et de leurs chimères ? Admirable exemple qu'on pourrait appeler la poétique du genre, et que nous donne là, presqu'en se jouant, cet

Digitized by Google

homme qui a présidé, pendant longues années, aux destinées de la France, cet historien de grande race qui pouvait se croire le droit de dédaigner tout ce qui n'est pas le grave et positif enseignement de la politique et de l'histoire ! Lignes fécondes et salubres où le roman moderne devrait se plonger, comme un malade se plonge dans une source bienfaisante pour s'y guérir de ses plaies et s'y laver de ses souillures ! Qu'elles sont belles et sereines, ces années de bonheur légitime et radieux ! Et comme le mariage prend là d'éclatantes et consolantes revanches ! Neuf ans après la première expansion de cette félicité sans bornes, à quarante-trois ans, à l'âge où l'amour adultère est depuis longtemps entré dans sa période de déception, de châtiment ou de ridicule, lady Russell peut encore écrire à son mari, au milieu de mille choses non moins charmantes : « Vous écrire est le charme de ma matinée ; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris dans mon lit, ton oreiller derrière moi ; c'est là que ta tête chérie reposera, j'espère, demain soir, et bien des jours encore... » — La récompense des affections pures dans les cœurs honnêtes est de conserver leur fraîcheur et leur jeunesse, comme celle des hautes intelligences et des nobles âmes est d'exceller à les peindre.

Hélas ! leur innocence n'est pas toujours un gage de certitude et de durée. Si elles ne sont pas troublées et brisées par les déchirements de la conscience, par la punition réservée à tout ce qui altère l'ordre et l'harmonie morale, elles le sont, elles peuvent l'être par les événements, par les hommes, par l'inévitable condition des félicités terrestres, par la volonté divine nous avertissant de leur fragilité : témoin lady Russel, qui eut bientôt à déployer, en face de dangers terribles et au sein de pathétiques douleurs, cet amour, si heureux d'abord, si délicieusement

Digitized by Google

absorbé dans le sentiment de sa confiance et de sa force. Après douze ans de ce bonheur, — elle en avait alors quarante-six, et la lune de miel durait toujours, — la foudre éclate dans ce ciel si beau : une phase nouvelle commence ; phase de lutte et d'angoisse, où elle dispute la vie de son mari aux rancunes trop justifiées de Charles II avec un héroïsme calme et ferme qui excite l'admiration de ses ennemis les plus acharnés. — « Puis-je avoir quelqu'un qui écrive pour aider ma mémoire? demanda lord Russell à ses juges. — Oui, milord, un de vos serviteurs. — Ma femme est là, prête à le faire. — Lady Russell se leva pour exprimer son assentiment. Tout l'auditoire frémit d'attendrissement et de respect. » Phase de douleur profonde et sans faste, après que le sacrifice est consommé; puis, de recueillement intime et voilé, d'apaisement lent et continu, de fidélité inaltérable à la chère et infortunée mémoire ; et, lorsque viennent les jours de triomphe, de réparation tardive, ce triomphe accepté sans enivrement et sans violence, cette réparation invoquée sans représailles en l'honneur de celui qui n'est plus ; ce crédit si chèrement acheté auprès des nouveaux pouvoirs, exercé sans morgue et sans abus en faveur d'honnêtes gens ; les joies, les afflictions et les vertus maternelles remplissant peu à peu cette âme résignée, s'y installant sur des ruines encore brûlantes, et s'y développant au milieu de ces épreuves inséparables des longues vies ; partout et toujours, jusqu'à la fin de ce veuvage de quarante ans, le même caractère de dignité, de grandeur sérieuse et douce, tranquille au dehors, avec une immense faculté d'aimer, de se dévouer et de souffrir, égale et ferme dans l'infortune comme dans le bonheur, forcée de se défendre çà et là, par un effort de réflexion et de conscience, contre un peu d'orgueil, n'en ayant que plus de mérite à y réussir, et réalisant, en dé-

Digitized by Google

finitive, l'idéal de la *grande dame chrétienne.* Oui, *chrétienne,* dirons-nous tout haut, pourvu que son illustre historien nous permette d'ajouter tout bas : *Anglaise et protestante.* Il y a ici, à notre point de vue, non pas, Dieu merci ! une différence à constater ou une contradiction à soutenir, mais simplement une nuance à indiquer.

Loin de nous l'envie d'afficher des airs d'intolérance qui nous iraient fort mal, de nous affubler du bonnet de théologien ou de docteur, et de raviver des dissidences et des querelles qui tournent rarement au profit de la vérité! Non ; c'est une œuvre littéraire et une figure historique que nous jugeons; une figure qui, grâce à M. Guizot, vient d'entrer, sinon tout à fait dans la poésie et le roman — ces deux mots prêteraient à trop de malentendus, — au moins dans ces régions intermédiaires, dans cette immortelle galerie, à demi idéale, à demi réelle, où l'imagination aime à chercher ses types et ses modèles. Or il existe, dans l'art, des écoles diverses, des interprétations différentes de la grandeur, de la sainteté, de la beauté. Une tête de Murillo ressemble peu à un portrait de Van Dyck ; un tableau de notre Lesueur n'a rien de commun avec une toile du Guide ou du Corrége. Œuvre de la nature ou de l'art, création divine ou humaine, dans la société ou dans la littérature, la beauté, la vertu, la poésie protestante a un caractère à part, dont je retrouve les principaux traits dans lady Russell. Une lumière égale et réfléchie y rayonne doucement à travers l'albâtre, mais on y chercherait en vain ces jets de flamme, ces élans invincibles, ces effusions spontanées et puissantes qui sont à la vertu froide et calme ce que l'inspiration est au travail : l'orgueil y est maté par un effort de la conscience agissant sur elle-même, par un sentiment élevé et clairvoyant de la vraie dignité morale; mais il y subsiste à l'é-

Digitized by Google

tat latent; il n'a pas ces abaissements surhumains, ces immolations passionnées et suprêmes qui ont fait de l'humilité catholique le plus prodigieux triomphe de la religion sur l'humanité et de l'âme sur ses propres faiblesses. Lady Russell a de l'orgueil, on le sent, et M. Guizot le laisse deviner. Elle se trahit de temps à autre; elle est obligée d'exercer sur sa vie intérieure un vigilant et assidu contrôle pour surmonter cette disposition naturelle, ou peut-être pour la cacher. Elle est belle, elle est aimante; mais cette beauté et cette passion ont, dans leur franchise et leur simplicité mêmes, un je ne sais quoi qui ressemble, tantôt à la métaphysique, tantôt au déshabillé de l'amour honnête; elles n'ont pas d'âge; elles ne tiennent pas compte de ces dates dont le lecteur se préoccupe malgré lui. Plus tard, lorsque lady Russell est frappée du plus grand, du plus horrible des malheurs, sa piété sincère et solide lui sert, on le comprend, d'égide et d'armure : elle grandit avec la douleur, et l'on est noblement ému en la voyant échanger avec son vieil ami, le docteur Fitz-William, ancien chapelain de son père, des lettres confidentielles et pieuses qui la raffermissent et la soutiennent. Oui, c'est du stoïcisme chrétien, mille fois au-dessus des plus stoïques exemples de la philosophie païenne. Et pourtant qu'il y a loin encore de là à cette expansion sublime et absolue d'une âme dans une autre âme, à cette mission du prêtre auprès des cœurs désolés, à ces mystiques joies du sacrifice devenant, dès ce monde, pour la créature qu'il rachète et consacre, un gage de régénération, un commencement de possession divine! N'insistons pas trop, ou plutôt revenons à nos attributions littéraires. Walter Scott, à qui l'on songe en lisant cette magnifique *Étude*, n'a que deux caractères passionnés : Diana Vernon et Rebecca; une *papiste* et une juive! Shakspeare est un

Digitized by Google

génie essentiellement catholique ; Byron, dans son scepticisme hautain et morose, est pourtant plus près de la religion du Midi que de celle du Nord ; et, dans sa vie comme dans ses poëmes, il se débat sans cesse contre la méthodique froideur, la pruderie méticuleuse de l'anglicanisme. C'est que vraiment la poésie et la passion, ces deux sœurs, ont peine à s'acclimater, même dans leurs développements les plus chastes, à cette atmosphère où tout est prévu, mesuré et réglé comme d'après un thermomètre! Comparez lady Russell, cette personnification si haute et si pure du génie protestant et britannique, comparez-la à ces femmes espagnoles du seizième siècle dont M. Pichot nous a si bien parlé, à la mère, à la femme de Charles-Quint, à Maria Pacheco, la veuve de Juan Padilla : vous sentez tout de suite une autre âme, un autre feu, une autre vie ; vous passez du pays des ananas en serre chaude à celui des orangers en pleine terre. N'importe ; telle qu'elle est, telle que M. Guizot l'a esquissée de son crayon ineffaçable, lady Russell, en dépit de ces restrictions et de ces parallèles, n'en reste pas moins une admirable figure, n'en offre pas moins un de ces rares spectacles qui rassérènent l'intelligence et élèvent la pensée.

Et l'*amour dans le mariage?* J'en suis bien loin, semble-t-il, et je voudrais cependant dire un mot, avant de finir, non pas du fait en lui-même, que l'on ne saurait contester sans irrévérence, mais de ses rapports possibles avec le roman purifié et transformé. Cet amour existe-t-il? Oui, et il serait bien triste qu'on eût à remonter, pour le trouver, aux révolutions d'Angleterre. Peut-on, à l'exemple de M. Guizot, le proposer au roman, le recueillir dans l'histoire? Oui encore, et ces merveilleuses pages sont là pour le prouver. S'ensuit-il que le roman puisse l'approfondir, l'analyser et le peindre, et qu'il y eût là un sujet

Digitized by Google

de développements, un élément d'intérêt, comme dans la peinture d'un autre amour, moins légal et moins légitime? Là commencerait la difficulté. Ceux-là mêmes qui croient pouvoir décrire l'amour et le bonheur dans le mariage ne passent-ils pas un peu à côté, à leur insu, par la force des choses, commençant leur histoire avant que cet amour commence, et ne la finissant pas après qu'il est fini? M. Guizot, par exemple, sans le vouloir et surtout sans avoir à s'en occuper, n'a-t-il pas tourné plutôt que résolu la difficulté en ne donnant, dans son *Étude*, que deux ou trois pages au bonheur conjugal, et en nous racontant sa belle héroïne avant et après les années heureuses? Et les romans et les drames ordinaires n'obéissent-ils pas aux conditions du genre, aux penchants de l'humaine nature, en baissant le rideau ou en fermant le livre dès que rien ne s'oppose plus au mariage, c'est-à-dire au bonheur des deux héros? Questions délicates et charmantes! Ravissant privilége de ces grands esprits, qu'il ne puissent rien produire sans éveiller une foule d'idées et même sans nous en donner, comme ces riches charitables dont le superflu nourrit les pauvres!

Ces questions incidentes n'ôtent rien à l'autorité souveraine des lignes que nous allons citer, qui couronnent le récit de M. Guizot, et que la restauration morale et littéraire devra désormais prendre pour symbole : « Notre temps, écrit-il, est atteint d'un mal déplorable, il ne croit à la passion qu'accompagnée du déréglement; l'amour infini, le parfait dévouement, tous les sentiments ardents, exaltés, maîtres de l'âme, ne lui semblent possibles qu'en dehors des lois morales et des convenances sociales. Toute règle est à ses yeux un joug qui paralyse, toute soumission une servitude qui abaisse, toute flamme s'éteint si elle ne devient un incendie. Mal d'autant plus

Digitized by Google

grave que ce n'est pas un accès de fièvre, ni l'emportement d'une force exubérante : il a sa source dans des doctrines perverses, dans le rejet de toute loi, de toute foi, de toute existence surhumaine, dans l'idolâtrie de l'homme se prenant lui-même pour Dieu, lui-même et lui seul, son seul plaisir et sa seule volonté! Et à ce mal vient s'en joindre un autre non moins déplorable : l'homme non-seulement n'adore plus que lui-même, mais il ne s'adore que dans la multitude où tous se confondent; il porte envie et haine à tout ce qui s'élève au-dessus du commun niveau. Toute supériorité, toute grandeur individuelle, quels qu'en soient le genre et le nom, semblent à ces esprits, à la fois en délire et en décadence, une iniquité et une oppression envers ce chaos d'êtres indistincts et éphémères qu'ils appellent l'humanité. Quand ils aperçoivent dans les régions élevées de la société quelque grand scandale, quelque exemple odieux de vice et de crime, ils triomphent, ils exploitent ardemment contre les supériorités sociales ces apparitions sinistres qui éclatent dans leurs rangs. Ils voudraient faire croire que ce sont là les mœurs générales, les conséquences naturelles de la haute naissance, de la grande fortune, de la condition aristocratique, n'importe à quel titre et sur quelle base elle s'élève. Quand on a été assailli de ces basses doctrines et des honteuses passions qui les enfantent ou qui en naissent, quand on en a ressenti le dégoût et mesuré le péril, c'est une jouissance très-vive de rencontrer quelqu'une de ces grandes figures qui leur donnent un éclatant démenti. »

Que dire après de telles paroles? un cri d'admiration leur a répondu déjà, partout où n'est pas éteint le sentiment du beau et du bien : M. Guizot, en retraçant ainsi les symptômes de ces maladies morales qui se sont infiltrées dans la littérature, qui ont failli nous perdre, qui pourraient nous

perdre encore, a écrit là le programme que nous devons tous méditer pour mieux glorifier ce qu'il honore, pour mieux flageller ce qu'il flétrit. S'il est vrai que nos futiles chicanes soient plausibles, que l'amour dans le mariage, ce consolant phénomène, ne puisse pas être le sujet de développements bien variés ni de descriptions bien abondantes, il est un autre terrain, toujours fécond, fertilisé par les orages mêmes, où nous pouvons profiter des douloureuses leçons résumées dans cette page éloquente. C'est la lutte, la lutte immortelle entre la passion et la conscience, entre l'imagination et le devoir, entre l'individualisme superbe et la société menacée. C'est le combat incessant entre toutes les misères et toutes les aspirations de notre nature, entre ce qui nous fait grands et ce qui nous fait petits : c'est l'antagonisme infatigable de la révolte et de l'ordre, de l'harmonie morale et de l'exception turbulente, du bien et du mal, en un mot, ces deux forces éternellement militantes dans le cœur de l'homme, et qui, suivant que l'une ou l'autre succombe, s'appellent la perte ou le salut. Trop longtemps, sur cette arène où la société et la littérature sont en présence, le parti du bien s'est senti humilié et vaincu dans son infériorité et sa faiblesse. Des pages comme celles de M. Guizot ont cela d'admirable qu'elles déplacent, au moins une fois, les inégalités du combat, et mettent du côté de la vertu et de la vérité ces séductions, cet éclat, ce triomphe tant de fois usurpés par le mensonge et par le vice.

Digitized by Google

M. DE FALLOUX[1]

M. de Falloux a eu un malheur : malheur glorieux, digne d'envie, et dont notre causerie, obstinément littéraire, a seule le droit de s'apercevoir. La rapidité de son avénement politique, sa renommée d'orateur obtenue ou plutôt emportée sur la brèche en plein combat et en plein orage, ces quinze mois de vie politique où se sont pressés plus de succès de tribune, de mouvements courageux, de traits de prévoyance et de sagesse qu'il n'en faudrait pour remplir et honorer une longue carrière, tout cela a aisément donné le change aux esprits superficiels et frivoles, et rejeté dans l'ombre, pour bien des gens, les travaux antérieurs et pacifiques par lesquels M. de Falloux avait d'avance marqué son rang de penseur et d'écrivain. Sous prétexte que son rapport sur les ateliers nationaux avait eu, en un moment

[1] *Louis XVI. — Histoire de saint Pie V.*

Digitized by Google

de crise menaçante et suprême, plus d'action immédiate sur les idées et sur les faits que sa biographie de Louis XVI, sous prétexte que son magnifique plaidoyer pour l'expédition française à Rome avait pesé d'un plus grand poids dans la destinée des révolutions européennes que son *Histoire de saint Pie V*, on n'a voulu voir, dans l'historien de saint Pie V et dans le biographe de Louis XVI, que l'homme si étroitement et si vaillamment mêlé à tous les épisodes, à tous les périls de ce temps néfaste où la France, tombée dans un guet-apens, eût volontiers donné vingt chefs-d'œuvre littéraires pour une résolution énergique, vingt talents pour un caractère. On a persisté à ne le prendre, à ne le reconnaître qu'à cette heure décisive et soudaine où il avait passé du demi-jour de ses Études historiques au grand soleil de l'arène et de la lutte, et à n'accepter ses livres que comme les gages d'une studieuse jeunesse, annonçant à l'attention de quelques-uns ce qu'elle devait faire plus tard au service de tous. Chose étrange que ce soit l'éclat même de ces services, l'urgence terrible des circonstances où ils furent rendus, la reconnaissance attachée à ces souvenirs, qui effacent presque les œuvres de M. de Falloux par ses actes, et amènent à négliger en lui l'écrivain, en le comparant, non pas à d'autres, mais à lui-même!

A cette première prévention s'en est ajoutée une seconde, non moins injuste et beaucoup plus grave. Des deux principaux ouvrages de M. de Falloux, l'un touchait à la Réforme, l'autre à la Révolution française: celui-ci faisait revivre, en une sorte de tableau synoptique, d'une exactitude et d'une largeur remarquables, la figure d'un pape du seizième siècle, en qui s'étaient incarnées les résistances et finalement les victoires de l'Église contre l'hérésie envahissante; celui-là concentrait la lumière sur l'auguste front

Digitized by Google

d'un roi en qui s'étaient personnifiées et consacrées toutes les vertus, toutes les défaillances et toutes les douleurs de la monarchie. Comment la vérité religieuse, c'est-à-dire divine, après une phase d'affliction et d'épreuve, avait pu retrouver tout à coup, entre les mains d'un vieillard infirme, assez de force pour réparer ses pertes, corriger ses abus, repousser ses ennemis, se régénérer au dedans et se protéger au dehors; comment la vérité politique, c'est-à-dire humaine, après un siècle de licence et de désordre, s'était trouvée assez affaiblie, assez condamnée pour succomber et périr en la personne d'un monarque jeune, sage, vertueux, pénétré de ses devoirs, rempli d'amour pour son peuple, expiant des fautes qu'il n'avait pas commises, subissant des malheurs qu'il n'avait pas attirés, et comment la royauté mourante, même au milieu de ses hésitations et de ses faiblesses, avait revêtu en cette victime expiatoire une touchante et ineffable majesté ; tel est le double enseignement qui ressort de ces deux livres, unis entre eux, malgré la diversité des époques, des sujets et des héros, par d'intimes affinités. Eh bien! l'auteur de *Louis XVI* et de *saint Pie V* étant arrivé aux affaires avec ce bagage historique, y ayant pris dès l'abord une vigoureuse attitude en présence de passions enflammées et de dangers imminents, s'étant attiré par là bien des colères et des haines, il en est résulté que ses deux histoires ont été représentées comme la glorification systématique, ici, de la contre-révolution la plus excessive, là, du fanatisme le plus intolérant; ici, de la persécution, là, de l'absolutisme. Puis les moutons de Panurge démocrates ou voltairiens ne pouvant manquer une si belle occasion de brouter leurs herbes favorites, M. de Falloux a été atteint et convaincu, de par tous les lecteurs qui ne lisent pas, tous les penseurs qui pensent peu et tous les incrédules qui

Digitized by Google

croient sur parole, d'avoir pris fait et cause, en plein dix-neuvième siècle, pour la corvée, la féodalité, la dîme, l'inquisition, la torture, la question ordinaire et extraordinaire, et d'avoir préludé par là à son rapport, à ses discours, à son ministère, au projet de loi sur l'enseignement et à l'expédition de Rome.

Telle est la situation que les ennemis de M. de Falloux lui ont faite, dans un certain monde et une certaine littérature; telle est l'injustice à deux tranchants que je voudrais réfuter.

« Quiconque veut marcher aux luttes où notre siècle nous appelle, comme il convient aux hommes qui respectent leur intelligence et leur âme, doit avoir réglé ses affaires de conscience sur deux points : le christianisme et le but final de la Révolution. » — Ainsi s'exprimait, il y a six ans, et à propos des livres de M. de Falloux, un écrivain aussi spirituel que peu fanatique. Oui, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, quel que soit le drapeau que l'on veuille défendre ou combattre, le rôle humble ou superbe que l'on se réserve dans les conflits de l'intelligence, il faut toujours en revenir à ces deux pôles de toute pensée sérieuse, prendre parti pour ou contre ces deux grands faits qui dominent tout, contiennent tout, expliquent tout : la Réforme et la Révolution. Ouvrez un livre; interrogez un homme; mettez le doigt sur la page, l'entretien sur l'idée qui ramènent à ces deux éternels sujets de méditations, d'étude, de dissidence; et au premier mot, à la première note qui vibrera, vous pourrez déduire, recomposer et comprendre tout ce que l'homme, tout ce que le livre pensent, veulent, repoussent, aiment, haïssent, craignent, espèrent, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Il y a, dans ces deux souvenirs dont tout réveille et continue sous nos yeux es vivantes images, je ne sais quoi d'effrayant et d'attrac-

Digitized by Google

tif tout ensemble, où se plaît et se trouble à la fois la conscience humaine, comme devant deux énigmes qu'on ne peut ni résoudre ni anéantir, et qu'il faudrait pourtant anéantir ou résoudre sous peine de périr. Le seizième siècle et la Réforme, son œuvre, ont-ils relevé ou abaissé, sauvé ou perdu le monde moderne, préparé aux sociétés nouvelles des conditions de grandeur ou de ruine, fait autant de bien à l'humanité que de mal à l'Église, ou frappé d'un même coup l'Église et l'humanité? Le dix-huitième siècle et la Révolution, sa fille, ont-ils été la perte ou le salut des nations? Ont-ils mérité l'hommage ou l'anathème de quiconque, en dehors de ses intérêts de personne ou de caste, envisage l'intérêt collectif, durable, universel? — Oui, non, est-il répondu des deux parts avec une égale violence, et ces réponses, se croisant comme des lames d'épées, retardent indéfiniment ces solutions même désirées toujours, parfois entrevues, jamais réalisées. Glorifier la Réforme, adorer la Révolution, maudire la Réforme, exécrer la Révolution : voilà, semble-t-il, le seul dénoûment possible à ce combat acharné, meurtrier, implacable; et voilà pourquoi peut-être ce combat n'a pas de dénoûment.

Il en aurait un, et, au lieu d'échanger des récriminations stériles, nous pourrions concourir ensemble à un but commun de pacification intellectuelle et sociale, si l'on comprenait enfin que les champions du principe d'autorité religieuse et monarchique ne veulent ni ne peuvent dire : « La Réforme et la Révolution n'ont pas eu leurs raisons d'être ; ce sont deux faits monstrueux que nous refusons de reconnaître, sinon dans leurs développements matériels, au moins dans leur cause et leur existence morale. Tant qu'elles ne seront pas rentrées, pour la mémoire et la conscience des hommes, dans le néant et l'abîme d'où elles sont sorties, rien n'est possible ; l'humanité n'a qu'à plier

Digitized by Google

sous le poids fatal de ce double héritage. » C'est, ou à peu près, le langage qu'on nous prête et qui éternise les malentendus. S'il nous arrive d'affirmer que Luther, Calvin et Zuingle ne furent pas précisément des modèles de vertu, de sincérité et même de tolérance, que la façon dont se produisit la Réforme n'était pas propre à réformer, mais à détruire, aussitôt on nous traite d'inquisiteurs et de tortionnaires. Si nous ajoutons que les héros de la Révolution furent moins purs que ses martyrs, que la liberté eut plus à souffrir de ses fanatiques que de ses adversaires, et que rien ne ressembla moins au mouvement genéreux qui précéda 89, que le paroxysme hideux qui amena 93, on nous dénonce à l'instant comme des suppôts d'ancien régime, aveugles et sourds aux leçons péremptoires transmises du dernier siècle à celui-ci. On le voit, la question ainsi posée pourrait être longtemps débattue sans autre profit que de faire payer les frais de la guerre à toutes les opinions, à toutes les classes, à tous les partis.

M. de Falloux s'est-il placé sur ce terrain? A-t-il accepté le débat tel que le restreignent nos passions et nos querelles? S'est-il borné, dans son rôle d'historiographe d'un roi vaincu par la Révolution et d'un pape vainqueur de l'hérésie, à gémir de la défaite de l'un, à applaudir au triomphe de l'autre? S'il n'avait fait que cela, il mériterait encore nos suffrages: nous aurions à le féliciter d'avoir écrit de bons livres sur des sujets qui en ont inspiré tant de mauvais; mais il y a autre chose dans la pensée et dans l'œuvre de l'éminent écrivain : il y a le sentiment très-net et très-profond des devoirs et des droits de la papauté et de la royauté en temps de crise et de péril, non pas pour étouffer l'esprit de liberté, mais pour se l'assimiler et le soumettre; non pas pour repousser toutes les réformes, mais pour les tirer de soi-même et d'un travail intérieur,

Digitized by Google

au lieu de les accepter du dehors et de conditions agressives. Il y a l'intelligence très-vive et très-pénetrante de ce que peuvent être ces grands et redoutables mouvements de l'esprit humain, suivant qu'on s'en empare ou qu'on s'y livre, qu'on les dirige ou qu'on les subit, qu'on en est le maître ou le jouet. Il y a l'hommage respectueux et sympathique, tour à tour rendu à deux hommes qui, avec des destinées bien diverses et des succès bien différents, ont été le vivant témoignage de tout ce qui peut raffermir et de tout ce qui peut affaiblir l'autorité; il y a enfin, — et c'est là qu'il sied d'insister, — l'étude attentive et loyale d'une conciliation possible entre ces deux idées, ces deux forces dont l'antagonisme presque continu est l'histoire même de nos déchirements et de nos misères: le principe d'autorité et le principe de liberté.

Quelques mots donc sur Pie V et sur Louis XVI, tels que M. de Falloux les a compris, les a aimés et les a peints.

Pour qui se bornerait à des considérations purement terrestres, le Saint-Siége et l'Église, au moment où le pieux dominicain Michel Ghislieri monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie V, étaient tout aussi menacés que le fut la monarchie française, lors de l'avénement de Louis XVI ou de la convocation des états généraux. Tout le nord de l'Europe appartenait à l'hérésie, et même, dans les pays restés fidèles, les représentants couronnés de l'orthodoxie catholique semblaient, à divers titres, prédestinés à compromettre ou à amoindrir la religion qu'ils professaient. Marie Stuart étonnait et attristait le monde chrétien du spectacle de ses désordres et de ses malheurs. En France, la politique mesquine et cauteleuse de Catherine de Médicis s'embrouillait dans ses propres filets, préparait à l'histoire d'éternelles équivoques, amassait sur le règne des Valois ces reproches

Digitized by Google

d'astuce souvent mérités par la faiblesse, et substituait un machiavélisme étroit aux grandes lignes de la justice et de la vérité. En Pologne, un roi débauché, Sigismond, paraissait disposé à recommencer Henri VIII, à faire de ses passions le catéchisme de ses croyances, et à transiger avec toute religion qui le débarrasserait de sa femme. En Allemagne, Maximilien, moins libertin, mais plus avare, trouvait très-commode de lever des impôts sur ses sujets dissidents, et de calculer la prospérité de ses finances d'après les progrès de l'hérésie dans ses États. En Italie, la propagande protestante pénétrait presque librement jusqu'au cœur de la Lombardie et de la Toscane. Enfin, l'Espagne même, l'Espagne de Philippe II, ce boulevard du catholicisme, ne laissait pas que d'inquiéter parfois et de contrarier le Saint-Siége par des restes de dissentiment et d'exigence, tradition de la toute-puissance de Charles-Quint, par une de ces amitiés tyranniques où, sous des marques extérieures de soumission et de dévouement, *la raison du plus fort* trouve toujours moyen de se traduire, et par un luxe d'inquisition et d'intolérance pour son propre compte, qui eût volontiers créé chez soi une petite Église, sauf à laisser périr ailleurs ou à opprimer la grande. Ajoutez à cela les misères intérieures de la cour pontificale, ces souvenirs de la Grèce et de Rome, implantés par des proscrits au sein de la civilisation chrétienne, l'ère des Léon X, des Lascaris et des Bembo fondant, pour l'amour des lettres, des sciences et des arts, une sorte de néo-paganisme prompt à passer de la littérature dans la morale, des livres dans la société et des esprits dans les âmes ; cette *Renaissance*, en un mot, comme on l'a nommée, qui remplaçait partout la séve primitive et originale des croyances, des nationalités, des inspirations et des mœurs par une élégance d'emprunt, d'imitation et d'après-coup ; mettez en présence

Digitized by Google

tous ces éléments de perturbation au dehors, d'amollissement au dedans, et demandez-vous si la sagesse humaine ne pouvait pas, à ce moment critique de 1560, prévoir la dissolution prochaine d'une puissance aussi généralement attaquée, aussi faiblement défendue!

Mais cette puissance ne devait point périr, et Dieu lui suscita tout à coup des auxiliaires au niveau de ses dangers, des soldats au niveau de ses chefs, des chefs au niveau de ses agresseurs. Il faut relire, dans le livre de M. de Falloux, ce consolant tableau ; il faut suivre du regard, à travers ces éloquentes pages, la convalescence providentielle de ce grand malade, se ranimant peu à peu sous ces mains pieuses et vaillantes, et le sang, reflué sur ce cœur qui battait à peine, circulant de nouveau dans toutes ces veines, y ramenant la force, le mouvement, la vie. Mais ce qu'il faut surtout, c'est comprendre, avec l'historien, l'esprit de saint Pie V et de ses dignes lieutenants; c'est examiner par quelles armes s'accomplirent ces prodiges de persuasion, de régénération et de foi, retrempant le catholicisme dans ses propres sources, au lieu de le laisser défigurer par des interprétations étrangères ou ennemies. C'est là le point délicat, essentiel, et, si je m'y arrête un moment, c'est qu'il touche à l'accusation même soulevée contre saint Pie V à propos du livre de M. de Falloux, ou plutôt dirigée contre M. de Falloux à propos de saint Pie V.

Lorsqu'on prend la peine d'approfondir et de creuser quelque peu ces idées, ces mots, ces souvenirs dont l'esprit moderne a fait des champs de bataille et qui servent de texte à nos intarissables discordes, on y reconnaît presque toujours deux sens, deux caractères bien distincts, qui, suivant que nos préférences ou nos haines s'attachent à l'un ou à l'autre, expliquent à leur tour nos haines ou nos

Digitized by Google

préférences. Ainsi, ce mot si cruel, si reproché et si discuté, intolérance, peut signifier ou la plus nécessaire et la plus légitime des défenses, ou la plus inutile et la plus odieuse des persécutions. Il y a un principe d'intolérance dans tout ce qui existe, moralement ou physiquement : que dis-je? l'intolérance, c'est la vie même, intolérante contre la mort, comme la mort est intolérante contre la vie ; c'est la vérité, intolérante contre l'erreur, comme l'erreur est intolérante contre la vérité ; c'est le jour, intolérant contre la nuit, comme la nuit est intolérante contre le jour. Seulement, ce qu'il s'agit de savoir, c'est si l'intolérance partielle arrive à temps pour empêcher le malheur collectif ; si le mensonge étouffé dans un individu rend impossible la propagation d'une hérésie ; si le coup de fusil tiré sur un émeutier arrête une révolution : car, on ne saurait assez le répéter, du moment que l'intolérance n'est plus nécessaire, elle devient coupable ; du moment qu'elle n'est plus utile, elle devient criminelle.

Maintenant, de quoi se compose une erreur? de l'erreur même, c'est-à-dire de l'idée, et de l'homme qui la professe. Tant qu'on a pu croire que l'homme et l'idée pouvaient périr ensemble, qu'une fois l'homme disparu, c'en était fait de l'idée, de ses ravages, des catastrophes qu'elle apportait, des flots de sang qu'elle s'apprêtait à répandre, on a pu aussi, sans cruauté et sans crime, regarder comme juste et même comme charitable toute mesure qui prévenait, par le châtiment d'un seul, le malheur de tous. Dès que, par la diffusion des lumières, la circulation plus rapide, la facilité des communications, et surtout par la découverte de l'imprimerie, l'idée a acquis une force, une influence, des moyens de propagande indépendants de l'individu et destinés à lui survivre, l'intolérance, la persécution, la répression, de quelque nom qu'on la

Digitized by Google

décore ou qu'on la flétrisse, n'a plus été qu'un instrument vulgaire de rigueur ou de vengeance, et a cessé d'être légitime en cessant d'être utile. A l'amputation salutaire qui sacrifie un membre pour sauver le corps, a succédé la mutilation brutale qui change le patient en victime et le chirurgien en bourreau. Dès lors, aussi, la vérité religieuse a dû transformer ses moyens de défense et ne plus chercher qu'en elle-même, dans sa supériorité intellectuelle et morale, dans l'autorité de ses leçons et de ses exemples, dans la justice tardive des expériences et des siècles, de quoi triompher de l'erreur ou du moins arrêter ses progrès. Eh bien ! la source de nos incessantes méprises et de nos disputes continuelles, c'est que l'intolérance des temps où elle était utile et nécessaire est constamment jugée au point de vue des temps où elle serait impuissante et odieuse ; que l'intolérance des sociétés où elle faisait partie des mœurs publiques, répondait à l'imminence des périls et s'accordait avec la rudesse des événements et des caractères, est contrôlée d'après les idées et les mœurs d'une société où elle n'apparaîtrait plus que comme une superfétation monstrueuse, une dissonance impossible. Quand les hommes tels que M. de Falloux s'efforcent d'en finir avec cet irritant malentendu, avec ce contre-sens, volontaire ou non, d'optique et de distance, que font-ils? une œuvre de discorde ou une œuvre conciliatrice? Et, quand on les accuse, quels sont les vrais ennemis de toute conciliation possible? Eux ou leurs accusateurs?

Ai-je besoin, à présent, de déterminer le rôle de saint Pie V dans cette phase d'où l'Église sortit victorieuse? Avant d'être pape, Michel Ghislieri avait été dominicain et inquisiteur ; donc il avait commis toutes les cruautés que ces deux mots impliquent pour tout esprit fort, nourri de

Digitized by Google

la lecture du *Siècle*, de Michelet et de Béranger. Pendant son pontificat, Pie V repoussa l'hérésie dans les limites qu'elle ne devait plus franchir, contint, avertit, encouragea les souverains catholiques, réprima les fautes, excommunia les erreurs, se montra partout vigilant, inflexible, infatigable, et finit par pousser la chrétienté, hors de ces guerres civiles, qui l'énervaient, dans une guerre contre les Turcs, ses plus redoutables ennemis; couronnant par la bataille de Lépante, — la dernière des victoires chrétiennes, — son règne de six années, le dernier grand règne de la papauté, prise à l'état de puissance temporelle : donc Pie V fut un persécuteur, un tyran et un fanatique. M. de Falloux élève un pieux monument à sa mémoire; donc M. de Falloux approuve ses persécutions, souscrit à sa tyrannie et partage son fanatisme : cercle vicieux d'où l'on sortirait en ouvrant le livre, mais où l'on aime mieux rester! Prévention absurde, que tout confond, mais que l'on trouve commode de maintenir, et que M. de Falloux lui-même semble avoir pressentie ailleurs, lorsqu'il nous disait, au début de quelques belles pages de polémique politique[1] : « Il n'est pas toujours sage de croire que les allégations odieusement invraisemblables se réfutent d'elles-mêmes. »

Le vrai rôle de saint Pie V, dans son siècle et dans son moment, a été de deux sortes : intérieur et extérieur; à l'intérieur, il a arrêté les conquêtes d'une réforme hostile par une réforme salutaire : il a ramené le christianisme à son esprit véritable, pour le sauver des atteintes de l'esprit novateur; il a ôté à l'hérésie ses prétextes pour mieux l'extirper dans ses causes ou la combattre dans ses effets; et il a été secondé dans cette tâche réparatrice par toute une génération de

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1851.

Digitized by Google

saints, de docteurs, d'évêques, de négociateurs, d'apôtres, héroïques milices en qui palpitait l'âme du concile de Trente; depuis l'illustre cardinal Comendon jusqu'au magnanime François Borgia, depuis Philippe de Néri jusqu'à François Xavier, depuis Charles Borromée jusqu'à Sainte-Thérèse. A l'extérieur, Pie V, moine ou cardinal, inquisiteur ou pape, suivit toujours la même ligne, la ligne droite. Il disputa le terrain à l'hérésie, pied à pied, vaillamment, loyalement, comme à un ennemi, à un conquérant qu'il fallait repousser et vaincre au grand jour, et non pas comme à un opprimé qu'il s'agissait d'achever par la violence ou par la ruse, à un libérateur qu'il importait de charger de chaînes et de rejeter dans les geôles et les cachots. Étrange opprimé qui s'emparait déjà d'une moitié de l'Europe et entraînait, au nom d'intérêts terrestres, les grands et les puissants de ce monde! Étrange libérateur qui répondait à des résistances de dogme par des déclarations de guerre! Dans tous les actes, dans tous les écrits de Pie V, c'est le christianisme, c'est l'Église qui agit et qui parle avec son incomparable mélange de fermeté et de douceur. S'il est sévère pour les incorrigibles, la seule possibilité du repentir ne le trouve jamais inexorable. Il réhabilite le cardinal Morone; il arrache l'archevêque de Tolède à l'inquisition de Philippe II; il reproche au roi d'Espagne cette dévotion ombrageuse et sombre qui se pétrifiait à l'Escurial. Si on l'eût écouté, Marie Stuart ne serait pas morte sur l'échafaud : Élisabeth se fût épargné ce crime, qui devait avoir, dans l'histoire d'Angleterre, et, par contre-coup, dans la nôtre, le danger d'un précédent et l'autorité d'un exemple. La Saint-Barthélemy n'aurait pas eu lieu; Cathérine de Médicis n'aurait pas été amenée à dénouer dans le sang ce qu'elle avait noué dans l'intrigue. Que serait-ce si nous parlions de la vie

Digitized by Google

intérieure de Saint Pie V, de ses austérités, de ses vertus, de ses perfections angéliques, d'après ce portrait si émouvant et si ému que nous en a donné M. de Falloux? Jamais personnification évangélique et chrétienne ne fut plus irrécusable et plus touchante; jamais harmonie plus complète, plus divine, ne se manifesta entre l'influence d'un règne, les grandeurs d'un pays, les vertus d'un saint. Dans cette période mauvaise et troublée où tant de crimes chez les grands, tant de douleurs chez les petits, attristent et épouvantent le regard, l'œil se repose doucement sur cette pieuse et austère figure, faite d'héroïsme et de mansuétude, et l'on s'explique cette parole de Soliman : « Je crains plus les prières de ce débile vieillard que tous les efforts de leurs armes. »

Franchissons deux siècles; descendons de la vérité religieuse à la vérité politique et de l'Église à la Royauté. Nous voici en présence d'une Réforme s'appelant Révolution, partie du même point, remontant à la même origine, et demandant, après la liberté de conscience, la liberté civile. Seulement ici la lutte, engagée de même, finit d'une façon contraire; le principe d'autorité succombe dans l'homme qui en a reçu l'héréditaire fardeau. Dieu ne s'est pas engagé à faire vivre éternellement et sans éclipse ce principe dans sa manifestation humaine et par conséquent périssable. Il permet que son représentant, isolé et désarmé, soit trop faible pour résister à ce choc terrible, pour vaincre ces ennemis conjurés; mais il ne veut pas, — et jamais cette évidence n'apparut avec plus d'éclat que dans le *Louis XVI* de M. de Falloux, — il ne veut pas que ce principe, sauvegarde des sociétés et des peuples, périsse dans son ignominie et tombe dans sa souillure. Il ne veut pas que ces haines qui le frappent, que ces calomnies qui l'outragent, que l'histoire qui mêlera plus tard ses sophis-

Digitized by Google

mes et ses systèmes à ces haines et à ces calomnies, puissent s'autoriser de cette dernière vie royale, de ce dernier roi du passé. Il veut, au contraire, que cette vie si pure, cette royauté si honnête, ce sincère désir de réformes utiles, de libertés sages, cette économie attentive, ce dévouement passionné au bonheur et au bien-être du pays, soient là, toujours là, comme une protestation permanente contre ceux qui ont fait avorter tant de germes heureux et de pensées bienfaisantes, comme une preuve de ce qu'aurait pu faire dans le sens même d'une révolution graduelle et féconde, pacifique et inévitable, cette monarchie entravée dès son premier pas, renversée par des crimes et remplacée par des ruines. Tel est le sens, telle est la physionomie particulière du *Louis XVI* de M. de Falloux : D'autres ont retracé avec plus ou moins d'éclat, de partialité ou de justice, les luttes de la Révolution contre la Royauté ; Louis XVI, dans leurs récits, n'a été qu'un des acteurs de ce grand drame, un rouage bientôt brisé dans le jeu de cette machine effrayante. Pitié ou terreur, admiration ou indifférence, sympathie ou soupçon, tout cela se disséminait sur d'autres parties du tableau, et comme l'initiative et l'action, dans ces jours funestes, avaient passé des mains de la victime dans celles des persécuteurs, comme le Roi, en cette phase suprême — la plus sublime et la plus sainte ! — devenait un être passif, cloué sur le lit de mort de la monarchie par ceux qui lui prenaient tour à tour son trône, sa liberté, sa vie, il y avait un moment dans ces histoires, où il disparaissait avant de périr, et n'obtenait plus qu'une mention brève et distraite auprès du lecteur entraîné vers d'autres émotions et d'autres scènes. Chez M. de Falloux, le roi reste jusqu'à la fin sur le premier plan du tableau : c'est le roi qu'il a voulu peindre ; c'est la royauté succombant dans

son innocence et dans sa faiblesse; son innocence qui lui vient de l'homme; sa faiblesse qui lui vient des hommes! Les événements de la Révolution, tant de fois racontés, flétris, réhabilités, débattus, ne sont plus là que comme l'accessoire, chargé de faire valoir la figure principale sans jamais l'écraser ni la dominer. S'ensuit-il que le livre perde de son intérêt politique; qu'en se concentrant ainsi sur les vertus et les malheurs de Louis XVI, il se range dans cette école chevaleresque et sentimentale, digne assurément de tous nos respects, mais condamnée par l'orgueil et le dédain des générations nouvelles à ne pas compter parmi les éléments de discussion et les sérieux travaux de l'esprit? Non; la pensée de M. de Falloux s'y dessine bien nette et déjà bien virile, telle que nous la retrouverons à toutes les pages de ses écrits, à tous les moments de sa carrière. Honorer la royauté héréditaire, non pas par un hommage stérile et des fleurs de rhétorique funèbre, mais en rappelant le bien qu'elle seule pouvait faire, la liberté qu'elle seule pouvait donner, l'œuvre qu'elle seule pouvait entreprendre et qui, interrompue par sa chute, devait, au bout d'un quart de siècle, être reprise par elle et avec elle; redire ce qui, à cette heure décisive, aurait pu tout prévenir; tout conjurer et tout sauver; nous montrer la monarchie mourante, plus belle et plus sacrée que si elle était plus forte, attirant à soi les dernières lueurs d'amour, de piété et d'espérance, comme ces hauteurs sur qui se posent les derniers rayons du soleil couchant; enfermer dans son tombeau cette clef d'or dont nous n'avons pas su encore nous servir, et qui ouvre à la fois sur le passé et sur l'avenir, sur l'autorité et la liberté; regretter et rechercher, dans une première étape intellectuelle, dans une première halte historique, cette réconciliation et cette alliance, étude de tous les

Digitized by Google

bons esprits, problème des sociétés modernes; la placer, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, à distance égale de la violence et de la faiblesse; et, comme symboles de cette pensée une et double, choisir Louis XVI d'abord, et, plus tard, saint Pie V : voilà ce que M. de Falloux a voulu faire et ce qu'il a fait; voilà comment il a préludé à sa vie publique; nous ne croyons pas qu'il fût possible d'en mieux préparer, d'en mieux déterminer à l'avance le sens, le but et l'unité.

Cette vie publique nous échappe; ses titres à l'admiration et à la gratitude des honnêtes gens dépasseraient notre étroit et modeste cadre, et sont d'ailleurs trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Il faudrait cependant, pour que cette étude fût un peu moins incomplète, parler des *Réflexions sur mes entretiens avec le duc de la Vauguyon*, œuvre du Dauphin (depuis Louis XVI), et que M. de Falloux a fait précéder d'une belle et pieuse introduction, prologue naturel de son premier livre. Il faudrait parler de cet article: *Les Républicains et les Monarchistes depuis la Révolution de février*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1851, article qui produisit une sensation si vive, dont bien des passages, relus à distance, font l'effet de prophéties, et où le style de l'éminent écrivain, toujours si solide et si pur, semble avoir acquis, sous le feu de la lutte, encore plus de verve, de trait et d'éclat. Il y a là, sur la Restauration, sur l'injustice des partis, sur le courage civil, sur la résignation de la Noblesse achevant d'accepter le niveau de l'égalité républicaine, des pages merveilleuses d'esprit, de finesse, de bon sens, d'élévation, de grâce, des pages que nous devrions citer pour donner une idée complète de la manière de M. de Falloux quand il discute, quand il raconte, quand il colore et réchauffe la vérité à la flamme de cette colère

Digitized by Google

généreuse, contenue et polie, toujours permise, quelquefois ordonnée à l'homme de cœur en présence de la mauvaise foi, de la méchanceté et de la sottise. En nous attachant uniquement aux livres sur *Louis XVI* et sur *saint Pie V*, en revenant à M. de Falloux historien et écrivain, nous avons voulu rappeler les droits de la littérature sur cette vie si noble, si utile, si bien remplie. Nous avons voulu surtout faire ressouvenir ou remarquer qu'en déployant dans le langage et les actes de sa carrière politique cette fermeté conciliatrice, ce mélange de force et de douceur, ce sens profond de l'alliance entre la liberté et l'autorité, tous ces dons acquis ou innés qui furent si puissants contre nos périls et nos misères, M. de Falloux n'avait fait que se continuer, pour ainsi dire, et appliquer aux réalités de son temps les études, les leçons et les exemples qu'il avait cherchés dans l'histoire.

Digitized by Google

M. DE SALVANDY [1]

Les indulgents lecteurs de ces *Causeries* ont pu remarquer que nos prédilections étaient surtout acquises aux hommes qui s'offraient à nous avec ces deux caractères distinctifs : un sincère dévouement à la liberté véritable uni à un tendre respect pour notre passé monarchique,— et un ardent amour pour les lettres, conservé au milieu des agitations de la vie politique, et devenant, à l'heure des mécomptes, la consolation et le couronnement d'une glorieuse carrière. A ce double titre, non-seulement M. de Salvandy devait figurer dans nos rapides esquisses, mais il ne pouvait leur échapper, et, si l'expression était moins familière, je dirais qu'il leur appartenait d'avance. On me pardonnera donc d'apporter mon tribut à cette pure et loyale renommée, comme, dans une dette publique, le

[1] La *Révolution de* 1830. — L'*Histoire de Jean Sobieski.*

Digitized by Google

pauvre apporte son obole après de plus riches offrandes. Avoir lu les nouvelles éditions, plus considérables et plus parfaites, de la *Révolution de* 1830 et de l'*Histoire de Sobieski ;* avoir eu l'honneur d'assister aux trois mémorables séances académiques où M. de Salvandy a tour à tour répondu à Monseigneur d'Orléans, à M. Berryer et à M. de Sacy, et négliger plus longtemps l'homme à qui nous avons dû ces nobles jouissances, ce serait plus qu'une omission, ce serait de l'ingratitude.

Le privilége des rares esprits, qui savent allier la justesse à l'éclat, est de donner à leurs œuvres de circonstance la valeur durable d'un livre d'histoire, et à leurs livres d'histoire le piquant d'un perpétuel à-propos. Comme ils mêlent toujours aux vérités particulières que les événements leur inspirent un ensemble de vérités générales dont l'application ne varie pas, comme le retour des mêmes faits s'explique par les mêmes causes, on est tout surpris, après vingt années, de retrouver des enseignements destinés, semblait-il, à périr avec la crise qui les avait suggérés, se rajeunissant, pour ainsi dire, dans une crise nouvelle. D'autre part, les esprits dont je parle, étant constamment dirigés vers ces grandes questions contemporaines, qui sont l'intérêt le plus pressant et la vie même de leur pays et de leur époque, un instinct supérieur leur fait choisir, dans l'histoire des pays étrangers et des siècles évanouis, ce qui se rapporte aux temps présents et renferme, sous des formes différentes, d'aussi salutaires leçons. Quand M. de Salvandy, au milieu des orages qui signalaient sous la Restauration le laborieux enfantement des libertés constitutionnelles, fouilla d'une main ferme les annales de la Pologne et groupa autour de l'immortelle figure de Jean Sobieski le tableau des malheurs attirés sur une nation héroïque par les vices d'une constitution op-

Digitized by Google

pressive pour la royauté, la jeune liberté qu'il aimait put trouver dans ce pathétique épisode de quoi s'instruire sur ses vrais dangers, et apprendre qu'ils n'existaient pas pour elle dans la solidité ou la régularité du pouvoir, mais dans sa faiblesse. Quatre ans après, lorsqu'au plus fort des entraînements qui suivirent la Révolution de juillet, l'historien de Sobieski, redevenant publiciste, jeta en travers du courant révolutionnaire ces feuilles véhémentes et prophétiques où vibrait la grande voix de la vérité, dominant des passions destructives, il eut le courage de rétablir dans tout son jour l'idéal de la monarchie française défigurée déjà par des contrefaçons républicaines, et d'écrire, sous cette vive et rapide allure, un ouvrage dont les pièces justificatives se continuent et se complètent sous nos yeux. Ainsi ces deux livres, d'origine et d'apparence si diverses, sont, dans le fait, unis par des affinités profondes, et, en nous parlant, l'un de la patrie de Jean Sobieski, l'autre de la Révolution de 1830, tous deux, au fond, nous tiennent le seul langage qui assure la durée des œuvres de l'esprit : ils nous parlent de nous-mêmes.

On l'a dit souvent, il en est de l'existence des peuples comme de celle des individus. Or qui de nous, à ce déclin de l'âge où l'expérience ne sert plus qu'à refaire en idée sa vie, ne trouve un mélancolique plaisir dans ces fictions rétrospectives qui, nous remettant en présence de nos chagrins et de nos fautes, les suppriment ou les atténuent par des combinaisons faciles, et nous font, en définitive, plus riches, plus paisibles, plus honorés, plus heureux? Eh bien! appliquez ce travail conjectural et personnel à notre vie publique depuis quarante ans, recherchez ce que nous aurions dû faire, ce que nous aurions dû éviter pour conjurer tel péril, échapper à tel écueil, nous défendre de telle erreur, rendre impossible telle catastrophe, affermir

Digitized by Google

enfin et conserver ces libertés politiques, douloureuses conquêtes chèrement achetées, et vous vous direz, à l'honneur de M. de Salvandy, qu'à quelque moment que vous preniez ses travaux de publiciste, d'historien ou d'homme d'État, il eût suffi de l'écouter, de le suivre, de profiter de ses pressentiments et de ses leçons pour remplir ce programme idéal de progrès sans secousse, de liberté sans anarchie, de pouvoir sans excès, se fortifiant et s'aimant les uns les autres au lieu de se suspecter et de se combattre. Bien jeune encore, et sorti des rangs de l'armée pour affronter d'autres combats, il prit poste à l'avant-garde des défenseurs de cette Monarchie selon la Charte, dont le plan venait d'être tracé par un écrivain illustre, mais fut, à vrai dire, plus fidèlement suivi par le disciple que par le maître ; car, il faut bien l'avouer, toute la polémique de M. de Chateaubriand sous la Restauration ne fut qu'un tissu de contradictions éloquentes et de magnifiques inconséquences. Adversaire passionné de ce centre droit qui s'honorait de compter les Molé, les Pasquier, les Richelieu, les Lainé, les Royer-Collard, et de répondre à la pensée du plus sage et du plus habile des rois, il devenait plus tard, pour une question d'orgueil personnel, le plus redoutable ennemi de cette extrême Droite vers laquelle il avait d'abord poussé la Royauté. Il jouait avec cette arme que la Charte livrait à son génie, de façon à s'éblouir de ses éclairs, et à oublier, pourvu que le coup fût terrible et que le sang coulât, sur qui portait ce coup et de quelles veines coulait ce sang. Enivré de bruit, de colère et de gloire, il immolait son vrai culte aux faux dieux d'un libéralisme agressif et d'une popularité menteuse ; et lorsque la tempête, suscitée par ses nouveaux amis et par lui-même, eut emporté le trône en trois jours, il trouva moyen d'humilier à la fois la Royauté qu'il défendait trop tard et celle qu'il espé-

Digitized by Google

rait détrôner. M. de Salvandy, lui, n'eut pas de ces revirements soudains, de ces coupables volte-faces dans sa conduite politique, et s'il eut la gloire de voir ses articles attribués à M. de Chateaubriand, ce glorieux quiproquo de deux beaux styles n'eut assurément pas lieu dans ces jours de vertige où la muse enchanteresse d'Eudore et de René ne servit plus ni le vrai pouvoir, ni la liberté véritable. Mieux inspiré, plus retenu, plus dégagé de soi-même, M. de Salvandy ne confondit jamais le rôle d'Archiloque avec celui de Cassandre : tout en aimant la liberté, il eut toujours soin de la prémunir contre ses faux amis et ses mauvaises tendances : tout en avertissant le pouvoir de ses dangers et de ses fautes, il sut toujours l'honorer et le respecter. Aussi, quand vint l'heure fatale, il la subit sans y applaudir, sans même que les traits d'héroïsme et de modération qui s'y mêlèrent lui fissent perdre un moment de vue les funestes conséquences de cette première victoire de la démocratie insurgée, et l'on vit en lui le noble et singulier spectacle d'un homme consentant, par crainte de pire, à servir le gouvernement issu d'une révolution, tout en se réservant le droit de haïr ses origines, de pressentir ses destinées et de rester plus respectueux pour la monarchie tombée que bon nombre de ses défenseurs.

C'est à ce point de vue de résignation douloureuse, entremêlée de sinistres présages, que fut écrit ce livre de la *Révolution de 1830, ou Vingt mois et leurs résultats.* Commencé et publié sous une première forme quatre mois auparavant, pendant l'automne 1831, ce travail embrasse donc le temps écoulé depuis les journées de Juillet jusqu'aux approches du choléra et à l'agonie triomphante de Casimir Périer. Cette phase turbulente où les espérances démagogiques, ajournées plutôt que vaincues par le bon sens de la France, se révélèrent sur tous les points d'atta-

Digitized by Google

que politique, intellectuelle et morale, renfermait en germe ou trahissait d'avance tout ce qui devait, dix-huit ans plus tard, se développer à des clartés plus vives, sur une plus vaste échelle, dans une révolution plus radicale. Seulement, pour donner à la situation et au livre qui la reflète ce caractère doublement instructif qui se traduit par les différences non moins que par les analogies, on peut, à distance, saisir entre les deux époques bien des nuances qui concourent à l'effet de la leçon. Après 1830, la société se sentait ébranlée, mais elle se croyait soutenue. Ayant trempé bien plus avant et d'une façon bien plus collective dans la chute du gouvernement qu'elle n'avait pas encore le temps de regretter, sortant, sans l'avoir voulu, mais sans en prendre le deuil, d'un état très-libéral au fond, mais coloré d'un arrière-reflet d'ancien régime pour les esprits prévenus ou légers, elle jouait avec les ruines qu'elle avait faites, avec les hochets qu'elle avait conquis, sans se douter que chacun de ces débris fût une garantie nécessaire, que chacun de ces hochets fût une arme mortelle. Victorieuse par l'esprit, par le journal, par la tribune, par le théâtre, par la chanson, par l'allusion, par la satire, grisée de cet esprit, de ce succès, de cette supériorité brillante et bruyante des idées sur les baïonnettes, elle n'était pas encore assez effrayée pour redevenir sage. De là plus de laisser-aller, plus de tolérance pour ces folies humanitaires, socialistes, fouriéristes, saint-simoniennes, impies, immorales, antilittéraires, qui semblaient alors n'atteindre que les surfaces et où l'on voyait des mascarades plutôt que des entreprises. Après Février, ce fut bien différent. Prise d'assaut et au dépourvu par une horde qui n'était pas même un parti, la société comprit aussitôt à qui et à quoi on en voulait. Tout étant détruit ou nivelé dans l'ordre politique et extérieur, cette

Digitized by Google

dernière victoire étant remportée malgré elle et contre elle, il fut évident qu'elle-même était en jeu. Dès lors ses alarmes lui tinrent lieu de moralité et d'austérité. Elle se garda d'encourager ou même de permettre bien des licences qui, après 1830, s'étaient librement produites au théâtre, dans les livres, dans les salons, dans les rues, à la faveur de cet entrain général, tenant le milieu entre la joie qui éclate et le bruit qui veut s'étourdir. Cette fois, plus d'étourdissement, plus de méprise, plus d'illusion possible. A dix-huit ans d'intervalle, Athènes maudissait ce dont Athènes s'était amusée; 1831 avait été le carnaval de la démagogie, 1848 en fut la bataille.

Telles sont les différences : mais ces différences mêmes sont encore des liens, et l'esprit d'élite qui, dès les premiers jours de la première phase, signala hardiment les abîmes creusés au bout de cette route où les pavés de l'émeute se cachaient sous les fleurs de rhétorique, a mérité que son livre, prophétique alors, historique aujourd'hui, marquât ces distinctions et ces similitudes d'une époque à l'autre, et que, commenté par nos récentes épreuves, il devînt plus nouveau et plus vrai à mesure que la perspective s'éclairait en s'éloignant. Au risque d'être accusé de présomption ou de malice, on peut affirmer que l'ouvrage de M. de Salvandy dut, à son apparition, plaire assez peu, même à ceux qu'il défendait. Les royautés, de quelque nature qu'elles soient, ont peu de goût pour la vérité, et il y en avait alors plusieurs, la royauté des Tuileries, celle de l'Hôtel de Ville, celle de la Chambre, celle du journal, celle de la rue, et celle de M. de la Fayette, que l'auteur de la *Révolution de* 1830 appelait spirituellement le Pavillon Marsan du parti révolutionnaire. Toutes ces royautés-là, même la véritable, avaient leurs courtisans, car il est probable que, même en se partageant, il en restait encore

Digitized by Google

pour toutes. Toutes aussi, amies ou ennemies, eussent été volontiers d'avis que M. de Salvandy imitât la discrétion de Fontenelle et n'ouvrît pas ses mains pleines. Et d'ailleurs ne s'alarmait-il pas un peu trop? Cette intelligente bourgeoisie, pour qui était fait le gouvernement né de ce grand triomphe populaire, ne saurait-elle pas le protéger? N'était-il pas juste de sacrifier aux opinions, aux intérêts, aux amours-propres de cette classe victorieuse les derniers restes des grandeurs de la Monarchie : ici l'hérédité de la pairie, là quelques millions de la liste civile; plus loin, les pompes de la religion catholique, et même, par-ci par-là, quelques croix, quelques églises, quelques palais d'archevêques suspects de tendances absolutistes et féodales? N'était-il pas sage surtout de bien déterminer dans quelles conditions existait la royauté nouvelle; agréée comme expression révolutionnaire, et non pas comme tradition ou accommodement monarchique; acceptée quoique de sang royal, et forcée par conséquent de faire oublier sa tache originelle à l'aide de concessions toujours croissantes et toujours insuffisantes? Que voulait donc ce fâcheux, ce chevalier errant des légitimités disparues, persistant dans ses anachronismes, réclamant pour les choses d'hier les garanties ou les splendeurs d'autrefois, et se déclarant inquiet ou mécontent si le descendant de Henri IV et de Louis XIV était discuté par M. de Cormenin, marchandé par M. Laffitte, chicané par M. Dupin, effacé par M. de la Fayette, humilié par MM. Mauguin et Audry de Puyraveau? On le comprend, cette voix fatidique, au moment même où elle s'éleva, ne pouvait avoir toute son autorité et tout son succès. Trop de gens avaient intérêt à ce qu'elle se trompât, à commencer par ceux qu'elle avertissait pour leur bien! Parmi les dépositaires du pouvoir, ceux que la supériorité de leurs vues politiques pénétrait des dangers

Digitized by Google

de leur situation et des exigences de leur rôle, furent contrariés peut-être de se voir mis en face de concessions et d'humiliations passagères dont ils espéraient bien s'affranchir tôt ou tard. Ainsi, à la différence de la plupart des livres de circonstance qui réussissent en flattant le plus de passions qu'ils peuvent, le livre de M. de Salvandy les combattait presque toutes. Mais aussi ces adulateurs intéressés des passions contemporaines ne leur survivent pas un jour, et la vérité qu'ils ont trahie se venge d'eux en les supprimant. L'œuvre de M. de Salvandy, trop vraie d'abord pour convaincre, l'est assez aujourd'hui pour vivre ; et en dehors de mille beautés de pensée et de style, d'une foule de traits éloquents, de pages brillantes, de portraits finement touchés et de saillies vengeresses, c'est l'heureuse fortune de cet ouvrage que ses amis aient pu le méconnaître à l'époque qui l'inspira, et que ses ennemis mêmes ne puissent le contredire à l'époque qui le justifie.

Le justifie, ai-je dit? Hélas! c'est là sa gloire et aussi notre tristesse. On s'est étonné parfois que le gouvernement de 1830 fût tombé si vite : quand on a lu le livre de M. de Salvandy, quand on se rappelle les vingt mois dont il nous offre un si fidèle tableau, on ne s'étonne plus que d'une chose : c'est que ce gouvernement ait pu durer si longtemps; et l'on en rapporte l'honneur à ceux dont le talent, la sagesse, le courage, assurèrent à la France, après la première secousse, le temps d'arrêt qui lui donna la force de supporter la seconde. Que de redoutables symptômes! que de plaies secrètes, creusées et envenimées au cœur de la Royauté! que de sombres nuages dans ce ciel mi-parti d'azur monarchique et de rougeurs républicaines! Il faut relire, dans la *Révolution de 1830*, tous ces chapitres si frappants, si bien sentis et pressentis, sur les alternatives de la Monarchie, sur le parti révolutionnaire,

Digitized by Google

sur les parodistes de 93, sur l'émeute, sur la guerre extérieure, sur la tyrannie démagogique, sur la déchéance de la pairie, sur les lois votées par la Chambre, sur les indices d'anarchie morale, et se demander ensuite à quelle date doivent être assignées ces pages, et si l'auteur n'a pas dû prévenir une inévitable méprise en nous rappelant, de temps à autre, qu'elles furent écrites en 1831. Est-ce en 1831, est-ce en des années plus récentes que le parti révolutionnaire poussait à la guerre universelle; admirables patriotes, qui, sous prétexte de sauvegarder l'honneur du pays, voudraient mettre le feu à l'Europe et saisir leur proie dans l'incendie? Est-ce en 1831, est-ce vingt ans plus tard que furent publiquement proposées à l'émulation des plagiaires la glorification du terrorisme, l'apologie du régicide, l'apothéose de Saint-Just, de Marat et de Robespierre? Est-ce en 1831, est-ce après une autre révolution, que l'égalité, cette sœur bâtarde et hargneuse de la liberté, se substituait à sa sœur et consentait à la laisser périr pourvu qu'elle-même pût triompher? Est-ce en 1831, est-ce hier, est-ce aujourd'hui, que des symptômes d'anarchie morale s'infiltrent dans la société, infestent la littérature, défigurent l'histoire, salissent le théâtre, déplacent les notions du bien et du mal, et se dédommagent dans la vie sociale de leurs défaites dans la vie politique? Chaque détail de cette énumération ramènerait un chapitre du livre de M. de Salvandy. En nous renseignant sur un temps, il nous a renseignés sur tous : car il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'une révolution; il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'un révolutionnaire : seulement.... *nomen illi legio*.

Ce serait un inexcusable paradoxe de s'obstiner à ne voir dans l'*Histoire de Jean Sobieski* qu'une autre face de la même pensée, s'appliquant à un personnage et à un épi-

Digitized by Google

sode historique pour y chercher des leçons analogues. Non; l'histoire est instructive, mais elle n'est point pédante, et ce n'est pas M. de Salvandy qui lui apprendra à le devenir; car chez lui l'imagination égale le bon sens, et il y a des moments où on serait tenté de l'appeler poëte, si ce nom n'avait été tellement compromis, de nos jours, par ceux qui le portent et par ceux qui le décernent. Sans doute, les Polonais ont souvent mérité qu'on les nommât les Français du Nord; sans doute, cette aristocratie remuante et batailleuse, délibérant à cheval, sans réflexion et sans unité, et exerçant sur la royauté une pression fatale, devait aboutir, à la longue, à l'anarchie et à la dissolution politique, de même que la démocratie française, créant un gouvernement et ne voulant pas qu'il la gouvernât, devait tôt ou tard expier son inconséquenee, soit par la ruine de son pays, soit par la ruine de ses libertés. Ce peuple spirituel, passionné, chevaleresque, se perdant avec une étourderie héroïque et déployant pour gaspiller sa nationalité plus de génie, de fougue et de bravoure qu'il n'en eût fallu pour conquérir des empires, offre — qui ne l'a répété? — des traits de ressemblance avec ce que nous sommes chaque fois qu'abandonnés à nous-mêmes ou refusant d'être dirigés, nous portons nos qualités à l'envers. Enfin, pour compléter le parallèle, on peut remarquer que l'aristocratique Pologne a eu le malheur de figurer, comme prétexte, comme cri ou comme cocarde, dans presque toutes les fredaines de la France démocratique. M. de Salvandy a pensé à tout cela en écrivant son livre et en le publiant de nouveau avec ce soin, ce sentiment du mieux, qui caractérisent les talents vraiment littéraires. Dans le choix de son sujet comme dans ses développements, il a eu présents à l'esprit les dangers de la liberté moderne et les fruits que nous pouvions tirer, pour

Digitized by Google

notre propre expérience, du spectacle de « cette Pologne, vaste débris, pierre d'attente perpétuelle ou perpétuel embarras de l'avenir, grande et terrible leçon qui semble avoir été proposée par la divine sagesse au début de ce profond conflit de tous les pouvoirs et de toutes les libertés auquel nous assistons, pour instruire le monde du péril de deux excès, de deux fléaux déplorablement réunis sous l'empire de la constitution polonaise : l'oppression et la licence. » En terminant, dès 1827, par ces lignes pleines de pressentiments, l'exposition de son Histoire, l'illustre écrivain a suffisamment marqué ce but, cette inspiration constante qu'on reconnaît dans tous ses travaux. En même temps, cet héroïque Sobieski, prêté par la Pologne à l'Europe qui devait la payer de ce bienfait en la mutilant, ce poétique représentant de la civilisation slave, s'interposant entre l'Orient et l'Occident dans une lutte suprême qui refoula et enchaîna pour jamais la puissance ottomane, si longtemps formidable à la chrétienté, ne ramène-t-il pas nos regards, par un impérieux contraste, vers cette gigantesque lutte d'aujourd'hui, où les Turcs, menaçants alors, sont maintenant protégés? Rien ne manque donc au double à-propos de l'*Histoire de Jean Sobieski;* mais, encore une fois, il y a autre chose dans ce livre : il y a la recherche savante des origines slaves, le coup d'œil pénétrant dans ces obscurités primitives, l'art de masser par groupes larges et clairs les préliminaires et les accessoires de son sujet principal ; un sentiment admirable de la vérité et de l'équité; une richesse de couleur, une variété de tons, passant avec un bonheur égal des familiarités anecdotiques de la cour de Versailles et des alentours de Marie d'Arquien, épouse adorée et peu adorable de Sobieski, aux plus graves aspects de ces collisions intérieures où la Pologne devait périr. Il y a enfin un amour fervent, enthou-

Digitized by Google

siaste, généreux, sympathique, pour Sobieski lui-même, pour ce sauveur, ce *héros*, ce *brave roi*, comme l'appelait madame de Sévigné, qui, malgré l'inévitable tribut payé à l'humaine faiblesse, est resté un des personnages les plus purs, les plus intéressants du monde moderne et de l'histoire; le tout relevé par un grand style, et montant sans effort jusqu'à la plus haute éloquence, quand l'historien rencontre sur ses pas une de ces choses qui remuent les fibres du cœur ou touchent aux lois de la conscience universelle.

Ces qualités éminentes, nous les avons retrouvées toutes — vous savez avec quel éclat — dans ces trois discours où M. de Salvandy, répondant à trois hommes illustrés par l'éloquence chrétienne, l'éloquence politique et la presse, sut se maintenir au niveau de tous les trois. Nous les y avons retrouvées avec ce *je ne sais quoi d'achevé* « que la vertu emprunte au malheur, » que les talents généreux empruntent aux épreuves où ils s'affermissent sans s'aigrir. Dignité de la pensée proclamée au milieu des méfiances qu'elle inspire et des disgrâces que lui ont values ces méfiances, pieux hommages aux grandeurs si longtemps associées à la grandeur même de la France, culte des vérités immortelles qui survivent à l'écroulement des empires et dont l'oubli dégrade à la fois la société et la littérature, sentiment réparateur qui vivifie ou relève les ruines, tout cela a rencontré en M. de Salvandy un interprète énergique, infatigable, et les pages qu'il a écrites depuis lors prouvent que ce souffle inspirateur n'est ni affaibli ni épuisé. Pour nous, à la fin de ce chapitre trop long et pourtant si incomplet, nous ne pouvons qu'en résumer l'idée principale en saluant encore une fois l'homme dont le langage n'a jamais trahi l'alliance de l'autorité et de la liberté, l'homme qui a mieux aimé dé-

Digitized by Google

plaire que flatter, qui a exercé le pouvoir avec honneur, en est sorti avec noblesse, et a gardé le plus durable, le plus incontesté de tous : celui que s'assurent, pour leurs jours de studieuse retraite, les beaux talents et les beaux caractères.

Digitized by Google

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT[1]

J'ai pu m'égarer bien souvent dans mes appréciations littéraires ; il y a pourtant un indice, ou, comme diraient les savants, un *criterium* qui ne m'a jamais trompé. Lorsqu'une lecture élève ma pensée vers des régions supérieures, lorsque je m'y sens en contact avec un cœur généreux, une âme éprise de grandeur et de beauté morale, ennemie des vulgarités et des platitudes, lorsque l'air que je respire à travers ces pages, loin d'être lourd et chargé d'émanations terrestres, s'allége peu à peu et me porte à de vivifiantes hauteurs, j'admire sans méfiance, et les doutes ou les dissidences de détail, si j'en éprouve, n'ôtent rien à cette admiration sympathique. Qu'importent au voyageur qui, par une belle matinée d'été, au milieu des enchante-

[1] *De l'avenir politique de l'Angleterre.*

Digitized by Google

tements de la nature alpestre, monte vers des cimes éclatantes de lumière et d'azur, que lui importent quelques légers flocons de brume ou de nuages accrochés çà et là aux saillies des rochers et cachant peut-être des précipices? Il sait que l'atmosphère est salubre, que le chemin est splendide, que le but est grandiose, et il savoure, dans toute sa plénitude, le sentiment de la vie mêlé à ces harmonies matinales.

Cette impression ne m'a jamais manqué chaque fois que j'ai eu le bonheur de lire un des trop rares ouvrages de M. de Montalembert, et je dirai presque qu'elle fait partie essentielle de ses qualités d'orateur et d'écrivain. Je l'ai retrouvée tout entière dans son beau travail sur l'*Avenir de l'Angleterre.* S'il s'agissait d'un auteur ordinaire, ne se préoccupant que du succès, n'ayant souci que des louanges qui s'adressent au talent, j'ajouterais que nulle part M. de Montalembert n'avait été mieux inspiré; que nulle part cette verve et cette émotion d'artiste qui s'unissent chez lui à la sagacité du penseur, ne s'étaient produites avec plus de feu, de jeunesse et de charme; que ce livre a des pages sur le Parlement anglais, sur les écoles et les universités, sur la vie de campagne et les magistratures locales en Angleterre, dont rien n'égale l'accent pénétrant et vrai, l'éloquente et persuasive beauté: mais l'illustre écrivain se contenterait-il de ces éloges? Est-il possible, est-il permis de s'y restreindre en un sujet qui touche à tant de questions brûlantes, où rien ne peut être approuvé ni relevé sans péril, et où le panégyrique, l'objection, la discussion même, n'ont que le choix des écueils? J'ai beau faire, j'ai beau ne songer qu'à Westminster-Palace et à la Tamise, élargir la Manche de toutes mes forces et imposer aux libertés parlementaires le blocus continental, la Manche est bien étroite, la

Digitized by Google

Tamise est voisine de la Seine, l'ombre de Westminster s'allonge sur le Palais-Bourbon, et le blocus est plus facile pour les ballots que pour les idées. Entrons donc franchement dans le sujet, non pas pour combattre M. de Montalembert, encore moins pour l'encenser, mais pour indiquer rapidement ce qui peut se mêler de réserves ou de nuances à nos légitimes et sincères admirations.

M. de Montalembert a fait, l'an passé, un voyage et un séjour en Angleterre : il y a été reçu avec un empressement et des hommages que tout contribuait à rendre plus chaleureux: l'éclat de sa renommée, le sympathique attrait de sa personne, son amour déclaré pour le gouvernement constitutionnel, tout, jusqu'à sa qualité de grand orateur catholique, faite pour piquer d'honneur la courtoisie, j'allais dire la coquetterie de l'anglicanisme éclairé et poli. C'est sous cette impression naturelle d'hôte dignement accueilli et justement fêté qu'il a vu et étudié l'Angleterre, et M. de Montalembert n'est pas de ceux qui répondent à l'hospitalité par des satires : il laisse aux célébrités démagogiques ce trait de convenance et de gratitude. D'ailleurs, par la nature même de son esprit, comme par le milieu où le plaçaient ses relations et sa naissance, il devait être et il était enclin à ne pas voir ce que j'appellerai volontiers le réalisme de l'Angleterre, à n'en bien apprécier que les beaux côtés, l'idéal, surtout cet idéal politique, objet de notre émulation ou de notre envie. Enfin, à tous ces motifs d'une approbation généreuse, une âme noble comme la sienne pouvait joindre encore l'à-propos. Oui, au moment où la fortune et la gloire des armes semblaient se faire un peu inégales entre les Anglais et nous, où, malgré mille preuves personnelles de bravoure et d'héroïsme, le premier rôle ne leur restait pas

Digitized by Google

dans la guerre, il était de bon goût de rappeler par quelles supériorités pacifiques ils balançaient ce désavantage et d'invoquer à leur profit le *cedant arma togæ*, à travers le bruit de la mitraille et du canon. On le voit, rien de plus honorable et de plus pur que les sources d'inspiration d'où sont sorties ces belles pages : maintenant, que peut-on en conclure pour l'avenir politique de l'Angleterre? Qu'ont-elles d'applicable à notre pays? Où sont les similitudes et les différences? Où sont les sujets de comparaison, de regret, d'espérance, de repentir? *That is the rub*, dirait Hamlet, que je ne traduis pas, afin de mieux prouver que je veux, autant que possible, rester en Angleterre.

Et d'abord, pour bien établir les situations respectives, il suffirait de redire l'origine, le principe et les éléments de la constitution anglaise. Cette constitution est libérale, et elle est durable ; mais pourquoi ? Parce qu'elle a été protégée, dès le premier jour, par les seules garanties qui puissent faire vivre les libertés politiques : l'aristocratie, la conservation, la tradition. Fille d'une révolution qui, au lieu de rompre violemment avec le passé, fut faite au nom du passé, fondée à une époque où les vieilles mœurs et les vieilles lois étaient encore toutes vivantes dans la société et dans les âmes, appuyée sur une aristocratie qui avait tout intérêt à la stabilité et faisait descendre la liberté de haut en bas au lieu de la subir de bas en haut, la constitution britannique portait avec elle, en naissant, ces tempéraments et ces correctifs qui lui laissaient tout son jeu en conjurant ou ajournant ses périls. Elle s'emparait du pays dans un temps où aucun des liens de l'antique faisceau féodal n'était brisé, où il n'y avait pas rupture ni solution de continuité entre les diverses classes sociales, où propriétaires et tenanciers, gentilshommes et cultivateurs, étaient

Digitized by Google

unis entre eux par une sorte de solidarité féconde et de cordiale communauté. De là une force de résistance et de vie qui permettait à ces institutions de se développer librement dans des limites fixées d'avance et de sortir triomphantes de leurs désordres passagers. Elles n'étaient, à vrai dire, que la continuation et l'application, sous une forme appropriée aux temps nouveaux, d'un ancien état de choses à qui elles empruntaient ses principales conditions d'autorité, de grandeur et de durée. En France, au contraire, la Révolution, cette Révolution qui dure encore et de qui dérivèrent nos constitutions et nos chartes, fut, avant tout, la rupture avec le passé : elle détruisit tout ce qui n'était pas elle, et, comme elle datait de la veille, tout disparut sous son niveau. Venue un grand siècle après la Révolution anglaise, elle trouva le pays dans un état tout différent; les souvenirs nationaux et monarchiques, frappés de discrédit, rejetés dans l'oubli et dans l'ombre; les diverses classes séparées les unes des autres moins encore par la distance des rangs que par la méfiance, l'ignorance et la haine; l'aristocratie énervée et abaissée par la vie des cours sous une royauté absolue, n'ayant plus racine ni dans le sol ni dans les cœurs, et prête à se disperser à tous les vents comme une plante arrachée. Notre Révolution ne fut donc pas et ne pouvait pas être l'avénement de la liberté, préparée, acceptée et tempérée par le concours de toutes les forces sociales; elle fut le déplacement de l'absolutisme, passant brusquement d'une puissance qui s'appelait le Roi à une puissance qui s'appelait le Peuple; la démocratie unitaire et égalitaire, s'installant sur une table rase. De là ce caractère de violence inouïe, cette fougue dévorante exercée sur elle-même, cette ardeur d'expansion, tendant toujours à sortir de ses bornes et à briser son cadre, sauf à se détruire en s'exagérant. De là aussi, après la phase

Digitized by Google

d'enivrement et de fièvre, ce penchant à se donner à un maître qui la personnifia à sa manière, et répondit à ses instincts cachés en lui confisquant la liberté dont elle se souciait peu, en lui conservant ses plus chères conquêtes, l'égalité et l'unité. Puis, lorsqu'à la suite de malheurs et de catastrophes incroyables, on voulut essayer de cette monarchie tempérée par des institutions libérales dont nos voisins jouissaient depuis si longtemps, il était trop tôt et trop tard : trop tôt, parce qu'il n'y avait pas encore assez de maturité et d'expérience pour réconcilier et cimenter tous les éléments divers ou contraires dont se formait ce régime: trop tard, parce qu'un abime de sang et de larmes étant creusé entre le passé et le présent, ils ne pouvaient plus ni se rapprocher ni se comprendre, et que les rancunes se traduisaient en malentendus. Aussi, malgré l'assentiment des esprits d'élite, malgré de grands talents, de grandes vertus et trente-trois années dont l'histoire n'oubliera pas les bienfaits, notre gouvernement parlementaire, suspendu dans le vide plutôt qu'implanté au cœur du pays, a-t-il été renversé ou entamé à chacune de nos tempêtes, et a-t-il fini par disparaître tout entier.

Telles sont les vérités trop vraies ou, pour continuer à parler anglais, les *truisms*, présents à notre pensée, en face de ces brillants tableaux où M. de Montalembert a groupé tout ce qui peut, au milieu des dangers actuels ou prochains, rassurer l'Angleterre et lui promettre de longs jours de libertés constitutionnelles. Ces motifs de sécurité ou d'espérance sont de deux sortes ; les uns tiennent aux lois, les autres aux mœurs ; mais là recommence l'embarras que l'on éprouve toujours en pareille matière : où commencent les mœurs? où commencent les lois? Les lois seraient-elles aussi efficaces, si elles n'étaient l'expression des mœurs? Les mœurs seraient-elles aussi vivaces, si elles

Digitized by Google

n'étaient maintenues par les lois ? M. de Montalembert, en énumérant les avantages de la législation du peuple anglais, en relevant avec éclat les grands traits de sa physionomie nationale, en ayant l'air de chercher dans chacune de ces séduisantes peintures un reproche ou un appel à un autre peuple qui n'a su ni rester aussi sage ni mériter d'être aussi libre, tient-il assez de compte de cette différence des tempéraments et des caractères qui rend possible et bon, de l'autre côté du détroit, ce qui serait ici impraticable, impopulaire, sujet à bien des déchirements et des colères ? Rien, je le sais, n'est plus odieux à un esprit supérieur que le lieu commun, et rien n'est plus commun que cette thèse qui explique le contraste des destinées politiques de l'Angleterre et de la France par la diversité des races, du tour d'esprit, de l'organisation intellectuelle et morale des deux nations. Et pourtant, lorsqu'un fait est avéré, constaté, consacré par les événements, il faut bien l'accorder aux esprits vulgaires, ne fût-ce que pour leur ôter le plaisir d'en reparler. Or on ne saurait contester que, dans cette législation, dans ces coutumes que M. de Montalembert nous peint excellemment comme des garanties de la stabilité probable des institutions anglaises, tout ou presque tout serait inapplicable à la France. Ainsi l'illustre écrivain nous parle de ces magistratures locales qu'exercent dans les comtés les grands propriétaires, des rapports affectueux qu'elles établissent entre l'aristocratie foncière et les populations rurales, de ce sentiment pieux et éminemment conservateur qui représente au paysan anglais le grand seigneur comme son allié naturel, qui lui fait aimer les vieux usages, les antiques familles, et le protége contre les dissolvants révolutionnaires. Eh bien ! en France, dans des situations analogues, il y aurait infailliblement, dans chaque canton, un avocat de justice de paix, un institu-

5

Digitized by Google

teur révoqué ou un paysan enrichi qui ne laisserait aux gens ni repos ni trêve, jusqu'à ce qu'il eût brouillé les cartes, semé les méfiances, envenimé les jalousies et les haines, et rendu la place intolérable pour le principal intéressé. M. de Montalembert nous parle aussi de cette part de défense à la fois personnelle et collective que prend chaque citoyen anglais dans les moments de crise, de la solidarité qui en résulte, et de tout ce qu'elle produit d'utile et de décisif pour le maintien de l'ordre et la sécurité du pays. En France, cette part de défense mutuelle a un nom et même un uniforme; elle s'appelle la garde nationale, c'est-à-dire, à quelques exceptions près, la complice volontaire ou aveugle de tous les désordres qui, en commençant, ont été des quolibets, en continuant, des émeutes, et, en finissant, des révolutions. Enfin le plus significatif, le plus souverain de ces articles de loi, celui sur lequel M. de Montalembert insiste avec le plus de force et de raison, la liberté de tester, de parer au démembrement des propriétés et des fortunes, cette cause de toute destruction, de toute dissolution sociale, nous place en face, non-seulement du Code civil, qui est l'expression régularisée de la France révolutionnaire et qui, dans tous les cas, nous fermerait la bouche, mais des plus intimes, des plus violentes répugnances de notre société moderne. A part les aînés et les fils uniques, vous ne trouveriez pas en France, même dans les rangs les plus conservateurs, cinquante individus qui fussent d'avis que notre législation a tort, et que le père de famille a autant de droit à laisser tous ses biens à un seul de ses enfants qu'en avait le roi de France à ne point partager entre ses fils les diverses provinces de son royaume. M. de Montalembert nous rappelle que ce droit d'aînesse, qui ne peut être odieux et suspect qu'au despotisme, eut le malheur, sous la Restauration, d'être proposé et défendu

Digitized by Google

par des hommes regardés comme les antagonistes des idées et des institutions libérales. Le souvenir est exact, mais nous ne croyons pas que l'application soit juste. Ce ne fut pas parce que la loi destinée à consacrer le principe du droit d'aînesse eut pour promoteurs des hommes de l'extrême droite, que cette loi fut impopulaire et finalement rejetée : ce fut parce que cette loi était impopulaire, antipathique au nouvel esprit de la nation, à cette passion d'égalité qui pour nous domine tout, qu'elle fut signalée comme rentrant dans l'ensemble des doctrines et des projets du parti contre-révolutionnaire. Quand même elle eût été promulguée par un libéral, on ne l'aurait pas mieux reçue, d'abord parce que ce libéral eût été ministre, ensuite parce que, sous la Restauration comme toujours, l'Opposition n'a jamais songé à la liberté qui n'assure que des principes, mais à l'égalité qui flatte des passions et caresse des égoïsmes. Et puis, nous le demandons à M. de Montalembert, qui se plaint si éloquemment de nos excès de bureaucratie, de la dissolvante influence du morcellement des fortunes et de l'égalité absolue sur nos mœurs politiques, de cette nuée toujours grossissante de gens quêtant des places et formant en permanence une nation vénale au sein d'un peuple libre : s'il n'y avait plus, en France, de propriétaires que les aînés, y aurait-il moins de solliciteurs?

La France une fois mise hors de cause pour une foule de bonnes raisons, s'ensuit-il que l'Angleterre n'ait rien à craindre pour l'avenir de ses institutions politiques? M. de Montalembert indique les périls, mais la plupart ne lui paraissent ni imminents ni sans remède. Le penchant des Anglais à médire de leur gouvernement ne prouve rien et ne doit pas être pris au pied de la lettre par les étrangers, pas plus que, dans un genre moins sérieux, la mauvaise humeur des Parisiennes contre Paris, humeur

Digitized by Google

que l'on guérirait vite en exilant pour quelques mois les jolies boudeuses à deux cents lieues de Saint-Thomas d'Aquin. La plaie du paupérisme, que d'autres publicistes ont signalée avec tant de véhémence et de prédictions sinistres, est, sinon fermée, au moins adoucie par les admirables efforts des classes riches et intelligentes, se déployant, suivant l'heureuse coutume anglaise, en des œuvres spontanées, qui n'ont rien d'officiel ni de bureaucratique. Un symptôme plus grave semblerait se révéler dans les violences de la presse et surtout dans la tendance de la nouvelle école littéraire à glorifier la force établissant son empire sur un nivellement général, à insulter aux supériorités sociales, aux garanties aristocratiques pour y substituer le culte de l'idole humaine, *heroworshipping*, l'individualité victorieuse et puissante en qui se personnifie l'alliance entre le despotisme et l'égalité. Par là comme par d'autres indices éclate le progrès de l'esprit démocratique, et M. de Montalembert se demande si la démocratie, en supposant qu'elle triomphe, doit être nécessairement fatale au gouvernement libéral de l'Angleterre, si là ou partout ailleurs elle est incompatible avec l'ordre, avec la durée, avec la monarchie tempérée, avec les libertés politiques. Il se rassure en songeant à la démocratie américaine, fondée sur un niveau si absolu, sur un terrain si neuf, si dégagée de tout lien avec le passé, de tout élément aristocratique, et pourtant si vivace, si féconde pour la prospérité du nouveau monde; et il se rappelle avec bonheur que c'est encore cette forte race saxonne dont le génie conservateur a colonisé l'Amérique et qui a infusé dans ces jeunes veines son sang énergique et patient. Cet exemple est spécieux, mais peut-être ne serait-il pas bien concluant pour nos sociétés européennes. C'est la nouveauté de la démocratie américaine qui a fait

Digitized by Google

sa force; c'est parce qu'elle ne trouvait sous ses pas ni monument, ni passé, ni supériorité héréditaire, ni relique de l'ancien régime, ni débris aristocratique, que, n'ayant rien à envier, à haïr ou à combattre, elle a pu se développer librement et sans secousse dans le sens de ses vraies conquêtes et de ses véritables destinées. Chez elle, l'égalité a été un principe inhérent à son origine et faisant partie de sa raison d'être; elle n'a pas été un sentiment, une passion, un retour ombrageux et méfiant vers les souvenirs d'un autre âge. En France, on a déjà fait faire à la démocratie trois ou quatre révolutions, on l'a fait sortir trois ou quatre fois de ses conditions naturelles d'affermissement normal et pacifique, en agitant devant ses yeux, comme le mouchoir rouge devant le taureau, les vieilles images de la dîme, des droits du seigneur, des priviléges nobiliaires, de l'inquisition et des lettres de cachet. En Amérique, quiconque essayerait d'évoquer ces fantômes passerait pour un fou ou pour un politique de l'autre monde.

Saluons, en finissant, deux sentiments d'une émouvante grandeur qui se font jour dans le beau livre de M. de Montalembert. Catholique fervent, M. de Montalembert ne s'effraye pas des tyrannies partielles de la religion anglicane, sûr que les portions de vérité qu'elle garde encore au sein de l'erreur s'en dégageront de plus en plus et finiront par se fondre dans l'éternelle vérité; certain surtout que, sous un gouvernement libre, avec une liberté complète de conscience et de discussion, la victoire doit appartenir tôt ou tard à cette vérité religieuse, c'est-à-dire au catholicisme. Sincèrement dévoué à l'ordre et aux idées conservatrices, M. de Montalembert aime et regrette la liberté de tribune, assuré que, sous le feu des débats parlementaires, l'esprit public s'épure; que le

juste et le vrai finissent par prévaloir, et que, « par une sorte de fascination bienfaisante qui s'est exercée sur Mirabeau comme sur M. Berryer, les principes conservateurs ont en général fini par rallier les grands orateurs. » Ainsi cette liberté, dans son expression la plus éloquente et la plus haute, cette liberté que nous avons vue, de nos jours, défigurée, coupable, calomniée et désertée, M. de Montalembert, catholique et conservateur, la proclame au nom et dans l'intérêt de sa religion et de sa politique. En dehors de toute chicane de détail, il y a là un plan général dont l'ensemble s'accorde bien avec la noblesse et l'élévation de cette âme. N'appuyons pas trop; ne rappelons pas que Mirabeau, avant de se rallier à l'ordre, eut le temps de lui faire assez de mal pour se rendre impossible à lui-même de le relever et de le sauver; ne disons rien de M. Berryer, qui nous mènerait ailleurs qu'en Angleterre : n'imitons pas surtout ce géomètre qui demandait en sortant d'une représentation d'*Andromaque* : « Qu'est-ce que cela prouve? » Remarquons, avec M. de Montalembert, que l'Angleterre n'est si grande que parce qu'elle a été fréquemment et heureusement inconséquente, et que, si en parlant d'elle l'on manquait un peu de logique, ce ne serait que de la couleur locale. Ajoutons que la logique est une sotte, que personne n'est conséquent ici-bas, excepté les mathématiciens, qui en profitent pour être souvent les gens les plus absurdes de l'univers. Ou plutôt, sans tant raisonner, suivons M. de Montalembert dans tous les détails de ce merveilleux tableau offert par le patriotisme français au patriotisme britannique. Arrêtons-nous avec lui au seuil de cette salle du Parlement, sanctuaire de l'éloquence politique. « A la voix de ses grands orateurs, nous dit-il, l'Angleterre tout entière tressaille. Elle reconnaît ce prestige

Digitized by Google

éphémère, mais incomparable, qui fait de la parole humaine, à certains moments, le type suprême de la beauté, l'arme irrésistible de la vérité. » Paroles magiques sous la plume de M. de Montalembert, image saisissante où l'on devine un vague regret qu'il a le droit de ressentir et que tous ses admirateurs partageront avec lui.

Digitized by Google

LES HISTORIENS LITTÉRAIRES

I

M. D. NISARD[1]

I

Ce qui domine la littérature de notre siècle, c'est l'imagination, ou, en d'autres termes, la personnalité ; car, on le comprend, et je rentre ici dès l'abord dans la thèse favorite de M. Nisard, l'imagination n'est que ce côté personnel et particulier de chaque esprit, s'imposant à la raison universelle au lieu d'en accepter les lois et d'en parler le langage. Ce que cette tendance excessive a apporté de désordre et d'alliage dans l'œuvre des plus beaux ta-

[1] *Histoire de la littérature française.*

Digitized by Google

lents, comment il est arrivé pour tous ou pour presque tous un moment où, se dérobant aux vraies et utiles conditions de leur supériorité, ils se sont égarés dans les complaisances stériles ou funestes du *moi*, et comment, par une pente inévitable, cette déviation intellectuelle s'est traduite, dans la conduite de la vie, en déviation morale, c'est ce qui ressort de l'ensemble de notre époque littéraire, et ce qu'attestent, sans qu'il soit besoin de citer un seul nom, de nombreux et illustres exemples. Qu'en est-il résulté? Que les esprits restés sages au milieu de cet entraînement général ont trop aimé leur sagesse ; que, se considérant à juste titre comme les dépositaires de la grande et saine tradition classique, ils se sont trop épris de cette tradition, et que, mis en défiance par les excès de l'imagination humaine, ils ont fait une trop large part à la raison, qui peut avoir, elle aussi, ses périls et ses excès. Telle est, selon moi, l'objection sommaire que l'on peut adresser au corps de doctrines de M. Nisard, et, entre autres, à son *Histoire de la littérature française*, son œuvre capitale; où tant de parties essentielles commandent l'estime, et dont le légitime succès vient d'être récemment consacré par une seconde édition.

La méthode de M. Nisard a l'avantage d'être à la fois très-solide et très-simple, comme l'art qu'elle glorifie. On pourrait la réduire à quelques idées principales, que je vais, à mon tour, essayer de résumer, afin de me reconnaître et de me borner dans un sujet aussi immense, qui exigerait des volumes, et pour lequel je n'ai que des pages.

C'est l'immortel honneur de l'esprit français, et par conséquent de la littérature française, d'être, plus que toute autre, l'interprète de l'esprit humain, et de recueillir ainsi l'héritage des deux grandes littératures antiques. Il n'y a pas, en effet, de marque plus décisive de la perfection, ou,

Digitized by Google

pour parler comme Henri Estienne, de la préexcellence littéraire, — dans un livre, que d'exprimer la plus grande part de vérités ou d'idées générales admises par les bons esprits de son siècle, — dans un siècle, que de donner à l'expression de ces vérités la forme la plus pure à la fois et la plus populaire, — dans un pays, que de faire de ces vérités, revêtues par ses grands écrivains de leur forme définitive, le fonds commun, la tradition vivante, le patrimoine de l'humanité. On voit d'ici le plan et la suite de l'*Histoire* de M. Nisard : ces livres dont les auteurs expriment tout ensemble leur sens propre et le sens universel, ce sont les livres du siècle le plus parfait de notre littérature; ce siècle par excellence, où le génie n'a été que l'interprète des vérités générales, c'est le dix-septième ; ce pays, initiateur et en même temps conservateur de la fortune intellectuelle du genre humain, c'est la France. L'organe, l'instrument qui lui a servi à cette assimilation de la pensée de tous les peuples par sa pensée, et de sa pensée par celle de ses écrivains supérieurs, c'est la raison. J'avoue — pour le dire en passant — que je n'aurais jamais cru les Français si raisonnables !

Mais, avant d'arriver à ce point de perfection et d'universalité, la littérature et la langue française ont passé par un noviciat long et pénible, par une adolescence d'autant plus lente, d'autant plus troublée, que la virilité devait être plus forte et la maturité plus féconde : ténèbres du moyen âge, formules barbares de la scolastique, obscurités de la théologie, puérilités ou licences d'une poésie grossière, érudition indigeste, emprunts maladroits, caprices de la mode, ivresse d'un premier contact avec les beautés de l'art antique, il leur a fallu tout traverser, tout subir avant d'arriver à cette aurore qui s'appelle Rabelais, Calvin, Montaigne, Amyot, Malherbe, à ce jour splendide qui s'ap-

Digitized by Google

pelle Descartes, Corneille, Pascal, Bossuet, Molière, Racine, la Fontaine, et, finalement, Boileau. Comment, par quels degrés, par quel aide, ont-elles atteint ces hauteurs au-dessus desquelles il n'y a rien, et d'où, absorbant les rayons de la Grèce et de Rome, elles ont rayonné à leur tour sur le monde moderne ? A l'aide de deux grands faits qui remplirent tout le seizième siècle : la Renaissance et la Réforme ; la Renaissance, qui les remit en présence de leurs ancêtres et des trésors dont elles allaient hériter, comme on remet un fils de famille sur la trace de parents illustres qu'il ne connaissait pas; la Réforme, qui, en introduisant la discussion dans le domaine des grandes vérités religieuses, en forçant le catholicisme à sortir de son immobilité et à déchirer ses voiles théocratiques, en obligeant les défenseurs du dogme et du culte à descendre des profondeurs du sanctuaire et à parler mieux que tout le monde la langue de tout le monde, prépara cette langue à des prodiges de fermeté et de justesse, de transparence et de netteté, nécessaires à ces échanges, à ces conflits des intelligences émancipées.

Arrêtons-nous là : nous en avons assez pour apprécier, sinon tout l'ensemble, au moins tout le point de départ du travail de M. Nisard, et pour indiquer, au seuil même de son livre, par quels endroits il a rétabli ou maintenu les vraies notions de l'esprit français, et par quels endroits il nous a semblé vulnérable. Ceux-là, nous pourrions presque les réduire à trois, qui expliqueraient tous les autres, et contiendraient en germe toutes nos réserves, philosophiques, littéraires et poétiques ; l'admiration trop vive de M. Nisard pour la Renaissance ; sa sympathie trop visible pour la Réforme ; sa tendresse trop filiale pour Boileau.

M. Nisard a-t-il lu l'étrange livre, intitulé *Renaissance*, de son ancien maître ou condisciple, M. Michelet? A-t-il vu

Digitized by Google

là, dans ce chaos sillonné d'éclairs, tout ce qu'un esprit faux, un aventurier de l'imagination moderne et du sens individuel, peut récolter à son profit dans cette phase qui lui semble si belle : — revanche furieuse de la chair mortifiée par le christianisme; révolte des sens et de l'intelligence contre tout frein et toute règle; orageux pêle-mêle des éléments les plus contraires de la civilisation et de l'art; brusque réveil du paganisme dans des âmes encore incapables d'en discerner le bien et le mal; philtres capiteux absorbés par des cerveaux novices qui ne pouvaient en supporter les vapeurs; ferments de discorde, de dissolution et de mort, jetés tout à coup dans une société sans transition entre la tutelle de la veille et les emportements du lendemain? Un pareil spectacle, déifié par une plume vouée à toutes les idées destructives, ne lui inspire-t-il pas, à lui, le champion de la discipline, de l'ordre moral et littéraire, quelque sonpçon et quelque doute aur les mérites et les bienfaits de cette époque ? — « Elle se caractérise assez par son nom, nous dit M. Nisard. Ce nom est plus qu'une définition ; il exprime un sentiment. N'y substituons pas une dénomination nouvelle... La Renaissance a paru à nos pères une sorte de résurrection de l'esprit français ; la reconnaissance a imaginé ce mot... » — L'apologie est ingénieuse, mais nous ne l'acceptons pas en entier. La reconnaissance dont nous parle ici M. Nisard, c'est celle de l'homme tel que devaient plus tard l'approfondir et le peindre les moralistes du dix-septième siècle, de l'homme mauvais, sensuel, rebelle, gouverné par ses penchants, fatigué d'obéir et de croire, et rentrant violemment dans des droits dont il ne sait pas la portée, dans des biens dont il ne mesure pas l'usage. Ce fonds d'orgueil, de convoitise, de bestialité, d'insoumission, d'impatience, dont la grossièreté, encore dominante, ne pouvait être domptée ou tem-

Digitized by Google

pérée que par le christianisme, s'échappant et débordant par ces ouvertures soudaines qui lui viennent du dedans et du dehors : voilà ce qui pousse un cri de gratitude, et ce qui décerne le beau nom de Renaissance à la saison hâtive qui lui permet de renaître. Mais, dans un sens plus élevé, plus détaché de la partialité humaine, je substituerais volontiers à ce mot de Renaissance celui de Crise, — une crise violente, pareille à ces maladies dont on guérit, dont on sort même avec une apparence de force renouvelée et rajeunie, mais dont on garde, pour un avenir plus ou moins prochain, un germe délétère et une chance de rechute ; — une crise qu'il fallut subir, et ce fut là l'histoire des erreurs, des fautes et des malheurs du seizième siècle ; — une crise qu'il fallut vaincre, et ce fut là la gloire et le triomphe du dix-septième. Remarquez, en effet, que ce grand siècle, dans ce qu'il eut de plus pur et de plus caractéristique, ne fut l'héritier de la Renaissance qu'en réagissant contre elle, et que la grandeur de ses hommes illustres pourrait, pour ainsi dire, s'échelonner par rang de taille, et, d'après le plan même de M. Nisard, à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque de la Renaissance et qu'ils en dépouillent les derniers vestiges. Remontons même cinquante ans plus haut, pour rendre l'image plus complète. Rabelais, ce type de la Renaissance, ce pourceau de génie, ce détestable et prodigieux bouffon, lançant d'admirables lueurs entre une indigestion d'ivrogne et une indigestion d'érudit, Rabelais que je remercie M. Nisard d'avoir médiocrement loué, est bien moins vrai, bien moins sensé, bien moins *humain*, bien moins initiateur d'idées générales, que Montaigne. Montaigne, ce délicieux chercheur de soi-même et d'autrui, non pas pour se corriger ou s'affermir, mais pour s'en amuser et se divertir dans son doute, est inférieur à Descartes, le grand promoteur de l'esprit français dans cette recherche des vé-

Digitized by Google

rités universelles qui allait être son glorieux domaine. Descartes, dont la méthode et la langue sont incomparables, mais en qui l'homme disparaît sous l'idée, et qui, à force de s'abstraire du sentiment de la vie commune, isole la vérité philosophique de son application chrétienne et morale, me touche et me ravit moins que Pascal, dont je sens le cœur battre dans ses sublimes et douloureux élans vers ce vrai qu'il voudrait saisir par la seule force de sa pensée, vers cette foi où il voudrait arriver par son doute même, et où il finit par s'abîmer dans une pieuse immolation de sa raison éperdue. Pascal enfin, en qui « le penseur a des supérieurs, mais l'écrivain n'en a pas [1], » Pascal, avec ses inquiétudes, ses troubles, ses alternatives d'ardeur et d'abattement, la peine infinie qu'il se donne pour introduire dans les choses de foi les procédés mathématiques, et faire table rase d'une révélation surnaturelle, afin de mieux se forcer à croire à la religion révélée, est moins rassurant, moins solide, moins sain pour la conscience et pour l'âme, moins parfait, en un mot, et moins complet que Bossuet, le suprême génie dans le suprême bon sens, le penseur qui a su rester plus grand en s'abaissant devant le catéchisme que Descartes en recherchant à soi seul la vérité philosophique, que Pascal en poursuivant à soi seul la vérité religieuse; Bossuet, l'homme qui personnifie avec le plus d'éclat, de majesté et de beauté, cet esprit français, dignement salué par M. Nisard, interprète, organe, trésorier de l'esprit humain et n'aspirant au beau que pour faire triompher le vrai. Reprenez un à un ces cinq noms qui représentent tout le progrès de la langue, de la prose, de la littérature françaises. Placez-les comme des jalons sur cette route qui va de l'orageuse moitié du seizième siècle à la

[1] Victor Cousin.

Digitized by Google

triomphale moitié du dix-septième : votre admiration s'accroîtra, deviendra plus sereine et plus sûre; vous verrez s'amoindrir, par gradations manifestes, le sens individuel au profit du sens universel, à mesure que se dissiperont les fumées de la Renaissance, jusqu'à ce qu'elles disparaissent tout à fait pour faire place, en Bossuet, à l'infaillible certitude du génie humiliant à la fois et fortifiant la raison humaine par son désarmement volontaire devant les trois choses que la Renaissance a le plus compromises : l'Autorité, la Tradition et la Foi. Au point de vue purement littéraire et poétique, je ne suis pas plus persuadé. Loin de moi l'envie de méconnaître les services rendus à la poésie moderne par les merveilles de l'art antique, restauré et retrouvé ! Loin de moi l'idée de contester les immortelles beautés de cet art, et de leur comparer, comme objet d'étude et de goût, les Pères de l'Église grecque ou latine! Jugés en dehors de l'esprit chrétien, comme guides et maîtres des intelligences et des imaginations profanes, les Homère et les Virgile, les Sophocle et les Horace, les Platon et les Cicéron sont plus purs, plus parfaits que les Augustin, les Basile, les Chrysostome et les Ambroise, venus à une époque de décadence littéraire et de refonte sociale. La question, ou du moins toute la question n'est pas là ; mais je crois fermement qu'au moment où ces admirables chefs-d'œuvre furent tout à coup rendus à l'esprit moderne, il n'était pas mûr pour les recevoir, qu'il y eut là pour lui un éblouissement, et, comme l'a fort bien dit M. Nisard, un enivrement qui retarda de près d'un siècle et altéra pour toujours l'avénement de la vraie poésie française. Je crois que, pour notre littérature en particulier, il eût mieux valu que l'inspiration originale dominât pendant cent ans encore, et que cette débâcle de beautés antiques, beautés merveilleuses mais étrangères à nos mœurs,

Digitized by Google

à notre sol, à notre foi, n'eût lieu qu'après que notre langue eût été assez formée pour traiter avec l'antiquité d'égale à égale, après surtout qu'elle aurait produit un de ces génies originaux, une de ces œuvres nationales qui font plus pour la gloire d'une littérature que les imitations les plus harmonieuses et les plus habiles. Ce sera l'éternel regret des admirateurs français de Shakspeare et de Dante, que notre poésie n'ait pas eu le temps de tirer de son propre fonds l'analogue ou l'équivalent de leur œuvre sublime, avant que les Grecs et les Romains soient venus jeter leurs tuniques sur nos pourpoints, et émonder de leurs savants ciseaux les végétations primitives de notre génie. Mais que dis-je? Est-il besoin de faire de l'histoire conjecturale? Là encore, comme tout à l'heure, ne suffit-il pas de s'en tenir à l'excellente méthode de M. Nisard, et de suivre pas à pas, nom par nom, d'une part, le progrès, l'assainissement de la poésie française, de l'autre, l'effacement progressif des empreintes de la Renaissance dans cette même poésie? Qu'est-ce que Ronsard, sinon la Renaissance incarnée? Qu'est-ce que Malherbe, sinon le premier effort de l'esprit francais réagissant contre tout cet attirail de poëte érudit, et cherchant sa voie au milieu de cet encombrement de richesses étrangères, ruineuses pour notre noble pauvreté? Qu'est-ce enfin que notre grand Corneille, le Descartes de notre poésie, sinon le génie même de notre nation, celui de Richelieu et de Condé, se révélant dans l'art, rompant avec les derniers restes de la Renaissance et installant le spiritualisme sur notre scène, avec Chimène et Polyeucte? Le spiritualisme! C'est là qu'il faut revenir, et c'est là-dessus que j'appelle l'attention de M. Nisard. Si nous glorifions trop la Renaissance, c'est-à-dire la revanche de la matière retrouvant ses titres de noblesse dans le paganisme, la révolte du sens individuel se déchaînant dans l'hérésie, de

Digitized by Google

quel droit M. Nisard nous fera-t-il admirer, dans le dix-septième siècle, ce victorieux travail de l'esprit domptant de nouveau la chair, rétablissant le règne des vérités générales, non plus à l'aide d'une foi ignorante et d'une théologie oppressive, mais par l'élévation même de la pensée publique et le concours des plus hautes intelligences qui aient éclairé le monde? Il faut opter : dans l'art comme dans la conscience, nul ne peut servir deux maîtres, le spiritualisme et le matérialisme, l'autorité et le désordre, la discipline et la révolte. La lutte entre les deux principes est ouverte depuis trois cents ans, ou plutôt depuis que l'homme se débat dans le douloureux antagonisme de sa double nature, de sa double origine. Suivant que l'un des deux triomphe ou succombe, les littératures et les sociétés se relèvent ou s'abaissent; et, si le dix-septième siècle est resté le plus grand de tous comme expression de la pensée hnmaine, c'est parce que Descartes, Port-Royal, Corneille, Bossuet, ont fait monter si haut l'idéal des âmes, que, malgré le paganisme, malgré l'antiquité grecque ou romaine, malgré Gassendi, malgré la part inévitable faite aux sens et à la matière, cet idéal, en définitive, a attiré à lui les éléments contraires, au lieu d'y descendre et de s'y perdre. L'erreur, une des erreurs de notre époque et de quelques critiques contemporains, a été de croire que tout se réduisait à des questions de style et de forme, qu'on pouvait concilier les deux principes opposés sans remonter à la source, à la conscience et au cœur de l'homme, à sa vie morale, à ses croyances, et en se bornant à faire honte à la langue de ses excès matérialistes, à flétrir les abus de mots, de ciselures et d'images, à rappeler que la phrase ne doit être que le voile transparent de l'idée; la lampe éclairant tout ensemble les objets extérieurs et l'albâtre qui la recouvre. Ils ne se sont pas aperçus que ce luxe effréné

Digitized by Google

de la forme n'était que la conséquence de l'appauvrissement de la pensée, qu'on ne ramenait pas une langue au spiritualisme quand on négligeait d'y ramener les auteurs qui la parlent, que ce vice littéraire était invinciblement lié à un vice intellectuel, et qu'essayer de corriger l'un sans l'autre, c'était vouloir échouer contre tous deux ; méprise fâcheuse, qui a fait les affaires de cette littérature réaliste et fantaisiste, aussi odieuse assurément à M. Nisard qu'à nous-même. Fidèle admirateur, éloquent historien de nos gloires littéraires du dix-septième siècle, peut-être aurait-il été plus conséquent avec lui-même s'il en eût mieux dégagé, mieux purifié les origines, s'il les eût cherchées à des hauteurs plus lumineuses et plus divines : mais peut-être aussi lui eût-il fallu pour cela un fil conducteur plus solide et plus sûr que la raison. Tout va bien encore, tant que nous n'en sommes qu'à la raison de Descartes, de Bossuet et même de Fénelon : nous attendons M. Nisard à la raison de Jean-Jacques et de Voltaire [1].

Parlerai-je de la Réforme ? Le sujet est plus délicat, car il y a encore des réformés, et il n'y a plus, hélas ! de *renaissants*. Il est bien entendu d'ailleurs qu'il ne s'agit pas ici de la religion protestante, devenue, avec de nombreuses variantes, la religion d'une partie de l'Europe, mais de la propagande de Luther, de Calvin et de Zuingle, mais de ces prédications meurtrières qui, sous prétexte de réformer quelques abus, livrèrent les âmes et les consciences à la merci des interprétations personnelles, déchirèrent la tradition de quinze siècles et préparèrent au monde ces luttes sanglantes d'où sont sorties tout armées les révolutions modernes. Ceci nous mènerait trop loin de notre sujet, ou du

[1] Dans son quatrième volume, M. Nisard doit aborder le dix-huitième siècle.

Digitized by Google

moins en altérerait la spécialité littéraire. Maintenons-la en demandant simplement à M. Nisard si, dans ses *Études* sur la Renaissance, il n'a pas été plus attiré par la vertu et la foi de Thomas Morus, que par la stérile neutralité d'Érasme ou la rêverie impuissante de Mélanchthon ; en lui demandant si l'autorité, la règle et le sens universel, ces trois pivots autour desquels il fait tourner toute sa doctrine, toute sa tradition d'écrivain classique, lui paraissent mieux sauvegardés par la religion de Luther que par celle de Bossuet ; si des sectes qui, à leur naissance, durent leur succès à la négation de l'autorité, au morcellement de la vérité et à l'émancipation des intelligences, lui semblent plus favorables que le catholicisme à cette perfection des littératures, qui, selon lui, consiste à absorber la pensée générale dans l'œuvre d'un seul, et à ramener à un principe d'unité les divergences d'opinions et de génies.

Je sais bien que M. Nisard ne glorifie pas d'une manière absolue les effets de la Réforme sur notre littérature et sur les perfectionnements de notre prose ; il lui sait gré surtout d'avoir secoué la torpeur du dogmatisme catholique, et d'avoir contraint ses défenseurs à cesser d'être théologiens pour devenir écrivains, à passer de l'enseignement routinier d'une lettre morte ou close à la discussion libre, animée, vivante, mise au service de toutes les âmes. Il reconnaît même qu'une fois descendus dans l'arène, ils y ont fait assez bonne figure, que l'avantage leur est resté, et que ce combat et cette victoire ont achevé de former notre langue. A ce point de vue, nous sommes d'accord avec M. Nisard : seulement, prenons-y garde. Il faudrait, dans ce système, remercier la maladie qui fait ressortir l'art du médecin, le procès qui met en relief le talent de l'avocat, l'ennemi qui donne à nos généraux et à notre armée l'occasion de se couvrir de gloire : c'est possible, mais je ne

Digitized by Google

suis pas plaideur, la paix a ses charmes, et j'aimerais autant me bien porter.

II

Je ne connais rien de pire que le *réchauffé* littéraire, et s'il ne s'agissait ici que de réveiller, à propos de Boileau, de vieilles querelles fort heureusement oubliées, je ne chicanerais pas M. Nisard sur son admiration excessive pour l'auteur du *Lutrin* et de l'*Art poétique*. Mais cette admiration, chez M. Nisard, est plus qu'un sentiment ; elle est une cocarde : elle se rattache à l'ensemble de ses doctrines, qui, selon moi, font une part trop grande à la raison dans la littérature française. Quelques mots sur la poésie et sur ce qu'elle nous semble avoir perdu avant, pendant et après Boileau, par ce côté trop raisonnable et trop didactique, nous aideront à expliquer notre pensée.

S'il y a lieu de reconnaître, avec l'éminent auteur de cette *Histoire*, que le plus beau mérite des ouvrages en prose soit d'exprimer mieux que personne ce que tout le monde pense, et de faire ainsi de l'esprit d'un seul l'organe puissant et agrandi de l'esprit humain, on doit ajouter, — et M. Nisard ne l'a peut-être pas assez dit, — que le caractère de la vraie poésie, du vrai poëte, est d'imaginer et de sentir, à un degré supérieur, ce que tout le monde sent et imagine, d'en fixer l'expression dans une langue *que nous entendons sans la parler*, et de faire ainsi, du poëme d'un seul l'harmonieuse vibration du poëme universel. Ces deux facultés ont des noms qui, lorsqu'on

Digitized by Google

songe à Boileau, ressemblent presque à une épigramme : elles s'appellent imagination et sensibilité. Maintenant, qu'il soit essentiel d'en régler l'usage en y mêlant un grain de raison; qu'elles puissent produire, en s'exagérant, les effets les plus déplorables; qu'il en résulte chez ces natures à la fois privilégiées et incomplètes une surexcitation fébrile, une exaltation factice, un débordement du *moi*, un manque d'équilibre intellectuel et moral, souvent très-dangereux dans l'application pratique; qu'en un mot, depuis Platon, qui s'y connaissait et qui exilait les poëtes de sa République, jusqu'à Lamartine, qui eût mieux fait de ne pas se mêler de la nôtre, les hommes trop doués du don de poésie aient été constamment suspects aux gens raisonnables, c'est ce que tous les siècles ont reconnu et ce que notre siècle a, moins que tout autre, le droit de contredire. Il n'en est pas moins vrai qu'un poëte dépourvu d'imagination et de sensibilité, ou même un poëte chez qui ces facultés seraient, non pas pondérées, mais dominées par la raison, est tout simplement un être impossible. Autant vaudrait se figurer un prêtre sans culte, un riche sans argent ou un orateur muet. Or les admirateurs mêmes de Boileau conviennent avec nous qu'il a peu brillé par l'imagination, et moins encore par le sentiment. Que dis-je? Ils ne croient pouvoir mieux le louer que par le tableau trop fidèle des inconvénients et des excès du sentiment et de l'imagination. Ce n'est pas tout : il y a, au sujet du dix-septième siècle, une observation à faire, qui n'en diminue pas la gloire : c'est que, dans ce siècle si fertile en grands écrivains, en créateurs de toutes sortes, l'esprit critique était encore à l'état d'enfance; et remarquez que ces deux faits, loin de se combattre, s'appuient et s'expliquent l'un par l'autre : pour les époques comme pour les individus, la création exclut l'analyse, et réciproque-

Digitized by Google

ment. On a même constaté, en l'honneur du dix-septième siècle, que la plupart des œuvres qui l'avaient le plus illustré, avaient été écrites en dehors de toute préoccupation littéraire. Là où cette préoccupation se fit particulièrement sentir, l'infériorité fut évidente, et se trahit par un mélange de pédantisme et de puérilité auquel les meilleurs esprits eurent quelque peine à échapper; témoins Balzac, Voiture, Ménage, Huet, Chapelain, comparés à Descartes, à Pascal, à Bossuet, à Saint-Simon. Eh bien, Boileau, dans son temps, représenta justement l'esprit critique, l'esprit littéraire, c'est-à-dire ce qui restait inférieur, étroit, arriéré, au milieu de cet épanouissement spontané de chefs-d'œuvre. Il eut le mérite, — et c'est beaucoup, — de ne pas se tromper dans ses préférences, de faire acte d'un goût sûr et quelquefois précurseur dans ce triage des renommées contemporaines où la postérité a ratifié ses jugements, de prendre parti pour l'or contre le clinquant, et pour la gloire contre la vogue; mais, en conscience, ce n'est pas assez pour avoir le droit de garder son rang dans ce merveilleux groupe qui a écrit les *Pensées*, *Polyeucte*, le *Misanthrope*, les *Fables*, *Athalie*, l'*Histoire universelle*, les *Lettres*, *Télémaque*, les *Caractères*. A ces inspirations si diverses, mais toutes si hautes, qui ont conservé, après deux cents ans, leur immortelle jeunesse, est-il permis d'assimiler l'inspiration vulgaire et vieillotte qui a dicté les satires sur le *Mauvais Dîner*, sur les *Embarras de Paris* et sur l'*Équivoque?* Les *Épîtres*, supérieures aux *Satires*, ne dépassent guère, comme valeur poétique, une conversation élégante, soutenue et relevée par les césures et les rimes. Que dire du *Lutrin*, abandonné à demi par M. Nisard, sinon que le prodigieux travail d'exécution, et même le fini de plusieurs détails, n'y font que mieux ressortir la pauvreté d'imagination, et que le poëme héroï-co-

Digitized by Google

mique est, avec le poëme didactique, le plus froid et le plus suranné de tous les genres? Ceci nous mène droit à l'*Art poétique*, dont M. Nisard s'est fait le très-ingénieux panégyriste, sans réussir pourtant à me convaincre. Ce qui a prolongé la popularité de cet ouvrage, c'est une foule d'axiomes faciles à retenir, prenant aisément, grâce au rhythme et à la coupe du vers, une tournure proverbiale, et assurant aux esprits communs, pour les jours de disette, une bonne provision de vérités toutes faites. Boileau est ainsi devenu le pain quotidien de bien des gens qui mourraient de faim s'ils n'avaient pas ce pain-là. Mais au fond le sentiment vrai, délicat, créateur, en est complétement absent; tout s'y réduit à des règles un peu mesquines d'un art qui ne s'apprend point, et, dès les premiers vers, toutes ces vieilles images du Parnasse, de Phébus et de Pégase nous mettent à cent lieues de la poésie véritable, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Chose singulière! l'*Art poétique* d'Horace, écrit il y a deux mille ans, pour une littérature païenne et dans une langue morte, est resté plus jeune, plus nouveau, plus vivant que celui de Boileau. C'est qu'Horace est poëte! Il vit de plain-pied avec l'art, la tradition, les divinités, dont sa main légère esquisse les lois et les leçons avec une grâce inimitable. Il appuie moins; il fait glisser ses aimables préceptes à la surface d'une épître; il ne leur donne pas cette forme savamment et correctement didactique, qui jette, quoi qu'on en dise, un froid glacial sur l'ensemble; enfin, son style, malgré ses négligences, est d'un grain poétique très-préférable à celui de Boileau. Je sais tout le mauvais renom de novateur retardataire auquel on s'expose en attaquant, à propos du style de Boileau, l'opinion accréditée dans la bonne et saine littérature. C'est donc en toute humilité que je m'accuse là-dessus d'une impression personnelle, proche voisine de

Digitized by Google

l'impénitence. Le style de Boileau, surtout dans l'*Art poétique*, m'a toujours paru manquer des qualités que j'admire le plus chez les écrivains et les poëtes du dix-septième siècle ; et, au premier rang, je place le naturel. Son vers est pénible, il sent le travail, l'effort, l'huile. Comparez-le aux vers de Racine, de Molière, de la Fontaine : quelle différence ! Comme on voit que le souffle inspirateur a fait défaut, qu'il lui a fallu cette espèce de *heurt*, de ressaut amené par le détail technique de la versification, pour donner à l'idée et à son expression un peu de relief et de montant ! Cueillez au hasard, parmi les passages les plus souvent cités, les plus pieusement érigés en dogmes par les dévots de la tradition classique, celui-ci, par exemple :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Y a-t-il quelque chose de plus plat, de plus prosaïque ? On multiplierait ces citations à l'infini, si une critique de mots n'était aujourd'hui encore plus passée de mode qu'une querelle pour ou contre Boileau. A tous moments son lecteur est tenté de dire de lui ce qu'il a dit lui-même de Chapelain : « Que n'écrit-il en prose ? » — Et cependant on se tromperait : la prose de Boileau est médiocre, M. Nisard le reconnaît, et cette fois nous sommes de son avis. Contrairement à presque tous les grands poëtes, qui ont été aussi d'excellents prosateurs, l'auteur du *Lutrin*, qui semblait, pour descendre à la prose, n'avoir qu'à parler sa langue naturelle, y est inférieur à lui-même. Ceci serait encore une preuve accablante, s'il nous convenait d'insister. Cette intelligence laborieuse, vive et nette, mais sans inspiration, avait besoin d'une lutte contre les difficultés poétiques pour se maintenir à une certaine hauteur ; et

Digitized by Google

comme ses vers n'étaient, après tout, que de la bonne prose, dès qu'elle baissait d'un ton et s'abandonnait un peu plus, le niveau même de la prose lui échappait : elle n'avait su être prosaïque qu'en vers. Mais en voilà beaucoup trop, et j'ai vraiment honte, en l'an de grâce et de guerre 1855, de renouveler nos pacifiques batailles des temps heureux, nos romantiques équipées de 1828. Encore une fois, tout ce que j'ai voulu, c'est marquer, par cette prédilection de M. Nisard pour un poëte qui ne fut peut-être qu'un critique antidaté, et qui sacrifia, sans y avoir beaucoup de mérite, l'imagination à la raison, la tendance de son esprit et la physionomie de son livre. Dieu merci ! ce livre offre des compensations assez belles, pour que le plus obstiné contradicteur de M. Nisard y trouve d'amples sujets de sympathie et de louange. Le plan même de son ouvrage, cette manière de graduer, phase par phase, les progrès de l'esprit français jusqu'au point où, se rencontrant avec l'esprit humain, il se l'assimile et s'empare du sens universel en prenant pleine possession de lui-même, a un caractère de grandeur magistrale qui donne à la fois une leçon et un exemple d'unité. Ce travail de gradation lumineuse, d'assimilation conquérante, aboutissant au dix-septième siècle comme à son triomphe et à son couronnement suprême, est indiqué par l'auteur avec un tel art et une telle netteté, que le lecteur, entraîné, éprouve une impression analogue à celle qu'on ressent, dans une belle matinée d'été, en voyant peu à peu le crépuscule s'éclaircir, le ciel se teindre, l'aube blanchir, l'aurore paraître et le soleil éclater. Puis, une fois arrivé à ce siècle dont il a fait sa religion littéraire, il s'y établit, pour ainsi dire, comme dans son domaine, et trouve, pour caractériser ces beaux génies tant de fois analysés et admirés, des aperçus nouveaux, des remarques ingénieuses, des accents qui s'élèvent et gran-

Digitized by Google

dissent avec son sujet. Rarement Louis XIV avait été mieux loué ; c'est plaisir de voir un homme arrivé des extrémités du libéralisme rendre si bien justice aux mérites d'un monarque absolu, et déterminer d'une main si ferme les vrais rapports de ce monarque avec les gens de lettres, qu'il arrachait aux domesticités humiliantes, aux capricieuses libéralités des grands seigneurs ou des financiers pour les élever au rang de pensionnaires de la Royauté et de l'État. Nous renvoyons à ces excellents chapitres du livre de M. Nisard les partisans de l'opinion récemment émise, qui consiste à isoler Louis XIV des gloires littéraires de son règne, et à prétendre que ce fut en dehors ou même en dépit de son influence que ses contemporains illustres écrivirent leurs chefs-d'œuvre. Peut-être même, dans l'ardeur de son zèle apologétique et l'abondance de ses bonnes raisons, M. Nisard est-il allé un peu loin. Il est bien difficile, en effet, de ne pas avouer qu'il y a eu, parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV, le côté des indépendants, qui, continuant une veine légèrement gauloise, et tempérés d'ailleurs par le bon esprit et l'amour de la règle familiers à toute leur époque, ont uni aux avantages de la discipline, de l'ordre et de l'harmonie, les agréments moins solides, mais plus piquants, de l'originalité et de la liberté d'allures. Ainsi dans des nuances bien diverses, Port-Royal, la Fontaine, le cardinal de Retz, madame de Sévigné, Fénelon, Saint-Simon, les disgraciés, les négligés, respirant l'air du siècle sans humer l'air de la Cour, n'ont pas cette régularité à la Lenôtre que l'on remarque chez les poëtes favoris ou courtisans. Bossuet et Molière — le Père de l'Église et le comédien de génie — ont eu seuls l'envergure assez puissante pour embrasser ces deux familles d'esprits, et les poumons assez robustes pour respirer indifféremment les deux atmosphères. Mais ce n'est

Digitized by Google

pas à moi qu'il convient d'insister sur ces nuances, et il y aurait un bizarre paradoxe à les voir contestées, en l'honneur de Louis XIV, par un ancien ami de Carrel et rappelées par un féroce absolutiste. Aussi bien, nous y aurions perdu, si M. Nisard les avait trop aisément admises, son charmant chapitre sur Racine, où ce talent un peu austère, un peu grisâtre — c'est de M. Nisard que je parle — s'attendrit et se colore avec son modèle. Ai-je besoin d'ajouter qu'entre Bossuet et Fénelon, dans la fameuse querelle du quiétisme, M. Nisard a pris parti pour Bossuet? Ce ne serait pas assez dire : il a, sur Fénelon, des vues d'une justesse rigoureuse, qui percent à jour cette nature singulière, à la fois angélique et subtile, justifiant par ses subterfuges et désarmant par ses grâces les rigueurs de l'orthodoxie, si différente pourtant du Fénelon de roman et de mélodrame qu'ont imaginé après coup les parleurs de philosophie et les fournisseurs de panthéons. Malgré l'archevêché de Cambrai, d'admirables vertus et les délicieuses beautés de ses ouvrages, nous aurons toujours, pour notre part, quelque peine à pardonner à Fénelon cette popularité posthume que semble avoir pressentie et désirée cet esprit constamment occupé de séduire : on dirait qu'il se complaît encore à exercer sur la postérité le prestige que subirent ses contemporains. On lui en veut presque de cette coquetterie ingénue, mêlée de naturel et d'art, dont le charme inquiétant lui survit, et qui lui a valu, comme récompense ou châtiment, le triste honneur d'inaugurer, à titre d'ancêtre ou de précurseur, la série des prédicateurs d'humanité, des apôtres du sentiment, des rhétoriciens de la nature, menant tout doucettement le genre humain à la Terreur par l'Idylle. M. Nisard analyse en maître les complications et les détours de cette âme de séraphin sophiste. Il nous montre comment Fénelon a été, dans l'ordre des temps, le

Digitized by Google

premier de ces grands hommes en qui le sens individuel se soit fait jour, et qu'on ne puisse lire, par conséquent, sans un peu d'anxiété mêlée à un attrait plus vif déjà et plus dangereux. Il fait ressortir ce goût d'utopie, cette critique de la royauté d'alors, ces duretés peu patriotiques et peu charitables envers Louis XIV vieilli et vaincu, ces préludes révolutionnaires, par lesquels le pieux archevêque tend, en effet, la main aux démolisseurs à venir. Toute cette partie de son Étude est aussi solide qu'ingénieuse et peut être citée comme un modèle d'histoire littéraire. Mais, puisque M. Nisard humiliait si justement Fénelon devant Bossuet, et notait d'un doigt si ferme les méprises de la postérité, pourquoi, quelques pages plus loin, rend-il à Fénélon cette même gloire que lui a décernée la philosophie moderne : d'avoir servi d'initiateur à des vérités bienfaisantes ; d'avoir préparé la mission des écrivains du dix-huitième siècle ; d'avoir ajouté à la charité chrétienne l'amour de l'humanité ; d'être, en un mot, l'aïeul plus ou moins lointain des *héroïques novateurs* de 1789 ? Comment se figurer que le même homme ait pu avoir tort devant son siècle, raison devant l'époque suivante ? Tort en présence de Bossuet, raison en attendant Voltaire ? Que ce qui était sophisme et péril en 1700, ait pu devenir vérité et bienfait cinquante ans plus tard ? Il y a là une inconséquence ou du moins une solution de continuité qui m'étonnerait de la part d'un homme aussi réfléchi que M. Nisard, si je ne me souvenais qu'en prenant la raison pour signe de ralliement et pour point de repère à travers les phases successives de son *Histoire de la littérature française*, il s'est logiquement condamné à suivre cette raison dans sa marche un peu accidentée, et peut-être à accepter d'elle, à un siècle de distance, des conclusions fort différentes. Car enfin, on ne saurait le nier, Voltaire, en un moment donné, exprima

Digitized by Google

le sens général de son époque, et fit de l'esprit français l'interprète de l'esprit humain tout autant que Bossuet cent ans auparavant. S'en suit-il que ce sens général ait été aussi sensé, cette raison aussi raisonnable, et qu'on doive décerner à l'auteur de *Candide* les mêmes honneurs qu'à l'auteur de l'*Histoire universelle?* M. Nisard n'ira sans doute pas jusque-là, et pourtant je ne suis pas tout à fait rassuré. Je lui dirais volontiers, à propos de son admiration si légitime et si éloquente pour Bossuet, ce que disait ce grand seigneur assistant à la belle scène où Auguste accable Cinna : — « Ah! tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna!* » — Lui aussi me gâte un peu le *soyons amis, Bossuet!* » en me rappelant trop souvent que l'événement a donné tort au sublime évêque, qu'on peut lire ses chefs-d'œuvre de polémique religieuse avec enthousiasme, tout en se réservant à part soi le droit d'objection et de doute, qu'avec lui l'éloge le plus magnifique n'implique pas la conviction; qu'en un mot le sens universel si pleinement exprimé par Bossuet a pu n'être que le sens contemporain, et, plus tard, s'est effacé, modifié ou démenti. Ah ! s'il faut mesurer le prix d'une louange par celui qu'y aurait attaché l'homme qu'on loue, n'y a-t-il pas là, en dehors même de la question d'orthodoxie et de foi, quelque sujet de tristesse? Il nous semble entendre Bossuet lui même, ce génie si peu préoccupé de gloire humaine, dont les plus beaux ouvrages furent écrits, loin de toute arrière-pensée littéraire, pour convaincre et élever les âmes, pour défendre et propager la vérité, il nous semble l'entendre repousser ces panégyriques où la littérature a trop de part, où la foi n'en a pas assez, et s'écrier avec une sorte de pieuse colère : « Je ne veux pas qu'on m'admire, je veux qu'on me croie! » Mais je m'arrête : faire parler Bossuet serait plus téméraire encore que critiquer M. Nisard. Pour m'en punir, je vais

Digitized by Google

descendre de ces hauteurs dans les infiniment petits. Le livre de M. Nisard est assez exact, assez classique, pour mériter qu'on lui signale, en vue d'une édition nouvelle, quelques très-légères inexactitudes. Ainsi il nous donne la date de la naissance de Malherbe et celle de sa mort ; les deux dates combinées ne font que soixante et onze ans, et il nous parle d'une pièce de vers que Malherbe composa à soixante-quatorze. Ainsi il altère, à deux reprises, un mot célèbre et charmant de Louis XIV : Le grand roi n'a pas dit, à propos de Fénelon : « C'est le plus chimérique des beaux esprits de mon royaume, » mais : « C'est le plus bel esprit et le plus chimérique de mon royaume. » — Il y a là une nuance qui doit être maintenue.

Nous serions bien trompé si ces critiques minutieuses, ces objections chagrines, ces réserves indiquées sur plusieurs points littéraires et même sur quelques questions plus graves que la littérature, ne prouvaient pas à M. Nisard, mieux que d'uniformes hommages, le sérieux plaisir que nous a causé la lecture attentive de son ouvrage et le rang élevé que nous lui assignons dans les lettres contemporaines. A une époque où bien des livres offrent, comme nos frêles causeries, des caractères de précipitation et de hâte, et où l'on sent que les auteurs veulent surtout arriver vite, au risque de repartir plus vite encore, c'est une bonne et douce surprise, presque une rareté, que d'avoir entre les mains une œuvre où tout se tient, où la trame est solide, où se révèlent une réflexion patiente, une étude profonde, un lent et victorieux travail de composition et d'unité. Seulement, nous avons pensé que chacun devait garder son poste, parmi les plus humbles comme les plus éminents défenseurs des doctrines réparatrices. Si toutes les conclusions de M. Nisard étaient acceptées, si toutes les parties de son livre semblaient inattaquables, si la tradition qu'il

Digitized by Google

relève et qu'il glorifie redevenait toute-puissante, il faudrait tout simplement regarder comme non avenu le grand mouvement littéraire qui s'est accompli il y a trente ans. Or, malgré nos repentirs de détail, nos illusions perdues et nos idoles brisées, nous ne pouvons exagérer à ce point les capitulations de notre défaite. Le romantisme, à son début, a représenté une idée féconde et vraie, l'idée d'un siècle qui naissait et à qui il fallait une nouvelle littérature pour exprimer de nouvelles pensées, de nouvelles mœurs, une nouvelle société, un nouveau monde. On s'est égaré, c'est incontestable ; partis du spiritualisme chrétien, les novateurs sont arrivés, par des déviations funestes, à ces excès panthéistes, matérialistes, réalistes, fantaisistes, qui dégradent l'art en corrompant les intelligences. Y a-t-il un remède à cette situation désastreuse? On a vu des révolutions politiques se terminer par des transactions : peut-être en serait-il de même des révolutions littéraires. Il y a trente ans, à cette époque de radieuse espérance dont je me plais à parler comme on parle des premières amours de sa jeunesse, les maîtres de la littérature et de la critique, les Villemain, les Guizot, les Cousin, étaient moins éloignés du groupe des novateurs qu'on aurait envie de le croire. Leur instinct supérieur leur disait que la vie, l'avenir, la vérité, étaient là. Aujourd'hui les ruptures sont plus violentes et les scissions plus formelles : grâce à plus d'excès d'une part, à plus de méfiance de l'autre, on s'exagère des deux côtés. C'est un malheur; car il ne peut y avoir, dans un siècle, de bonne littérature, que quand la nouveauté et la tradition, au lieu de se renvoyer des défis et des invectives, se réconcilient et se combinent; mais, hélas! voila le difficile. Pour y parvenir, nous devrions tous commencer par avouer nos fautes; il est plus agréable et plus commode de continuer à en commettre.

Digitized by Google

II

M. SAINT-MARC GIRARDIN[1]

On s'exposerait à être injuste envers l'œuvre ingénieuse d'un éminent et aimable esprit, si l'on oubliait sous quelle forme elle s'est d'abord produite, et comment ces pages charmantes ont été une leçon avant de devenir un livre. Ceci nous semble essentiel et tient à l'ensemble du rôle rempli par M. Saint-Marc Girardin dans la littérature et la société de son temps. Le professeur, voilà ce qui domine en lui, non pas dans l'étroite et pédantesque acception du mot, mais dans un sens d'enseignement moral et pratique et avec une vue très-fine et très-juste de ce que cet enseignement doit être pour répondre ou pour remédier aux penchants de la génération nouvelle. Pour les hommes supérieurs, se rencontrant avec une jeunesse enthousiaste et passionnée, c'est une tâche brillante et facile de s'associer à son élan, de la guider dans cette voie où, à côté d'illusions dangereuses, se pressent de riches espérances, de l'aider à tracer ce sillon où germent avec une égale vigueur la mauvaise herbe et le bon grain. Plus tard, lorsqu'aux années radieuses et fécondes a succédé la

[1] *Cours de littérature dramatique* (troisième volume).

Digitized by Google

phase de lassitude et de mécompte, lorsque les esprits, découragés ou aigris, se désistent ou s'exagèrent, le langage des maîtres doit changer, et il devient alors moins doux à entendre et moins facile à parler. Il faut qu'ils amoindrissent volontairement leur centre d'action et d'influence, qu'ils renoncent aux conquêtes du dehors, aux grands horizons où tout a fini par se confondre dans la brume du soir et la poussière du combat, pour s'enfermer avec leurs auditeurs et leurs disciples dans un idéal plus modeste, mieux abrité, dans des vérités familières et domestiques où le positif de la vie reparaît sans trop irriter ni trop aplatir les âmes, où il ne s'agit plus d'être des héros, de grands citoyens ou des poëtes, mais de rester ou de redevenir d'honnêtes gens. C'est là ce qu'a voulu être et ce qu'a été, à son moment, M. Saint-Marc Girardin : — un moraliste arrivé au lendemain des ivresses intellectuelles, enseignant à se modérer et réussissant à adoucir, à force d'esprit et de bon esprit, ces heures de prostration ou d'amertume qui, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, suivent les heures d'excès; un prédicateur de tempérance, mais d'une tempérance agréable qui ressemble au régime de l'homme sage plutôt qu'à l'austérité du cénobite: un maître de sauvetage au service des naufragés et des vaincus. En voyant M. Saint-Marc Girardin attaqué par l'école des néo-romantiques, des romantiques tard venus, des réalistes, des fantaisistes, de tous ces survivants de la bataille qui saccagent et brûlent faute d'avoir su vaincre, nous avons quelquefois songé à ces gouvernements doux, économes, bienfaisants, réparateurs, guérissant les blessures qu'ils n'ont pas faites, et que l'injustice des peuples rend cependant responsables de la souffrance que leur ont causée ces blessures, et des sacrifices nécessaires pour en guérir. Nous qui sommes moins injustes,

Digitized by Google

reconnaissons en M. Saint-Marc Girardin cette physionomie particulière, toute d'autorité et de grâce, et qu'elle nous tienne en respect, si nous avions, par hasard, envie de nous étonner de ses haltes en des sujets un peu fades pour nos imaginations blasées, de sa persistance à traiter la littérature par les émollients et les calmants, et de ses assiduités prolongées auprès de l'amour ingénu.

L'amour ingénu, en 1855, professé par un membre de l'Académie française, à quelques cents pas du théâtre où l'on joue le *Demi-Monde* et de la Bourse où l'on côte le Crédit foncier! N'y a-t-il pas là un contraste, que dis-je? un assemblage de contrastes tels que les aime l'esprit humain, et qui expliquent comment les lettres représentent la société tantôt par les similitudes, tantôt par les différences! Ce n'est pas pourtant par pur caprice, ni par velléité de paradoxe, ni par complaisance pour un public frivole, que M. Saint-Marc Girardin a été amené à traiter ce sujet devant son auditoire. Pour lui, cet amour ingénu n'est qu'un chapitre de son *Cours de littérature dramatique*, c'est-à-dire de l'étude du drame, de la tragédie, du roman, considérés non pas dans les livres, non pas d'après des méthodes que la nature se plaît à démentir souvent et que l'art n'observe pas toujours, mais dans le cœur de l'homme, dans ce drame permanent, intérieur, vivant, toujours varié en ses prétendues ressemblances, toujours le même en ses variations apparentes, et dont les œuvres poétiques ne sont que l'interprétation plus ou moins vraie, modifiée plutôt qu'altérée par le goût de chaque siècle et le tour de chaque génie. Avons-nous besoin de faire ressortir tout ce qu'a d'ingénieux et de fécond cette méthode qui appartient en propre à l'auteur du *Cours de littérature dramatique*, combien elle est préférable à la sécheresse didactique qui discute ses sujets par le dehors. et

Digitized by Google

que d'aperçus elle ouvre, que de courants elle établit entre la parole du maître et l'âme de l'auditeur? C'est ainsi que M. Saint-Marc Girardin a suivi, à travers les siècles et les progrès ou les crises de la civilisation morale, poétique, littéraire, le développement des passions, tantôt simples et primitives, amour de la vie, affections naturelles, affections de famille, sentiment paternel, tendresse de mère, amour fraternel et filial, tantôt raffinées, mais innocentes encore, telles que l'amour et ses expressions diverses chez les anciens, au moyen âge, dominé ici par le sentiment exquis du beau s'élevant à l'idéal et au platonisme; là, par le sentiment chrétien, triomphant de la chair et créant la chevalerie. Chaque partie de ce grand travail embrasse, on le voit, une période de l'histoire de l'humanité et une phase de l'histoire de la littérature dans ses rapports avec les passions, ou, en d'autres termes, dans le drame dialogué, chanté ou raconté; sur la scène, dans le poëme et dans le roman. A chaque nouvelle étape, l'historien se trouve également au courant de ce qui se passe dans le monde et dans les cœurs, de ce que les œuvres de l'esprit empruntent aux mœurs publiques et de ce qu'elles leur prêtent, du commentaire en partie double qu'elles échangent, s'expliquant et se complétant les unes par les autres. Au lieu de s'enfermer dans les livres, et de se demander, après chaque lecture, s'ils sont conformes à telle ou telle notion, à tel ou tel penchant de l'âme humaine étudiée séparément, il s'est établi, pour ainsi dire, dans l'âme elle-même, la prenant à la fois pour observatoire, pour pierre de touche et pour juge, et bien sûr que ce qu'elle lui apprendrait sur ceux qui avaient essayé de la peindre ne serait jamais ni faux, ni sec, ni stérile. Voilà comment M. Saint-Marc Girardin, après avoir confronté l'expression des sentiments primitifs

Digitized by Google

dans les sociétés primitives, celle de l'amour raffiné et idéalisé dans le platonisme, celle de l'amour chevaleresque chez les barbares domptés et purifiés par le christianisme, arrive aujourd'hui, en suivant la marche des siècles et les gradations naturelles de son sujet, à cet amour qui n'est plus l'amour primitif, puisqu'il admet ou implique déjà bien des délicatesses; qui n'est plus l'amour platonique, puisqu'il ressemble à un attrait bien plus qu'à une doctrine; qui n'est plus l'amour chevaleresque, puisqu'il n'en connaît ni les lois, ni les sacrifices, ni les grandeurs; qui n'est pas l'amour honnête ni l'amour vertueux, puisque l'honnêteté suppose un raisonnement et la vertu un effort; qui est encore moins l'amour coupable, puisqu'il ne règne que sur des âmes innocentes et cesse d'être au moment où commence l'idée de faute, de révolte et de remords : amour qui a laissé sa trace dans presque toutes les civilisations, dans presque toutes les littératures, et qui, marquant la transition, dans l'homme, entre l'adolescence et la jeunesse, dans le cœur, entre l'ignorance et la science, dans la société, entre la rudesse et le raffinement, dans les livres, entre la grossièreté et l'élégance, a dû surtout prospérer et fleurir à ces époques intermédiaires où, *n'étant déjà plus nuit, il n'était pas encore jour*, où le cœur, l'esprit, la société, l'individu, les mœurs, l'art, la langue, les livres, se rencontraient et préludaient dans un même sentiment d'attente confuse, de vague désir, d'aspiration juvénile vers un idéal nouveau. C'est cet amour que M. Saint-Marc Girardin appelle l'amour ingénu.

Cet amour ingénu, le spirituel professeur le trouve un peu partout, et il a raison; dans la pastorale et l'idylle, dans Théocrite, dans Virgile, dans l'élégie antique, dans les poëmes du moyen âge, dans les romans de chevalerie, dans le Tasse, dans Guarini, dans nos vieux poëmes,

Digitized by Google

dans Sydney, dans Shakspeare, dans Cervantes; il eût pu ajouter encore d'autres textes et d'autres auteurs, car l'amour ingénu, à vrai dire, c'est bien une variété de l'amour, mais c'est aussi l'amour lui-même. Ces classifications ingénieuses, où M. Saint-Marc Girardin excelle, offrent cet avantage, que l'esprit s'y complaît et s'y éclaire, comme dans tout ce qui simplifie et met en ordre ses sujets de délassement et d'étude; mais elles ont aussi cet inconvénient, qu'avec un peu d'exagération et d'effort on peut aisément les mêler, les étendre, et gâter le jeu en brouillant les cartes. L'amour ingénu, par exemple, comment le limiter et le définir d'une façon assez exacte, assez exclusive, pour que les autres sortes d'amour ne puissent jamais lui ressembler? Ophélia, Juliette, Desdemona, est-ce de l'amour ingénu? Oui, et pourtant ce n'est pas le même que celui des fantasques héroïques de *Comme il vous plaira*, du *Conte d'hiver*, de *Cymbeline* et du *Songe d'une nuit d'été*. Daphnis et Chloé, est-ce de l'amour ingénu? Assurément; et pourtant, la pastorale de Longus éveille des images dont l'ingénuité pourrait mener très-loin. Paul et Virginie, est-ce de l'amour ingénu? Je n'en doute pas; mais il s'y mêle déjà un sentiment si fin, si moderne, l'approche si visible d'un art nouveau, mélancolique et troublé, que, si l'on regrette que M. Saint-Marc Girardin n'ait point parlé des héros de Bernardin de Saint-Pierre, on ne peut ni l'en blâmer, ni s'en étonner. Chérubin, est-ce de l'amour ingénu? Je le crois, et cependant!... quel amour raisonné ou même coupable ne préférerait-on pas à cette inquiétante peinture, si sensuelle et si corruptrice dans sa naïveté d'adolescent? On pourrait multiplier peut-être ces objections et ces exemples; on pourrait même dire qu'il n'y a pas d'amour complétement ingénu, ni d'amour possible sans un peu d'ingénuité; que

Digitized by Google

les âmes naïves deviennent fines et rusées quand elles aiment; que les âmes corrompues, raffinées, blasées, redeviennent naïves en aimant; que rien n'est plus ingénu qu'un vieillard amoureux, fût-il en même temps libertin, voltairien et usurier; que personne n'est plus avisé qu'une jeune fille amoureuse, fût-elle en même temps un prodige d'ignorance et de candeur. On le voit, suivant que nous apporterions à la question plus de taquinerie et de paradoxe, il y aurait moyen de varier à l'infini les solutions et les aspects, et de déranger de plus en plus la classification primitive, comme ces avocats diserts ou bavards qui, à force de discourir autour de leur cause, finissent par plaider la cause contraire. Le mieux est de revenir à l'honnête et aimable définition de M. Saint-Marc Girardin : « Quiconque, nous dit-il, berger ou homme du monde, aime avec pureté et avec candeur, quiconque se laisse aller ingénument aux premiers et aux plus doux mouvements de son cœur, qu'il soit des champs ou de la ville, est un héros de l'amour ingénu. » — Le mieux est de nous arrêter avec lui aux œuvres où il a cru trouver l'expression élevée et délicate de cet amour, et dont l'analyse forme les chapitres les plus neufs et les plus piquants de ce volume : l'*Amadis*, l'*Astrée*, la *Clélie*. Evidemment, c'est l'examen, j'allais dire la réhabilitation de ces ouvrages, qui donne à cette partie du travail de M. Saint-Marc Girardin toute sa physionomie : c'est donc sur ce point que doivent porter, de préférence, nos assentiments ou nos réserves.

Les intelligences les meilleures, — et l'auteur du *Cours de littérature dramatique* en est la preuve, — ne sont pas inaccessibles à l'idée et au goût de réaction : non pas de cette réaction passionnée et brutale qui consiste à briser ce qu'on a adoré, à exalter ce qu'on a insulté la veille,

Digitized by Google

mais de cette réaction spirituelle, judicieuse, discrète, qui, en face d'un excès, d'une injustice et d'un travers, démêle et parfois invente le parti à tirer des choses les plus opposées à ce travers, à cette injustice, à cet excès. Cette tendance, trop naturelle à l'esprit français et appliquée par nous aux plus sérieux intérêts de ce monde, se produit également dans la littérature, et il sied d'y prendre garde : d'abord parce que l'on risquerait, si l'on s'y livrait trop, de faire marcher l'art par petites lignes brisées au lieu des grandes lignes droites; ensuite parce que ces intelligences dont je parle sont sujettes, à force de distinction, d'*ingéniosité* et de finesse, à donner leurs qualités à ces choses passées qu'elles réhabilitent, à ne les plus voir qu'à travers elles-mêmes et à en faire leur propre ouvrage; ce qui est un moyen sûr de les embellir, mais aussi de les altérer. Il y a vingt ans, au début de ses tentatives pour purifier et mitiger la littérature et la morale, M. Saint-Marc Girardin eut à réagir contre le romantisme proprement dit, celui des préfaces de M. Hugo, des grandes batailles du drame moderne, des fastueux programmes et des victoires douteuses de cette révolution littéraire dont le 89 a été si beau, et le 93 si misérable. Pour protester contre ces écarts, pour ramener son auditoire aux sources vives et aux bons modèles, pour *illustrer* par des exemples ses doctrines conservatrices, il n'eut qu'à puiser à pleines mains dans les trois grands siècles, dans ces limpides et inaliénables trésors qui vont d'Homère à Bossuet et d'Eschyle à Racine. Aujourd'hui, grâce à nos évolutions rapides, ou plutôt, hélas! à nos décadences, les points de vue et les antagonismes ne sont plus tout à fait les mêmes. Au vrai romantisme, qui était fort discutable, mais qui avait au moins le mérite de remuer de grandes questions, de grandes idées, et de se rattacher à un mouvement spiri-

Digitized by Google

tualiste, sauf à renier plus tard son origine, a succédé ce réalisme, ce *fantaisisme* dont M. de Balzac a été le Shakspeare, et qui, abstraction faite de toute infériorité de talent, de tout jugement personnel sur les hommes et les œuvres, a le tort et le malheur de rabaisser, dans l'art, le but et le niveau, la vie que l'œuvre emprunte à l'homme, et celle que l'homme emprunte à l'œuvre. En face de ce nouvel ennemi, M. Saint-Marc Girardin, cherchant dans le passé de nouveaux auxiliaires, a été naturellement poussé jusqu'aux extrêmes : le drame et le roman moderne se faisaient les daguerréotypes de la fange et de l'ordure, les photographes de la laideur matérielle et morale; ils découpaient leurs tableaux à l'emporte-pièce dans la réalité la plus dure et la plus crue : M. Saint-Marc Girardin est allé bien loin, aussi loin que possible, pensant que plus il mettrait d'espace entre cette littérature et lui, plus il avait de chance de retrouver l'air salubre et la bonne compagnie. A ce nouveau trait d'aberration ou de dégradation littéraire, il ne pouvait plus guère opposer, comme préservatifs directs ou protestations concluantes, Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, Corneille, Racine; il n'y eût plus eu proportion ni contraste exact entre ce qu'il condamnait et ce qu'il voulait glorifier. On étalait devant lui des personnages et des caractères, on déroulait des scènes de la vie réelle, d'où, sous prétexte de vérité, avait disparu tout idéal, tout sentiment d'élévation et de grandeur, où le vice, la passion, la nature, le monde intérieur, les lèpres et les ulcères des sociétés vieillies, étaient vus et décrits à la loupe, sans qu'on nous fît grâce d'une tache ou d'une verrue : il a pris à la hâte, pour conjurer ces miasmes, le premier flacon qui lui est tombé sous la main, sans s'inquiéter s'il contenait de la pure essence ou de l'eau de Cologne éven-

Digitized by Google

tée. Ce qu'il lui fallait, ce qui devait aider à l'ensemble de ses leçons d'honnêteté littéraire et de dignité morale, c'étaient des types qui fissent passer son anditoire d'un pôle à l'autre, qui rétablissent sous ses yeux tout ce que la passion a de plus délicat, l'amour de plus épuré, l'homme de meilleur, la nature et la société de plus dégagé de ces misères, de ces appétits grossiers, de ces corruptions avilissantes, triste et inséparable cortége de la race humaine, à l'état naturel comme à l'état social. Le roman et le drame venaient de faire parader, pour l'édification d'innombrables lecteurs, la Goualeuse et le Chourineur, le Chiffonnier et le Paillasse, l'Homme-poisson et la Rabouilleuse, le galérien et la courtisane, le recéleur et l'escroc, l'escarpe et le saltimbanque, *Couche-tout-nu* et la *reine Bacchanal*, tous les haillons, toutes les immondices, toutes les loques de ce linge sale des civilisations malades, qu'il ne faudrait ni remuer, ni compter, ni même laver en public : M. Saint-Marc Girardin, le cœur soulevé, a couru aux antipodes, à l'*Amadis*, à l'*Astrée*, à la *Clélie*.

L'intention est excellente, la réaction est utile, l'exagération est naturelle; la réhabilitation est-elle possible? Est-elle sérieuse ? Est-elle viable ? Nous ne le croyons pas.

La grande et belle littérature du dix-septième siècle s'est formée si vite, elle s'est si vite épanouie en d'admirables chefs-d'œuvre, elle a passé si rapidement du bégaiement à la langue et de l'aurore au soleil, qu'il en est résulté deux choses : d'abord, qu'elle n'a pas eu conscience d'elle-même au moment où elle commençait déjà à opérer le triage du bon et du mauvais; ensuite, qu'il est fort difficile, à distance, de préciser ce point exact où le bon a prévalu, où le mauvais a cessé d'être. Corneille, pour ne citer qu'un exemple, la veille du *Cid*, n'avait encore écrit que de pitoyables pièces, et il est très-probable qu'il n'a

pas compris lui-même, au premier instant, le pas immense qu'il faisait en écrivant le *Cid*. Ce que nous disons de Corneille pourrait se dire de toute cette période à laquelle se rattachent *Clélie* et même l'*Astrée*. Le vrai et le faux, la grandeur et l'emphase, le héros et le matamore, l'or et le clinquant, les couleurs vives du génie français et l'enluminure plus ou moins déteinte des littératures ou des modes étrangères, tout cela vivait côte à côte et pêle-mêle, sans que les contemporains se rendissent encore un compte bien exact de ce qui ne méritait pas de leur survivre et de ce qui devait être immortel. Il y a plus : le sens littéraire, le sens critique, dans une société qui se civilise et se dégage, et d'autant moins développé, d'autant moins sûr, que cette société est plus près de l'époque où elle va jeter tout son éclat. Il y a, dans l'enfantement, dans l'éclosion des merveilles de l'art et de la pensée, quelque chose de prime-sautier, de spontané, qui exclut toute idée de calcul, d'analyse, de retour laborieux et réfléchi sur soi-même et sur les autres. C'est surtout à ces époques que le détestable est l'envers de l'excellent, et ceux qui les ont tous deux sous la main ne distinguent pas très-bien, tout d'abord, l'envers et l'endroit. Je voudrais trouver des circonlocutions encore plus polies, des préparations encore plus habiles, pour arriver, sans trop d'encombre, à dire de l'*Astrée* et de *Clélie* tout ce que j'en pense : c'est que l'*Astrée* et *Clélie* sont tout simplement détestables ; c'est que l'*Astrée* et *Clélie* sont, avec mille fois moins d'art, d'invention, d'intérêt, de qualités malfaisantes mais puissantes, la mauvaise littérature de leur temps, comme les *Mystères de Paris*, le *Juif Errant*, les *Parents pauvres*, la *Rabouilleuse*, le *Comte de Monte-Cristo*, sont la mauvaise littérature du nôtre ; qu'ils furent l'envers des héroïques grandeurs de Corneille, des divines élégances de Racine,

Digitized by Google

comme les brutalités réalistes des Frédéric Soulié, des Eugène Sue, des Balzac, sont l'envers de chefs-d'œuvre qui, malheureusement, n'existent pas, mais qui auraient pu exister et que l'on regrette, après les avoir pressentis, espérés, rêvés et manqués. Unique, mais cruelle différence entre les littératures qui donnent plus qu'elles ne promettent, comme celle du dix-septième siècle, — et celles qui ont promis plus qu'elles ne donnent, — comme la nôtre !

Notre causerie, on le comprend, ne peut approfondir un sujet qui se rattache, d'une façon plus ou moins directe, à mille questions d'art et de critique dans le passé et dans le présent. Touchons seulement à un point : M. Saint-Marc Girardin, en ressuscitant l'*Astrée* et *Clélie*, tient-il assez de compte de cette malheureuse chose que nous avons rendue, j'en conviens, très-ridicule à force d'en abuser et qu'il faut bien appeler par son nom : la *couleur locale?* Je sais tout ce qu'on peut me répondre : que les Romaines de Corneille parlent de leurs appas, de leurs feux, du pouvoir de leurs yeux ; que Roxane n'est pas Turque, qu'Andromaque n'est pas Grecque, que Junie n'est pas Romaine, que Phèdre n'est pas antique; que la vérité humaine est préférable à la vérité locale ou historique; que mieux vaut peindre des sentiments vrais sous des vêtements impossibles, que des sentiments impossibles sous des vêtements exacts ; que notre manie de costume, de détails archéologiques, de bric-à-brac grec, romain ou moyen âge, nous a conduits à faire des mannequins et des collections, et non des personnages et des caractères. Tout cela est incontestable ; mais il y a une vérité générale, approximative, intermédiaire, qui sert de trait d'union entre la vérité humaine et la vérité historique, qui les fond toutes deux en un ensemble suffisant ; de même qu'il y a une fausseté historique si énorme, si révoltante, si grotesque, qu'elle

rejaillit sur la vérité humaine et la détruit. Assurément Andromaque n'est pas Grecque, Phèdre n'est pas antique; mais on peut s'y prêter à l'assouplissement du type primitif, et l'esprit, ne rencontrant rien qui le choque complétement, s'abandonne avec délices au charme incomparable de cet idéal, de cette passion, de cette poésie, de ces sentiments si délicats et si vrais exprimés dans cette langue enchanteresse. Lorsque, au contraire, vous prenez dans l'histoire romaine Brutus, Tarquin, Lucrèce, Collatin, Clélie, et que vous en faites uniquement les acteurs d'un bal masqué, continuant sous le masque leurs déclarations galantes, leurs commérages raffinés ou leur pathos métaphysique, à force de supprimer l'illusion, vous supprimez l'intérêt, et je ne vois plus qu'une charade gigantesque, un logogriphe en dix volumes, à l'usage d'une société polie, peu renseignée encore et voulant occuper ses loisirs ou se distraire de ses soucis. La société polie! disons-nous, Il n'est pas pour la littérature de protectrice, d'alliée plus charmante; mais sa protection a aussi ses périls, son alliance a ses charges comme toutes les protections et toutes les alliances.

Et remarquez que les contemporains eux-mêmes ne s'y sont pas trompés, ceux du moins dont l'esprit supérieur pressentait ou formulait d'avance la critique de leur siècle. Boileau a *éreinté* d'Urfé et Scudéry; Molière, quoi qu'on en dise, s'est moqué de l'hôtel de Rambouillet, qui, malgré quelques hôtes illustres et fort dégagés, en sortant, du ton et du goût de la maison, était à la société d'alors ce que l'*Astrée* et la *Clélie* furent à la littérature. Restons-en là; restons-en à la note juste, à Molière, à Racine, et, tout au plus dans le roman, à madame de la Fayette, qui rentre dans le vrai cadre, et qui ne vaut pourtant ni madame de [illegible]a, ni la duchesse de Duras, ni madame d'Arbouville,

Digitized by Google

ni madame de Staël des grands jours, ni madame Sand des bonnes heures.

Mais, nous le répétons et nous ne saurions assez le redire, ce travail de M. Saint-Marc Girardin sur l'amour ingénu, cette réhabilitation de *Clélie* et de l'*Astrée*, n'est ni un paradoxe, ni une fantaisie, ni un point de doctrine littéraire, ni un chapitre d'histoire : c'est un traitement, c'est une tisane d'idéal, de galanterie vertueuse, de passion honnête, de raffinement délicat des plus hautes aspirations de l'âme, destinée à nous guérir de nos orgies, de notre alcool réaliste. C'est, pour mieux dire, un anneau de plus dans cette chaîne d'enseignements utiles, applicables, pratiques, persuasifs, auxquels il sait donner des formes si attrayantes ; une variation nouvelle et toujours charmante dans ce rôle de mentor aimable, de médiateur ingénieux, de pacificateur modéré entre les rêves d'une génération, les réalités d'une autre, et ce doux abri d'honnêteté, de bon sens, de sagesse, de poésie sobre et familière, où l'une peut se reposer de ses chimères et l'autre de ses fatigues. Là, nos sympathies ne connaissent plus ni restriction ni réserve ; si le critique nous a suggéré quelques chicanes, le moraliste ne peut rencontrer que des hommages : — « Qui veut trop prouver ne prouve rien, » — c'est un proverbe que M. Saint-Marc Girardin a peut-être un peu oublié en glorifiant l'*Astrée* et *Clélie*, mais dont on n'a rien à craindre en *prouvant* que l'éminent et éloquent professeur est une des meilleures influences de notre pays et de notre temps.

Digitized by Google

I

LE R. P. VENTURA[1]

Pour un homme du mode, appelé au rare et difficile honneur de rendre compte d'un livre écrit par un prêtre ou un religieux illustre, il y a deux partis à prendre : ou s'incliner devant cette œuvre à demi sacrée, l'admirer sans restriction et sans réserve, et se borner à un de ces hommages où le fidèle a plus de part que le critique ; ou bien, tout en restant dans les limites d'une respectueuse convenance, d'une pieuse sympathie, traiter cet ouvrage comme s'il s'agissait d'un de nos justiciables ordinaires, et en discuter librement, sinon les principaux points de vue et les doctrines essentielles, au moins les détails et les accessoires. Le premier de ces deux partis serait peut-être le meilleur, le plus sûr, le mieux d'accord avec nos sentiments pour l'éloquent et savant auteur de la *Femme catholique ;* mais

[1] La *Femme catholique.*

Digitized by Google

le second ne lui plaira-t-il pas davantage? Cette liberté dans l'admiration, alors même qu'il s'y mêlerait un grain de critique et d'analyse, ne répond-elle pas mieux à la pensée de quiconque, ayant écrit un livre, veut le voir réussir, et ne dédaigne pas, au milieu d'ambitions plus hautes et moins terrestres, le succès littéraire?

Je réclame donc mes franchises habituelles, malgré l'autorité d'un nom presque synonyme de l'infaillibilité théologique et la gravité d'un sujet qui touche à chaque instant aux grandes vérités dogmatiques et historiques de la religion et de l'Église. Ce sujet même, si attrayant et si beau, n'est-ce pas en faire ressortir l'attrait et la beauté que d'indiquer comment on aurait pu çà et là le rattacher de plus près encore aux besoins, aux périls et aux souffrances de la société moderne?

Christianisme et paganisme, c'est à ces deux grandes divisions qu'il faut toujours revenir, lorsque l'on s'applique, soit dans le passé, soit dans le présent, aux destinées intellectuelles, morales et sociales de l'humanité. Il est bien entendu que le mot *paganisme* ne signifie plus ici le polythéisme, le culte des dieux et des déesses, auxquels le monde païen avait cessé de croire longtemps avant la chute officielle des idoles, mais cette religion de la matière et des sens, ce culte des appétits charnels et des intérêts terrestres, qui, abaissant ou annulant l'âme devant le corps, préférant la terre au ciel et bornant ici-bas les fins suprêmes de l'homme, se continue d'âge en âge et sous des formes diverses, tantôt brutal et grossier comme la convoitise, tantôt superbe et raffiné comme l'orgueil. La question ainsi posée, le sort de la femme en ce monde n'est pas difficile à classer. Toute société qui se rapprochera davantage du paganisme, c'est-à-dire du règne de la matière et de la chair, amoindrira et dégradera le rôle de la femme, à l'exemple de ces

Digitized by Google

sociétés antiques, païennes par excellence, qui traitaient la femme comme *une chose*, en faisaient une esclave, et ne consentaient à observer envers elle une sorte d'égalité intelligente et mondaine que lorsqu'elle abdiquait toute pudeur et s'appelait Aspasie. Au contraire, plus l'élément chrétien domine dans un siècle et dans un pays, plus aussi la mission de la femme s'y agrandit et s'y relève, plus elle y apparaît dans sa triple condition de liberté, de dignité et d'autorité. Affranchie par l'Évangile, devenue l'égale, la compagne et la conseillère de l'homme, ne tenant plus son influence d'une beauté périssable et d'un charme fugitif, mais d'un idéal de beauté morale, d'un reflet de lumière divine, qui survivent à la jeunesse et se prolongent même au delà du tombeau, la femme chrétienne est remise au rang que le paganisme lui avait fait perdre. Car il est clair, en dehors même de toute révélation surnaturelle, que là ou règnent l'âme et la pensée du ciel, l'importance sociale et domestique de la femme est tout entière dans les qualités de son âme et dans sa part aux récompenses célestes, et que là où la matière et les sens asservissent le reste, la femme n'a d'autre valeur que celle que lui donnent les désirs et les caprices de ses maîtres. Or, le catholicisme étant l'expression la plus vraie, la plus pure et la plus complète de la religion chrétienne, il en résulte que c'est la femme catholique qui représente, dans son acception la plus élevée, la plus sainte et la plus active, ce magnifique rôle de la femme réhabilitée et ennoblie. C'est dans le catholicisme et par le catholicisme qu'éclate toute la grandeur de cette tâche réparatrice que Dieu lui assigna dès le commencement du monde, et qu'il lui réserve encore au milieu des incertitudes et des orages de l'avenir. Ce que le catholicisme a été et a fait pour la femme; comment elle a répondu, dans toutes les grandes phases de l'histoire, à

Digitized by Google

ce qu'il avait fait pour elle; comment elle pourrait de nouveau retrouver les éléments de son influence, accomplir sa mission spirituelle et coopérer au salut de l'humanité, telles sont les divisions naturelles, tel est, à vol d'oiseau ou de causeur, le plan de cet ouvrage.

La grandeur, l'exactitude, l'opportunité de ce tableau, ne sauraient être contestées. Il n'y a qu'un seul point où nous chicanerons dès l'abord le père Ventura. Oui, il est très-vrai que le vieux monde chrétien est peut-être destiné à des catastrophes, à des convulsions nouvelles, pareilles à celles que nous retrace l'histoire des persécutions et du Bas-Empire; que, dans ces crises futures, il ne pourra être sauvé que par le catholicisme, et que le catholicisme lui-même, si puissamment servi par les femmes depuis son avénement, aura encore beaucoup à attendre de leur dévouement et de leur zèle pendant cette période décisive où leur salut sera le sien, où son salut sera le nôtre : il n'est pas moins vrai que la société actuelle revient, par maint endroit, au paganisme; que la matière y règne en souveraine dans toutes ces recherches du bien-être, dans tous ces développements de l'industrie, dans tous ces raffinements du luxe; que, dans bien des détails de mœurs, dans les arts, dans les lettres, au théâtre surtout, ce côté de la littérature placé en contact permanent avec la vie publique et le sentiment populaire, nous redevenons des païens, non pas de la Renaissance, mais de la décadence, et que le monde, par conséquent, offre à l'observateur quelques-uns des aspects qui précédèrent sa grande régénération chrétienne. Toutefois peut-on dire, pour compléter l'analogie, qu'il tende de nouveau à traiter la femme en esclave, à lui retirer sa part d'autorité ou d'influence, à la réduire, en un mot, au rôle de corruption ou de servitude, d'oppression ou d'avilissement, que lui imposait la société

païenne? Ici, nous osons contredire l'illustre auteur de ce livre. Ne laissons jamais calomnier notre temps; il a bien assez de ses fautes et de ses misères, et ce n'est pas, d'ailleurs, un bon moyen de relever et de purifier les âmes, que d'exagérer l'abaissement où elles sont tombées. Il y a, du moins, une grave distinction à faire. Le rôle des courtisanes s'est agrandi, et, sous ce rapport, la ressemblance avec les mœurs antiques a fait de funestes progrès. Ces femmes-là, de quelque nom piquant ou adouci qu'on les appelle, sont devenues une puissance sociale. Elles ont leur royauté, leur royaume, leur budget, leurs listes civiles, leurs sujets, leur paix armée, leurs flatteurs, leurs salons, leurs comédiens et leurs théâtres. Mais pourquoi cet accroissement scandaleux de pouvoir, de vogue et d'arrogance? Parce que la femme mariée, l'honnête femme, est plus respectée qu'autrefois; parce que le mariage est pris plus au sérieux; parce que l'épouse et la mère vivent davantage au centre de leurs affections et de leurs devoirs; parce que le faisceau de la famille est plus sacré, plus indissoluble; parce que la galanterie, cette chevalerie bâtarde, s'est réfugiée dans les souvenirs des octogénaires; parce que l'homme à bonnes fortunes est allé rejoindre, dans les gardes-meubles du passé, les maîtres de poste, les chaises à porteurs et les carlins. Parcourez rapidement les diverses époques de la vie mondaine depuis les Valois, et vous reconnaîtrez que jamais la bonne compagnie n'a été plus morale qu'aujourd'hui. Or, comme l'homme se ressemble toujours, surtout par ses faiblesses et ses vices; comme il y a, dans toute civilisation avancée, une moyenne de corruption élégante ou grossière qui demande sa *pâtée*, elle va la chercher toute faite chez les Marguerite Gautier ou les Olympe Taverny, au lieu de l'assaisonner dans le boudoir des duchesses et des marquises. Maintenant qu'il

Digitized by Google

ait là un trait de plus de similitude avec l'antiquité païenne; que la femme vertueuse, délaissée à cause de sa vertu, y renouvelle parfois le *domum mansit, lanam fecit* de la matrone romaine, tandis que des courtisanes brillantes nous offrent des contrefaçons peu embellies de Laïs ou de Phryné; qu'on puisse même voir un très-fâcheux symptôme dans cette séparation toujours croissante entre la vie honnête et la vie de plaisir, nous ne songeons pas à le contester. Mais il n'est point exact de dire que la femme légitime, la fille, la sœur, l'épouse et la mère soient aujourd'hui plus rabaissées et plus asservies, à moins qu'aux yeux du père Ventura ce soit les rabaisser et les asservir davantage que de moins s'occuper à les séduire : nous ne pensons pas que ce soit là son avis.

Ceci n'altère en rien, du reste, les lignes principales de son œuvre. De ce que nous croyons, plus qu'il ne paraît le croire, la femme de notre époque traitée d'après l'esprit du christianisme, il ne s'ensuit pas — bien au contraire! — que la mission de la femme catholique en soit amoindrie dans le présent, dans le passé ou dans l'avenir. Nous ne pouvons donc que saluer avec un profond sentiment d'admiration et de reconnaissance les deux premières parties de ce livre, qui sont à peu près le livre tout entier. Dogmatique ou historique, il est toujours supérieur, et si l'on ne savait que le père Ventura est le premier théologien de ce temps-ci, qu'il s'est assimilé avec une puissance incomparable les trésors de science, de sagesse, d'intuition divine, renfermés dans les Pères de l'Église et dans saint Thomas, on s'en convaincrait en présence de cette argumentation lumineuse, de ce récit plein de majesté et d'ampleur, de cette érudition nourrie de la moelle des lions du désert, des Augustin et des Jérôme, et qu'une imagination italienne recouvre de ses richesses et de ses grâces, au mo-

Digitized by Google

ment où le lecteur mondain s'apprêterait à la trouver trop robuste pour sa faiblesse. C'est à peine si, dans ce magnifique traité des rapports du catholicisme avec la femme, dans cette splendide histoire des grandeurs et des mérites de la femme catholique depuis la prédication de l'Évangile jusqu'au lit de mort de notre pieuse et admirable princesse Marie, nous surprenons quelques traits de partialité un peu trop ultramontaine, que nous voudrions effacer, parce qu'ils n'ajoutent rien à la persuasion des convertis et peuvent effaroucher les dissidents. Ainsi il nous semble qu'après avoir parlé avec son énergie ordinaire de tout ce que la femme peut pour le mal comme pour le bien, de sa part d'influence dans la propagation des hérésies, du soin que prenaient les ariens, les gnostiques ou les eutichiens, de *ramasser des femmelettes vaines*, *légères*, *impudiques*, pour faire pénétrer dans les familles leurs détestables doctrines, il n'aurait pas dû placer sur la même ligne les femmes jansénistes affiliées à Port-Royal. Celles-là ne furent ni impudiques ni légères, et l'archevêque de Paris, en les appelant orgueilleuses comme des démons, mais pures comme des anges, marqua l'abîme qui les séparait de toutes ces pourvoyeuses d'hérésie, justement odieuses au père Ventura. Le docte écrivain ne s'est-il pas aussi montré trop dur envers les femmes protestantes? Il ne s'agit ici, à Dieu ne plaise, ni de discuter des articles de foi, ni de remonter aux origines de la Réforme. C'est, nous le croyons bien, en exploitant les passions humaines, et la plus violente de toutes, que Luther et Calvin firent tant de prosélytes. Mais, puisque l'auteur de la *Femme catholique* voulait mettre son livre au point de vue actuel, en faire une œuvre d'utilité immédiate et contemporaine, il y aurait eu, selon nous, plus d'habileté et de justice à ne pas réveiller d'irritants souvenirs et à reconnaître que le

Digitized by Google

protestantisme, pratiqué de bonne foi, renferme encore assez de morale et de vérité chrétienne pour inspirer aux femmes de fortes et austères vertus, et maintenir parmi elles cet amour de la famille, ce génie du foyer domestique, si remarquables, par exemple, chez les Anglaises et dans certaines provinces de l'Allemagne. Pour notre part, nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que nous connaissons des femmes protestantes auxquelles bien des femmes catholiques seraient heureuses de ressembler. Enfin, s'il n'était pas bien convenu, de par les journaux démocratiques, ces excellents patriotes, que nous aimons tendrement les Russes, nous demanderions au père Ventura comment ils pourraient déployer une vigueur, une bravoure, une intelligence constatées par leurs ennemis eux-mêmes, si tous, grands seigneurs et paysans, popes et laïques, boyards et serfs, hommes et femmes, étaient énervés, hébétés, corrompus et abrutis, comme il nous les représente. Le danger de l'excès devrait être toujours présent à la pensée de ceux qui, par leur caractère, leur talent, l'excellence de leurs doctrines, leurs dons merveilleux de persuasion et d'éloquence, ont autorité et charge d'âmes.

En revanche, et une fois ces réserves faites, que de beauté, de splendeur, d'émotion pathétique et entraînante dans ces récits de l'Église primitive, dans ces maternités spirituelles de la femme catholique, fécondant par le martyre le sol des persécutions, convertissant ses bourreaux par son héroïsme surhumain au milieu des plus affreux supplices, ouvrant le ciel à des milliers de néophytes éclairés par ses leçons et ses exemples, et donnant au monde les fils de ses entrailles ou de ses vertus, les Ambroise, les Grégoire, les Athanase, les Chrysostome, les Basile! Ces flambeaux immortels de la foi et de la science,

Digitized by Google

c'est toujours le souffle d'une femme qui les allume; ces conducteurs de l'Église naissante à travers le double écueil de la persécution et de l'hérésie, c'est la main d'une femme qui les soutient et les guide. Qu'elles sont belles et grandes, gracieuses et touchantes sous la plume inspirée du père Ventura, ces saintes, ces vierges, ces héroïnes, ces miracles vivants et mourants pour le christianisme, Agathe, Agnès, Lucie, Paule, Cécile, Marcelle! Et plus tard, dans des conditions et à des époques différentes, quelle page de notre histoire n'est pas embellie, purifiée, attendrie par une femme, Clotilde, Geneviève, Blanche, Jeanne d'Arc! Dans le livre du père Ventura, c'est là la partie que nous préférons, et c'est aussi celle qui y tient le plus de place. Vigoureux, mais parfois excessif quand il argumente, il est irrésistible quand il raconte, quand il trace cette série de tableaux où la femme chrétienne nous apparaît avec son auréole de pitié, de chasteté et de courage. Parlerons-nous de son style? Nous qui savons si mal notre langue et qui nous étonnons toujours qu'on puisse l'apprendre, nous sommes à la fois honteux et fier de voir un étranger, arrivé en France à un âge où les hommes ordinaires oublient tout et n'apprennent plus rien, écrire le français avec une verve, une originalité qui plaît et attache jusque dans ses incorrections. Voici une page que je cite, parce qu'elle résume l'esprit du livre dans ce qu'il a d'excellent, et parce qu'elle donne une idée de ce style, solide et ferme comme le granit, sous ses légères aspérités : — « Il en est de même de la *liberté*. L'homme qui ne voit que l'homme dans l'homme ne l'estime pas, ne le respecte pas; bien plus, il cherche à l'exploiter, à l'asservir, à le convertir en *chose*, en *instrument* de ses passions. La liberté de l'homme n'est jamais sortie, ne sortira jamais du cerveau de l'homme purement homme, et moins encore de son cœur. L'homme

Digitized by Google

ne commence à être estimé, respecté; ses droits à une personnalité honorable, libre et indépendante de tout arbitraire, de tout caprice humain, ne commencent à poindre, ne commencent à être reconnus, appréciés, garantis, que dès le moment où Dieu projette sur lui son ombre divine, pour l'en envelopper et l'y protéger; dès le moment où l'on voit dans l'homme quelque chose de divin et de sacré; dès le moment où l'on voit en lui l'image de Dieu et même l'enfant de Dieu. C'est ce que fait le christianisme; et, par conséquent, la liberté même civile n'est qu'une inspiration chrétienne, n'est qu'une pensée sortie de l'intelligence et du cœur de Dieu même, descendant dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme, et lui persuadant la révérence pour l'homme, dont Dieu donne lui-même l'exemple. Par des moyens doux et pacifiques, sans violence et sans bruit, mais par l'influence de son esprit et l'onction de sa grâce, le christianisme tend de lui-même à affranchir l'homme, non-seulement du joug du péché, mais aussi du joug de l'homme, non-seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue civil et politique; et c'est ainsi que lui, lui seul, a aboli, chez les peuples qui l'ont embrassé, le despotisme tel qu'il est pratiqué chez les peuples païens, le despotisme du souverain aussi bien que le despotisme du maître, du père et de l'époux, et a condamné avant tout la servitude de la femme. En sorte que, comme il est impossible que rien soit libre — et la femme moins que tout autre être humain — chez les peuples païens, de même il est impossible que rien, à la longue, demeure esclave — et la femme moins que tout autre être humain — chez les peuples chrétiens. »

A côté de ces mâles beautés, il y a çà et là quelques *italianismes*, quelques *concetti*, un certain abus des images mystiques, des phrases à antithèse ou à symétrie, « la

Digitized by Google

vertu de tous les mérites et le mérite de toutes les vertus.» — Un peu plus loin : « le zèle rempli de foi et la foi remplie de zèle.» Mais ce ne sont là que des vétilles : si j'osais adresser au père Ventura une critique un peu plus grave, ou plutôt si je ne craignais d'avoir l'air de lui demander autre chose que ce qu'il a voulu faire, je lui reprocherais la brièveté et l'insuffisance relatives de la troisième partie de son livre; celle où il indique à la femme catholique de notre époque les moyens de reconquérir son influence. Ici un peu d'expérience mondaine combinée avec la science théologique n'aurait pas nui. L'illustre écrivain a des classifications trop absolues : il place d'une part la femme chaste, de l'autre la femme dévergondée; d'une part la femme pieuse, de l'autre la femme sceptique ou frivole : à coup sûr, le choix n'est pas difficile à faire. Mais n'y a-t-il pas des nuances, et, comme dit M. Sainte-Beuve, des *entre-deux*, qu'il serait sage d'observer quand on veut prendre de l'empire sur un mari intelligent, spirituel, homme d'imagination ou homme du monde? Le père Ventura a aisément trouvé dans le Nouveau et même dans l'Ancien Testament des preuves de la liberté, de la dignité, de l'autorité de la femme chrétienne, c'est très-bien; mais ne siérait-il pas d'y chercher aussi pour elle des leçons d'humilité, de douceur et d'obéissance; vertus tout aussi évangéliques, tout aussi patriarcales, dont les couvents à la mode devraient bien faire une branche essentielle de l'enseignement féminin? Le père Ventura cite et adopte un mot très-juste de Nodier : « La révolution, c'est le paganisme. » — Hélas! oui; mais, dans notre malheureux siècle, cette maudite révolution s'est si bien glissée jusque dans ses contraires, qu'on la retrouve partout, même dans la façon dont les femmes dévotes traitent l'autorité de leurs maris. Notre pieux auteur voudrait qu'elles

apprissent le latin dans les Pères de l'Église. Il croit que leur salutaire influence deviendrait irrésistible, et qu'elles nous convertiraient tous jusqu'au dernier, si elles pouvaient nous citer couramment des pages de Tertullien ou de saint Ambroise. Nous ne contestons pas l'efficacité de ce moyen : pourtant un peu de grâce et d'indulgence en français aurait bien aussi son mérite.

On le voit, c'est tout un autre sujet qu'aurait eu là sous sa main le père Ventura, et il est trop délicat pour que j'y insiste. J'aime mieux relever, dans un de ses beaux chapitres sur les gloires de la femme catholique, un défaut d'appréciation, par lequel, beaucoup plus que par son style, il a payé tribut à sa qualité d'étranger. Il cite une page d'un homme qu'il désigne ainsi : « Un laïque, aussi grand chrétien qu'il est grand publiciste, et dont le sentiment religieux est à la hauteur de l'abondance, des charmes et de l'originalité du style. » — J'avoue qu'après ce séduisant portrait je m'attendais à lire au bas de la citation le nom de M. de Montalembert : point du tout! il s'agit de M. de Cormenin ! Je ne mets pas en doute le *christianisme* du fougueux pamphlétaire qui ne trouvait pas, en 1848, la Constitution assez républicaine et assez démocratique pour lui, et qui, aujourd'hui, siége stoïquement au conseil d'État; mais je puis affirmer à son pieux panégyriste que son style n'est ni original, ni charmant, que l'esprit de parti a pu seul lui créer une réputation littéraire, et que le plus légitime oubli commence à faire justice de ses prétendus chefs-d'œuvre. Si, en sa qualité de grand chrétien, M. de Cormenin a la conscience délicate, il doit, en ce moment, éprouver de bien vifs remords quand il songe qu'il a passé dix ans à démontrer, dans des phrases à facettes taillées comme des bouchons de carafe, que la monarchie de 1830 ruinait le pays.

Digitized by Google

Mais revenons, en finissant, à des images plus douces : J'ai laissé entendre que le livre du père Ventura ne paraîtrait pas complet à quelques maris, trop bien convaincus déjà de la liberté, de l'autorité et de la dignité de leurs femmes : j'ai eu grand tort. Le père Ventura a un paragraphe qu'il intitule : *Toilette de la Femme catholique*, et qui sera adopté avec enthousiasme par tous ces avares oppresseurs, assez injustes pour se plaindre parfois de l'accroissement indéfini des jupes et des volants. « Pour la femme chrétienne, nous dit l'éminent écrivain, la parure la plus magnifique, la plus splendide et la plus éblouissante de charme et de richesse, consiste en ceci : la robe de la grâce sanctifiante, la ceinture de la chasteté, les rubans de la mortification, la chaussure de l'imitation de Jésus-Christ, l'anneau de la fidélité au devoir, les bracelets de la soumission, le collier de la patience, le camée de l'amour de la croix, le bouquet de la ferveur, le diadème de la sagesse, les roses de la pudeur, le fard de la modestie, les parfums des bons exemples, les pierreries du mérite des saintes œuvres, l'*ampleur* du dévouement, la sainte fierté de la foi, l'air assuré de l'espérance, et l'or de la charité. »

A coup sûr, voilà une toilette bien économique, et les maris les plus voltairiens voudront y souscrire. Loin de nous pourtant l'envie de plaisanter en un si grave sujet et à propos d'un si bel ouvrage! Si nous avons reproduit ces quelques lignes, charmantes encore dans leur bizarrerie, c'est que nous y retrouvons l'impression générale que nous ont laissée l'auteur et le livre. Il y a dans la *Femme catholique* beaucoup du grand théologien, de l'écrivain supérieur, de l'aimable légendaire, de l'irréfutable érudit, presque de l'homme de génie, et un peu du moine italien.

Digitized by Google

II

M. ERNEST LEGOUVÉ[1]

Lorsqu'on vient de lire un ouvrage signé d'un beau nom littéraire, écrit par un homme très-distingué d'esprit et de cœur, et que, tout en rendant justice à l'excellence de ses intentions, à la noblesse de ses pensées, à l'élégance de son style, on ne se sent pas tout à fait content, on doit presque toujours attribuer les imperfections du livre à trois causes : les circonstances extérieures ou publiques, les circonstances particulières ou personnelles, et le défaut de parti pris.

Il suffit de lire cent pages de l'*Histoire morale des Femmes* pour reconnaître qu'elle a été conçue et préparée dans un mauvais voisinage : celui de la république de Février. Non pas, à Dieu ne plaise! que je reproche à M. Legouvé ses illusions d'alors, expiées sans doute par ses regrets d'aujourd'hui! Dans une intelligence aussi élevée, aussi désintéressée que la sienne, ces illusions n'étaient et ne pouvaient être qu'honorables. Mais nous avons tous un *dada* quelconque, une idée favorite, où notre esprit, une fois lancé, abonde un peu trop et se laisse aisé-

[1] *Histoire morale des Femmes.*

Digitized by Google

ment glisser sur la pente; et heureux ceux qui, comme M. Legouvé, ont le *dada* le plus charmant de tous, celui qui consiste à regarder les femmes comme supérieures aux hommes! Or un des caractères de cette infortunée République et de ses accessoires fut justement d'exagérer, chez ceux qui l'acceptèrent avec joie et même chez quelques autres, cette note préférée à laquelle on revient toujours, soit en public quand l'occasion est favorable, soit à huis clos quand la voie publique est fermée. Pour les uns, cette chimère amoureusement caressée fut le sentiment de leur importance, décuplé par le niveau démocratique; pour les autres, ce fut la certitude de leur vocation politique, signalée tout à coup chez les tailleurs et les rapins d'atelier. Pour ceux-ci, ce fut l'application de doctrines extravagantes, impossibles en temps de calme; pour ceux-là, la satisfaction immédiate de tous les appétits matériels; pour plusieurs enfin, — et c'était là le plus chimérique, — la conviction qu'ils avaient toujours prévu, prédit, aimé et désiré la république. Pour M. Legouvé, ce fut et ce dut être l'émancipation et la suprématie morale des femmes; et j'arrive ici à ces circonstances personnelles dont je parlais tout à l'heure. Il y a, entre la plus belle partie du genre humain et la gloire poétique ou héréditaire de M. Legouvé, un gracieux échange, une aimable alliance à laquelle il ne saurait faillir sans ingratitude. Les femmes sont à la fois les obligées et les bienfaitrices de ce nom qui en est à sa seconde génération de talent, de célébrité et d'Académie. Seulement, — pardonnez-moi cet abus des nuances en un sujet qui les permet toutes, — ce qui, à d'autres époques, n'eût été pour M. Legouvé qu'une précieuse tradition de famille, justifiée et consacrée par toutes les vertus et toutes les grâces du bonheur domestique, une *plus-value* d'héritage grossie par l'imagi-

Digitized by Google

nation d'un poëte et le cœur d'un honnête homme, devint peut-être, sous cette échauffante influence, un code de morale familière demandant à entrer dans la vie publique et à sortir du demi-jour d'un foyer d'élite pour passer dans les régions officielles de la loi. Dès lors il y a matière à chicane, et même à un peu de rancune de la part de ceux qui, comme moi, ont eu aussi leur *dada* républicain : celui de haïr tellement la République, qu'ils en ont gardé l'humeur chagrine contre tout ce qu'elle a fait, inspiré ou amené. Que M. Legouvé nous excuse donc si, tiraillé en sens contraire par nos sympathies pour son talent et nos antipathies contre son Égérie d'alors, nous expliquons par ce contraste les deux défauts que nous trouvons dans son livre, rempli pourtant de pages charmantes, d'aperçus ingénieux, d'observations délicates, de bonne et vraie science du monde et du cœur humain, relevée par un irréprochable sentiment moral. Ces deux défauts, que l'on peut attribuer à la même cause, sont, d'une part, le manque de parti pris entre le traité de philosophie et de législation pratique et l'œuvre purement littéraire; d'autre part, — ce qui est plus grave, et nous a attristé davantage, — le manque de décision sur un point qui, selon nous, doit tout dominer, tout absorber, tout trancher dans cette question de l'émancipation et de la glorification des femmes : le christianisme. J'enfermerai dans cette double critique tout le mal que j'ai à dire de cet ouvrage : quant au bien, je le ferai aisément comprendre, en ajoutant que, malgré mes rigueurs, il est peu de lectures plus attrayantes pour tout le monde, meilleures et plus saines pour les maris récalcitrants ou sceptiques.

Le caractère un peu indéterminé de cette *Histoire morale des Femmes* a l'inconvénient de provoquer chez le lecteur l'envie d'ergoter et de contredire, au lieu de s'a-

Digitized by Google

bandonner au charme; ce qui n'eût pas manqué, si l'auteur, moins préoccupé d'un appel à des réformes légales et sociales suggérées par un bouleversement universel, se fût contenté d'être moraliste, de donner simplement son avis, en y mêlant de vives raisons, de touchants récits et de pathétiques tableaux. Loin de moi l'idée de traiter son livre comme un roman! M. Legouvé aurait le droit de n'accepter sur ce terrain ni mes réserves ni mes éloges. Mais, enfin, si l'on m'accorde que toute œuvre ou toute entreprise où la femme joue le premier rôle a peine à se défendre d'une certaine teinte romanesque, je remarquerai, à l'honneur de M. Legouvé, qu'il représente, dans l'ensemble de son ouvrage, tout le côté honnête, spécieux et permis de ces idées relatives à la condition, à la destinée des femmes, dont nous avons vu, dans des romans célèbres, le côté orageux, subversif et corrupteur. En général, voilà ce qui m'impatiente et me désarme à la fois dans ce séduisant plaidoyer : on sent que, si l'auteur avait fait un pas de plus, il se trouvait en plein au plus gros des paradoxes favoris du moment, éclos dans la serre chaude du Luxembourg et ailleurs : droit au travail, femme libre, divorce, instituteurs laïques, enseignement Carnot et autres bouquets de noce et de lune de miel républicaines. Ce pas, il ne l'a point fait, grâce à sa droiture naturelle, à cet instinct honnête et sensé qui retient sur la pente des grands précipices. Pourtant, même dans la zone intermédiaire et tempérée où il a su se maintenir, il reste encore un je ne sais quoi d'indéfinissable, quelque chose comme ces airs maladifs que l'on contracte dans un pays malsain, et dont on ne se guérit qu'à la longue :

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Si bien que le livre peut donner lieu à une distinction

Digitized by Google

perpétuelle entre un bon esprit et une mauvaise influence : ce qui est bon appartient à l'auteur; ce qui est contestable appartient au voisinage et au moment.

Je n'entrerai pas dans le détail de tous les droits, de toutes les réparations morales et légales que M. Legouvé réclame pour ses clientes. Il faudrait, pour les discuter avec lui, être tantôt théologien, tantôt historien, tantôt jurisconsulte, tantôt médecin, et je ne suis, hélas! rien de tout cela : il n'y a que cet excellent M. Planche qui possède la science universelle, sans compter l'ébénisterie et l'orfévrerie. Mais, pour bien rendre l'impression que laisse cette lecture, il suffit d'indiquer cette espèce d'anxiété et de malaise qu'on éprouve en se voyant si près de doctrines que l'on a réfutées et redoutées. M. Legouvé, j'en conviens et je le répète, en a adouci et corrigé les aigreurs inquiétantes; il ne leur a laissé que cette vague saveur romanesque, chère aux imaginations vives, sans danger pour les imaginations pures, mais parfois périlleuse pour les autres. Le roman, c'est-à-dire un tour particulier donné aux questions sérieuses et pratiques, qui plaît d'abord, où l'on devine une belle âme, qui semble même applicable, mais qui ne résiste pas toujours à la réflexion, à l'expérience! Qui ne connaît ce prisme ou ce mirage? Qui n'a eu plusieurs fois en sa vie le tort de s'y complaire? Et qui n'a été forcé d'y renoncer, sauf à sacrifier en même temps quelques illusions chéries? Voilà dans quelles dispositions d'esprit nous jette le livre de M. Legouvé, et nous y songeons davantage, justement parce qu'il a un peu trop affecté les formes d'un traité ou d'un code en expectative. A tout moment, en tournant ces pages brillantes, graves ou attendries, on se dit tout bas : Que ce serait beau si c'était possible, si les choses se passaient comme l'auteur les souhaite et comme il serait bien

Digitized by Google

digne de les obtenir! Mais tout cela s'est trop bien arrangé dans sa tête ou sous ses yeux par quelques rares et beaux exemples; dans le monde, il en serait autrement: ces institutrices laïques sont peut-être de sages et doctes personnes; et pourtant leur présence amène presque toujours dans les communes des dissentiments et des désordres : ces directrices de postes s'acquittent fort bien de leur tâche; il n'en est pas moins vrai qu'elles groupent autour d'elles tous les beaux esprits des petites villes où elles arrivent en étrangères, et qu'il en résulte parfois des choses peu édifiantes. Ce que nous disons de ces deux spécialités, prises au hasard, pourrait se dire des autres fonctions auxquelles M. Legouvé appelle les femmes, et qui toutes, pour que les avantages pussent dépasser les inconvénients, auraient besoin d'être exercées par des natures exceptionnelles. Voir trop en beau, c'est une vertu, c'est un bonheur! mais c'est aussi un danger. L'avouerai-je à M. Legouvé? Oui, car ce sera lui rappeler un de ses succès de théâtre. Quand je le vois combiner avec tant de chaleureux optimisme tout le bien que pourraient faire les femmes, épouses, filles, mères, institutrices, fonctionnaires, si on leur accordait plus d'initiative et d'autorité, je pense à George Bernard de sa jolie comédie *Par Droit de Conquête*, à cet ingénieur chevaleresque, Bayard des ponts et chaussées, qui dessèche des marais, endigue des rivières, enrichit son département et refuse de toucher ses honoraires. Tout cela est parfait, et s'encadre dans une action trop intéressante, dans un dialogue trop spirituel, pour que le spectateur y trouve à redire. Mais demandez aux vrais propriétaires, aux vrais conseillers généraux, aux vrais paysans comme moi, où l'on rencontre de pareils ingénieurs? Ils vous répondront : Rue Richelieu, soufflés par

Digitized by Google

M. Legouvé et joués par Bressant : nous n'en connaissons pas d'autres. Je note en courant ce trait pour montrer comment l'heureux auteur de *Par Droit de Conquête* et de *Bataille de Dames* ressemble aux abeilles, qui, ne connaissant que les fleurs et le miel, ont le droit de ne pas croire aux ronces et aux chardons.

Et cependant, pour donner à son ouvrage toute sa portée, M. Legouvé avait un moyen qu'il a entrevu, qu'il a effleuré, mais qui, dans le milieu où se produisait, où se préparait ce livre, ne pouvait avoir tout son jeu et se développer dans toute sa puissance. Il lui suffisait de reconnaître et de proclamer, à toutes ses pages, que le problème de la destinée des femmes en ce monde n'a été et n'a pu être résolu que par le christianisme, de prendre, par conséquent, la religion pour base de tout son système de réhabilitation féminine. Là étaient la force, la vie, la solidité de ses doctrines et de son sujet, et c'est faute de l'avoir ouvertement compris, hautement déclaré, c'est pour avoir cherché ses arguments et ses témoignages, non pas tout à fait en dehors, mais à côté du christianisme, que cette *Histoire morale des Femmes* paraît à la fois moins conséquente et moins concluante. On le voit, c'est à ce point capital qu'il faut revenir pour s'expliquer l'antagonisme et l'embarras que les circonstances créaient à M. Legouvé et dont son livre s'est ressenti.

Par ses propres tendances non moins que par l'intérêt de sa cause, il était forcément amené à chercher les lettres de noblesse de la femme là où elles se trouvent. Or quel a été l'ennemi de la dignité, de la liberté, de l'autorité de la femme? Le paganisme, n'en déplaise aux admirateurs des civilisations grecque et romaine, où les esprits les plus raffinés ne traitaient la femme comme leur égale que quand elle s'était faite préalablement courtisane, où les hommes

Digitized by Google

les plus éminents par la vertu et le génie avaient là-dessus des idées au moins fort singulières. Par quelle puissance les femmes ont-elles été relevées de leur abaissement primitif? Par l'Évangile, par le christianisme, par l'Église. En quel temps et par quelle influence l'image de la femme a-t-elle été progressivement purifiée et ennoblie? Dans le moyen âge, par la chevalerie. Par quelle révolution intellectuelle les femmes furent-elles frappées d'un nouvel abaissement, menacées d'une nouvelle déchéance? Par la philosophie sensualiste et sceptique du dix-huitième siècle. Quel fut l'enfant de cette philosophie? 1789. Dans quel livre 1789 formula-t-il ses idées et ses conquêtes? Dans le Code civil. Contre quoi voulait réagir M. Legouvé en l'honneur et au profit des femmes? Contre ce même Code civil. Dans quelles conditions, dans quel mouvement de pensées et de faits, en vertu de quel événement, devant quel public prit-il la parole? Dans un mouvement, dans des conditions révolutionnaires, devant un public révolutionnaire, à la suite d'une secousse révolutionnaire, qui reprenait en sous-œuvre et continuait, en l'exagérant, l'esprit de 89. Dès lors, il se trouvait placé dans un cercle que je n'appellerai pas vicieux, puisqu'il s'agit des femmes et de leurs mérites, mais qui n'en était pas moins sans issue. Spiritualiste, plaçant très-haut son idéal, j'allais dire son culte pour la femme, la dégageant de cet amour sensuel, de cette poésie charnelle qui est le gage de sa servitude et l'abaisse au rang de créature subalterne, l'entourant de respect, de pureté, de piété et de tendresse, retraçant, à travers les âges, l'éternel contraste de Vénus *Uranie* et de Vénus *Pandémos*, il se heurtait fatalement aux doctrines, aux partis, aux souvenirs qui donnaient à ses théories les plus chères un éclatant démenti ; car, s'il est vrai, comme l'ont dit des voix éloquentes, que la Ré-

Digitized by Google

volution soit le paganisme, que toutes les crises, toutes les passions qui y ramènent, soient marquées au coin de ce matérialisme qui glorifie la chair aux dépens de l'âme, de cette religion des sens qui ferme le ciel pour être plus sûre de l'empire de la terre; qu'en un mot la femme réhabilitée, affranchie, sanctifiée par l'esprit du christianisme, soit rejetée dans sa fange et dans son néant par l'esprit révolutionnaire, on comprendra quel a dû être l'embarras de M. Legouvé entre l'idée qui faisait sa force et celle que, par situation ou par circonstance, il était obligé de ménager. Son sujet et son cœur lui disaient christianisme, chevalerie, moyen âge, amour chrétien, poésie spiritualiste, grands exemples donnés par des vierges, des saintes et des reines, religion du sacrifice forçant la chair d'obéir à l'âme; et la sphère où s'agitaient son auditoire et son entourage lui disait paganisme, sensualisme, philosophie, révolte, triomphe du sens individuel, haine au passé, néant du sacrifice, réclamation immédiate des jouissances terrestres et charnelles. Son cœur et son sujet lui disaient saint Paul, Augustin, Monique, Geneviève, Clotilde, Hélène, Blanche, saint Louis, Gerson, Dante, Bayard, François de Sales, Vincent de Paul, saint Thérèse, Fénelon ; — ceux dont la passagère victoire lui donnait la parole lui disaient Rome, Athènes, Renaissance, Rabelais, Cabanis, Condorcet, Carnot, Merlin. Son cœur et son sujet lui disaient Jeanne d'Arc; on lui disait Voltaire!

C'est à cela et à cela seul qu'il faut attribuer cette gêne, cette indécision qui se révèlent dans maint passage de cette *Histoire morale des Femmes*. Ah! quel beau livre aurait fait M. Legouvé, si, s'abandonnant librement à ses inspirations naturelles, il eût tout rattaché, tout subordonné à l'Évangile, montré toute la destinée de la femme dans les deux types d'Ève et de Marie, l'une qui représente l'hu-

Digitized by Google

miliation et la douleur, l'autre la rédemption et le salut; s'il eût fait descendre de ces deux sources primitives et sacrées tout ce qui abaisse et tout ce qui relève la femme; s'il eût fait voir comment la lumière évangélique, se répandant tout à coup sur le monde, éclaire cette suave figure laissée jusque-là dans l'ombre de la servitude et de la volupté, change l'esclave en compagne et ordonne à la femme chrétienne de racheter tout ce que la femme païenne a perdu! Alors toutes les difficultés disparaissaient pour lui comme par enchantement. Il demandait pour les femmes une place à la tête des écoles, des hôpitaux, des salles d'asile, des institutions charitables, dans les cours de chirurgie, de botanique, de chimie et de médecine; qu'il marquât cette place avec une croix et un chapelet, et nul ne l'eût disputée; qu'il jetât sur ses protégées une robe noire ou grise, et à l'instant s'effaçaient toutes les craintes d'abus et de désordre. Il a écrit une page vraiment très-belle sur les bienfaits du travail; qu'à côté du travail il eût inscrit la foi et la prière, et ses arguments redoublaient de force, et rien n'eût manqué à l'ensemble des droits et des devoirs qu'il réclamait pour ses clientes. Il a demandé, au sujet du divorce, une sorte de moyen terme qui ne résout rien: qu'il eût envisagé le mariage au point de vue chrétien, et son indissolubilité, qui lui est si chère, lui eût apparu dans toute sa puissance, toute sa beauté. Ai-je besoin d'insister et de détailler davantage? Non, j'aime mieux, avant de finir, rendre hommage à mille choses délicates, ingénieuses, persuasives, émouvantes, que M. Legouvé a su écrire en dépit des contradictions et de l'antagonisme que je signale. Quoi de plus charmant que ce passage de la vieille fille restant auprès de son vieux père pour soigner et adoucir ses derniers jours? « Qui de nous n'a rencontré dans la vie quelqu'une de ces Cordélia agenouillée devant

Digitized by Google

un père infirme ou affaibli de raison? Par une contradiction touchante, la fille alors devient la mère; souvent même les intonations tendres et caressantes, réservées pour l'enfance, les paroles qui n'appartiennent, ce semble, qu'à la bouche des mères, sont parfois échangées entre eux avec une grâce charmante ; car le vieillard s'aperçoit de ce renversement des rôles, et un demi-sourire plein de mélancolie et de tendresse va dire à sa fille : Ce sont des enfantillages, je le sais, mais je suis si heureux d'être ton enfant ! »

M. Legouvé n'est pas moins bien inspiré, quand il nous parle de ce premier enfant servant de lien, de conciliateur, entre sa mère et sa grand'mère, parfois un peu délaissée dans les premiers enivrements du mariage : « A la vue de son enfant, je me trompe, de son petit-enfant, appellation plus douce encore, la triste abandonnée renaît comme par miracle à la vie; elle sent, avec une surprise délicieuse, s'éveiller dans son âme, qu'elle croyait morte, un amour maternel inconnu et pénétrant; elle aime d'une affection non pas plus tendre, mais plus attendrie, qu'elle n'aimait sa fille; elle n'est plus belle-mère, elle est grand'mère; grand'mère! ce mot familier exprime bien le mélange d'expérience et d'indulgence, de faiblesse et de perspicacité, de déraison apparente et de bon sens caché qui caractérise l'affection des aïeules. Une maison sans aïeule est une maison incomplète; le siége d'honneur y est vide. C'est l'aïeule qui tempère par ses souvenirs les inquiétudes de la jeune mère sur ses enfants. La voit-elle s'effrayer de leur caractère : « Tu as été bien « plus méchante, » lui dit-elle; et la mère se rassure. La voit-elle éperdue pour un malaise : « N'aie pas peur, je « t'ai guérie de la même souffrance en un jour. »

L'idéal du mariage, tel que le conçoit, tel que le connaît

M. Legouvé, ne pouvait manquer de porter bonheur à sa plume. L'esquisse est digne du modèle :

« Entre de tels époux, nous dit-il, pas de commandement ; pas d'inférieur ou de supérieur, aux yeux du mari surtout, car son seul vœu est d'apprendre la liberté à sa femme et de lui ordonner de vouloir. Dans cette sainte alliance le mélange des qualités se transforme en échange ; elle devient plus forte auprès de lui, il devient meilleur auprès d'elle : la tendresse, ce divin sentiment qui joint à toute l'ardeur de la passion la douceur pénétrante de la sympathie, la tendresse, s'insinuant entre leurs cœurs, les fond pour ainsi dire dans un seul. Ils ont, sans doute, d'autres objets bien chers d'affection, des enfants, une mère ; mais rien n'est pareil à ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Il n'y a qu'elle qui soit lui, il n'y a que lui qui soit elle ; les mêmes pensées arrivent sur leurs lèvres au même moment ; leurs visages, par l'habitude des sentiments semblables, contractent une sorte de ressemblance, et, à les voir comme à les entendre, on sent entre eux une parenté plus puissante que celle du sang, la parenté de l'âme. Une telle union ne craint pas même les années et leurs ravages. C'est le misérable emploi de la vie des femmes, c'est leur oisiveté et toutes les mesquines passions qu'elle enfante, qui flétrissent leur bonheur avec leur visage... L'épouse dont nous avons dessiné le portrait n'a rien à redouter de la main du temps... Vienne donc la vieillesse elle-même, elle n'altérera cette union que lorsqu'elle la brisera. Quand les enfants éloignés ou établis laisseront seuls auprès du foyer les deux vieux compagnons, la mémoire de cette vie commune si pure et si tendre, la conscience de s'être perfectionnés l'un l'autre, la certitude d'immortalité que donne une affection qui n'a jamais faibli, suffiront pour défendre leurs âmes du

Digitized by Google

contact glacé de l'âge. Cette affection s'empreindra même d'une mélancolie solennelle à la vue de la terre qui s'éloigne, de Dieu qui approche, et ils s'aimeront à la fois comme des êtres qui vont se quitter et comme des êtres qui se retrouveront. »

Dieu, que ce tableau est séduisant, mais qu'il est cruel... pour les célibataires!

Vous voyez d'ici le livre de M. Legouvé,— par où il brille et par où il pèche. Au point de vue religieux et social, il n'a pas tiré parti de tout ce que lui offrait le christianisme, parce que les circonstances qui faisaient l'à-propos de son plaidoyer en étaient aussi l'entrave. Historien, on peut lui adresser un reproche analogue : il a forcément négligé une partie de ses éléments de succès, lui qui, ayant à prouver l'aptitude des femmes pour le gouvernement, n'a pas nommé une seule reine, ni Isabelle la catholique, ni Élisabeth, ni Marie-Thérèse, ni Catherine; lui qui, cherchant des femmes héroïques en temps de révolution, a parlé convenablement de Madame Roland, d'Olympe de Gouges et de Charlotte Corday, mais n'a rien dit de mademoiselle de Sombreuil et de madame Royale. Voilà le côté faible! Heureusement, le moraliste, le poëte, l'homme de cœur, ont tout racheté par la grâce, l'émotion, l'éloquence, cette chaleur communicative où se reconnaît une âme aimante, élevée et convaincue. Toutes les fois que le livre cesse d'être un traité, un projet de code, un corps de doctrine, et rentre dans le domaine du sentiment, le sentiment est exquis, le charme est irrésistible, et l'on oublie que la base manque en contemplant l'édifice. Enfin, je donnerai une exacte idée de cette *Histoire morale des Femmes*, si je dis qu'on ne peut ni l'approuver sans réserve ni s'empêcher d'aimer celui qui l'a écrite.

Digitized by Google

M. HENRI BLAZE DE BURY[1]

Il y a longtemps que je voulais faire figurer dans ma modeste galerie un homme dont le talent plein de distinction et d'élégance ne me paraît pas occuper encore toute la place qu'il mérite. A toutes les époques, nous avons eu, dans notre littérature, de ces écrivains ingénieux, fins, délicats, mais difficiles à classer faute de ces qualités magistrales que l'élite recommande à la foule, ou de ces qualités populaires que la foule fait remarquer à l'élite. Sied-il donc de les négliger, de les omettre, de les laisser dans ce demi-jour où ils semblent s'attarder et se complaire, dans ce dilettantisme charmant qu'ils craignent peut-être d'échanger contre la discussion et le bruit? En un moment où les maîtres sont rares comme toujours, et où les grosses célébrités s'affaissent dans l'oubli ou se per-

[1] *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche.* Épisode de l'histoire de Hanovre : les *Kœnigsmarck*

Digitized by Google

dent dans le tapage, on se sent ramené avec plus de prédilection et d'attrait vers ces renommées discrètes qui ne s'imposent à personne, qui reçoivent le succès chez elles au lieu de le fatiguer de leurs poursuites, et que la causerie littéraire peut placer au même rang dans la littérature où elle cherche ses sujets et dans la bonne compagnie où elle cherche ses lecteurs.

Je ne voudrais d'autre preuve de la souplesse du talent de M. Henri Blaze que ces deux livres, publiés à un assez court intervalle. Rien, en effet, ne se ressemble moins : d'une part, une légende voluptueuse et fantasque; poésie d'aventuriers et de grandes dames, pages de l'Arioste ou de Boccace qui semblent coupées en plein moyen âge et transportées au dix-huitième siècle, au milieu de galanteries transitoires entre les majestueuses amours de Louis XIV et les licencieux caprices de Louis XV; fugitifs pastels de Latour, toiles enrubanées de Watteau, mais d'un Watteau allemand, chez qui les Grâces amoureuses et les Silènes avinés s'encadrent dans un paysage plein de mystère et de rêverie; d'autre part, quelques-unes des réalités terribles de nos dernières crises révolutionnaires, recueillies sur le théâtre même du drame, chaudes encore de tant de passions et de douleurs, et élevées, par le bon sens spirituel de l'auteur, jusqu'à la vérité de l'histoire; le rapide tableau de ces éphémères républiques écloses sous le souffle ardent de 1848, et bientôt vaincues, tuées, anéanties, moins encore par les armes de l'Autriche que par leur propre principe et par ce qu'elles portaient en elles de dissolvant et de mortel; un épisode de cette grande lutte entre l'ordre et l'anarchie, dont nous avons tous été les témoins ou les acteurs, se résumant dans ces éloquentes paroles de Donoso Cortès, citées par M. Blaze de Bury : « Il était réservé à notre époque de nous montrer le double

spectacle de la barbarie amenée par les idées et de la civilisation restaurée par les armes. » — On le voit, jamais spectacles, jamais groupes ne furent plus différents, et il suffirait, pour en mieux préciser la différence, de personnifier l'un dans la belle et poétique Aurore de Kœnigsmark, l'autre dans le vieux et énergique Radetzky. Pourtant un moraliste sévère, rattachant l'un de ces deux sujets à l'autre, pourrait remarquer peut-être que si les intrépides compagnons du maréchal octogénaire ont eu de si rudes assauts à soutenir contre la démagogie débordée, c'est parce que les souverains et les princes du dix-huitième siècle nous avaient préparé toutes ces misères par leurs prodigalités, leurs amours et leurs folies : en même temps, un poëte incorrigible, au milieu des patrouilles tudesques et des ordres du jour de l'état-major autrichien, ne manquerait pas de nous faire observer que ces villes insurgées, assiégées, reprises, s'appelaient Vérone, Venise, Milan, Rome; que ces patrouilles foulaient le sol où avaient passé les Capulets et les Montaigus; que ces ordres du jour s'écrivaient à deux pas du balcon où s'était penchée Juliette, écoutant, aux pâles clartés du matin, l'alouette et le rossignol. M. Blaze de Bury est à la fois moraliste et poëte : faut-il s'étonner qu'il ait su nous faire réfléchir en nous racontant les romanesques prouesses des Kœnigsmark, et nous faire rêver en nous parlant des batailles de Radetzky et de Charles-Albert? C'est là le fil soyeux et léger qui peut nous conduire d'un de ces récits à l'autre : — un rayon de poésie au milieu des dures réalités de l'histoire contemporaine; une leçon de morale à travers l'idylle aventureuse ou la sombre tragédie d'Aurore, de Philippe et de Sophie-Dorothée.

Le difficile, pour M. Blaze de Bury, n'était pas de nous intéresser aux péripéties de ces campagnes d'Autriche,

Digitized by Google

dont le souvenir lui apparaissait à chaque étape de son voyage et qui ont communiqué aux pages de son livre leur feu et leur mouvement. Voyageur ému, narrateur éloquent, écrivain habile, il n'avait qu'à traduire ses impressions journalières pour faire, des feuilles de son album, les chapitres de son ouvrage. Pour lui, comme pour tous ceux qui veulent juger sainement cette période orageuse, la difficulté résidait dans le caractère même de ces guerres où des ambitions spécieuses, de séduisants retours vers des libertés perdues et des nationalités abolies, déguisèrent un moment ce que la propagande et l'épidémie révolutionnaires apportaient avec elles de violences, de fureurs et de ruines. Loin de nous l'envie d'essayer le panégyrique ou l'apologie des Manin, des Gœrgey, ou même de ce roi imprévoyant, volontaire couronné d'une croisade à contre-sens, et que ses rêves de monarchie libérale devaient fatalement placer entre l'émeute de Milan et les batteries de Novare, entre les poignards républicains et les baïonnettes autrichiennes! Mais enfin il faut bien convenir que ces agitateurs vénitiens, lombards, piémontais, hongrois, s'insurgeant pour l'indépendance de leur pays contre une puissance étrangère, avaient au moins un prétexte et un point de départ que ne sauraient alléguer nos démagogues français, conspirant contre une monarchie nationale et un État régulier, sans autre mobile que leurs basses convoitises ou leurs instincts anarchiques. Il faut bien avouer que Charles-Albert a lavé ses fautes dans le sang de ses blessures, que Manin a fait preuve de modération et de courage, que les rêves de Kossuth n'ont pas manqué de grandeur, et que l'ensemble de leurs actes, campagne d'Italie, défense de Venise, réveil des Madjars, parle un peu plus à l'imagination que le complot du 15 mai, l'équipée de *Risquons-Tout* ou le vasistas des Arts et Métiers.

Digitized by Google

Ajoutez à cela ces noms sonores, ces radieuses images, ces prestiges immortels, ces ineffables échos de la poésie et de l'histoire, qui vont de l'Adige au Tibre et de la ville des doges à la ville des Césars, et vous comprendrez que, même au point de vue conservateur et monarchique où s'est très-sagement placé M. Henri Blaze, il y avait là bien des nuances à maintenir, bien des ménagements à garder. Des nuances, ai-je dit? C'est justement le triomphe des talents fins et délicats comme celui de notre aimable écrivain. Il a su nous faire admirer la simple et martiale figure de Radetzky, le coup d'œil d'aigle du général Hess, l'habileté diplomatique du feld-maréchal Schœnals, l'ardeur chevaleresque du prince Schwarzenberg : il a su nous rappeler sans cesse combien il importait à la société, au salut, à la civilisation européenne, que l'Autriche sortît victorieuse de cette lutte; et cependant, çà et là, dans le courant de son récit, mille fugitives échappées nous avertissent qu'il n'est insensible à aucune de ces vibrations magiques qui s'exhalent sous ses pas comme les mélodies primitives de l'Italie et du Tyrol, qu'il a respiré avec délices ces fleurs épanouies parmi les ruines et dont le parfum se transmet, de siècle en siècle, aux natures poétiques et bien douées. C'était là, nous le répétons, la difficulté du sujet, et c'est là le mérite du livre. Amoureux de poésie et d'art, initié, dès son adolescence, aux séductions du romantisme allemand, ayant pratiqué en maître cette littérature germanique si imprégnée de patriotisme, de nationalité et de liberté, M. Blaze de Bury en retrouvait l'empreinte sur ce sol encore labouré par les événements qu'il racontait. Dans ces révolutions successives, vaincues par la logique et par l'épée, la poésie lui parlait un langage qu'il aime à entendre et qu'il excelle à parler ; car on ne saurait méconnaître le rôle considérable qu'elle a

Digitized by Google

joué dans cette crise où des poëtes se sont enrôlés et compromis, où l'imagination a un instant prévalu contre l'expérience et le sens commun, et qui se fût, à vrai dire, réduite à bien peu de chose si l'on en avait dès l'abord élagué ces chimères, ces rêveries, ces mirages, qui, pour les peuples comme pour les individus, reviennent de droit à la *folle du logis*. Penchant, habitude, esprit de corps, il y avait là bien des tentations pour un traducteur de Uhland, de Schiller et de Gœthe, pour un admirateur de Byron et de Dante, parcourant ces pittoresques contrées dont chaque pierre est un monument, chaque nom un souvenir, chaque horizon un poëme. Que de tact et de sagacité n'a-t-il pas fallu à M. Henri Blaze pour dégager, en ceci comme en tout, la bonne poésie de la mauvaise, se tenir à distance égale des sbires et des tribuns, et découvrir constamment, derrière ce brillant attirail d'évocations républicaines et nationales, l'éternel cortége révolutionnaire, enthousiaste le matin, furieux à midi, sanguinaire le soir; l'inévitable *crescendo* passant du mot d'ordre que tout le monde approuve au cri de rage que personne n'a prévu; le déclamateur après le croyant, l'utopiste après le déclamateur, le sectaire après l'utopiste, le sicaire après le sectaire; Mazzini et Garibaldi après Charles-Albert et Manin; les assassins de Rossi après les libérateurs de Venise! Cette finesse d'organes qui caractérise M. Blaze de Bury l'a admirablement servi dans ce triage, et il a fait, pour ces poëtes de l'insurrection, pour ces grands hommes de la barricade, pour ces artistes de l'émeute, ce qu'eussent fait pour les faux gentilshommes Chérin ou d'Hozier, d'autant plus impitoyables envers ceux-là qu'ils étaient plus respectueux vis-à-vis des véritables. Il a surtout mis en relief, avec une ironie exquise et un grain de comédie charmante, le côté théâtral et mélodramatique de ces en-

Digitized by Google

trepreneurs de révolutions, se costumant pour la circonstance comme s'il s'agissait de paraître dans *Fra Diavolo* ou dans *Robert*, *chef de brigands*, jouant l'unique pièce de leur répertoire sur des tréteaux faits exprès, et avec l'accompagnement obligé; puis, quand le canon menace d'interrompre les acteurs, quand les populations, d'abord fascinées par la mise en scène, commencent à souffrir de la faim, à s'effrayer du sang qui coule et de l'ennemi qui approche, pliant bagage comme les comédiens ambulants plient leur toile de fond et emballent leur vestiaire, et allant porter leur répertoire, leurs oripeaux et leur orchestre dans une ville prochaine, où le même prologue, la même comédie et le même mélodrame amèneront le même dénoûment. M. Henri Blaze n'a donc pas eu, dans le fait, à contraindre ses goûts et ses préférences, à étouffer ses souvenirs, à donner sa démission de poëte et à s'enfermer volontairement dans l'absolutisme et l'immobilisme, pour répondre à nos idées monarchiques. Il lui a suffi de démêler le vrai du faux, la voix de l'écho, le plagiat de l'original et la copie du modèle; il lui a suffi de percer à jour cette première enveloppe de pourpre et de clinquant ramassés dans les carrefours de la poésie et de l'histoire, et de sentir battre au-dessous toutes ces passions mauvaises, destructives, haineuses, dont l'ensemble s'appelle révolution. Puis, une fois en présence de Radetzky, de ses lieutenants, de ses soldats, il a contemplé ces figures honnêtes, loyales, vaillantes; au lieu de ces prétendus ogres sur lesquels nos caricatures avaient jeté leur bave et leur boue comme elles l'avaient fait déjà pour notre général Bugeaud, il a vu ces fronts nobles, sereins, intrépides, dont chaque cicatrice signifiait discipline, autorité, ordre, devoir; et il a compris, il a montré que non-seulement la force était là, mais encore le droit, un droit supérieur à

Digitized by Google

celui des nationalités qui n'ont pas su se défendre, des libertés qui se sont laissé prescrire; le droit d'une société, d'une civilisation qui ne peuvent permettre à des souvenirs ou à des rêves de les bouleverser et de les détruire, et qui ne veulent pas que, sous le pseudonyme d'indépendance, on les mène à la barbarie. C'est là, en effet, qu'eussent fatalement abouti ces entreprises, commencées au milieu des enivrements de l'éloquence, au cliquetis des mots les plus sonores qui puissent exalter les âmes, sous l'harmonieux patronage de tous les héros, de toutes les gloires de la Grèce, de l'Italie antique et de l'Italie du moyen âge. En réalité, le caporal autrichien, cette figure classiquement odieuse au patriotisme et au lyrisme, était plus patriote et plus poétique que tous ces plagiaires de Tyrtée, de Gracchus ou de Démosthènes : car l'un, sous son sévère uniforme et dans sa rigide consigne, était le gardien de cette paix, de cette stabilité sociale, qui est, pour la fortune intellectuelle des peuples comme pour leur richesse matérielle, la première condition de durée et de progrès : les autres, imprudents ou perfides, décrochaient le monde sans avoir la force de le porter, et le lançaient sur une voie fatale où le premier pas se fait sur des fleurs, le second sur des ronces, le dernier sur des décombres : ainsi se vérifiait la belle parole de Donoso Cortès, ce contraste de la barbarie amenée par les idées et repoussée par les armes; contraste qui éclate dans le livre de M. Blaze de Bury, et que j'achèverai d'indiquer en disant que l'ingénieux écrivain a réussi à rester poëte en prenant parti pour Radetzky contre Venise.

L'intérêt de ce livre est-il aujourd'hui amoindri par la nouvelle phase où est entrée l'Europe, et qui, portant sur d'autres points l'émotion publique, semble avoir déplacé et modifié les conditions comme le terrain de la lutte?

Digitized by Google

Franchement, nous ne le croyons pas. Sans doute le premier, le plus complet, le plus impérieux de tous les patriotismes est celui que mettent en jeu les guerres de peuple à peuple, la gloire de nos armes, l'honneur de notre drapeau, l'héroïsme de nos soldats; sentiment immortel qui fait battre le cœur de la patrie dans la poitrine de tous ses enfants. Mais il en est un autre qu'éveillent les temps de révolution et de crise : c'est celui qui unit les défenseurs d'une même idée, d'une même cause, et qui, sans distinction de frontières, de pays et de langage, fait autant de concitoyens qu'il y a d'hommes dévoués à cette cause et à cette idée. Celui-là, nous l'avons tous ressenti pendant ces années sombres et troublées où l'Europe n'était plus divisée en vingt nations différentes, mais en deux camps opposés : l'ordre et l'anarchie, l'autorité et l'insurrection. A cette époque, je l'avoue hautement, nous étions bien plus les compatriotes d'étrangers tels que Radetzky et Windisch-Graetz, que de Français tels que MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin ; de même que ceux-ci fraternisaient beaucoup plus avec Mazzini et Kossuth qu'avec M. de Falloux ou le général Changarnier. Maintenant, si les situations ne sont plus les mêmes, il ne faudrait pourtant pas trop s'y fier. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on, au fond des effusions patriotiques et guerrières de certains organes de la démocratie, moins de souci pour l'éclat de nos victoires que de rancune contre les hommes qui retinrent, il y a sept ans, l'Europe sur le penchant de l'abîme; moins d'enthousiasme pour nos gloires militaires que de secrète espérance de se créer un nouvel enjeu dans une guerre universelle. C'est pourquoi nous ne devons jamais oublier les services rendus par l'Autriche à une cause qui fut celle de la civilisation même, et nous remercions M. Blaze de Bury de nous les rappeler

Digitized by Google

dans un livre à la fois spirituel et sensé, poétique et vrai.

Des idées moins graves et moins actuelles se rattachent à la chronique de ces Kœnigsmark dont il s'est fait le piquant biographe. Si l'on a dit de certains romans qu'ils étaient plus historiques que l'histoire, on peut dire de cette histoire-là qu'elle est plus romanesque que le roman. Quels personnages taillés tout exprès pour la légende et le drame, que ce maréchal Christophe-Jean, cet aventureux Charles Jean, cet élégant Philippe-Christophe, et cette belle Aurore, si séduisante, si spirituelle, si lettrée, mi-partie de la Vallière et de Pompadour, mère de Maurice de Saxe, et tendant au roman moderne la main et la plume que vous savez! Nous connaissons peu de tragédies plus émouvantes que celle des mélancoliques amours de Philippe de Kœnigsmark et de Sophie-Dorothée, la disparition mystérieuse de Philippe, la longue captivité de Sophie, repoussant un pardon qu'elle ne veut ni accorder ni recevoir, préférant sa prison au trône d'Angleterre, où finit par monter son sinistre époux George de Hanovre, et répondant aux grands seigneurs anglais qui viennent la supplier de consentir à être leur reine : « Milords, si je suis coupable, comme on l'a prétendu, je suis indigne d'être votre souveraine; si, au contraire, je suis innocente, c'est alors votre roi qui est indigne d'être mon époux » — Et cette comtesse de Platen, une Roxane en falbalas, une Phèdre mettant du rouge! M. Henri Blaze a peint d'une façon remarquable ce mélange de fougue sensuelle, d'ardeur brutale, d'amoureuse lâcheté, et je voudrais pouvoir citer la page qu'il a écrite sur ces passions perverses, où la bête féroce domine la créature intelligente, où l'amour ressemble à la haine, la haine à l'amour, et qui, après s'être débattues dans la fange, finissent par s'abîmer dans le sang. L'inconvénient d'un pareil sujet, c'est sa richesse

Digitized by Google

même; c'est que le roman y semble tout fait d'avance, et que l'auteur a besoin d'un art d'autant plus difficile qu'il est forcé de se cacher. C'est cet art que je remarque dans les chaudes peintures de M. Blaze de Bury. Il s'est si bien identifié avec ces paradoxales existences, avec ces physionomies originales, que l'on se demande si c'est la magie de son pinceau qui les a rendues si vivantes, ou si c'est leur vie même qui anime et colore ses récits. Pourtant l'impression générale en est triste, et les réflexions que suggèrent ces grâces tachées de vices, ces plaisirs enjolivés de crimes, ne sont pas de nature à réhabiliter une époque qu'on nous accuse parfois de regretter. Quoi! c'étaient là les mœurs des grands et des heureux de ce monde, il y a cent cinquante ans! C'était là l'intérieur des cours, la vie privée des souverains et des princes, l'amusement d'une société polie dont le souvenir lointain fait honte à nos grossièretés et à nos rudesses! Et l'on s'étonne qu'il y ait eu des révolutions! Toutefois, ne déclamons pas trop : imitons l'exquise réserve de M. Henri Blaze, qui se borne à nous indiquer sobrement la moralité de ces histoires dans la manière pitoyable et tragique dont finissent tous ces chercheurs d'aventures, de galanteries et de plaisirs. Aurore, la charmante Aurore, vieillit entre de ruineux procès et de mauvais vers; Charles-Jean s'en va mourir de la peste sur une plage du Péloponèse; Philippe est assassiné par une de ces Armides changée en Furie. Contentons-nous de remarquer que notre siècle, en définitive, vaut mieux que cela, qu'on y fait la guerre et l'amour plus honnêtement, et, pour revenir au double texte qui m'est fourni par M. Henri Blaze, que les Radetzky y réparent les suites des sottises des Kœnigsmark. Me voici de nouveau, en finissant, placé entre les *Récits des Campagnes d'Autriche* et l'*Episode de l'histoire du Hanovre*; me voici

Digitized by Google

encore trouvant des analogies entre ces deux charmants livres. Il en est une, la plus visible de toutes : c'est le talent dont M. Blaze de Bury a fait preuve dans tous les deux; c'est le plaisir égal que j'ai eu à les lire, et à faire de ces deux lectures une causerie.

Digitized by Google

M. POUJOULAT[1]

Dans l'espace d'une année, M. Poujoulat, à force de talent et de droiture, a résolu deux difficultés que nous aurions, avant de le lire, volontiers regardées comme insolubles. Il a consacré un volume à Bossuet, et il a échappé à l'écueil de ce sujet magnifique : la monotonie dans l'admiration et la redite dans l'éloge. Il a écrit un livre sur le cardinal Maury, et il a triomphé des périls de ce sujet compliqué : écrivain catholique et monarchique, il avait à parler d'un homme qui servit et déserta tour à tour la cause de l'Église et de la Royauté ; il avait à faire ressortir les grands services et les grandes qualités de Maury, sans qu'un instinct de panégyriste l'aveuglât un seul moment sur les faiblesses et les torts qui obscurcirent sa gloire et assombrirent sa fin ; il avait à constater ces torts et ces faiblesses, sans que le lecteur, arrivé à la dernière

[1] Le cardinal Maury, sa vie et ses œuvres.

Digitized by Google

page, en gardât d'autre impression que celle d'une leçon salutaire, mêlée de tristesse et de sympathie. Il avait — tâche plus délicate encore! — à se demander si le châtiment de Maury n'avait pas été hors de proportion avec ses fautes, sans que ses convictions royalistes et chrétiennes eussent à souffrir de cette révision et de ce contrôle. En un mot, il fallait que, tout en restant l'historien et presque l'avocat de l'intrépide orateur de la Constituante, il sût extraire de l'ensemble de cette vie, non pas un texte de réflexions chagrines sur l'ingratitude des princes et l'injustice des partis, mais un enseignement grave et fécond, applicable à quiconque aurait envie de transiger avec sa conscience et de chercher la grandeur hors du devoir. Tels étaient les principaux obstacles que rencontrait M. Poujoulat au seuil de cette histoire. Dire qu'il les a surmontés, ce ne serait donner qu'une idée insuffisante de tout ce qu'il y a de solidité, de vérité, d'éloquence, de nouveauté et d'intérêt dans son livre.

Habent sua fata !... Ce que le pöëte latin a dit des ouvrages, pourrait se dire aussi des hommes. Ils ont leur destinée, non-seulement de leur vivant, mais après leur mort; et la postérité, comme les contemporains, n'est pas toujours juste dans la distribution de ses récompenses. Il y a eu, chez le cardinal Maury, de quoi suffire à trois réputations brillantes. Écrivain, sinon de premier ordre, au moins très-remarquable; courageux jusqu'à l'héroïsme en face des plus grands dangers qu'il ait été donné à l'homme de cœur de mesurer et de braver; orateur digne de combattre Mirabeau et de ne pas être vaincu, n'était-ce pas assez pour conquérir une triple palme dans le pays qui prise si haut le courage, le talent d'écrire et le talent de parler? Ajoutez-y les dons de l'improvisateur, la vivacité, la réplique, l'esprit de saillie, le bon mot assaisonné et aiguisé

Digitized by Google

par le péril qui l'inspire, toutes choses qui ont en France une fortune assurée. Ajoutez-y encore ce mérite, si apprécié de notre siècle, d'être parti de bas pour arriver aux premiers rangs, et cela non pas en abaissant les autres, mais en s'élevant soi-même ; ajoutez-y enfin ce contraste piquant comme un paradoxe et imposant comme une vertu, d'un homme nouveau se faisant le champion du vieux monde, et se dévouant à une cause qui n'est pas la sienne, à une partie où il n'a pas d'enjeu : comment, avec tout cela, comprendre qu'une renommée d'apparence et de complexion si vivaces ait été frappée de mort lente et d'atonie, qu'au bout de quarante ans à peine et au milieu d'événements qui devraient rajeunir sa gloire en justifiant ses oracles, le nom de Maury, le souvenir de sa vie et de ses œuvres, ne soit plus qu'une sorte de légende voilée d'ombre, un problème à demi effacé devant lequel on passe indifférent sans en demander le mot ? Qu'a-t-il donc fait pour mériter une telle déchéance? Quelle est donc cette fin coupable contre laquelle de si glorieux commencements n'ont pu prévaloir ? Il a désobéi au Saint-Siége, et accepté, dans l'épiscopat français, une situation rendue équivoque par les anathèmes d'un pape désarmé : hélas ! je voudrais croire mon époque assez orthodoxe pour que ce fût là à ses yeux un crime irrémissible! Il s'est laissé fasciner par le génie de l'Empereur : cette fascination a été subie, pendant plus d'un demi-siècle, par la nation presque tout entière, et on peut dire qu'elle dure encore. Je ne vois rien là qui explique un arrêt aussi rigoureux, une éclipse aussi complète. Suivons donc cet illustre failli sur les pas de son éloquent biographe. Peut-être trouverons-nous, au terme de la route, de quoi changer notre tristesse en joie et notre humiliation en orgueil.

M. Poujoulat nous le montre d'abord sortant de Valréas

Digitized by Google

et de l'échoppe paternelle pour s'acheminer vers Paris, cet irrésistible pôle où tendent sans cesse les imaginations aimantées. Nous revoyons le jeune abbé Maury dans cette classique patache, avec ses deux compagnons de voyage, et ce dialogue devenu célèbre, qui revenait de droit à M. Poujoulat. — « Moi, dit l'un, je veux être médecin du roi. » c'était Portal. — « Moi, dit le second, je deviendrai avocat général, » c'était Treilhard. — « Moi, dit Maury, je deviendrai prédicateur du roi et l'un des quarante de l'Académie française. » — Tous trois, on le sait, réalisèrent ou dépassèrent ce rêve brillant de la vingtième année; mais l'un des trois eut le malheur d'y ajouter un horrible vote; et quand on songe que ce n'est pas celui dont la mort a été la plus triste et la plus abandonnée, quand on se rappelle que Maury, sous le règne du frère de Louis XVI, n'a pu rentrer à l'Académie, et que, plus tard, ni les honneurs ni les éloges académiques n'ont manqué à Treilhard, on revient à l'idée qui domine toute cette histoire, et l'on fait des réflexions mélancoliques sur l'inégalité des justices humaines, plus impitoyables souvent pour les fautes que pour les crimes.

De 1765, époque de son arrivée à Paris, jusqu'à 1789, Maury ne fut qu'homme de lettres et homme du monde; car l'état ecclésiastique se conciliait alors mieux qu'aujourd'hui — heureusement pour aujourd'hui — avec la vie littéraire et mondaine. Sans éprouver le moindre penchant pour les doctrines philosophiques qu'il détesta toujours, il eut pour amis Chamfort, Marmontel et quelques autres satellites de la brillante pléiade de Voltaire. Il concourut avec la Harpe pour ces prix de l'Académie française, que l'on n'obtenait alors qu'à l'aide d'invévitables concessions à l'esprit du moment. Peut-être (pardonnez à mes manies d'analyse) faudrait-il déjà chercher dans ces débuts, ce

Digitized by Google

milieu et cet entourage, l'explication de ce qui manqua plus tard à Maury pour avoir, non pas des croyances et des opinions sincères, mais des principes inflexibles. Il en est de l'atmosphère intellectuelle comme de celle que nous respirons : de même que, dans les temps d'épidémie, ceux qui n'en sont pas atteints en ressentent pourtant les vagues influences, de même, à cette époque de *mal'aria* universelle pour les intelligences et pour les âmes, on devait, tout en lui résistant, en subir involontairement l'action dissolvante et mêler, malgré soi, je ne sais quels germes délétères aux plus salubres aliments de la pensée. On n'est pas impunément le contemporain de la vieillesse de Voltaire. N'était-ce pas aussi en ce même moment d'inquiet et aventureux prélude à des crises prochaines que Jean-Jacques prêchait son code social, qui peut se résumer dans l'amoindrissement des devoirs et l'agrandissement des droits? Figurez-vous Maury, fils d'un artisan, fils de ses œuvres, lancé, pour ses débuts, dans ce monde qui ne croit plus à grand'chose, qui ne croit plus surtout à lui-même : il est jeune, il a du talent, de l'esprit, de l'ardeur ; il est doué de cette force physique et morale, double armure qui, dans les temps difficiles, se complète l'une par l'autre. Il assiste à l'agonie d'une société qui se meurt et qui joue avec sa mort comme avec sa dernière fête. Cette noblesse qu'il doit défendre, il la voit déchirer ses titres ; ce clergé pour qui il doit plaider, il le voit pâlir ou sourire devant les doctrines régnantes, et déserter l'autel et la chaire pour la cour et les salons. Ce roi, dont il essayera d'affermir la couronne, il le voit, faible et bon, plus funeste à l'État par sa faiblesse que par le plus dur despotisme, céder au sentimentalisme philosophique tous les avant-postes de son culte et de son trône. Il en résulte que, plus tard, Maury, même en se dévouant à cette no-

Digitized by Google

blesse, à ce clergé, à cette royauté, éprouvera contre eux ce sentiment bizarre, inavoué, de dépit, de rancune, de dédain, que l'on éprouve en protégeant quelqu'un qui ne se protége pas lui-même. Maintenant placez à sa gauche le scepticisme voltairien, altérant par son seul voisinage ces convictions mêmes qui se révoltent contre lui ; à sa droite, l'individualisme exalté par Rousseau, et prêt à s'exagérer la dette de son parti envers soi, à amoindrir la sienne envers son parti, et vous vous expliquerez peut-être que Maury, armé pour la lutte, ne l'ait pas été pour la persévérance.

M. Poujoulat, avant d'arriver aux deux grandes époques de cette orageuse vie, apprécie et analyse en maître les ouvrages littéraires par lesquels Maury préluda à sa carrière publique. L'*Éloge de Charles V*, l'*Eloge de Fénelon*, le *Panégyrique de saint Vincent de Paul*, le *Panégyrique de saint Louis*, les *Réflexions sur les sermons de Bossuet*, et enfin l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, l'œuvre capitale de Maury, ont inspiré à son historien des pages excellentes, supérieures aux écrits dont il parle, et suffisantes pour les remettre en lumière sans trop les amplifier. Ces appréciations rapides, dont M. Poujoulat n'a voulu faire que l'accessoire de son livre, prouvent une fois de plus combien les études critiques et historiques sont en progrès depuis Maury, et à quel point, dans ce moment transitoire d'oubli de la veille et d'incertitude du lendemain, on connaissait mal ce passé qui allait subir une dernière lutte avant d'acheter, en succombant, le droit d'être mieux jugé. Je l'avoue, Maury, émule plus ou moins heureux de la Harpe, de Chamfort, de Marmontel et de Thomas, auteur d'un ouvrage auquel manquent, malgré de sérieux mérites, cette perfection, cette distinction, cette délicatesse suprêmes, seules capables de

Digitized by Google

faire relire les vieux livres, — m'attire peu et ne me retient pas. Là il représente un art vieilli, une littérature en décadence, une langue qui se répète, quelque chose qui n'est plus classique et qui n'est pas encore nouveau. Patience ! encore un pas, et nous allons entrer, avec Maury, dans un monde où tout sera neuf, le tableau, le cadre, les idées, la langue, la tribune, le public, le spectacle, le succès, la défaite, la passion, l'émotion, le prix du combat. Là, il rencontrera sa part d'originalité véritable; là, il aura l'honneur d'associer son nom et son œuvre à la création d'une nouvelle éloquence, l'éloquence politique et parlementaire.

C'est à l'Assemblée constituante que commencent la vraie grandeur et le vrai rôle de Maury. C'est dans ces débats solennels qu'il apparut avec un éclat, une verve, une énergie incomparables. Cette nature méridionale et ardente, à l'étroit dans les vieux moules du panégyrique et du discours, se sentit à l'aise dans cette chaude et libre atmosphère où tout devait lui servir, même ces côtés rudes et vulgaires qui, relevés par le talent et le courage, produisent aussi leurs effets sur les masses. L'académicien, l'orateur sacré, l'écrivain brillant et disert, devenait athlète, et ce qui domine en Maury, c'est l'athlète, c'est le lutteur : il en a la vigueur, l'agilité, l'haleine, les muscles; il en a les ressources imprévues, les volte-face soudaines, la promptitude à profiter de ses avantages, à se redresser sous les coups, à se roidir sous les étreintes. Il est si bien lutteur, qu'une fois la lutte finie, une fois sorti de l'arène, il ne sait plus que faire de sa force, et, comme les athlètes antiques, dissipe, énerve, change en défaillance et en faiblesse cette force sans emploi. Mais arrêtons-nous à ce moment, le plus beau de sa vie. Aussi bien M. Poujoulat nous en retrace les grandes scènes d'une

Digitized by Google

façon digne de son sujet et de son modèle. Nous recommandons à nos lecteurs, comme un remarquable précis de politique à la fois rétrospective et prophétique, les chapitres où l'éloquent écrivain, racontant à grands traits ces séances mémorables et les questions vitales qui s'y discutaient, nous montre l'abbé Maury sur les bancs de la droite, combattant tour à tour l'aliénation des biens du clergé, le principe de la souveraineté du peuple, le droit de paix et de guerre transféré du souverain à l'Assemblée, l'émission des assignats, la confiscation du comtat Venaissin, la formation d'une haute Cour nationale, la suppression de l'impôt du tabac, toutes mesures révolutionnaires, destructives, fatales, dont pas une ne fut perdue pour ce travail de renversement, de démolition et de ruine commencée par la Constituante et achevée par la Convention. Maury fut alors — et ce sera sa gloire ineffaçable — l'ennemi de la Révolution; ennemi impuissant — car que peut une pierre contre un torrent, une heure contre un siècle, un homme contre un peuple? — mais ennemi vigilant, alerte, intrépide, clairvoyant, infatigable et, dans cette défense du passé, devinant mieux l'avenir que beaucoup de ceux qui l'appelaient de leurs vœux imprudents et de leurs folles espérances; soldat du dernier jour, se mesurant corps à corps avec le géant sans en être ni effrayé ni écrasé; tombant avec honneur et pouvant répéter, lui aussi, cet immortel *si Pergama*... consolation mélancolique de tout généreux défenseur des causes perdues. Le géant, ai-je dit? M. Poujoulat a été naturellement amené à placer Maury en présence de Mirabeau, à les comparer l'un à l'autre, et ce parallèle, dangereux par ses séductions mêmes, comptera parmi les plus belles pages de son livre. Peut-être s'est-il laissé un peu entraîner par ses sympathies pour l'orateur de la droite: peut-

Digitized by Google

être n'est-il pas juste de dire que chez Mirabeau tout est mort avec cette voix, ce geste, cette action oratoire dont rien n'égala l'effrayante puissance, et que, chez Maury, tout survit à l'effet et au succès du moment. Ce qui est positif, c'est que Maury, plus lettré, plus réfléchi, plus savant, plus maître du fond et de la forme, ayant eu, longtemps après la lutte, des années de méditation et de retraite, a pu, à l'aide de sa prodigieuse mémoire, écrire après coup ses discours et les dégager des scories d'une improvisation rapide. Déjà, en 1852, son neveu, M. le chevalier Maury, puisait dans les papiers de son oncle, et publiait, avec un triste à-propos, ce magnifique discours sur la souveraineté du peuple, qui est à lui seul un livre, et qui a fourni à M. Poujoulat une de ses plus attachantes analyses. Il y a eu donc pour Maury, ce qu'il n'y a pas eu pour Mirabeau, ce second travail fait par l'auteur lui-même, ce travail de mémoire, d'achèvement et de refonte, dont Cicéron a donné de si beaux modèles, et dont ne sauraient se passer les discours de tribune pour acquérir une valeur durable, indépendante des circonstances et des passions du moment. Faut-il en conclure que Maury fut supérieur à Mirabeau? Je ne le crois pas; mais, sans insister sur un parallèle où M. Poujoulat n'a rien laissé à dire et très-peu à contredire, ajoutons une remarque qui se rattache à cette mauvaise fortune de Maury auprès de la postérité et de l'histoire. Il n'y a pas une prédiction de Maury qui n'ait été justifiée, pas une promesse de Mirabeau qui n'ait été démentie; et cependant les générations nouvelles, adoptant l'un et rejetant l'autre, ont su plus de gré à celui-ci de ses mensonges qu'à celui-là de ses vérités. C'est que la Révolution n'est pas finie; c'est qu'en se continuant sous diverses formes, elle empêchait de se refroidir cette lave révolutionnaire

Digitized by Google

qui fut le génie de Mirabeau; elle empêchait de s'éclaircir cette vérité monarchique qui fut la foi de Maury. Ainsi l'homme à qui soixante années ont donné raison est moins écouté que celui à qui elles ont donné tort; l'homme dont les prévisions douloureuses vibrent encore dans nos douleurs et nos angoisses semble moins près de nous que celui dont les illusions funestes sont séparées de notre temps par des abîmes de sang, de larmes et de fange.

On sait ce que fut Maury en face des tempêtes de la salle, des huées de la tribune, des insultes et des menaces de la rue; son sang-froid, ses reparties, sa bravoure, ses bons mots, qui le sauvèrent de l'assassinat et de la lanterne. Nous les retrouvons dans l'ouvrage de M. Poujoulat, et ils jettent sur son récit une variété piquante; mais il faut bien arriver, hélas! à la phase de faiblesse et de déchéance : c'est ici surtout que j'admire M. Poujoulat, et que je le propose comme exemple d'impartialité dans la sympathie. Il est sévère comme le devoir, austère comme la conscience; il ne laisse pas un moment fléchir ces grandes lignes qu'il n'est pas plus permis d'assouplir que de briser : et pourtant on sent qu'il plaint Maury, qu'il le trouve trop puni, trop obscurci, en le mesurant à tant d'autres impunités et à tant d'autres renommées. L'art de l'historien ne saurait aller plus loin, ou plutôt ce n'est pas de l'art : c'est la sincérité d'un noble cœur et d'un noble esprit, dominant toutes les habiletés.

Les faiblesses de Maury furent de deux sortes : religieuses et politiques. Évêque de Montefiascone, il se laissa nommer archevêque de Paris et y persista sans être délié vis-à-vis du Saint-Siége, et cela au moment où le pape, proscrit, dépossédé, opprimé, n'ayant plus entre ses mains que les armes spirituelles, n'en avait que plus de droit à l'obéissance et au respect. Ambassadeur des Bourbons

Digitized by Google

exilés auprès de la cour de Rome, il déserta leur cause pour rendre à César un peu plus que ce qui était à César. En d'autres termes, le défenseur de la royauté et du clergé à la Constituante cessa, pour un temps, d'être royaliste et même catholique romain. Ces deux fautes, on le voit, n'en font qu'une et dérivent toutes deux de la même cause : le prestige que l'Empereur exerça sur le cardinal Maury. Ce prestige ne fut pas de la crainte : Maury avait fait ses preuves! Ce fut plutôt une joie profonde et peut-être vengeresse de voir enfin un homme dompter cette Révolution que Maury avait abhorrée. Il avait vu avec douleur, avec colère, Louis XVI perdre, faute d'énergie, sa couronne, son pays, sa vie : et cette âme passionnée dut avoir peine alors à retenir, tout en restant fidèle, bien des anathèmes contre cette faiblesse qui désespérait ses défenseurs. Lorsque parut à ses yeux la force, le pouvoir, l'idée de compression et de puissance, incarnés dans un homme de génie, il dut s'écrier comme le Luther de la tragédie allemande : « Voilà mon idéal! » — Ce n'était plus la royauté, mais c'était la monarchie; ce n'était pas ce qu'il avait aimé, mais c'était le bâillon et les menottes sur ce qu'il avait haï. A défaut de sa conviction, sa passion était satisfaite, et pour les esprits de la trempe de Maury, la conviction est moins puissante que la passion.

En ce qui touche aux désobéissances de Maury à la cour de Rome et à ses torts théologiques, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs au livre de M. Poujoulat, où ces questions de libertés ou plutôt d'oppressions gallicanes sont traitées avec une fermeté et une lucidité vraiment magistrales. Quant à ses faiblesses politiques, on peut leur assigner plusieurs causes : d'abord, nous l'avons dit, la fascination exercée sur lui par le génie de l'Empereur; ensuite M. Poujoulat nous parle avec

Digitized by Google

raison de l'ennui qu'éprouvait Maury dans son diocèse de Montefiascone, de son désir de revenir à Paris, d'y goûter de nouveau les plaisirs de la conversation et de l'esprit. N'oublions pas non plus le mot du cardinal, cité par son biographe : « Les coups de barre ne me font rien, mais les coups d'épingle me mettent aux champs. » — Le plus poignant de ces coups d'épingle, je crois l'avoir trouvé dans une lettre de Louis XVIII, que M. Poujoulat a reproduite, mais sans y attacher, selon moi, assez d'importance. « .... Ce qu'il y a de sûr, écrivait-il à Maury qui lui avait fait part des embarras de sa position, c'est que le roi n'en sera pas plus scandalisé qu'il ne le fut jadis de vous voir porter un ruban *tricolore.* » — Remarquez que cette allusion à un ancien souvenir, au ruban porté par Maury à la fête de la Fédération, supposait chez le prince tout un arriéré de rancunes et d'épigrammes *en dedans*, qui n'avaient pu être désarmées ou effacées ni par l'orateur de la Constituante ni par l'ambassadeur royaliste à Rome. Rappelez-vous ce penchant dont nous parlions tout à l'heure, et qu'avait surexcité Jean-Jacques, à nous exagérer notre valeur personnelle, les services que nous avons rendus, la reconnaissance qu'on nous doit, et dites-moi si ce mot froid et cruel, arrivant à l'heure critique de tentation et d'hésitation, n'était pas fait pour déterminer la défection complète. Ah ! les rois proscrits ou régnants ne savent pas assez combien un mot de trop ou de moins peut attrister la fidélité et refroidir le courage !

Maury fut-il le seul? d'autres plus coupables que lui furent-ils punis aussi cruellement? La déchéance, l'exil, la sévérité du pape qu'il avait concouru à faire élire, l'aversion des princes qu'il avait servis, trois mois et demi de prison dans une humide cellule du fort Saint-Ange, la solitude faite autour de sa vieillesse et de sa mort, l'église

Digitized by Google

dont il portait le titre fermée, contre l'usage, à ses dépouilles mortelles, n'y a-t-il pas là, pour notre siècle de pardons et d'amnisties réciproques, un luxe de châtiment peu proportionné avec la faute? Et pourtant Maury ne murmura pas. Bien différent d'autres superbes qui avaient rendu moins de services et qui ont été plus rebelles, il se résigna, il se soumit, il se réconcilia avec Rome, il accepta sa punition avec une sorte de fatalisme taciturne et chrétien qui ne fut pas sans grandeur. Est-ce à dire que nous songions à l'absoudre? Non, mille fois non : nous avons à tirer de ce sévère spectacle un enseignement plus consolant. Que de fougueux patriotes, de fervents républicains, d'incorruptibles Spartiates, de fanatiques amants de la liberté, jacobins, montagnards, régicides, tribuns, héros de clubs, pourvoyeurs d'échafauds, se sont prosternés plus bas que Maury devant le despotisme armé et couronné, sans qu'on en ait été trop surpris ou trop indigné, sans que la logique révolutionnaire ait paru trop outragée en leur personne, sans que ce changement ait semblé leur coûter une transformation trop radicale, un effort trop douloureux, un trop pénible sacrifice! On eût dit qu'en échangeant le rôle de démagogues contre celui de valets, ils ne faisaient que changer de costume dans un même rôle. Un royaliste, un chrétien, un prêtre, un défenseur éloquent de l'autorité monarchique et religieuse, a eu, après une glorieuse carrière, quelques années de déviation et de faiblesse devant ce même despotisme; et, cette fois, la contradiction a paru si frappante, le changement si monstrueux, la chute si profonde, qu'il n'en a pas fallu davantage pour gâter toute une belle vie, justifier tous les châtiments, abroger toutes les récompenses! Que ce soit là, pour nous, coreligionnaires des premières phases de Maury et juges attristés de la dernière, notre réflexion

Digitized by Google

finale et notre consolation ; et, pour en être mieux édifiés et mieux affermis, relisons le livre où M. Poujoulat a raconté, expliqué, condamné et relevé Maury, comme ces honnêtes femmes qui font de leur indulgence pour la faiblesse un hommage de plus pour la vertu.

Digitized by Google

M. CAMILLE PAGANEL[1]

Avant de commencer, je ferai à M. Camille Paganel deux ou trois petites chicanes. L'histoire est une muse austère; elle s'arrange mal de ces titres à effet qui font merveille sur les affiches de théâtre, et ce *Turks et Chrétiens* semble être mis là tout exprès pour forcer l'attention de ceux que n'allécherait pas suffisamment le nom du héros albanais. En outre, M. Camille Paganel a, selon moi, un peu trop abusé, vis-à-vis des Turcs, des procédés employés jadis par M. Augustin Thierry à l'égard des rois Francs de la première race. Écrire Baïezid au lieu de Bajazet, Muhammed au lieu de Mahomet, Suleïman au lieu de Soliman, Murad au lieu d'Amurat, c'est peut-être plus exact, plus conforme à la véritable orthographe turque; mais cela me déroute, et puis il y a là encore un léger grain de charlatanisme érudit dont M. Paganel n'avait assurément pas

[1] *Histoire de Scanderbeg, ou Turks et chrétiens au quinzième siècle.*

Digitized by Google

besoin pour faire réussir son livre. Enfin, pour épuiser du premier coup ces sottes bagatelles de la porte, je trouve décidément trop de noms propres dans ce volume. Le lecteur est ébloui de cette quantité de lettres majuscules, et au milieu de ces Schkypétars, de ces Sévastocrates, de ces Seldjoukites, de ces Cantacuzènes, de ces Musakis, de ces Malacassites, de ces Matarangos, il nous arrive parfois ce qui advient à Sancho quand il perd le compte de ses chèvres. Les grandes lignes historiques de cette mémorable époque nous échappent et s'embrouillent dans cette masse de syllabes et de consonnances turques, dalmates, épirotes, illyriennes ou albanaises; cette nomenclature exubérante embarrasse la mémoire de ses lacis inextricables.

Ceci posé, redevenons sérieux, ainsi qu'il convient à propos d'un beau sujet et d'un bon ouvrage.

« Si tout à coup, nous dit M. Camille Paganel, après un sommeil de plusieurs siècles, l'héroïque poussière des Hunyade, des Mathias Corvin, des Wladislas, des Capistran, des Constantin Paléologue, des Scanderbeg, des Sobieski, se ranimait; si, rappelés un moment à la vie terrestre, ces intrépides champions de la foi voyaient l'Europe chrétienne marcher en armes au secours de ces mêmes Infidèles perpétuellement combattus par eux, quel ne serait pas d'abord leur étonnement? Une telle croisade ne leur apparaîtrait-elle point comme un rêve inexplicable, comme une mystérieuse illusion de la tombe? »

Ce n'est pas à 1450, mais à 1825, ce n'est pas à quatre siècles, mais à trente ans qu'il nous suffirait de remonter pour trouver le même étonnement, produit par la même cause. Que penseraient, pouvons-nous dire à notre tour, les Chateaubriand, les Foy, les Benjamin Constant, les Fauriel, les Casimir Delavigne (sans compter les survivants), si, réveillés tout à coup du premier sommeil de la tombe,

Digitized by Google

ils assistaient à cette alliance entre la civilisation d'Occident et cet Empire turc qu'ils signalaient, en prose et en vers, comme l'ennemi naturel et permanent des sociétés civilisées et chrétiennes? Que diraient ces défenseurs éloquents de la liberté, de la restauration hellénique, s'ils voyaient aujourd'hui leur glorieuse pupille compter pour si peu dans le grand mouvement européen et être dénoncée comme un embarras, comme une superfétation gênante dans l'ensemble des opérations diplomatiques ou guerrières? Que diraient enfin ces fondateurs, ces ancêtres du libéralisme, du patriotisme moderne, s'ils voyaient leurs héritiers sous bénéfice d'inventaire se faire Turcs pour être meilleurs chrétiens, et manifester leurs sentiments libéraux et patriotiques en tournant le dos aux fils de Miltiade, en tendant la main à ceux de Mahomet? Grande serait leur surprise, et peut-être s'y joindrait-il quelque peu de confusion et de remords, pour avoir fait tant de bruit, tant remué de métaphores et d'hémistiches, tant injurié ces pauvres rois, responsables, comme chacun sait, des crimes de Darius et de Xerxès, le tout sans autre profit que d'être démentis par la génération suivante et de préparer un nouvel exemple de l'instabilité des opinions humaines.

N'exagérons rien pourtant, et n'abusons pas trop de ces surprises. Ces grandes variations qui, d'un siècle à l'autre, déplacent sur la surface du monde les éléments de vie, d'accroissement, de prépondérance, et qui, par contrecoup, nous amènent à protéger les peuples que nous redoutions, à attaquer ceux qui deviennent redoutables, on les retrouve à chaque pas dans l'histoire, et elles entrent dans le dessein général de la Providence. Triste période, après tout, pour les nations, que celle où elles deviennent trop intéressantes, où le sentiment qu'elles inspirent se rapproche de la compassion plus que de la crainte! Il y a

Digitized by Google

quatre cents ans, les Turcs, par la bouche de leur Muhammed et de ses poëtes — il en pensionnait trente, uniquement occupés à chanter ses prouesses — proclamaient leur suprématie sur l'Orient et sur l'Occident; leurs conquêtes s'étendaient du Danube à l'Euphrate, et des extrémités de la Crimée aux confins de la Syrie; quiconque résistait à leur Sultan était écorché vif ou empalé, et les têtes de leurs ennemis ornaient d'horribles festons et de sanglantes arabesques les murs de leurs palais et de leurs forteresses. Aujourd'hui nous avons, comme dit Sganarelle, changé tout cela : les limites de leur empire se sont singulièrement resserrées, et cet empire même, au lieu d'être, comme en 1480, implanté en Europe par la victoire et par la force, semble n'y plus tenir qu'à l'aide de ces vieilles racines qu'on tranche d'un coup de sabre. Ils laissent dépérir toutes leurs belles traditions nationales; ils n'écorchent plus; ils n'empalent plus; ils ne décapitent presque plus; ils portent nos redingotes et nos pantalons, et M. Théophile Gautier, chaque fois qu'il revient de ses pérégrinations orientales, a l'air beacoup plus Turc que les vrais Turcs. Toute raillerie à part, notre civilisation, loin de redouter, comme autrefois, leurs atteintes, s'infiltre dans ce vieux corps, prête, sinon à le dissoudre, au moins à le transformer; et ce ne sera pas, au point de vue social et chrétien, un des moindres résultats de la guerre actuelle, que de repétrir la Turquie en la secourant, et d'en obtenir, au profit de l'Occident et du christianisme, justement les concessions d'idées, de tolérance, de mœurs, de garanties, d'indépendance, que les conquêtes musulmanes du quinzième siécle semblaient anéantir pour jamais. S'il en est ainsi, s'il y a là pour nous, en dehors même des enivrements du triomphe et de la gloire, une noble et consolante perspective, quelle reconnaissance ne devons-nous

Digitized by Google

pas à ces hommes qui, en d'autres temps et à l'apogée de cette puissance maintenant affaiblie, luttèrent vaillamment contre elle, défendirent leur nationalité et leur foi contre ses empiétements formidables, et, en retardant ses progrès, préparèrent son déclin? Et si cette reconnaissance est due aux entreprises collectives, telles que les croisades, si calomniées et si nécessaires, que sera-t-elle, et de quelle admiration ne sera-t-on pas saisi au souvenir de ces héros isolés, qui, sans autre ressource que leur bravoure, avec une poignée d'hommes pour armée et une petite province pour patrie, ont tenu en échec ces géants de l'islamisme, ont brisé contre leurs rochers ou leurs murailles des milliers de ces vagues humaines, et ont été, en certains moments, moins encore les défenseurs de leur pays que de la chrétienté et de l'humanité tout entière? Tel fut, et au premier rang de ceux-là, cet intrépide Scanderbeg, dont M. Camille Paganel nous raconte aujourd'hui l'histoire. Convenons-en, jamais sujet, jamais livre ne répondit mieux aux préoccupations, aux émotions de ce temps-ci : il y répond par ce double à-propos qui réside à la fois dans les similitudes et dans les contrastes. Il fait songer à l'immense distance qui nous sépare de cette époque où les nids d'aigle de l'Albanie devenaient presque le seul rempart de l'Occident menacé, où Constantin Paléologue, succombant sous l'étreinte du colosse ottoman, appelait en vain à sa défense les puissances européennes, où cet insatiable Muhammed, vainqueur de Constantinople, rêvait la conquête de Rome; et, tout ensemble, il explique, par cette distance même et ces différences, comment nous accomplissons aujourd'hui, non pas le contraire, mais l'envers de l'œuvre des Hunyade et des Scanderbeg; car il y a deux manières d'amoindrir un peuple : le vaincre ou le secourir.

Digitized by Google

Pour bien apprécier ce que fut Scanderbeg, il faut étudier, dans les larges tableaux de M. Camille Paganel, les détails de cet isolement qui rendit la tâche du héros albanais à la fois plus glorieuse et plus difficile. Le quinzième siècle, on l'a dit, fut mauvais pour la chrétienté, pour l'esprit du christianisme en Europe. L'admirable phase des Croisades était close, et le souffle qui les avait produites semblait mort ou assoupi. Je ne sais quel dissolvant funeste, précurseur des hérésies et du paganisme de la Renaissance, s'emparait des monarchies catholiques, les repliait sur elles-mêmes au nom d'intérêts restreints ou de passions coupables, et substituait aux grandes inspirations chrétiennes la politique d'intérieur ou les dissidences partielles. Le trône de saint Louis était occupé par Louis XI; celui de saint Édouard allait être sali par Henri VIII. Dans cette période de malaise et de transition, l'humanité n'était plus naïve et croyante, enthousiaste et généreuse; elle n'avait pas encore ces plans, ces idées de prévoyance et d'ensemble qui, dans les sociétés civilisées, remplacent parfois les élans chevaleresques des sociétés primitives, et traduisent le vers célèbre :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

Les papes avaient seuls alors l'intelligence de la situation générale et de l'affreux péril que rapprochait du cœur de l'Europe chaque nouvelle conquête des Turcs. Mais que pouvaient-ils, ces saints et courageux vieillards, gardiens désarmés d'une idée invincible, sinon lever les mains au ciel, et mêler à des anathèmes que leurs ennemis ne redoutaient pas, des bénédictions qui ne suffisaient plus à leurs défenseurs? Il y a, dans le livre de M. Camille Paganel, peu de chapitres plus émouvants et plus pathétiques que celui où il nous montre le vieux pape Pie II, at-

Digitized by Google

teint déjà d'une maladie mortelle, s'acheminant vers les bords de l'Adriatique avec l'espérance d'amener à Scanderbeg des renforts considérables, et rencontrant sur son chemin des bandes de Croisés qui revenaient sur leurs pas; pourquoi? parce qu'ils demandaient bien du service, mais du service avec une solde. « Or, ajoute l'historien, la cour pontificale ne pouvait leur donner que des indulgences. Irrités, se moquant même, tous s'en retournèrent. »

On le voit, ce n'était déjà plus une époque de foi et d'abnégation chevaleresque que celle où Scanderbeg accomplit, avec des moyens si bornés, de si grandes choses, et ajouta un anneau de fer et d'acier à cette chaîne de défenseurs de la Croix qui va de saint Bernard et de Pierre l'Ermite à don Juan d'Autriche et à Sobieski. Son rôle n'en fut que plus noble et sa gloire plus éclatante. Honneur donc à M. Camille Paganel pour avoir si bien ressuscité cette virile et martiale figure, pour l'avoir reprise au passé et nous l'avoir rendue dans toute l'énergie de sa mâle attitude, dans toute la sauvage beauté de son cadre; historique par la place quelle tient dans cette longue lutte entre la chrétienté et l'islamisme; épique par le caractère même de ces guerres, par l'âpreté de ces gorges, de ces pics inaccessibles d'où Scanderbeg foudroyait ses ennemis, par ces défis, ces combats corps à corps, qui rappellent les héros d'Homère, par le souvenir de Pyrrhus et d'Alexandre planant sur ces pittoresques contrées, par la valeur énorme que gardaient encore l'individu, la force physique, au moment d'être détrônés et de céder la place aux combinaisons et aux découvertes de l'intelligence et de l'industrie. Remarquez, en effet, que Scanderbeg tient plutôt de Diomède et d'Ajax que de l'homme de guerre tel qu'on se le représente aujourd'hui. Malgré l'invention récente de la poudre, malgré ces gros canons de l'artillerie turque, qui

Digitized by Google

eussent été formidables s'il n'avait fallu vingt-quatre heures pour les charger et autant pour les pointer, l'essentiel était encore, à cette époque, de savoir fendre un homme en deux d'un coup de cimeterre, d : le soulever tout cuirassé sur son cheval et de le jeter à vingt pas, d'être insensible au froid, au chaud, à la faim, à la fatigue, de sortir d'un évanouissement pour tuer à soi tout seul une cinquantaine de Turcs, et de se trouver, après trois jours de jeûne et trois blessures, aussi frais, aussi dispos qu'après un bon repas et un bon somme. Or, c'était là ce dont Scanderbeg s'acquittait à merveille, et c'est un autre trait original, une autre source d'intérêt de son histoire. Sa vaillance et sa force, le caractère individuel de ses exploits et de ses victoires, non moins que sa foi robuste et la façon dont il fait la guerre, le rattachent à un autre âge, à un temps qui va finir, et dont il résume la séve vigoureuse et chrétienne. Plus tard, il y aura encore des héros, de grands capitaines; il y aura même des généraux intrépides, payant de leur personne au milieu de la mêlée; il n'y aura plus de ces athlètes gigantesques, chrétiens homériques, pour ainsi dire, dépassant de dix coudées les soldats qui les entourent, apparaissant aux ennemis comme l'Archange des batailles, faisant rouler des quartiers de roc, semant, par leur seul aspect, la consternation et l'épouvante, fauchant les têtes d'un revers de leur cimeterre, et s'agenouillant, après la victoire, devant le Dieu des armées. Par la foi qui le soutient, le sentiment qui l'anime, la force surnaturelle qui le sert, Scanderbeg est déjà une exception dans son siècle; il est le dernier de sa race, de cette race héroïque qui n'emportera pas, hélas! avec elle l'art de tuer les hommes, mais qui les tuait toute seule, par elle-même, sans employer ces moyens compliqués et terribles où disparaît l'individualité humaine.

Digitized by Google

héros chrétien, le récit pathétique d'une époque si différente de la nôtre, et qui cependant y ramène par ses analogies comme par ses disparates. Il a voulu nous rappeler de quels moyens la Providence s'était tour à tour servie pour arrêter, retarder, amortir les progrès d'une puissance inquiétante alors pour la chrétienté, redoutée alors comme une ennemie, acceptée aujourd'hui comme un rempart. Dans ce tableau des vicissitudes humaines, des déplacements séculaires de la force et de la prépondérance des empires, dans ce dramatique épisode où interviennent les souvenirs des papes, des croisades, des combats et des épreuves de l'esprit chrétien, menacé par l'islamisme en attendant qu'il le fût par l'hérésie et la Révolution, — mais toujours glorieux, toujours vainqueur, — il a déployé toute la maturité, toute l'élévation d'un esprit sage, désormais dégagé, par l'expérience et l'étude, de ces préventions funestes qui ont si longtemps obscurci les points historiques les plus essentiels du moyen âge et des temps modernes. Dans son *Histoire de Joseph II*, M. Camille Paganel avait encore payé, çà et là, quelque tribut à ces idées, à ces illusions séduisantes. Ici, rien que la vérité et la justice. Avec quelle profonde et intelligente sympathie il nous a parlé des croisades! Quelle respectueuse tendresse pour ces vieux papes, délaissés par les peuples et par les rois, mais ne désespérant jamais de leur cause immortelle! Quel amour, quelle admiration pour ce Scanderbeg, pour ce rude chrétien qui, le vendredi, donnait du poisson à ses soldats, et se confessait avant la bataille! Quelle grandeur dans cette histoire! quelle émotion chez cet historien! Non, il n'y a pas lieu de médire d'une société et d'une littérature où se publient de pareils ouvrages, où de tels hommes se reposent, en écrivant de tels livres, des mécomptes de la vie publique.

Digitized by Google

trente ans. Acceptons-les donc comme légende, si nous nous en méfions comme histoire.

Une légende, ai-je dit? Ce sera là le texte d'une légère critique que j'adresserai, au milieu de bien légitimes éloges, à l'ouvrage de M. Camille Paganel. Il a su varier avec beaucoup d'art une situation un peu monotone : la longue résistance de son héros et ses continuelles victoires. En le lisant, on se passionne pour Scanderbeg, comme, dans un drame bien fait, on s'émeut des périls d'un personnage réduit à ses propres ressources, luttant contre la puissance et le nombre, et se tirant des positions les plus dangereuses à force d'habileté et de courage. Seulement, dans ce sujet où la légende côtoie l'histoire, où tout prête à la couleur locale, paysage, mœurs, costumes, têtes coupées, il me semble que M. Paganel a été un peu trop de son siècle, qu'il a mêlé trop de réflexions sages, raisonnables, modernes, sentimentales, à des faits et gestes qu'il fallait surtout saisir du côté pittoresque. J'aime peu l'école coloriste, et cette méthode impassible qui se complaît à rester froide au milieu de détails horribles, à compter les gouttes de sang, à disséquer les cadavres, plutôt que de consoler l'humanité par quelques pensées généreuses. Pourtant, à travers ces grands coups de sabre, ces hommes fendus en deux, ces magnifiques abatis d'armées turques, ces gens si proprement étranglés, écorchés et empalés, j'ai regretté parfois le beau sang-froid de M. Mérimée en pareille circonstance, de même que ces poétiques Albanais, guerroyant du fond de leurs ravins et du haut de leurs montagnes, m'ont fait songer aux touches hardies, heurtées, éclatantes, qui, chez quelques-uns de nos auteurs, ressemblent à de la peinture écrite. Mais je suis injuste, et l'on ne peut pas tout avoir : M. Camille Paganel a fait ce qu'il a voulu faire : l'intéressante biographie d'un

Digitized by Google

tions, les ramène sans cesse aux grandes vérités fondamentales; qui, sans attaquer les personnes, soit inflexible envers les doctrines; qui, enfin, sans repousser ni maudire toutes les conquêtes du monde moderne, en fixe sévèrement les bornes et n'en accepte que les conséquences légitimes : voilà le fond de résistance, et, pour ainsi dire, la caisse d'amortissement intellectuel que la génération nouvelle doit se hâter de fonder, si elle veut échapper au double malheur d'être abaissée par le positivisme ou ruinée par l'utopie. Nous qui sommes vieux, suspects sans doute d'exagération et de violence auprès des jeunes esprits, nous que d'amères injustices, des accusations irritantes, le spectacle de catastrophes imméritées, d'odieux mensonges triomphalement propagés, des vérités historiques impudemment foulées aux pieds, des leçons douloureuses toujours renouvelées et toujours perdues, ont jetés au delà de ce milieu salutaire dont nous apprécions les mérites, nous pouvons du moins y applaudir et l'indiquer du geste à ceux qui viennent après nous : heureux et facile enseignement, quand on peut joindre l'exemple au précepte, et choisir comme types de ce nouveau groupe, destiné à modérer nos colères, à relever nos lassitudes, à profiter de nos fautes, à rallier à soi les intelligences droites, des écrivains tels que M. Caro, des livres tels que ses *Études morales sur le temps présent!*

En regard de M. Caro et de son ouvrage, je place M. Louis Ratisbonne et ses *Impressions littéraires*, non pas précisément comme contraste, mais comme nuance, comme *centre gauche*, et pour montrer comment, avec un vrai talent, un style aimable, un goût délicat, on peut écrire un volume de critique et le remplir de jolies pages, sans unité, sans fixité de principes et de doctrines, sans un seul de ces fils conducteurs qui guident le lecteur à travers tant de sujets différents et suppléent à l'harmonie de l'en-

Digitized by Google

semble. MM. Caro et Louis Ratisbonne se sont rencontrés parfois sur le même terrain : tous deux ont parlé de Henri Heine; tous deux se sont occupés de cet immonde livre de l'*Amour*, de cette espèce de Voltaire revomi qu'on appelle Beyle ou Stendhal. Leurs jugements ne sont pas contraires : M. Ratisbonne n'approuve pas ce que blâme M. Caro et ne blâme pas ce qu'il approuve. Et pourtant quelle différence! Chez l'auteur des *Études morales*, tout remonte et se rattache au spiritualisme chrétien, à cette grande et lumineuse doctrine si admirablement française, si intimement liée à la littérature du dix-septième siècle ou plutôt à toutes les bonnes littératures, et qui seule aujourd'hui peut rasséréner les âmes, raffermir les consciences, créer à l'homme actif et pensant un idéal digne de lui, également éloigné des systèmes chimériques et des ivresses industrielles. Soit que M. Caro expose le roman philosophique de M. Jean Reynaud, les rêveries humanitaires de la religion positiviste, l'irréligieuse échauffourée de M. Lanfrey, les essais de moralisation populaire de Williams Channing; soit qu'abordant corps à corps la littérature corruptrice, il attaque le sensualisme littéraire, démolisse l'usurpation posthume de Stendhal, ou, par le plus heureux des rapprochements, place sur la même ligne de fantaisie et de drôlerie l'ornithologie passionnelle de M. Toussenel et l'impiété railleuse de M. Heine, c'est à la clarté du spiritualisme qu'il interroge, fouille, illumine tous ces recoins, toutes ces cachettes des esprits faux et des talents malsains, où il suffit d'introduire un peu de jour pour en montrer le vide et le néant : c'est par d'énergiques bouffées de cet air vivifiant et pur qu'il dissipe les obscurités et assainit les miasmes. Antée retrouvait ses forces en touchant à la terre ; notre jeune et éloquent auteur maintient les siennes en regardant le ciel. Chez M. Ratisbonne, le

Digitized by Google

sentiment spiritualiste et moral n'est pas absent; mais qu'il est timide! comme il a peur de se faire trop voir et de tenir trop de place! C'est à peine s'il se laisse deviner, et encore se déguise-t-il presque constamment sous une uestion de bienséance, de distinction et de goût. Ne craignez pas qu'il flétrisse d'une façon trop rude ou trop absolue une muse libertine, une bouffonnerie sacrilége, une impure fanfaronnade de libertinage ou d'athéisme. Non: si le goût est sauf, si le talent est hors de cause, si la muse est populaire et acceptée par les complaisances mondaines, il s'unira au chœur triomphal et glissera sur tout le reste. Si, au contraire, la décence est violée, si le blasphème est trop manifeste, si un matérialisme brutal gâte les délicatesses et les joies de l'amour, et si, après tout, la poésie et l'art gagnent peu à ces licences, alors les réserves seront plus formelles, la critique plus vive; mais elle ne sera jamais que la critique, le blâme poli d'un scandale inutile ou nuisible au succès littéraire, jamais le cri du cœur, la vibration d'une âme indignée, la grande voix de la conscience humaine outragée dans ses plus intimes, ses plus vivaces profondeurs. C'est que M. Louis Ratisbonne appartient à cette fraction, si ingénieuse d'ailleurs et si distinguée, de la littérature moderne, qui, aussi sévère que nous contre les résultats suprêmes des mauvaises doctrines, s'obstine à rester indulgente envers leurs prémisses, et se croirait humiliée si ses expériences et ses douleurs lui apparaissaient avec le caractère d'une leçon. Chose singulière! on accuse parfois les honnêtes gens d'être très-braves dans les moments de calme, et de se cacher aux heures de crise. Les honnêtes écrivains dont je parle font tout le contraire. Très-courageux, très-accentués dans les jours de péril et d'angoisse, très-empressés alors à courir sur la brèche, à ferrailler contre les monstruosités qu'ils dé-

Digitized by Google

testent, et que renfermaient en germe les hardiesses qu'ils ont caressées, ils reviennent, dès que l'orage est apaisé, à leurs accommodements et à leurs optimismes; et comme ils sont très-spirituels, comme il est très-difficile d'avoir beaucoup d'esprit sans un peu de contentement de soi-même, ils se persuadent volontiers que leur supériorité intellectuelle est la meilleure des défenses ; qu'en dehors de leur brillante pléiade il n'y a, pour le bien, comme pour le mal, qu'exagération, intolérance et fanatisme, et que leur bon sens habile, relevé de toutes les grâces du style et de l'atticisme, peut traiter de puissance à puissance avec les vérités religieuses et morales, acceptant ceci, rejetant cela, marchandant avec ce qui n'admet ni transaction ni réticence, évitant de trop s'avancer à droite, et surtout ne permettant pas qu'on les trouble dans leurs quiétudes et leurs satisfactions littéraires. J'admire ces hommes d'élite, mais je les comprends peu ; moins que je ne comprends M. Lanfrey et ses fureurs juvéniles, M. Michelet et ses haines maniaques, M. Proudhon et ses démolitions radicales: je les comprends peu, et je m'attriste en songeant à tout le bien qu'ils pourraient faire pendant ces intervalles qui séparent nos catastrophes — et qui les expliquent.

Et voyez comme, au point de vue même le plus profane, celui de la valeur littéraire et du succès, cette absence ou cette sourdine de principes bien nets et bien arrêtés a plus d'inconvénients que d'avantages ! On a reproché à nos petits livres, — non sans quelque raison, — de n'être que des recueils d'articles découpés dans des revues ou des journaux, recousus tant bien que mal, et manquant de ce qui est la première condition d'un livre: l'unité, l'ensemble, l'*homogénéité* de plan et d'exécution. Eh bien ! jamais ce défaut ne nous a plus frappé

que dans le volume de M. Ratisbonne. On y lit un article sur M. Béranger à côté d'un article sur Homère ; dix pages sur le *Tableau de Paris*, tout près de huit pages sur Donoso Cortès. Pour que cette extrême variété ne ressemblât pas trop à du bariolage, il eût fallu ou que chaque étude fût plus développée et arrêtât suffisamment le lecteur, ou que ces divers ordres d'idées fussent unis entre eux par une pensée commune et offrissent à l'esprit une sorte de point de repère, remplaçant l'unité de sujets par l'unité de doctrines. Loin de là, M. Ratisbonne n'a rien fait pour éviter qu'on l'accusât d'incohérence ; et comme un malheur n'arrive jamais seul, il a aussi encouru le reproche de légèreté. On peut ne pas partager les opinions du marquis de Valdegamas, ne pas s'associer aux anathèmes soulevés par les erreurs et les fautes de la philosophie : mais, de bonne foi, est-ce assez d'une demi-feuille pour réduire en poudre l'argumentation puissante de ce grand orateur, de ce grand publiciste dont l'Europe catholique a salué le génie, et d'une autre demi-feuille pour établir victorieusement l'avenir de la philosophie française au dix-neuvième siècle? M. Ratisbonne a décidément trop pris au sérieux le précepte de Voltaire : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » Si ce conseil a du bon, il n'est pas moins sage de proportionner le déploiement de ses forces à la gravité de ses sujets et à l'importance de ses adversaires. Mais, à notre tour, n'appuyons pas trop ; relisons quelques fines esquisses où le crayon a couru avec grâce, et rappelons tout bas à l'habile traducteur de Dante, que, quand on a aimé Françoise et Béatrice, il n'est pas permis de trop s'attarder avec Frétillon et Lisette.

En revenant à M. Caro, il me semble que mon horizon se relève et s'agrandit. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera d'avoir fait un livre avec des articles ; grâce à cette pensée

Digitized by Google

puissante, à ce culte du spiritualisme qui le soutient et le guide dans sa marche à travers les aventures de l'esprit contemporain, chacun de ces articles primitifs devient ou plutôt redevient sans effort le chapitre d'un même livre; s'expliquant par ce qui le précède, se complétant par ce qui le suit. Non pas que l'ensemble soit monotone : à Dieu ne plaise! Parler, dans une série d'études, de M. Auguste Comte et de M. Jean Reynaud, de M. Lanfrey et de Stendhal, de Channing et de M. Henri Heine, du grand Être et de M. Toussenel, s'appliquer tour à tour à surprendre sous leurs voiles ou dans leur fange le matérialisme, l'athéisme, le scepticisme, tantôt cyniques et fanfarons, tantôt lyriques et fantasques, tantôt spécieux et romanesques, tantôt passionnés et furibonds, tantôt ridicules et grotesques, c'était s'obliger à varier, en cent façons, à chaque nouvel antagoniste, ses moyens d'attaque et de défense. Rien ne ressemble moins à son exposition du système de M. Comte que sa discussion sur *Terre et Ciel;* à sa vigoureuse sortie contre le sensualisme en littérature que son ironie charmante touchant la *Formule du Gerfaut;* à sa victorieuse polémique contre M. Lanfrey que ses dissections impitoyables des squelettes glacés de *Rouge et Noir* et de la *Chartreuse de Parme :* et sur tout cela, comme pour fondre en masses lumineuses ces aspects différents, un rayon de philosophie, j'allais dire de poésie platonicienne et chrétienne, montant de Sunium et de l'Acropole vers les cimes du Calvaire et baignant de ses splendeurs limpides ces pâles fantômes créés par l'orgueil de l'esprit au profit de la matière : un style souple, élégant, coloré, sympathique, trouvant dans la force et dans la droiture des idées de quoi se renouveler sans cesse, rendre attrayantes les questions les plus arides, et battre ses adversaires avec leurs propres armes; la gravité quand

Digitized by Google

ils sont graves; la moquerie quand ils sont drôles; l'éclat, quand ils sont brillants. Riche et heureuse nature où la sagesse n'exclut pas le charme, où l'imagination achève ce que la raison commence, où la séve, dans ses ardeurs fécondes, se fait moitié chêne et moitié fleur!

Le livre se divise naturellement en deux parts : l'étude philosophique, l'étude littéraire. C'est par la philosophie, on le sait, que M. Caro est arrivé à la littérature; excellent point de départ qui, depuis Descartes jusqu'à M. Cousin, n'a pas trop porté malheur à nos écrivains! Il y a, dans l'observation attentive, dans l'analyse patiente des grands problèmes de l'âme et de la conscience humaines, quand on y apporte un cœur droit et une intelligence ennemie des obscurités, un je ne sais quoi qui élève, épure et assouplit le style, l'habitue à être difficile envers lui-même, à ne pas se contenter des *à peu près*, à ne pas se payer de métaphores et d'images, et qui, s'appliquant plus tard à des sujets plus accessibles, n'a besoin que de s'y teindre de nuances un peu plus vives pour trouver la vraie langue, celle où le sentiment et l'idée ne sont jamais asservis par le mot et la phrase. Trempé à ces sources fortifiantes, — hélas! quand elles ne sont pas mortelles, — l'esprit s'accoutume à prendre en horreur l'*art pour l'art*, la ciselure inutile, tout le clinquant de l'ornementation moderne; il comprend, il accepte cette belle doctrine de M. Cousin, mettant au premier rang, en littérature, les choses écrites sans préoccupation d'écrivain. Puis, retournant aux sujets qui lui sont familiers, il s'arme, contre les pensées mêmes, contre les conceptions bizarres, les systèmes mensongers, les rêveries formulées en dogmes, de cette lumière qu'il a portée au milieu des fouillis et des arabesques du style, de cette haine intelligente que lui inspire le faux dans ses manifestations diverses, dans le

Digitized by Google

fond comme dans la forme. Malheur alors, devant ce nouvel athlète, à ces raisonnements boiteux qui se hissent sur des échasses pour cacher leur infirmité, à ces dialectiques poussives qui appellent le lyrisme au secours de leurs poumons essoufflés, à ces méthodes hypocrites qui ne glorifient l'idée qu'au bénéfice des sens ! Il sait le fort et le faible, il pénètre, il perce à jour tous ces subterfuges des philosophies mauvaises ; il inscrit le *Je te connais, beau masque!* sur le front de tous ces dieux qui sacrifient à l'âme sous le péristyle, et à la chair dans le sanctuaire. Là où nous ne discutons que les surfaces, où nous ne jugeons et ne condamnons le sophisme et l'erreur que d'après notre instinct, nos croyances et ce grain de bon sens accordé aux simples mortels pour les consoler de n'être pas philosophes, il approfondit tout, précise tout, démolit par le détail et par la base ces fragiles échafaudages, dissipe, jusqu'au dernier atome, ces orgueilleuses chimères, et prouve, dans leur langue, aux rêveurs ou aux menteurs qu'ils ont rêvé ou qu'ils ont menti.

Telle est la situation prise par M. Caro, et j'en connais peu de meilleures. J'y insiste un moment, afin de bien marquer les différents postes choisis par les gens assez arriérés pour ne pas croire que la *Formule du Gerfaut*, la métempsycose druidique, la morale des *Bijoux indiscrets* et de la *Pucelle*, et l'ensemble continu des êtres convergents, soient le dernier mot de l'humaine sagesse. La foi du charbonnier, et, par là-dessus, un grand talent, voilà quel est à mes yeux, dans un temps comme le nôtre, l'idéal du défenseur de la vérité. Mais celui-là n'aura forcément qu'un auditoire restreint, et rencontrera sous ses pas des méfiances, des haines, des invectives, des colères, glorieuses pour lui, fâcheuses peut-être au point de vue d'une persuasion plus générale. Aux indifférents, aux

Digitized by Google

tièdes, aux hommes de mauvaise foi ou de faible volonté, il restera toujours la ressource de dire que, pour penser comme lui, il faut se placer au point de vue unique et absolu où il se place, que la querelle n'est pas d'hier, que c'est l'éternelle lutte entre la foi et la raison, l'immobilité du vieux dogme et l'avénement de l'esprit nouveau, la traduction servile des textes et la libre interprétation des symboles. M. Caro, engageant le combat, en modifie les termes, en déplace le terrain. Universitaire, il ne renie pas l'Université; philosophe, il ne maudit pas la philosophie. Seulement, il dit à ses adversaires : Vous prétendez revendiquer les droits de la philosophie contre la religion, de la raison contre la foi, de l'humanité contre l'Église. La question ainsi posée n'est, entre vos mains, que déception et mensonge. Ce n'est pas au nom de l'Église, de la religion et de la foi, mais au nom de la philosophie, de la raison et de l'humanité, que je vous demande compte de vos dissolvantes doctrines. L'humanité, dites-vous! la raison, la philosophie, vous les glorifiez, vous les replacez sur leur trône! — Je vous dis, moi, que vous les dégradez, que vous les outragez, que vous les mettez à néant, vous, jeune révolutionnaire, qui, avec vos grands airs de nouveauté et de jeunesse, ranimez dans son froid sépulcre le scepticisme d'Helvétius et l'athéisme de Lamettrie; vous, vieux rêveur, dont l'Évangile en partie double amalgame un matérialisme sournois avec un mysticisme grotesque; vous, esprit chimérique qui, sous prétexte de régénérer le christianisme, l'immolez sur l'autel de Teutatès, coupez avec la faucille de Velléda la grande tradition chrétienne, et lancez mon âme à travers les étoiles et les siècles, sauf à la perdre au milieu de cette poussière d'astres et d'années; vous tous enfin qui, sous des drapeaux et avec des mots d'ordre différents, accomplissez au fond la même tâche :

la déchéance de l'homme par l'orgueil et par la chair, par le double enivrement de sa nature intelligente et de sa nature sensuelle ; l'abaissement, la négation de l'âme humaine, de la conscience, de toutes les facultés morales qui, ne pouvant se soutenir dans vos sphères impossibles, n'ayant plus ni le lest de la foi, ni le lest de la raison, retomberont fatalement dans les bas-fonds du sensualisme et de la matière, où les attendent, pour achever de les avilir, le cynisme railleur, le caprice effronté, le sarcasme libertin, la réhabilitation du vice, la peinture complaisante de toutes les corruptions sociales, le répertoire, en un mot, des mauvaises littératures, symptôme et châtiment des dégradations volontaires de l'intelligence ; puis, tout au bout, comme le vaudeville après le drame, comme la petite pièce après la grande, les excentriques, les farceurs, les *humoristes* de l'école humanitaire, dansant sur la corde roide du paradoxe, et invitant le public désabusé à se divertir de leurs formules comme les vieilles filles s'amusent avec leurs caniches et leurs canaris. Tel est le plan du beau livre de M. Caro. Ce qu'il y a mis de verve, d'éloquence, de logique, d'ardeur persuasive, de haute et saine raison, de vue supérieure et pénétrante, de talent d'exposition et d'analyse, de grand et beau style s'enroulant autour de l'idée comme une souple draperie autour d'une statue grecque, j'essayerai vainement de vous le dire. Quiconque n'a pas perdu le goût des nobles pensées exprimées dans un noble langage, lira ce livre, et trouvera que mes éloges sont au-dessous de la réalité.

Réjouissons-nous de ce succès, non-seulement parce qu'il honore des doctrines qui nous sont chères et un homme digne de toutes les sympathies, mais encore parce qu'en nous y associant de tout cœur, nous repousserons une accusation injuste. Si les témérités ou les complai-

sances de nos *libres penseurs* ont eu une large part dans nos malheurs et nos périls; si, remontant des effets aux causes, nous avons signalé cette première phase du mal, préludant, dans les idées et les livres, à ses conséquences accablantes, il ne s'ensuit pas que nous déclarions la guerre à l'art de penser et d'écrire, aux joies de l'imagination, aux élégances de l'esprit. Ce serait du vandalisme, et le vandalisme n'est pas chez nous; il est chez ceux que déchaînent, à certaines heures, ces passions, ces sophismes, ces révoltes de l'intelligence et du cœur, ces friandises de sensualité, de libertinage ou d'orgueil, tolérées, protégées, encouragées par la frivolité mondaine ou l'infatuation littéraire. Qu'au milieu de nos déceptions, de nos lassitudes, apparaisse, même sous une bannière un peu différente de la nôtre, un beau talent, un bel ouvrage, nous le saluons avec bonheur, et nous sommes fier du triomphe de cet allié. M. Caro n'a pas été, n'a pas voulu être théologien; il ne s'est pas fait, dans cette polémique, l'interprète de l'Église et de l'orthodoxie. Il sait qu'elles ont d'autres défenseurs, dévoués, fervents, éloquents, illustres; il leur abandonne leur part, et il se borne à la sienne. Philosophe spiritualiste, il relève le gant jeté par les déificateurs de la matière, de quelque nom qu'ils se décorent, et le spiritualisme lui suffit pour les écraser. Il ne va pas plus loin, mais il n'engage rien, et laisse dans son intégrité sacrée ce domaine immortel où il ne croit pas devoir entrer. La philosophie spiritualiste le conduit jusqu'à ces vérités saintes dont elle est, pour ainsi dire, la généreuse avant-garde. Là il s'arrête, et leur livre ce flambeau qui lui a servi à dissiper les erreurs humaines, qui leur sert à illuminer les hauteurs célestes.

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Dans ces limites, la philosophie n'a rien qui puisse effrayer les consciences les plus ombrageuses; et si les grands docteurs catholiques du dix-septième siècle pouvaient nous donner aujourd'hui du fond de leur tombe un dernier conseil, ce ne serait pas l'école de Platon, de Descartes ou de Malebranche qu'ils redouteraient pour nous.

Digitized by Google

M. GUILLAUME GUIZOT[1]

Le début littéraire du fils d'un homme illustre a toujours quelque chose d'un peu inquiétant; on éprouve à son sujet deux sortes de crainte: d'abord, que la gloire paternelle ait donné le change au jeune débutant et lui ait fait prendre pour une aptitude ou une vocation personnelle ce qui pourrait n'être qu'une émulation filiale, inspirée par un admirable exemple; ensuite, qu'une éducation trop forte, trop brillante, trop chauffée à toute vapeur, ait amené une de ces floraisons hâtives qui compromettent les moissons prochaines. Eh bien! ce qui m'étonne, me charme et me rassure dans le *Ménandre* de M. Guillaume Guizot, dans ce livre écrit par un homme si jeune, héritier d'un si grand nom, ce n'est pas la variété des connaissances, l'éclat d'un style déjà formé, la justesse et la profondeur des traits d'observation morale,

[1] *Ménandre.*

Digitized by Google

la richesse et la multiplicité des citations, la surabondance des matérieux amassés pour bâtir son premier édifice : tout cela, dans le milieu où a grandi M. Guillaume Guizot, pouvait s'acquérir à l'aide d'un esprit studieux, d'un travail patient, d'un regard attentif et d'une oreille fine. Non ; ce que j'aime à signaler tout d'abord comme un des traits distinctifs de cet ouvrage, c'est qu'il est très-individuel malgré le nom qui le signe, et très-jeune malgré la science dont il est plein ; c'est qu'après avoir lu cette restauration érudite d'une œuvre et d'une époque, cette interprétation ingénieuse de ce que nous savons de la société grecque par ce qui nous reste de la comédie de Ménandre, et de ce qui nous reste de cette comédie par ce que nous savons de cette société, on se figure très-bien que l'auteur ait pu garder toute la fraîcheur, toute la vivacité, toute la jeunesse de ses vingt ans, qu'il n'y ait chez lui rien de hâté ni d'imité, mais seulement l'expansion charmante d'une intelligence heureuse de savoir pour pouvoir dire, comme les bons riches sont heureux de posséder pour pouvoir donner. « Écrivain précoce et aussitôt connu, nous dit M. Guillaume Guizot en parlant de Ménandre, il avait déjà besoin de se défendre quand ceux de son âge en étaient encore aux préparations silencieuses et cachées, ou ne rencontraient du moins qu'indulgence et encouragement. Avant même qu'il eût franchi cette période de la vie où les jeunes gens ne font qu'apprendre, il passait déjà pour un homme d'un grand savoir, ce qui avait soulevé contre lui beaucoup de jalousie parmi ses concitoyens. » — A part la jalousie des concitoyens et la nécessité de se défendre, que M. Guillaume Guizot ne connaît pas encore, et qui d'ailleurs — une voix chérie peut le lui dire — ne font qu'affermir et illustrer les beaux génies et les nobles âmes, ne pourrait-on pas lui appliquer

Digitized by Google

à lui-même ce qu'il dit là de son héros? Oui, un écrivain précoce et aussitôt connu, passant déjà, et à juste titre, pour un homme d'un grand savoir à l'âge où nous commencions à étudier le *Droit romain*, et, avec cela, une nature aimable, avenante, aisément amusée, un disciple de Platon jouant sous les platanes après la leçon finie, le contraire d'un savant en *us* avec tous les us d'un savant, voilà l'auteur de *Ménandre* tel que je me l'imagine en présence de son livre et de son acte de naissance.

L'Académie française, on le sait, avait mis au concours cette étude historique et littéraire sur la comédie de Ménandre, et le prix avait été partagé entre un écolier et un doyen, entre M. Guillaume Guizot, à peine sorti des bancs du collége, et M. Benoît, de la Faculté des lettres de Nancy. Le sujet était bien choisi : nous comprenons qu'il ait tenté l'Académie et souri à M. Guillaume Guizot. Il sollicite à la fois l'érudition et la conjecture, l'imagination et la mémoire ; alliance moins rare qu'on ne le suppose, car il n'y a pas d'érudition possible sans beaucoup d'imagination ! Un poëte grec, de mille ans moins ancien qu'Homère, dominant la dernière phase de la comédie grecque, voisin déjà ou du moins précurseur de cette comédie moderne qui, dans sa plus complète expression, s'appellera Molière, cité, avec un concert d'éloges, par les maîtres de la critique et même par les Pères de l'Église, par Plutarque, Quintilien et saint Jérôme, disparaît, non pas dans le grande cataclysme de l'invasion barbare, non pas sous la torche incendiaire de ce calife illettré qui aurait tant à faire aujourd'hui, mais à la fin de la triste dynastie des empereurs byzantins, dans l'obscur *auto-da-fé* de quelque patriarche inconnu; — et cela à l'avant-veille de Guttenberg, peu de temps avant cette invention merveilleuse qui a propagé tant de sottises, et qui eût pour jamais sauvé du

naufrage la muse charmante du *Flatteur* et du *Fils supposé*. Ce poëte, c'est Ménandre : des cent cinq comédies qu'il a écrites, que reste-t-il ? des fragments épars, pas même des fragments, la poussière d'un marbre brisé, comme a si bien dit M. Villemain ; les passages cités par ses panégyristes et ses détracteurs à l'appui de leurs louanges ou de leurs censures ; ici une moitié de scène ; là un morceau de dialogue ; ailleurs une pensée, un distique, un vers, un hémistiche. Un nom et quelques lignes perdues dans des milliers de volumes qu'il faut lire pour retrouver ces miettes d'or !. Jamais la gloire humaine ne se révéla sous un aspect plus mélancolique à la fois et plus consolant ; jamais son néant et sa grandeur ne s'unirent dans un plus remarquable symbole. Ce n'est rien, ce nom, cette poussière qui survit à la destruction de tout le reste : et cependant, c'est encore assez pour traverser les âges, pour que, deux mille ans plus tard, dans une civilisation nouvelle, au milieu d'autres monuments, dans la patrie du plus incomparable des successeurs de Ménandre, ce nom ravive le souvenir d'une société et d'un art, et pour que le contemporain d'Alexandre porte bonheur au fils de l'historien de Cromwell !

On comprend maintenant ce que pouvait et ce que devait être cette étude. Il s'agissait moins d'expliquer Ménandre que de le reconstruire, moins de l'admirer que de le deviner ; il s'agissait surtout de refaire, à l'aide d'une induction attentive et pénétrante, le monde où il avait vécu, les mœurs qu'il avait décrites, la société qui l'avait inspiré et applaudi, le siècle ou plutôt le moment dont ses pièces portaient l'empreinte ; si bien que chacun pût dire à la suite de ces conjectures positives comme des trouvailles, et de ces recherches ingénieuses comme des hypothèses : L'époque de Ménandre étant donnée, voilà ce qu'a

dû être sa comédie ; étant donnée la comédie de Ménandre, voilà ce qu'a dû être son temps. M. Guillaume Guizot s'est bien acquitté de cette tâche. Il a démêlé tout le parti qu'un esprit nourri des meilleurs sucs de la littérature antique pouvait tirer d'un point de critique et d'histoire qui avait à la fois à s'éclairer de son voisinage et à y répandre la clarté. Il s'est souvenu que le vrai savant, comme le véritable avocat, n'était pas celui qui embrouillait ses causes, mais celui qui les simplifiait, et que, bien différent du génie allemand qui excelle à laisser inintelligible ce qu'il est le seul à comprendre, le génie français aime à rendre accessible à tous ce qu'il est le premier à pénétrer. Notre aimable auteur nous montre, au début de son ouvrage, la statue de Ménandre, telle qu'il l'a vue au Musée du Vatican ; statue au repos, qu'il détaille en artiste avant de l'interpréter en penseur, et qui, nous dit-il, nous représente, non plus, comme celles qui sont debout, le moment, la fin ou l'attente de l'action, mais, comme les statues assises, le calme attentif, la solitude studieuse, les graves entretiens, l'observation patiente, les sérieux travaux où l'esprit seul est en mouvement. Cette figure, si heureusement placée au péristyle d'un livre qu'elle semble ouvrir au lecteur, nous la retrouvons à chaque page ; seulement, elle n'est plus assise : M. Guillaume Guizot l'anime ; il la fait marcher et vivre, en lui rendant le sol qu'elle a foulé, la langue qu'elle a parlée, les personnages qu'elle a coudoyés, les rivaux qu'elle a combattus, le public qu'elle a charmé, l'air qu'elle a respiré. Le mouvement et la vie, en un sujet deux fois immobile et deux fois mort, puisque la seconde vie des poëtes c'est leur œuvre, et que l'œuvre n'existait plus ! Voilà ce qui recommande aux gens du monde, tout comme aux savants, le *Ménandre* de M. Guillaume Guizot.

Digitized by Google

Écrivant pour les gens du monde, et ayant peu d'espoir d'être embrassé pour l'amour du grec, je dois me borner à signaler, non pas ce que j'aurais l'air d'enseigner à propos de ce livre, mais ce que j'ai appris en le lisant. Pour les lecteurs superficiels, Ménandre était tout simplement l'émule d'Aristophane ; émule moins heureux, puisqu'il reste d'Aristophane à peu près deux volumes, et qu'on formerait à peu près trente pages de ce qui reste de Ménandre. C'est tout au plus si nous savions en outre, quand nous étions très-forts, que Ménandre avait été moins rude, moins personnel, moins agressif, moins fantasque qu'Aristophane ; qu'il s'était attaché à ramener la comédie à une observation plus philosophique que politique, plus générale qu'individuelle ; en un mot, qu'Aristophane avait été surtout un poëte satirique, et Ménandre un poëte comique. Rien de plus exact, à coup sûr, mais aussi rien de plus insuffisant. Entre Aristophane et Ménandre, il y a eu des mondes, il y a eu la transformation tout entière d'une civilisation, d'un gouvernement, d'une littérature et d'un théâtre : il y a eu Athènes passant de l'activité orageuse et féconde, de la prépondérance politique et guerrière, de la liberté énergique et absolue, qui marquèrent sa grande époque, à ce calme mêlé de désabusement et de lassitude, à cette situation adoucie, mais amoindrie, à cette liberté restreinte par l'influence et la suprématie macédoniennes, qui suivirent pour elle la guerre du Péloponèse, la bataille de Chéronée, les victoires de Philippe et les conquêtes d'Alexandre. De là trois phases distinctes dans la société et dans la comédie. La première, victorieuse, remuante, démocratique, avec tous les enthousiasmes et tous les emportements d'un peuple libre, d'un peuple souverain, gardien jaloux de sa liberté et de sa puissance comme un avare de ses trésors, contrôlant ses grands hommes, suspectant ses

Digitized by Google

penseurs, impitoyable envers tout ce qui menaçait l'intégrité de ses traditions et de ses croyances, et livrant en pâture à la comédie tous les incidents, tous les héros et toutes les scènes de cette vie publique, théâtre permanent de ses agitations, de ses caprices et de ses grandeurs. C'est à cette phase que répond la comédie ancienne, la comédie de la vie publique, celle d'Aristophane; comédie à laquelle on ne trouve d'équivalent ou d'analogue dans les temps modernes, qu'en la comparant à la presse, aux moments de ses plus triomphantes licences, à une presse gigantesque, fonctionnant devant une foule ardente, et en un grec qui bravait, lui aussi, l'honnêteté dans les mots. Puis vient la période mixte, transitoire, celle où les Athéniens, affaiblis par la guerre du Péloponèse, désabusés de leur liberté, inquiets de leur repos, gardant, comme les peuples déchus ou approchant de leur déchéance, l'orgueil de leur grandeur sans en maintenir la foi, ne ressentent plus ces passions, ces ardeurs, ces colères, ces méfiances, nécessaires pour comprendre la comédie politique et pour l'applaudir, et demandent qu'on leur présente d'autres images, d'autres sujets d'amusement et de malice. C'est l'époque de la comédie moyenne, celle d'Antiphane, d'Epicrate et d'Eubulus, la comédie, « non plus de la vie publique, mais de la vie en public, » placée à égale distance de l'*agora* et du foyer domestique, trop étrangère déjà aux grandes émotions nationales pour en chercher au théâtre le commentaire ou le reflet, trop extérieure encore pour que la vie privée s'y recueille et y offre au poëte comique ses personnages, ses sentiments et ses caractères. Cette distinction, développée par M. Guillaume Guizot dans des pages qu'on peut citer comme des modèles d'érudition attrayante, nous conduit à la troisième phase, celle de la comédie nouvelle, de la comédie de Ménandre.

La comédie moyenne, forcée de se borner à un monde qui n'était, pour ainsi dire, que la surface des deux grands milieux de la société humaine, n'avait eu à peindre que ce qui se passait au dehors, sous les yeux de tous, mais sans caractère patriotique ou populaire, les distractions sans conséquence d'un peuple habitué à sortir de chez soi et conservant, à défaut de vie publique, la flânerie politique. C'est avec l'avénement de la vie privée dans les mœurs athéniennes que se rencontre la comédie nouvelle, celle de Ménandre. La liberté était morte ou à peu près : la force et la gloire des armes avaient passé ailleurs, en Macédoine où, malgré Démosthènes, avaient fini par s'absorber le génie et la fortune de la Grèce. « Un gouvernement aristocratique, appuyé par une garnison macédonienne, nous dit M. Guillaume Guizot, avait remplacé dans Athènes le gouvernement de la démocratie. » Pourtant l'activité naturelle à l'esprit athénien accepta plutôt une transformation qu'une déchéance ; le citoyen se désistant, l'homme s'approfondit davantage. La civilisation, la prospérité, le progrès, se portèrent sur d'autres points; la société se consola de ses mécomptes extérieurs en devenant plus intime, en se développant au dedans, dans la maison, dans la famille, et mieux encore dans ces phénomènes de l'âme qui forment la vie morale et le vrai domaine de la comédie. Telle fut l'époque, telle fut la comédie de Ménandre : je laisse encore parler M. Guillaume Guizot ; on ne se lasserait pas de cet enseignement si clair et si fécond : « Être des moralistes et peindre la vie privée, nous dit-il, étudier l'âme humaine en elle-même et dans l'intimité où elle se montre le plus librement et le plus à nu, telle fut l'originalité des poëtes de la comédie nouvelle. Qu'il nous suffise de le dire ici sans nous étendre davantage ; c'est d'ailleurs un genre de comédie qui n'a pas

Digitized by Google

besoin d'être expliqué pour être compris : il vit encore et se perpétue sur le théâtre moderne. Aristophane et Antiphane nous dépaysent ; leur art dramatique n'est plus le nôtre ; leur verve, et cette curiosité qui fait les voyageurs, nous entraînent dans le monde étranger où ils vivent ; mais on n'y peut pénétrer qu'en se faisant leur concitoyen. Ménandre, au contraire, semble venir à nous de lui-même ; il nous appartient en quelque sorte ; nous l'abordons et pouvons causer avec lui plus familièrement, parce que son art est plus voisin de l'art français ; et, pour tout dire, si nous pouvions, comme Fénelon, ressusciter les morts illustres et les engager dans de longs entretiens où ils se jugent les uns les autres, si nous mettions en face Aristophane, Antiphane, Ménandre et Molière, nous chercherions à représenter, dans ce dialogue que nous supposons, les trois poëtes grecs reconnaissant avec un égal respect le génie de notre poëte ; mais Aristophane et Antiphane auraient besoin de se faire expliquer la société que peint Molière, et, de leurs propres comédies, de leur genre à eux, ils ne pourraient s'empêcher de regretter bien des choses : Ménandre entrerait tout de suite dans l'intelligence de la vie de Chrysale, d'Argan et d'Harpagon, et il ne trouverait qu'à admirer et à envier. »

J'ai choisi cette page entre cent autres non moins remarquables, d'abord parce qu'elle nous ouvre un aperçu sur l'ensemble du travail de M. Guillaume Guizot qui part de là pour retrouver tous les types de la comédie de Ménandre : — l'esclave, le pauvre, le parasite, le père de famille, le mari, la femme, la courtisane ; — ensuite parce qu'elle nous donne une idée de sa manière, de l'inspiration générale de son œuvre, de sa tendance à rapprocher son sujet de nous pour nous y intéresser davantage. La mauvaise érudition, celle qu'on pourrait appeler l'érudi-

Digitized by Google

tion vieille, ne néglige rien pour éloigner autant que possible les choses dont elle parle. Il lui semble toujours que, plus elle met de distance entre notre regard et l'objet de son étude, plus elle nous prouve qu'entre cet objet et nous il y a des abîmes de temps et d'espace, et pas un lien, pas un point de contact et d'analogie, plus aussi elle a eu de mérite à découvrir, à pénétrer et à faire sien ce qui ne peut être connu de personne ni comparé à rien. La jeune science, celle que M. Guillaume Guizot personnifie avec tant de grâce, n'a pas de ces pruderies ni de ces raffinements d'archaïsme. Ce qu'elle découvre et ce qu'elle sait ne lui paraît jamais mieux et plus utilement mis en lumière que lorsqu'elle nous l'a fait toucher de la main, quand elle nous l'a représenté, non pas comme un dépôt sacré et secret que quelques initiés se transmettent, mais comme un héritage que chaque génération peut monnayer à sa guise et faire valoir à son profit. Pour elle, l'homme est toujours l'homme, avec les mêmes passions et les mêmes mobiles; la société, sous des surfaces changeantes, cache la même somme de vertus et de vices, des caractères analogues déployés sous des influences semblables. Les différences même qui passent pour les plus radicales, pourraient bien, en y regardant de près, perdre un peu de leur importance : les civilisations passées et présentes amenant des résultats pareils, la comédie qu'elles font naître et qu'elles nourrissent, peut se ressembler aussi d'âge en âge, et entre celle d'il y a vingt-deux siècles et celle d'il y a deux cents ans, entre Ménandre et Molière il n'existe qu'une nuance de perfection et de génie. Ai-je besoin de faire ressortir tout ce que cette méthode a d'attrayant, de sympathique et d'*humain*, dans le sens du vers immortel de Térence? Mais elle a aussi son danger, et c'est là-dessus que j'adresserai à M. Guillaume Guizot la seule

Digitized by Google

objection générale qui puisse être soulevée à propos de son livre. Nous exagérons, je veux bien le croire, en supposant que le mariage et l'épouse n'étaient pas du tout chez les Grecs ce qu'ils sont devenus dans la société chrétienne; que la femme mariée, dans l'Athènes de Ménandre comme dans celle d'Aristophane, était réduite à une sorte d'ilotisme honoré, de réclusion intérieure, de partage inintelligent des travaux et des devoirs de la vie matérielle, et que le citoyen, l'artiste, l'homme d'esprit, le philosophe, allaient officiellement chercher ailleurs, chez les hétaïres ou courtisanes, les plaisirs de l'intelligence, de l'art, de la conversation élégante, spirituelle et raffinée. Je conviens que M. Guillaume Guizot, tout en ennoblissant un peu trop, selon moi, l'amour chez les anciens, tout en attribuant au mariage païen un charme, une dignité, une égalité morale qu'il n'avait pas, tout en amoindrissant le rôle de la courtisane au profit de la femme légitime, rappelle pourtant qu'il y a loin de là à l'amour chrétien, au mariage chrétien, à l'héroïne chrétienne, à cette régénération de toutes les sources du cœur que le christianisme a apportée aux hommes, et qui, passant de la religion dans la société et de la société dans l'art, a eu sa plus noble expression dans les tragédies de Corneille. Je le reconnais, et cependant je trouve qu'il n'en a pas dit assez, qu'il n'a pas assez marqué cette différence, que dis-je? cette révolution totale, la plus immense, la plus complète qui ait transformé, bouleversé et repétri le monde. Pour le lecteur inattentif, il semblerait presque que, la comédie de Ménandre étant purement et simplement la sœur aînée de celle de Molière, les mœurs que cette comédie a peintes, les institutions auxquelles ces mœurs se rattachaient, les personnages et les caractères qui en étaient l'explication vivante, n'ont eu qu'à mar-

Digitized by Google

cher avec les siècles, à suivre les variations extérieures de mode et de costume pour débarquer un beau matin en plein règne de Louis XIV, échanger le manteau de laine contre l'habit brodé et s'appeler Arnolphe ou Scapin au lieu de Struthias ou de Dave. Cette erreur d'optique, que M. Guillaume Guizot n'a pas partagée, mais que quelques-uns de ses chapitres favorisent, date de loin, et il faudrait, pour en bien déterminer les causes, toute une digression qui ne serait pas comique, et qui, par conséquent, nous mènerait loin de Ménandre. Si j'osais, voici comment j'essayerais de la résumer en quelques lignes : La civilisation des Grecs, qui a produit des merveilles d'élégance, nous donne le change sur leurs institutions et leurs mœurs, qui n'étaient que la traduction terrestre de leur mythologie, c'est-à-dire le libertinage et la licence organisés et consacrés. D'autre part, la rudesse et l'obscurité du moyen âge, qui n'était que la barbarie domptée peu à peu et assouplie par le christianisme, nous donne le change sur la pureté, l'élévation, la délicatesse des lois morales inaugurées par le christianisme. En Grèce, pour tout dire, la beauté de la forme nous trompe sur la grossièreté du fond; au moyen âge, la beauté du fond disparaît sous la grossièreté de la forme. Plus tard, quand le moyen âge se civilise, quand il s'apprête à tirer de lui-même sa poésie, son art, sa littérature, sa politesse, son élégance, le paganisme est là, qui lui revient par l'émigration byzantine, par les prodiges de l'imprimerie, par les travaux des couvents, par les recherches et les préférences des lettrés. Il nous apporte ses trésors, ses modèles, ses chefs-d'œuvre : si bien que le malentendu et la méprise se continuent sous un aspect nouveau, que le moyen âge chrétien, qui a abouti à cette renaissance néo-païenne, reste chargé à nos yeux de sa barbarie, de ses ténèbres primitives, comme

Digitized by Google

d'un mal inhérent à sa nature, et que ce paganisme rajeuni dont la restauration se rencontre avec notre retour aux plaisirs délicats, en a les honneurs, et demeure, pour bien des gens, le dépositaire attitré de toute culture intellectuelle et littéraire. Il usurpe, en un mot, sur la civilisation chrétienne ce que celle-ci allait conquérir et posséder par la seule force des choses, par la seule marche du temps. Voilà qui explique comment, à toutes les époques et sans y entendre malice, il y a eu des hommes, chrétiens par l'âme et par le cœur, païens par l'intelligence et par le goût; comment, en rapprochant de notre temps un épisode de la société et de la comédie grecques, on peut être à son insu dupe de cette illusion d'optique et de ce mirage, et comment il peut arriver, non pas qu'on méconnaisse, mais qu'on néglige de mesurer avec assez d'insistance et d'ampleur ces distances profondes, ces océans sans bornes, ces immensités qui séparent le monde du polythéisme du monde de l'Évangile. Je ne dirai pas que M. Guillaume Guizot a été un peu trop païen en nous parlant de Ménandre, mais plutôt qu'il l'a fait un peu trop chrétien pour nous le faire mieux comprendre et aimer davantage.

Ce sera là ma seule critique, et le défaut que je signale tient bien plus à notre éducation et à l'air classique que nous respirons tous, qu'au penchant ou à l'erreur volontaire de ce jeune et charmant esprit. En revanche et pour être juste, combien ne faudrait-il pas rappeler de traits piquants, de pensées fines, de vives images, d'heureux rapprochements auxquels des juges plus compétents que nous ont déjà rendu hommage? Au risque de déplaire à M. Guillaume Guizot et de manquer de respect à l'antiquité, à Ménandre et à son biographe, j'ai bien envie de dire que ce livre est aussi amusant qu'instructif, qu'il était im-

Digitized by Google

possible de rendre la science plus aimable, plus facile et plus familière. Tel qu'il est, avec sa richesse acquise et ses agréments naturels, ce *Ménandre*, fût-il signé d'un nom obscur, et sans aucune présomption de progrès, d'étude et de travail ultérieurs, serait plus qu'une promesse et plus qu'une espérance. Que ne doit-on pas attendre d'un auteur de vingt ans, qui commence avec un tel succès sous de tels auspices, et qui, sans vouloir sortir encore du rang des disciples, sait, pense et écrit comme les maîtres?

Digitized by Google

M. CORNELIS DE WITT[1]

Je ne veux pas séparer, dans la série de mes rapides esquisses, ces deux œuvres fraternelles, *Ménandre* et *Washington*, si différentes par le sujet, mais unies par de si précieuses affinités. Je pourrais même remarquer, si j'avais le goût du paradoxe, que, malgré toutes leurs différences de héros et d'époque, de mœurs et de costume, ces deux livres se ressemblent au moins en un point : que, pour nous, Français de 1856, les vertus du patriote américain, comme les comédies du poëte grec, ne sont plus guère connues que par leur titre, et que, pour retrouver le sentiment qui inspira Washington comme pour reconstruire la société que peignit Ménandre, il faudra bientôt avoir recours à l'induction conjecturale et à l'étude archéologique. Mais, sans me perdre dans ces subtilités ou dans ces malices, j'aime mieux dire que la vraie ressem-

[1] *Washington.*

Digitized by Google

blance du *Ménandre* de M. Guillaume Guizot et du *Washington* de M. Cornélis de Witt, c'est leur parenté ; c'est d'être nés le même jour, sous le même toit, encouragés par le même exemple et protégés par le même nom. Pour le *Washington*, la filiation est plus évidente encore : la notice historique de M. Guizot, placée en tête du volume, est là pour nous rappeler, si nous étions tentés de l'oublier, quel a été le point de départ de M. de Witt, à quelle source il a puisé, quelle magistrale esquisse il a voulu continuer et compléter. De l'aveu même des plus indifférents, l'*Étude sur Washington* de M. Guizot est une des plus grandes choses qu'il ait écrites, et on se souvient de l'immense sensation qu'elle produisit quand elle parut pour la première fois. Elle précédait alors la traduction de la *Vie de Washington* et de sa *Correspondance* (*Washington's Writings*), publiés par M. Sparks. Aujourd'hui, elle sert naturellement de préface et d'introductrice à l'ouvrage original de M. de Witt Seize ans se sont écoulés entre les deux publications. Que de sujets de réflexions et de tristesse dans le seul rapprochement de ces deux dates ! En 1839, lorsque M. Guizot esquissait à grands traits cette noble figure de Washington, lorsqu'il nous parlait de ce beau et salutaire spectacle, « un homme vertueux à la tête d'une bonne cause et assurant son triomphe, » lorsqu'il racontait avec une sorte de généreuse envie, mêlée d'espoir et de confiance, les travaux, les luttes, les angoisses, les découragements passagers et le succès final de son héros, on sentait dans son récit comme une vibration lointaine des enthousiasmes qui avaient aidé Washington dans son œuvre patriotique. Sans doute, l'homme d'État aux prises avec les difficultés et les orages de la vie politique dans les pays libres, ne dissimulait ni les douloureuses épreuves par où avait passé le fondateur de la li-

Digitized by Google

berté américaine, ni celles auxquelles doit s'attendre tout pouvoir placé en présence de la démocratie et se donnant pour tâche de la dompter sans l'anéantir ou de la fléchir sans la flatter. En nous faisant remarquer l'éloignement des hommes les plus éminents pour le maniement des affaires dans les sociétés démocratiques, en nous rappelant que Washington, Jefferson, Madison, avaient ardemment aspiré à la retraite, M. Guizot ajoutait, non sans un retour instinctif et peut-être un pressentiment mélancolique : « Comme si, dans cet état social, la tâche du gouvernement était trop dure pour les hommes capables d'en mesurer l'étendue et qui veulent s'en acquitter dignement. » — Et pourtant, dans ces magnifiques pages où les beaux horizons virginiens s'assombrissaient parfois des nuages de notre ciel, il y avait, avec le sentiment de l'obstacle et du péril, du mécompte possible et de la lassitude probable, un sentiment contenu de satisfaction intérieure et de virile espérance. L'auteur ne s'abusait pas sur le mal, mais il croyait au bien, à l'autorité, au triomphe des grandes idées, des hautes intelligences et des nobles cœurs. Pour lui, l'exemple de Washington s'élevait dans l'histoire, non pas comme un reproche ou un contraste, mais plutôt comme une leçon féconde, comme une preuve permanente de ce qu'un homme doit endurer et de ce qu'il peut faire pour le bonheur et la liberté de son pays. C'était là justement l'*à-propos* de l'Étude historique de M. Guizot : un mélange d'encouragement et d'enseignement, offert, sous un régime libéral, dans un moment transitoire, à une société qui a de la peine à se fonder, mais qui peut y parvenir, à un peuple dont on n'est pas sûr, mais dont on ne désespère pas. Quel est aujourd'hui l'*à-propos* du livre de M. Cornélis de Witt? S'il est facile de le deviner, il n'est pas inutile de le dire.

Digitized by Google

Des juges éminents l'ont remercié et loué d'avoir écrit et publié cette histoire de Washington à une époque où bien des esprits se découragent et sont portés à traiter de chimères les généreux élans du patriotisme. Nous aussi, nous aimons à constater l'opportunité de son ouvrage, mais à un point de vue un peu différent. Ce qui fait à nos yeux son originalité et son mérite, c'est qu'il dégage Washington de toute solidarité comme de toute ressemblance avec d'autres héros révolutionnaires ou républicains qui semblaient ennoblis par son voisinage : en retraçant avec justesse et grandeur ce caractère simple, grave et ferme, il fait servir chacune de ses vertus à nous expliquer à la fois son succès et nos revers; en nous redisant toutes les qualités qu'il a possédées, il nous rappelle toutes celles qui nous ont manqué; il nous démontre enfin que, si la démocratie hérite, sauf à la gâter, de l'œuvre de Washington, elle a failli, en y participant, la rendre impossible. En un mot, le travail de M. Guizot s'adressait à un avenir; le livre de M. de Witt s'adresse à un passé. Voilà pourquoi, — chose singulière et pourtant logique! — l'œuvre de l'homme mûr paraît plus jeune que celle du jeune écrivain.

Je ne connais rien, pour ma part, de plus beau, de plus pur, de plus légitime, de plus poétique, que la révolution américaine. Cette résistance sérieuse et calme à des mesures vexatoires ou oppressives, ces nationalités d'origine et de physionomie si contraires puisant tout à coup une sorte d'unité dans le sentiment de leurs droits méconnus, de leur dignité froissée, de leur force naissante, et apprenant, dans la lutte, à ne former qu'un seul peuple de dix peuples différents; ces planteurs de Virginie devenant, à la rude école de la nécessité et de la guerre, des généraux, des négociateurs, des financiers et des politiques; ces paysages, ces solitudes, ces forêts immenses, ces grands

Digitized by Google

fleuves, toutes ces riches avances de la nature à l'homme, tour à tour appelées à son aide ou vaincues par son industrie et associant leurs splendeurs à cet énergique développement de la volonté humaine, tout cela compose un tableau admirable, la légende d'un siècle positif, digne d'être opposée aux légendes des siècles religieux ou chevaleresques. Comment se fait-il donc qu'un grain de rancune se mêle pour nous à l'admiration que ce souvenir réveille, qu'une ombre jalouse ou chagrine s'étende, en dépit de nous-mêmes, sur cette page éclatante des plus limpides clartés du génie moderne? C'est que cette révolution nous fait songer à une autre qui fut sa collatérale et son héritière; c'est que ses triomphes encouragèrent, de ce côté de l'Atlantique, des vœux moins légitimes et des espérances plus coupables; c'est que la Convention de Philadelphie servit, sinon de modèle, au moins de précédent à une autre Convention dont le nom est resté synonyme de tout ce que la perversité des passions peut substituer à la fermeté des principes; c'est que ces gentilshommes français, ces grands seigneurs de Versailles et de Trianon, si brillants, si généreux, si héroïques quand ils apportaient à l'Amérique le secours de leur épée et l'alliance de la première des monarchies européennes, en rapportèrent ces idées chimériques et décevantes dont le rêve s'appela 89 et la réalité 93; c'est que cette même année 1789, où s'inaugura la première présidence de Washington, fut aussi celle où commença, en France, la déchéance de la royauté; c'est que, pareils à ces nobles dégénérés ou insolents qui se croient tout permis parce qu'ils ont pour ancêtres un homme illustre, nos républicains purent un moment se couvrir du nom de Washington, et que, dans le médailler de l'histoire, ce beau nom eut pour envers Mirabeau, Sieyès, Danton et Saint-Just.

Digitized by Google

Eh bien! non, — et le livre de M. Cornélis de Witt est là pour l'attester, — notre république ne fut pas l'envers de la république américaine; elle en fut le contraste, et si je ne craignais de compromettre une vérité dans un jeu de mots, je dirais que Washington et ses dignes lieutenants, Franklin, Hamilton, Adams, Jefferson, Madison, ne furent pas les précurseurs de nos révolutionnaires, mais leurs antipodes.

Pour mieux le prouver, essayons de caractériser en quelques lignes le révolutionnaire américain dont Washington nous offre l'idéal un peu froid, mais irréprochable, et le révolutionnaire du vieux monde, dont les plagiaires ou les parodistes ont tour à tour assombri et égayé nos diverses scènes politiques.

Washington est un *gentleman*, et M. de Witt nous explique à merveille ce qu'étaient ces grands propriétaires virginiens, vivant sur leurs terres, loin de l'agglomération des villes, et y menant une existence patriarcale et forte, partagée entre la chasse qui les préparait à la guerre, la lutte contre la nature sauvage qui leur enseignait la persévérance et le travail, et la gestion territoriale qui les maintenait dans ces sphères positives où tout est donné à l'utile, rien au chimérique. Washington commence donc par être un aristocrate, dans le vrai sens de ce mot si souvent défiguré; et s'il a de l'autorité, de l'influence, s'il est capable de supporter des épreuves et des revers sans en être ni aigri ni abattu, s'il est digne de s'élever, d'échelon en échelon, jusqu'à la dignité la plus haute sans en être ni effrayé ni enivré, s'il peut beaucoup pour la fortune et la liberté de son pays, c'est par cette qualité d'aristocrate, de propriétaire, de *gentleman*, que partagent avec lui tous ceux qui doivent concourir, à ses côtés et sous ses ordres, à l'indépendance des États-Unis. Plus

Digitized by Google

tard, la démocratie arrivera avec ses dissolvants habituels, ses soupçons, ses méfiances, ses haines, ses petitesses, ses colères, tout, jusqu'à ces mystiques anathèmes et ces bibliques fureurs qu'elle empruntera aux sanguinaires folies des sectaires et des puritains d'Écosse. Washington, s'il fût sorti de ses rangs, s'il eût été démocrate lui-même d'intention ou de fait, n'aurait pu que l'opprimer ou lui céder, devenir despote avec elle ou contre elle, s'y absorber finalement et y perdre l'autorité morale, nécessaire pour la féconder en la réglant, pour la défendre contre le dehors et contre elle-même, pour faire ses affaires en dominant ses passions. Sa gloire est d'avoir personnifié, avec une perfection presque surhumaine, ce difficile équilibre, cette force modératrice qui reste intacte entre les violences du dedans et les dangers extérieurs. La gloire de la révolution américaine est d'avoir, au moins dans sa phase première et décisive, mêlé à sa démocratie, c'est-à-dire à ses conditions d'avortement et de désordre, assez d'élément aristocratique pour mériter de se résumer dans Washington : car c'est là la grande distinction entre les bonnes révolutions et les mauvaises : les unes s'incarnent dans un homme qui en est l'expression et le symbole; les autres dans un homme qui en est le démenti et le châtiment.

Tel est donc Washington, conservateur au début, conservateur toujours; pour lui, la révolution ne représente pas le renversement de quelque chose qu'il déteste et dont il veut s'affranchir, mais le maintien de quelque chose qu'il aime et dont on veut priver son pays. Si l'Angleterre n'eût pas imposé des taxes illégales à ces colonies qui tenaient d'elle-même l'idée de leur dignité et de leurs droits, si George III et son gouvernement avaient mis moins d'obstination dans l'arbitraire et de taquinerie dans l'op-

Digitized by Google

pression, Washington eût continué de servir la métropole comme il l'avait fait dans ses premières campagnes, et le roi George n'eût pas eu de sujet plus dévoué et plus paisible. Même lorsqu'il se décide à la résistance, lorsqu'il en donne le conseil et l'exemple, quelle sagesse! quelle mesure! quel respect pour le droit d'autrui en revendiquant le sien! Quelle notion exacte et profonde de cette responsabilité terrible qu'assument, malgré tout ce qui les justifie et les autorise, ceux qui mettent la première main à un changement quelconque dans l'état social de leur pays! Quel désistement de son propre orgueil, de son discernement personnel, quel humble et sincère appel aux lumières d'en haut et à la protection céleste, dans ces moments redoutables qui feront dire, un peu plus tard, au plus sage de nos penseurs : « Le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître! » — Mais aussi, une fois que l'épée est tirée et qu'il n'est plus possible de reculer, quelle énergie! quelle vigueur! quelle persévérance! Comme ce sentiment de la responsabilité, qui tout à l'heure lui semblait si lourd, s'agrandit et se transforme! il l'éprouve encore dans toute sa plénitude, mais ce n'est plus pour s'en effrayer ou s'en plaindre; c'est au contraire pour s'en fortifier et s'en couvrir comme d'une armure. C'est là, entre mille, un des traits de physionomie morale par lesquels Washington diffère du héros révolutionnaire, tel que nous le connaissons. Celui-là, avant l'entreprise, s'inquiète fort peu de se savoir responsable des événements qu'il prépare. Que son ambition ou sa gloriole compromette le repos et la prospérité de son pays, apprête à l'avenir des années ou des siècles de déchirements et de désastres, peu lui importe! ce fardeau est si léger qu'il le sent à peine; cette solidarité, au lieu de le retenir, l'amuse et l'excite. Mais vienne

Digitized by Google

le moment de crise, celui où toute hésitation est fatale, la responsabilité retombe alors de tout son poids sur ce présomptueux agitateur qui n'est plus de force à la porter. Inférieur à sa tâche, épouvanté de son ouvrage, chancelant, comme un homme ivre, sous ces milliers d'existences qui ont le droit de lui demander ce qu'il a fait d'elles, il se débat quelque temps dans cette lutte inégale; puis il s'affaisse ou s'égare, n'ayant plus d'autre alternative que des violences qui déguisent sa faiblesse ou des faiblesses qui autorisent la violence. A ce trait, ajoutons-en un second, qui s'y rattache et le complète : Washington, modèle de probité, de droiture et de vertu, Washington capable d'héroïsme, de dévouement et de sacrifice, ne croyait pas cependant à la perfection humaine assez pour en être dupe, assez pour se figurer jamais que la vertu des autres dût suppléer à la sienne ou le dispenser d'être vertueux. Ce qui caractérise au contraire le révolutionnaire du vieux monde, c'est que, très-peu vertueux lui-même, il aurait besoin, pour que ses doctrines pussent s'appliquer et ses plans réussir, que la société tout entière fût aussi pure qu'il l'est peu. Washington commençait par être honnête, et agissait comme si, ne trompant personne, il devait être trompé par autrui : nos révolutionnaires, livrés à tous les désordres, rêvent des systèmes qui ne seraient possibles qu'avec un genre humain fait exprès pour le prix Montyon. On le conçoit, la méthode est plus commode, mais elle est plus dangereuse, et il n'en faudrait pas davantage pour expliquer pourquoi ceux-ci ont échoué, et pourquoi celui-là a réussi.

Nul mieux que M. Cornélis de Witt ne peut aider à recomposer ainsi et à faire revivre Washington dans sa vérité historique. Il faut le suivre pas à pas dans son livre, dont l'intérêt va croissant comme la grandeur de son

Digitized by Google

héros, et qui s'échauffe peu à peu d'une flamme lumineuse et calme comme cette âme et cette vie. Il nous le montre tour à tour planteur virginien, bornant son ambition à de pacifiques conquêtes sur les forêts et les savanes; puis officier vaillant et bouillant, au service de cette métropole qu'il doit vaincre un jour, contre cette France qui doit être un jour son alliée ; puis général élu par les nécessités de la guerre et l'estime de ses concitoyens; également assuré des difficultés de son œuvre et de la justice de sa cause ; luttant pendant neuf années, sans illusion mais sans défaillance, contre l'impéritie des siens, la supériorité des ennemis, les misères d'un pays forcé de subir la plus lourde charge des États réguliers avant d'en être un, et de faire la guerre sans finances et sans armée ; temporisant comme Fabius au risque d'être calomnié comme lui; ne donnant au hasard que ce qu'il ne peut lui refuser; espérant tout du temps qui fut en effet son plus puissant auxiliaire; vainqueur enfin, mais n'échappant aux anxiétés et aux périls de la phase guerrière que pour se trouver en présence des embarras politiques; tenté souvent de désespérer de cette république à qui son courage a donné la victoire, à qui son habileté et sa vertu donneront la durée; réussissant, par la seule autorité de son nom et de ses services, à faire cesser l'antagonisme entre le parlement et l'armée, à faire prévaloir le système fédéral contre la démocratie pure, à donner à la Convention de Philadelphie l'impulsion qui sauva et fonda les États-Unis; au milieu de désordres intérieurs qui changeaient parfois la guerre étrangère en guerre civile, à travers le cortége des calamités qui suivent ou accompagnent les grandes crises, — ruine, banqueroute, troubles, communisme, détresse publique et privée, insurrection des pauvres contre les riches, — résistant avec indignation

Digitized by Google

aux amitiés passionnées qui lui montraient dans cet ensemble de malheurs une raison de se laisser faire roi pour les adoucir ou les effacer; n'acceptant que la présidence, mais consentant au bout de quatre ans à être réélu, parce qu'il savait que lui seul pouvait consolider son ouvrage; et cela malgré son amour sincère pour le repos, pour la retraite, pour la vie de campagne et de famille; — entrant, avec sa présidence, dans une troisième phase, celle de la politique étrangère, et s'y trouvant aussi habile, aussi ferme, aussi clairvoyant que dans sa période militaire et dans sa politique intérieure; ayant à traverser l'épreuve, sinon la plus périlleuse, au moins la plus délicate qui eût été réservée à sa glorieuse carrière; se rencontrant face à face avec notre république de 93, en la personne du citoyen Genêt, envoyé de France, et chargé de *révolutionner* à sa façon les États-Unis; conservant devant cet homme la neutralité la plus stricte et l'attitude la plus digne; mesurant là, par cet échantillon misérable, l'abîme qui séparait la démocratie américaine de la démagogie française, et comprenant, par un noble instinct, que le pays qui avait eu l'honneur d'être l'allié de la France de Louis XVI n'était tenu à rien vis-à-vis de la France de Marat; se retirant enfin après que son œuvre est assez solide pour ne pouvoir être ébranlée par ses successeurs; espérant trouver à Mount-Vernon quelques années de paix après tant de fatigues, un beau soir après cette belle et chaude journée; mais ne survivant que deux ans à sa carrière active; succombant avec calme, sans faste héroïque ou stoïque, au milieu de la douleur simple et grave de sa femme et de ses serviteurs; finissant avec le siècle qui finit, au moment où grandit et monte, à l'autre hémisphère, un astre plus éclatant, plus orageux et moins fécond que le sien.

Digitized by Google

« En France, nous dit M. de Witt, malgré l'état d'hostilité qui existait encore entre les deux républiques, le premier consul décréta que l'armée française prendrait le deuil en l'honneur de Washington. Son buste fut placé aux Tuileries; son éloge prononcé solennellement par M. de Fontanes dans le temple de Mars; son exemple proposé par l'illustre académicien au général Bonaparte. »

C'est par ces mots que M. de Witt termine son ouvrage. Le général Bonaparte fit-il bien de ne pas prendre à la lettre le conseil enveloppé par l'ingénieux orateur dans des phrases élégantes et de délicates flatteries? Franchement, oui : la république de Robespierre, de Tallien et de Barras ne méritait pas de Washington.

J'ai à peine donné le squelette, que dis-je? l'aperçu sommaire et bien incomplet de l'intéressante histoire de M. de Witt. Si le ton général de cette histoire a la gravité et la sobriété du sujet, on y sent pourtant une vie, une séve communicative dont l'effet est d'autant plus sûr qu'il est moins cherché. Çà et là s'y rencontrent des passages d'une couleur plus chaude, d'un mouvement plus dramatique, des échappées soudaines qui nous reportent d'un élan irrésistible vers une douleur du passé, vers une émotion du présent. Lorsque M. de Witt retrace, en écrivain et en artiste, le siége rapide de York-Town, qui décida du succès de la guerre, lorsqu'il nous montre les deux armées, française et américaine, s'animant l'une par l'autre, travaillant aux tranchées, dressant les canons, élevant les batteries, montant ensemble à l'assaut; les deux colonnes, l'une conduite par le baron de Viomesnil, l'autre commandée par le marquis de Lafayette, s'élançant avec une ardeur égale vers les deux redoutes qui gênent encore l'artillerie; lorsqu'il nous dit : « Le feu de l'ennemi est terrible, la mitraille les écrase; mais l'armée

Digitized by Google

tout entière les regarde; elles représentent la France et l'Amérique; et en se précipitant sur les batteries ennemies, une seule crainte domine les soldats, celle d'être devancés par leurs émules, » — qui ne penserait à d'autres assauts, à une autre émulation, à une autre lutte aussi héroïque et plus terrible? — Lorsque le jeune historien nous raconte l'émouvant épisode du capitaine Asgill, désigné par le sort pour subir la cruelle loi des représailles, lorsqu'il décrit les perplexités de Washington, lorsqu'il les compare à son inflexible conduite dans le procès du major André, et qu'après avoir fait ressortir de ce contraste un des traits les plus caractéristiques du personnage, il ajoute ces simples lignes : « L'intervention de la reine de France en faveur du capitaine Asgill vint délivrer Washington de ses angoisses : sur les prières de la mère du jeune homme, Marie-Antoinette, toujours bonne et compatissante, demanda sa grâce; et c'est de France qu'après la victoire vinrent aux Américains les conseils de modération et de clémence, comme les secours et l'appui pendant la lutte (1783), » — ah ! quel cœur ne se briserait en songeant que, dix ans plus tard, cette reine, qui essuyait les pleurs d'une mère, n'était plus, elle aussi, qu'une mère en pleurs, qu'elle criait grâce à des bourreaux, non plus pour le fils de mistriss Asgill, mais pour le sien, et que, cette fois, ce n'était pas Washington, c'était Simon qui lui répondait !

Je finis donc par où j'ai commencé, par ce douloureux et inévitable rapprochement entre les deux révolutions et les deux pays. Ce livre, écrit en l'honneur d'un grand homme par le descendant d'un autre grand citoyen, est au niveau du sujet, de la tâche entreprise, du nom qui le signe, de la maison d'où il sort, des souvenirs qu'il consacre, du héros dont il propagera la pure et inaltérable

gloire : il sera lu avec profit et plaisir par les honnêtes gens de tous les partis. Pour moi, je lui dois une jouissance sérieuse et profonde. Par chacun des détails qu'il donne, chacune des lumières qu'il jette sur la vie, les idées, l'œuvre, la politique, le caractère et le génie de ce fondateur d'une république, il me permet d'admirer Washington de toute l'aversion que m'inspirent d'autres républicains; il me permet d'honorer la révolution américaine de toute la haine que je porte à d'autres révolutions.

Digitized by Google

LES HISTORIENS DES VIEUX LIVRES

MM. DE SACY ET AD. DESTAILLEUR [1]

Lorsqu'on est forcé, par état, de lire beaucoup de livres nouveaux, il est bon de revenir, de temps à autre, aux œuvres anciennes, pourvu qu'elles soient excellentes. J'insiste sur cette condition, d'abord parce que le médiocre d'autrefois est, selon moi, très-inférieur au médiocre d'aujourd'hui, ensuite parce que ces excursions rétrospectives doivent être très-rares; car le premier besoin de la critique, c'est la vie; et comment vivre ailleurs qu'avec les vivants? comment agir sur le goût de ses contemporains, si on ne leur parle de ce qu'ils voient, de ce qu'ils lisent, de ce qu'ils sentent, de ce qui leur apporte, chaque matin, une somme quelconque d'idées, de plaisir, d'ennui, de profit, de mauvais conseil ou de salutaire leçon? Si nous avons vu, pendant ces dernières années, un travail

[1] Éditions de *Saint François de Sales* et de *La Bruyère*.

Digitized by Google

hebdomadaire d'une ponctualité merveilleuse, d'une ingénieuse richesse, d'une érudition choisie, d'une forme de plus en plus nette et dégagée, conserver pourtant, dans sa grâce, je ne sais quel air d'urne cinéraire ou d'élégante nécropole et laisser un certain froid à l'esprit et au cœur, malgré le charme d'une instructive et agréable lecture, c'est que l'auteur, ennuyé sans doute ou embarrassé peut-être de régler ses comptes avec le présent, avait fini par se rejeter tout à fait dans le passé et par réentoiler de vieux tableaux au lieu de créer des portraits d'après nature; c'est que ses bouquets de chaque semaine, si habilement assortis et si finement présentés, étaient faits avec des fleurs d'herbier et non plus avec celles de nos champs et de nos jardins. Persistons donc à introduire, à soutenir ce qui a besoin d'appui, ce qui demande à naître, à vivre, à avoir sa part de lumière, de mouvement et de bruit. Seulement, à de rares intervalles, imposons-nous des retraites en littérature comme les personnes pieuses font des retraites en religion : revenons, pour un jour, pour quelques heures, aux livres consacrés par l'étude et l'admiration de deux siècles, comme on se dérobe au tumulte des affaires et des fêtes pour s'enfermer avec de vieux amis : revenons-y surtout lorsqu'ils se rattachent à nos sujets habituels par l'espèce de nouveauté que leur donne la perfection d'une édition nouvelle, le soin attentif et délicat d'un éditeur d'élite; lorsque, pour en rehausser le mérite et en mieux faire sentir le prix, un écrivain tel que M. de Sacy place en tête d'un livre tel que l'*Introduction à la vie dévote* des pages exquises, dignes du saint dont il s'est fait le commentateur et l'interprète.

Il y aurait une affectation puérile ou même une subtilité périlleuse à vouloir trop rapprocher et mettre en présence, — sous prétexte de généraliser et d'élargir nos

aperçus, — deux hommes aussi différents que saint François de Sales et La Bruyère, deux ouvrages de nature aussi diverse, j'allais dire aussi contraire que l'*Introduction à la vie dévote* et les *Caractères*. Ce serait même, si l'on voulait absolument effleurer le parallèle, par les différences qu'il faudrait procéder; et ces différences seraient assez nombreuses pour devenir presque symétriques. Saint François de Sales commence le dix-septième siècle, et La Bruyère le finit. Le livre du saint, publié en 1608, sous Henri IV, est, dans l'ordre chronologique, la première œuvre durable, immortelle, de toutes celles qui doivent remplir ce grand siècle; le livre du moraliste, publié en 1688, au déclin de Louis XIV, est la dernière de celles qui l'ont rempli; ou du moins La Bruyère écrivant tard, trouvant, à son début, tous ses contemporains illustres installés dans leur gloire, est le dernier du groupe incomparable. Saint François de Sales, quoique bien spirituel, n'arrive à l'esprit qu'à travers le cœur; La Bruyère, bien que doué d'une sensibilité réelle, n'arrive au cœur que rarement, et par l'esprit. On dirait que le premier, ayant charge d'âmes dans un pays infesté d'hérésies, et venu après les mauvais jours des guerres religieuses et de la Ligue, s'est donné pour mission de faire ressortir le côté tendre, sympathique et souriant de cette piété si longtemps assombrie par les passions humaines, de rappeler à ses lecteurs charmés ces plantes, ces gazons, ces fleurs si souvent évoquées en ses faciles images et nous apparaissant plus suaves et plus fraîches après l'orage et la tourmente. On dirait que l'autre, au penchant d'un siècle fatigué de grandeur et de vérité, aux approches des années de licence, témoin de tout ce que l'imposante dévotion du grand roi peut suggérer à ses courtisans de raffinements hypocrites et peut-être sacriléges, perce à

travers ce voile d'apparat, affligeant et inquiétant pour un esprit libre, et prélude à la phase d'émancipation et de contrôle, non pas par un assentiment tacite, mais plutôt par une sorte de tristesse et d'anxiété prophétiques. Après avoir lu saint François de Sales, on s'étonne que la religion, même auprès des gens du monde, puisse éveiller d'autres sentiments que l'attrait le plus doux, l'amour le plus vif, l'épanouissement de toutes les plus heureuses facultés de l'âme. Quand on a lu La Bruyère, on s'explique comment, à certaines époques, le moraliste, l'observateur, le sage, sans entrer dans la voie mauvaise, sans incliner à la négation ou au doute, éprouve pourtant le besoin de faire ses réserves, de protester avec mesure et prudence, sinon contre le fond, au moins contre des détails de forme, de convention extérieure, qui lui semblent altérer ou compromettre l'immortelle vérité. Ainsi, pour ne choisir qu'un exemple, le saint évêque d'Annecy inaugure en sa personne et dans ses écrits, sous son aspect le plus délicieux et le plus sûr, le *directeur* au dix-septième siècle, ce personnage qui n'est précisément ni le confesseur ni l'ami, dont Port-Royal devait fournir plus tard de si admirables modèles et qui occupe une si large place dans les existences célèbres, dans la société à demi mondaine, à demi sacrée de ce temps-là : M. de Sacy, en nous présentant l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* comme un excellent écrivain, a pu ajouter que, « sans le talent d'écrire, saint François de Sales aurait été, de son temps, *un incomparable directeur*, mais que tout ce qu'il avait de lumières pour la conduite des âmes aurait péri avec lui. » — La conduite des âmes! c'était la grande affaire alors, à cette époque qui allait être celle des Singlin, des Arnauld, des Nicole, des Duguet, des Saint-Cyran, à cette époque où la cour et le monde offraient tant d'écueils et de périls,

Digitized by Google

où l'âme, même en s'égarant, ne disparaissait jamais tout entière, gardait ses précieux priviléges d'avertissement, de combat et de remords, et souvent, par un vaillant et soudain emploi de toutes ses forces vives, reprenait possession d'elle-même et achevait dans l'austérité et dans le cloître une vie commencée dans le désordre. Avec La Bruyère, on sent que ce rôle du directeur est déjà singulièrement amoindri et discrédité par l'abus qu'on en a fait, par tout ce qui s'y est mêlé d'engouement, de mode, de frivolité féminine, et lorsqu'on relit la page célèbre : « Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? etc., » et les passages suivants : « Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, etc. » — « Je voudrais qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints, etc. (t. I, pag. 206 et 207 de l'édition Destailleur), — on mesure avec effroi l'espace parcouru depuis saint François de Sales et Port-Royal ; on devine que le règne de l'austère et du grand est fini, que la société vieillissant sous un roi dévot et idolâtré a peu à peu laissé dominer cette nuance officielle, ces exagérations de surface cachant le mensonge et le vide, ce mélange d'afféterie, de cérémonial et d'étiquette, particulièrement choquant pour les esprits sérieux et pénétrants. Et, si nous nous en tenons à un mot, toujours délicat et controversé entre le sanctuaire et le monde, à ce mot inséparable du souvenir et du livre de saint François de Sales, qui rayonne sur le titre et respire dans toutes les pages avec une ineffable douceur, ce mot *dévot*, *dévotion*, *vie dévote*, qui, à cette date de 1608, n'avait, pour l'auteur et pour ses lecteurs, que sa signification la plus simple et sa noble étymologie latine — *dévoué*, *dévoué* à Dieu, au ciel, à la vérité, à la foi, — n'avait-il pas, en 1688, pris un sens tout différent? Les notes prudentes de la Bruyère,

Digitized by Google

nous rappelant, à chacun de ses traits contre les dévots et les dévotes, qu'il ne s'agit que des fausses dévotes et des faux dévots, ne sont-elles pas là pour sauver les apparences, pour servir de passe-port à des épigrammes et maintenir à l'auteur son droit de satire sans compromettre son repos? Lorsqu'il écrit cette ligne si souvent citée : « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée, » — et qu'il exprime ainsi, vingt années avant la Régence, un pressentiment douloureux, ne pourrait-on pas lui dire, sous forme de variante, qu'en raillant la dévotion sous un roi dévot, et en ajoutant dans une note qu'il s'agit de la dévotion fausse, on prépare ceux qui, sous un roi athée, conserveront le sarcasme et supprimeront la note? Enfin, à un point de vue plus étroitement littéraire, combien ne signalerait-on pas d'analogies dans les différences! Saint François de Sales, ouvrant le dix-septième siècle, nous offre, dans son style fleuri, imagé, naïf encore avec bien des commencements de correction et d'élégance, le dernier modèle de cette littérature des Amyot, des Montaigne, riche et ornée en sa fraîche couronne et sa robe printanière, et qui va faire place, non sans un peu de regret peut-être, à la noble et austère langue de Descartes et de Pascal : de même, La Bruyère, tout à fait de son siècle par la sobriété, la justesse, la proportion, la mesure, et par ce culte de l'expression nécessaire, qu'il a consacré en quelques lignes impérissables; La Bruyère, qui, à l'exemple de ses plus illustres contemporains ou devanciers, regarde comme impossible de surpasser les anciens, est aussi celui qui écrit : « L'on a mis, enfin, dans le discours, tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable; cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit. » Et, en effet, pour la première fois depuis que le dix-septième siècle a fixé la littérature et la langue, il *met de l'esprit* dans son style :

tourmenté de l'idée qui perce dès les premiers mots de son livre, — que tout a été dit, qu'après tant de modèles admirables, il faut, pour attirer l'attention et prendre rang à son tour, quelque chose à la fois d'exquis et de nouveau, il est demeuré exquis par vocation et par réflexion, mais il s'est efforcé d'être nouveau par le tour, par la variété, par le mouvement et surtout par le trait. Ses ennemis et ses critiques, longtemps même après la phase de haine et de représailles, ne s'y sont pas trompés. Ils ont signalé chez lui l'imagination, le génie, l'esprit et le talent, plutôt que la perfection et le goût. Suard et Victorin Fabre sont de cet avis, même au seuil de notre siècle, qui allait en voir bien d'autres! D'Olivet lui trouve trop d'art, trop de recherche, et affirme qu'il ne doit pas être lu sans défiance. Ces jugements, bien qu'abrogés, laissent pourtant leur sens et leur trace. En somme, sans rompre encore l'harmonie du groupe, il fait prévoir déjà une autre façon de penser et d'écrire, où le brillant dominera, où le mot fera valoir l'idée et la cisèlera, pour ainsi dire, au lieu de s'y absorber et de s'y fondre. Il accompagne Fontenelle, qui le hait et lui survivra assez longtemps pour lui nuire auprès de la postérité du lendemain; il précède et prépare les *Lettres Persanes* et *Zadig*. Sous tous les rapports enfin, philosophie, jugement, goût, pensée, style, l'auteur des *Caractères* est un écrivain du dix-septième siècle qui tend la main au dix-huitième, comme saint François de Sales est un écrivain du seizième siècle qui prélude au dix-septième. Mais n'insistons-nous pas beaucoup trop sur un parallèle qui pourrait se prolonger à l'infini? Mieux vaut prendre séparément nos deux écrivains et bien apprécier, dans son scrupuleux détail, le travail de leurs éditeurs.

Le soin de nous offrir une nouvelle édition de l'*Intro-*

Digitized by Google

duction à la vie dévote, dans toute la pureté primitive de son texte, dans toute l'innocente coquetterie d'une charmante exécution typographique, revenait de droit à M. S. de Sacy, contemporain de Descartes et de saint François de Sales, de Corneille et du P. Malebranche, bien plutôt que de Victor Hugo et de notre Balzac. Il y trouvait tout ensemble cet irrésistible attrait qu'il a si délicieusement peint dans sa préface et ce grain de contradiction légère qui, dans un esprit comme le sien, donne à l'admiration même et à son expression plus de vivacité et de piquant. Le livre de l'*Introduction à la vie dévote*, est un ami pour M. de Sacy, mais non un parent ni un ancêtre. On sent, — quand même on ne le saurait pas, — qu'il l'a choisi et qu'il s'y complaît, non point précisément faute de mieux, — y a-t-il quelque chose de mieux que l'œuvre de saint François de Sales? — mais faute de quelque chose qui, répondant plus intimement encore à ses prédilections et à ses souvenirs, ait en même temps conservé une prise suffisante sur le goût public. — « Que sont devenus, nous dit-il, tant d'ouvrages, partis de mains savantes et habiles, et dont se nourrissait la piété de nos pères, les œuvres d'un Nicole, d'un Letourneux, d'un Duguet? A peine la connaissance s'en est-elle conservée parmi les gens de lettres. Ces livres, si souvent imprimés et réimprimés, ne trouvent plus de lecteurs. La dévotion austère est passée d'usage. Les saints tristes, si je puis m'exprimer ainsi, choquent la délicatesse des âmes actuelles... » On devine qu'il regrette un peu ces saints tristes, cette tristesse évangélique, comme on l'appelait au grand siècle, et l'on s'en étonne d'autant moins que ce qui, chez d'autres, serait obstination chagrine ou retardataire, n'est chez lui qu'esprit et vertu de famille. Cette position exceptionnelle ne l'a pas mis à l'abri des attaques, nous le comprenons: notre

Digitized by Google

temps est si riche en chrétiens sérieux et sincères, appuyant sur de fortes études leurs pratiques et leurs croyances, gardant leur indépendance au milieu des changements politiques, et, ce qui est bien plus méritoire, au milieu des courants et des violences de la mode, s'enfermant dans la retraite avec les meilleurs livres des meilleurs siècles, et n'en sortant que pour nous offrir, tantôt l'*Imitation de Jésus-Christ* traduite par le chancelier de Marillac, tantôt l'*Introduction à la Vie dévote;* le nombre est si grand aujourd'hui d'hommes capables de ces travaux, dignes de les mener à bien avec perfection et compétence, et personnifiant en eux, à travers l'effacement général, ces traditions et ces doctrines, qu'en démolir quelques-uns de temps à autre pour s'entretenir la main, est une récréation innocente et un excellent exercice! Mais nous qui n'y entendons pas tant de malice, nous avouons éprouver un singulier charme auprès de M. de Sacy, éditant et annotant saint François de Sales. Une fois décidé à s'en contenter, et, faute d'un peu plus de sévérité et de tristesse, à se laisser aller à ces flots, à ces rayons de joie expansive et pieuse, comme il l'a compris! comme il l'a aimé! et comme il le peint! Il en est des styles sobres et contenus comme des cœurs qui ne prodiguent pas leurs effusions et leurs tendresses. Grâce à une loi d'harmonie que notre temps méconnaît trop, il suffit que ces styles laissent entrevoir une image et ces cœurs un sentiment, pour qu'on leur en sache plus de gré qu'on n'en saurait à d'autres de tous les éclats de la passion, de tous les trésors de la palette. C'est ce qui est arrivé à M. de Sacy, se colorant au contact de saint François de Sales : — « A quelque page, nous dit-il, que l'on ouvre ce livre, il s'en exhale comme un parfum des champs qui répand la sérénité dans l'âme. On croit cheminer avec le saint évêque le long des torrents

Digitized by Google

ou sur le penchant des montagnes de son pays, et respirer, en l'écoutant, l'odeur des buissons. C'est le vieillard de Virgile, devenu chrétien, qui ne connaît des choses de ce monde que le bourdonnement de ses abeilles, la fraîcheur de ses roses, le chant de ses oiseaux, et qui n'emprunte qu'à son ménage rustique les comparaisons dont il égaye ses sentences. » Je m'arrête; il faudrait tout citer : ces lignes ravissantes ont réveillé en moi une impression toute personnelle qui m'a plus profondément pénétré de leur charme et de leur fraîcheur. Je me trouvais, l'été dernier, dans le pays de saint François de Sales, dans ce Chablais où il trouva tant d'hérésies et laissa tant de catholiques. Je descendais la montagne des Alinges, où l'on rencontre, à chaque pas, un vestige ou un souvenir du saint, et, par une heureuse coïncidence, j'avais pour compagnon de promenade un des membres les plus distingués du clergé de Paris, alors grand vicaire, aujourd'hui évêque, tout imprégné de l'esprit et de la grâce de saint François de Sales, et que je nommerais si je ne craignais de commettre une indiscrétion, même dans l'hommage. Nous étions au mois d'août; la journée avait été très-chaude, et, un peu avant le coucher du soleil, quelques gouttes de pluie avaient couru dans l'air avec de gros nuages noirs qui s'enfuyaient à l'horizon. Nous sortions d'un sentier creux, encaissé, tapi dans de grands arbres qui masquaient le paysage. Tout à coup, au tournant du sentier, le rideau d'arbres en se déchirant nous découvrit, dans toute leur magnificence, les masses de rochers, veloutés d'une mousse humide et amoncelés sous nos pieds; le chemin alpestre qui descendait en pentes rapides et sinueuses, perdu et reparaissant tour à tour sous des noyers gigantesques; des prairies naturelles, accrochant leur manteau de verdure aux mamelons grisâtres de la

Digitized by Google

montagne; des groupes de maisons s'échelonnant çà et là sous les futaies de châtaigniers et de chênes; puis, tout au bas, le lac Léman déroulant sa nappe d'argent glacé d'azur, jusqu'aux lointains amphithéâtres de la Suisse et du Jura. Au même instant, un rayon de soleil, perçant sa couche de nuages, glissa sur tout ce site enchanteur comme un sourire sur tout un visage; il mit une perle à la pointe de chaque herbe, à la tige de chaque plante, à l'épine de chaque buisson; il ranima, sous la feuillée, des milliers d'oiseaux et d'insectes, et lança comme une flèche d'or à travers la calme surface du lac. La nature entière sembla palpiter et s'élancer vers Dieu dans un immense sentiment de bien-être. — « Que le lieu et le moment seraient bons, me dit en souriant mon compagnon, pour lire saint François de Sales! » En effet, l'âme de saint François de Sales était là, et son style aussi, avec toute sa richesse et sa spontanéité d'images : nous le comprenions pleinement, nous nous disions qu'il n'avait eu qu'à regarder autour de lui, puis à lever les yeux au ciel, c'est-à-dire à peindre et à prier.

Eh bien! une partie de ces impressions fugitives, dépendantes, semblait-il, des objets extérieurs, la préface de M. de Sacy me les a rendues; guidé par lui, je les ai retrouvées à travers ces pages auxquelles il a restitué tout le détail de leur physionomie originale. Qu'il veuille bien accueillir ici, non pas mes louanges — mieux que cela — mes remerciements. Par les Michelet et les Lanfrey qui courent, une pareille publication rassure et fait du bien; elle prouve qu'une scission n'est pas possible entre la bonne piété et la bonne littérature, entre les bons esprits et les bons livres. Le *Saint François de Sales* de M. de Sacy (pour parler le langage des bibliophiles), cette édition si élégante, si portative, si agréable à l'œil et à la main, re-

Digitized by Google

vue avec tant de soin et d'amour, a sa place marquée, non seulement dans les bibliothèques — c'est trop vaste et trop vague— mais plus près du cœur, sur cette étagère préférée et bénie, qu'on garde à sa portée, dans l'alcôve, entre le rameau de buis, l'image du saint, le médaillon de famille, tout ce qui attendrit et raffermit l'âme, tout ce qui apaise et console.

Nous rentrons, avec La Bruyère et M. Destailleur, dans un ordre d'idées plus sèchement et plus humainement littéraires. Pour mieux faire apprécier le mérite de cette édition, indiquons rapidement le fort et le faible de celles qui l'ont précédée. On sait qu'une bonne et irréprochable édition de La Bruyère est d'autant plus difficile que son manuscrit n'existe pas, ou du moins n'a pas été retrouvé : on sait aussi qu'il y en eut, de son vivant, neuf éditions consécutives qu'il publia lui-même, retouchant, corrigeant, ajoutant toujours, à mesure que le succès lui donnait plus d'essor en lui imposant plus de perfection. Après sa mort, le succès se ralentit, soit que ses contemporains survivants eussent intérêt à réagir contre un livre qui avait blessé bien des vanités, soit que le goût public, se dépravant avec les mœurs, devînt insensible à ces beautés si correctes et si sages, où la nouveauté même ne se trahissait qu'à demi et se déguisait sous le voile. Mais plusieurs éditions parurent en Hollande; la meilleure, celle de Coste, publiée en 1731, devint classique et eut force de loi auprès de celles qui suivirent : si bien que, lorsqu'on reprit goût aux *Caractères*, et cette fois sans avoir besoin de l'appât, toujours un peu vulgaire, des personnalités et des portraits, lorsqu'il fallut réimprimer La Bruyère, on eut le tort de s'en tenir à l'édition Coste, au lieu de remonter aux sources primitives : c'était copier une copie au lieu de s'inspirer du modèle. Cet état de choses dura jusqu'en

Digitized by Google

1845 et à M. Walckenaër. Celui-ci ne crut plus devoir passer par la Hollande pour éditer un auteur français, et remonta droit aux éditions publiées du vivant de La Bruyère. Mais, sous prétexte que l'illustre et scrupuleux écrivain avait constamment amélioré son œuvre jusqu'à sa mort, M. Walckenaër ne crut pouvoir mieux faire que de se fier uniquement aux deux dernières éditions originales, persuadé qu'elles renfermaient tout ce qu'il y avait de bon dans les autres. Or La Bruyère, ainsi que l'a excellemment remarqué M. de Sacy, apportait beaucoup de soin à son style, et très-peu à ses épreuves. Il en résulte que ses deux dernières éditions sont, comme toutes les autres, pleines de fautes, et que le seul moyen d'arriver à la correction désirable, est de les comparer toutes entre elles, depuis celle de 1688 jusqu'à celle de 1696, posthume, mais revue par lui-même, de les confronter avec une minutieuse exactitude, et de les rectifier les unes par les autres. C'est ce que vient de faire M. Adrien Destailleur, et ce qui donne à son travail une valeur toute particulière. Là ne s'arrêtent pas ses perfectionnements et ses mérites. M. Walckenaër avait adopté les *clefs* systématiques, ce qui l'avait engagé dans une foule de recherches, compliquées, diffuses, illusoires, sur les originaux présumés des *Caractères*; personnages probablement célèbres ou du moins connus de leur temps, mais aujourd'hui enveloppés dans un tel oubli qu'y trop insister c'est perdre de vue ce qui a réellement fait vivre et immortalisé l'ouvrage de La Bruyère, au profit de ce qui n'en a été que le succès et la vogue du premier moment. Il y a deux choses, en effet, dans les livres où l'actualité piquante et la satire personnelle entrent pour leur part. Il y a ce côté, le plus brillant et le plus bruyant d'abord, que la curiosité et la malice se chargent d'accréditer et d'ex-

ploiter : et il y a les qualités fortes et durables de pensée et de style, le don de créer un caractère en ayant l'air de faire un portrait, le talent de pénétrer et de peindre l'homme à travers l'individu, la variété collective à travers le pseudonyme ou le nom propre; en un mot, il y a la beauté de la peinture après sa ressemblance. De ces deux mérites, le moindre est le plus remarqué tant que vivent les modèles, l'autre persiste et s'accroît encore après que les modèles ont disparu : toujours l'histoire du portrait de famille, qui, au bout d'un temps donné, monte au grenier s'il n'est que ressemblant, et, s'il est beau, entre dans la galerie. La Bruyère est dans la galerie, et dans la meilleure; il y restera toujours, grâce à des beautés bien indépendantes des personnages à qui il a songé en écrivant. Il était donc superflu de se donner tant de peine pour rétablir et préciser ce qui ne l'eût pas empêché de monter au grenier avec tant d'autres, pour retrouver et revernir, à leur date de 1680, toutes ces clefs hiéroglyphiques rouillées dans leur inutile serrure et ouvrant sur des chambres vides. Déjà, trois ans après l'édition Walckenaër, un aimable et spirituel érudit, non moins cher aux lettres sérieuses qu'à la critique musicale et possédant son dix-septième siècle tout aussi bien que son Mozart ou son Beethoven, M. Joseph d'Ortigue avait relevé les imperfections du travail de M. Walckenaër, dans un article que publia (bizarre synchronisme !) la *Revue indépendante* du 25 février 1848. Cet article, on le comprend, eut à subir alors une terrible concurrence ; mais les vérités qu'il renfermait ont survécu, germé et fructifié, et l'on n'en pourrait dire autant des hommes et des choses qui faisaient le plus de bruit dans ce moment-là. Les fautes que M. d'Ortigue indiquait, M. Destailleur les a évitées ; les améliorations qu'il proposait, M. Destailleur les a faites :

Digitized by Google

sa nouvelle édition de La Bruyère n'est pas seulement excellente, elle est décisive. Après elle, il n'y a de possible que celle qui serait faite d'après le manuscrit autographe, si jamais on le retrouvait: bonheur peu prévu et peu probable! C'est donc un vrai service que M. Destailleur vient de nous rendre, et, là encore, ce service ressemble à une œuvre de piété filiale; car M. Destailleur, par son aimable livre d'*Observations critiques, morales et politiques*, avait prouvé qu'il était de la famille, et qu'avant d'éditer La Bruyère, il avait su le lire, le comprendre, s'en inspirer et en approcher. Je ne saurais constater tous les mérites de cette édition, matériels, si l'on veut, mais littéraires encore, et auxquels les bibliophiles ne sont point insensibles. Cette collection elzévirienne de nos classiques, dont elle fait partie et que publie M. Jannet, est digne des vrais Elzévirs par ses caractères, ses fleurons, son exécution typographique, par mille délicatesses qui élèvent l'imprimerie jusqu'aux plus exquises conditions de l'art. M'y arrêterai-je davantage? Rappellerai-je le charme qu'éprouve un amateur passionné de ces beaux et bons livres à voir son culte partagé et embelli par d'intelligents éditeurs! Non; j'aime mieux, en finissant, rouvrir les pages de M. de Sacy sur saint François de Sales, celles de M. Destailleur sur La Bruyère, et y chercher deux leçons pour la littérature de mon temps. — On a inventé de nos jours, dit M. de Sacy, la poésie descriptive; mais cette poésie est restée une poésie morte, car la nature semble n'y avoir qu'elle-même pour fin. Le poëte cherche à s'y inspirer des choses, comme si ce n'était pas aux choses à recevoir du poëte leur âme et leur inspiration!... Saint François de Sales a connu et aimé la nature, parce qu'il a connu et aimé Dieu. Il l'a peinte admirablement sans le vouloir, parce qu'il a vu en elle son auteur. Il fait parler le moindre insecte, la plus hum-

Digitized by Google

ble plante comme ces astres dont le magnifique langage nous révèle le souverain Être. Toute la nature est pour lui comme un miroir de la bonté et de la justice divine, comme une vivante parabole de la loi morale... » — Quelle leçon donnée, et dans quel langage! à notre manie de *panthéisme* pittoresque, se servant à lui-même de but et de centre, et matérialisant la divinité à force de diviniser la nature! Celle que nous donne La Bruyère n'est pas moins significative. Esprit de premier ordre, auteur d'un ouvrage destiné à vivre autant que la langue française, il n'a laissé de son passage en ce monde d'autre trace que cet ouvrage même, et c'est à peine si les admirateurs de son livre ont pu recueillir, çà et là, quelques renseignements sur sa vie et sur sa personne. Qu'on y réfléchisse! Ce double exemple offert par saint François de Sales et par La Bruyère contraste avec deux de nos plaies morales et littéraires. La matière préférée à son Créateur, le *moi* préféré à tout le reste, c'est le fait des littératures qui se dépravent et des sociétés qui s'égarent; c'est l'explication, en partie double, de nos décadences, de nos malheurs et de nos périls.

Digitized by Google

M. EUGÈNE JUNG [1]

Henri IV écrivain ! Puisqu'un roi de France et de Navarre nous en donne aujourd'hui l'exemple, tâchons d'être aussi littéraire que possible et de n'effleurer la politique et l'histoire que tout juste ce qu'il faudra pour éclairer notre sujet.

Disons-le d'abord à l'honneur de notre siècle : s'il est épris, en bien des points, de faussetés et de chimères, il a cherché, il cherche encore le vrai historique ; il ne se contente plus de ces à peu près comparables à des verres de couleur sous lesquels les personnages célèbres n'apparaissaient qu'avec des teintes uniformes et des figures toutes faites. Il va droit aux sources originales, aux renseignements positifs, aux informations personnelles ; et, s'il s'y expose à trouver les grands hommes en robe de chambre, il s'en effraye moins que de ces costumes d'apparat soi-

[1] *Henri IV écrivain.*

Digitized by Google

gneusement conservés par les anciennes méthodes, et qui ne nous apprennent pas mieux la vérité des physionomies et des caractères que les discours officiels, les enthousiasmes de circonstance ou les réjouissances publiques ne nous apprennent la vraie situation ou les vrais sentiments d'un pays.

Henri IV avait eu un malheur : il avait été le Fénelon de la royauté. Les libres penseurs du dernier siècle, heureux de rencontrer en lui un type à opposer à la majesté souveraine et au catholicisme absolu de Louis XIV, comme ils trouvaient en Fénelon un contraste avec la fermeté dogmatique et l'inébranlable autorité de Bossuet, s'étaient créé à leur usage un Henri IV de convention, le Henri IV des alexandrins de Voltaire, de la poule au pot et du convoi de vivres introduit dans Paris assiégé; — bon, sentimental, tolérant, un peu philosophe, devinant, à cent soixante ans de distance, l'Encyclopédie et l'abbé Raynal, déclamant sur les droits de l'humanité comme un habitué du salon de madame Geoffrin ou de madame Necker; tel, en un mot, que, si le véritable Henri IV avait un moment ressemblé à celui-là, il n'eût ni reconquis sa couronne, ni pacifié la France, ni résolu les difficultés les plus compliquées où se soit jamais heurté un homme de génie, ni même laissé une mémoire populaire : — car ç'a été là une des grandes erreurs d'un temps encore peu éloigné de nous, de s'imaginer que les souverains s'attirent l'affection de leur peuple par la bonté et la douceur. Mieux renseignés aujourd'hui, nous savons qu'ils l'obtiennent par les moyens contraires. Qu'est-il arrivé? que, comme ce Henri IV d'opéra-comique et de pastorale philosophique ne résistait pas à l'analyse, une réaction a pu s'opérer contre lui sous de très-spécieux prétextes, et que ses detracteurs systématiques ont eu tout aussi beau jeu que ses

Digitized by Google

admirateurs *à priori*, au sujet de ces vertus académiques, beaucoup plus funestes que des vices au bonheur du genre humain. Il importait également à la justice de l'histoire et à la dignité de l'auguste maison de Bourbon que Henri IV sortît enfin de cette draperie non moins complaisante à la satire qu'au panégyrique, descendît de ce piédestal de la statue de Lemot et des hémistiches de la *Henriade*, si gênant pour ses habitudes simples et familières, et vînt à nous de plain-pied, se montrant tel qu'il a été, avec ses qualités et ses défauts, avec les trous de son pourpoint, les saillies de son humeur gasconne, les vivacités charmantes de sa bonhomie goguenarde, et ce prodigieux esprit, comparable même à sa bravoure, et fait pour avoir raison, en définitive, dans un pays où tout le monde veut être spirituel et brave, même les poltrons et les sots.

Nous croyons savoir que des écrivains consciencieux s'occupent en ce moment, sous des formes diverses, de ce travail de révision historique qui, sans rien ôter à Henri IV de son charme ni de sa gloire, en fixera mieux les conditions réelles. En attendant, quoi de plus sûr, pour le bien connaître, que de l'entendre et de le lire? Quoi de meilleur que de le surprendre dans ce déshabillé épistolaire où Balzac et Voiture n'avaient pas encore appris à mettre de la préméditation et de l'artifice, et où d'ailleurs le Béarnais, pressé d'affaires et d'idées, n'avait tout au plus que le temps d'être naturellement habile? Les lettres de Henri IV sont donc les plus excellentes pièces justificatives à placer en regard de son histoire; et M. Villemain, le maître des maîtres, en profitant de son passage au ministère de l'instruction publique pour donner l'ordre et faciliter les moyens de recueillir et de publier ces lettres restées jusque-là dans une sorte de vague demi-jour ou

Digitized by Google

disséminées dans des collections particulières, a rendu à la littérature française un service que l'on trouverait le plus éclatant de tous ceux dont s'honore sa glorieuse carrière, — si on ne songeait à ses ouvrages.

Six volumes de cette précieuse publication ont paru ; le sixième se termine avec l'année 1606. M. Jung a donc pris quelque peu les devants, et il s'en excuse avec une modestie qui désarme la critique. Cette précipitation, si louable d'ailleurs, explique aussi quelques incorrections de langage qu'il eût pourtant mieux valu éviter dans un livre où il s'agit de nous montrer en quoi Henri IV s'éloigne encore ou se rapproche déjà de la bonne langue. Un reproche plus grave que j'adresserai à M. Jung, c'est d'avoir manqué de parti-pris : parti-pris historique ou parti-pris littéraire. Est-il au nombre des admirateurs de Henri IV? Je le crois, car s'il ne l'était pas, d'où lui serait venue l'envie d'ajouter un mérite de plus, — celui d'écrivain, — à tous ceux que l'on reconnaissait chez le vainqueur d'Arques et d'Ivry? Et cependant, il y a, dans ce livre, maint passage qu'on dirait écrit par un détracteur de Henri IV. M. Jung perd peu d'occasions de nous rappeler ses faiblesses et ses fautes, même celles qui n'ont pas de rapport avec sa prose écrite ou parlée. J'en dirai autant, au simple point de vue de la littérature. Telle page de ce volume a les allures de l'histoire ; telle autre appartient à la philologie ; celle-ci est de l'érudition, celle-là est de la critique. M. Jung eût mieux fait, selon nous, de se renfermer résolûment dans son sujet, d'en préciser avec plus de soin ce qui en était l'originalité et la nouveauté, d'aborder Henri IV comme s'il n'y avait plus de contestation possible sur ses qualités d'esprit et de cœur, et de s'attacher uniquement à retrouver dans son style l'image fidèle de ce qu'il a pensé et senti. A quoi bon s'arrêter en chemin

Digitized by Google

pour nous faire remarquer que Henri IV ne tenait pas toutes ses promesses, ne récompensait pas exactement tous les services rendus, parlait de ses projets, de ses succès et de lui-même avec une verve d'éloges voisine de la gasconnade, conservait, jusque dans la franchise, une habileté merveilleuse, comprenait trop bien la puissance de l'intérêt sur les consciences humaines, et se servait parfois de tous les moyens, même de la corruption des autres, pour arriver à son but? Qu'importe? C'est justement en déployant ces ressources inépuisables, en les opposant aux complications inouïes de sa situation et de son rôle, que Henri IV, sans le vouloir et à son insu, fit preuve de ces dons naturels dont l'ensemble s'appelle le talent d'écrire. Un livre intitulé *Henri IV écrivain*, ne devait pas s'occuper d'autre chose : car, sur ce terrain, les défauts, — en supposant que ce fussent des défauts, — devenaient des avantages. Pour M. Jung, la question n'était pas de savoir si Henri IV était bon ou égoïste, vertueux ou coupable, admirable ou répréhensible, mais comment il avait exprimé, dans ses discours et dans ses lettres, ce mélange de bien et de mal, et comment cette expression vive, cavalière, pénétrante, cordiale, persuasive, était devenue entre ses mains un instrument de séduction.

Mais laissons ces critiques de détail et d'avant-scène : M. Jung, en revanche, a très-bien fait ressortir par quelles circonstances particulières de naissance, d'éducation, de rapprochements, mis tour à tour en contact par les vicissitudes de sa destinée avec tous les partis et toutes les classes de la société, tour à tour huguenot, catholique, proscrit, pauvre, puissant, batailleur, pacificateur, prétendant, prince, roi, Henri IV avait pu être et avait été l *témoin* de ce moment critique et décisif où la langue populaire et celle des lettrés allaient se fondre en un tout

Digitized by Google

homogène et devenir la langue française. — Ainsi, comme le remarque M. Jung, le même roi qui a tant fait pour l'unité de la monarchie, condition des grandes choses en politique, a fait beaucoup aussi pour l'unité de la langue, condition des grandes choses en littérature. Il a préparé à Louis XIV l'imposante majesté de son règne et la splendeur littéraire de son siècle.

Il y a, dans cette partie du travail de M. Jung, de très-bonnes pages que je citerais si je n'aimais mieux citer Henri IV lui-même. Ces variations de sa destinée, si favorables à l'expansion de son génie dans ses écrits comme dans ses actes, M. Jung les reconnaît aussi dans son caractère; vif, primesautier, ardent, épanoui en bien des sens, entier surtout, et s'imprégnant à toute heure, se colorant avec une rapidité magique de tout ce que sa vie accidentée lui apportait d'impressions extérieures et de sentiments intimes. — « Jamais roi, nous dit-il, ne fut plus homme; je veux dire qu'il laissa croître tous les instincts et tous les sentiments que la nature met en chacun de nous, mais que d'ordinaire les circonstances, l'éducation, les intérêts, la raison, font pousser diversement, étouffant les uns, développant les autres. — Actif et ami du plaisir; prudent et hardi; vif et persévérant; franc et dissimulé; expansif et rusé; impérieux et familier; prompt à la colère et facile au pardon; affectueux et ingrat; généreux et intéressé : *humani nihil alienum.* » Je n'accepte pas tout de ce portrait, pas plus dans la pensée que dans le style; mais il a du moins le mérite de nous montrer tout ce que cette libre croissance de qualités diverses et parfois contraires, cette richesse de nature secondée et assouplie par une lutte et une activité continuelles, cette *humanité* vivace et toujours persistante dans la royauté, devaient répandre d'éclat, de vérité, de séve, de verve et de saillie dans une

Digitized by Google

correspondance où l'*homo sum* est la meilleure des inspirations et le plus irrésistible attrait. Plus tard, quand la royauté reconstruite et raffermie se sera formé un caractère à part, plein de majesté, de cérémonial et d'étiquette; quand l'*homme*, enveloppé, dès le berceau, dans le manteau royal, disparaîtra sous ses plis, une pareille correspondance, même à génie égal, ne serait plus possible. Pour la produire dans toute la variété de ses agréments, dans toute la franchise de son naturel, dans toute la justesse de ses renseignements historiques, il a fallu ce moment unique, transitoire, où un homme, le plus spirituel de son royaume, nourri de Montaigne, d'Amyot et de Plutarque, né pour être roi, digne d'être roi, ne l'était pas encore, et le devenait peu à peu, pied à pied, jour par jour, en se servant, pour y arriver, de toutes ses armes, depuis son épée jusqu'à sa plume. Voilà pourquoi ce recueil de lettres est inappréciable, et pourquoi nous devons savoir gré à M. Jung de nous en avoir donné un avant-goût. Nous y voyons Henri IV tout entier sous ces deux aspects qui se complètent et s'expliquent l'un par l'autre : l'homme dans le roi, le roi dans l'homme.

Oui — et c'est là qu'il faut bien revenir, non seulement pour lire avec fruit ses lettres, mais encore pour se faire une exacte idée des obstacles que Henri IV eut à vaincre, et pour justifier par là ses prétendus défauts, qui ne furent que l'envers de ses qualités. Sans doute il vaudrait mieux que tous les hommes fussent vertueux, que le meilleur moyen de les dominer fût de les surpasser en vertu, de leur en proposer sans cesse l'idéal comme sujet d'émulation et règle de conduite, et, les élevant à leurs propres yeux, de les rendre parfaits, dévoués, héroïques, gouvernables sans autres lois que la morale, le discernement et l'exemple. Il eût mieux valu aussi que, dans les guerres de religion, les

Digitized by Google

différences de la vérité et de l'hérésie fussent marquées et accentuées, moins encore par des preuves et des évidences dogmatiques que par les perfections des défenseurs de la vraie foi et les crimes de ses adversaires. Par malheur il n'en est rien, et, sans aborder la question religieuse qui nous mènerait trop loin, nous sommes forcés de convenir, d'après l'histoire et d'après nos expériences, qu'on ne gouverne pas les hommes en prenant leur vertu pour point de départ; que tout gouvernement, s'appuyant trop sur cette idée, arrive, en fin de compte, à être pire que les autres, et que l'intérêt, la cupidité, l'ambition, la vanité, la passion ou le calcul sous leurs formes innombrables, sont, après tout, les plus solides *anses* par où un roi de fait ou de droit puisse s'emparer de ceux qui doivent l'aider à conquérir sa couronne ou à la garder. Mettez-vous à la place de Henri IV, ne nous lasserons-nous pas de dire à ses détracteurs. Elevé par une mère d'un esprit supérieur, mais d'un protestantisme fanatique; marié, six jours avant la Saint-Barthélemy, à une sœur des Valois, peu faite pour lui rendre très-recommandables son parti, son culte et sa famille; forcé, sous le poignard des assassins, de se convertir une première fois à la religion catholique et devant y puiser pour toujours l'horreur des conversions de commande; ayant assez vécu à la cour de Catherine de Médicis pour être témoin et victime de ce machiavélisme féminin dont l'histoire nous a conservé les scandaleux et avilissants détails; jeté ensuite dans toutes les aventures d'une vie errante, guerroyante, pleine de fatigues, de privations et de périls; roi sans royaume, général sans armée; obligé de disputer chaque lambeau de ses États à l'intrigue, à la haine, au fanatisme, à des ambitions rivales; ayant sans cesse à se méfier de ses amis, à compter avec ses ennemis, à réchauffer les indif-

Digitized by Google

férents, à ramener les déserteurs, à séduire les cœurs hostiles, à raffermir les fidélités chancelantes ; c'est beaucoup — disons-le après M. Jung — que Henri IV ne soit pas tombé dans la politique cauteleuse et flétrissante, hypocrite et perfide, professée par Machiavel et pratiquée par Catherine ; —et il a fallu, pour cela, toute l'excellence de son naturel. Ce qui est vrai, ce qui ressort de ses lettres, et ce qui, humainement parlant, ne saurait être blâmé, c'est qu'il comprit admirablement son temps, sa tâche, son but, les hommes, les besoins de sa cause, les conditions de sa lutte, le fort et le faible de chacun, et qu'agissant en conséquence, il sut écrire comme il savait agir. Sous ce rapport, sa correspondance, à part ses mérites si précieux comme date et comme perspective familière dans l'histoire littéraire de son époque, est un modèle de cette séduction permise, qui n'est ni le mensonge, ni l'artifice, qui était une partie essentielle du rôle et presque du devoir de Henri IV, et sans laquelle il n'eût rien eu de mieux à faire qu'à retourner dans le Béarn, et à y prêcher aux Gascons la sincérité, la naïveté et le détachement des choses humaines. Ce rôle, ce devoir, quels étaient-ils ? Attirer à soi, débrouiller du chaos des guerres civiles ce parti royal qui existait en germe, que les Valois avaient pressenti sans le démêler, et qui, recruté dans ce qu'avaient de meilleur le parti catholique et le parti protestant, devait former un jour le parti français et personnifier à la fois la pacification du royaume et l'établissement définitif de la monarchie. Attirer à soi, c'est le génie de Henri IV, et chacune de ses lettres est un chapitre de cette œuvre de persuasion universelle. Qu'il écrive à une femme ou à un souverain étranger, à un ami dont il est sûr ou à un partisan dont il doute, à un ennemi qu'il espère convertir ou qu'il croit nécessaire de tromper, au plus

Digitized by Google

illustre de ses lieutenants ou au plus humble de ses gentilshommes, c'est toujours le même esprit, la même grâce, la même allure délibérée, affectueuse, ronde, familière variant en cent façons quelques idées dominantes : « Je vous aime — Vous devez m'aimer — Je serai roi — Vous êtes trop brave pour manquer à mon rendez-vous. — Je veux être obéi. » — Mais que de broderies charmantes! S'agit-il de demander à M. de Launay d'Entragues de lui arriver avec de l'argent? — « Sans doute vous n'aurez manqué, lui écrit-il, ainsi que vous l'avez annoncé à Mornay, de vendre vos bois de Milerac et de Cuze, et ils auront produit quelques mille pistoles. Si ce est, ne faites faute de m'en apporter tout ce que vous pourrez : car de ma vie je ne fus en pareille disconvenue. Et je ne sais quand, ni d'où, si jamais je pourrai vous les rendre; mais je vous promets force honneur et gloire; et argent n'est pas pâture pour des gentilshommes comme vous et moi. » Veut-il guérir une blessure reçue à son service, il écrit à M. de Lubersac : « J'ai entendu par Boisse des nouvelles de votre blessure, qui m'est un extrême deuil dans ces nécessités. Un bras comme le vôtre n'est de trop dans la balance du bon droit; hâtez donc de l'y venir mettre et de m'envoyer le plus de vos bons parents que vous pourrez. D'Ambrugeac m'est venu joindre avec tous les siens, châteaux en croupe s'il eût pu. Je m'assure que vous ne serez des derniers à vous mettre de la partie; il n'y manquera pas d'honneur à acquérir, et je sais votre façon de besogner en telle affaire. Adieu donc, et ne tardez : voici l'heure de faire merveille. » Quel est le baume comparable à une lettre comme celle-là? Le lendemain, la blessure de M. de Lubersac était guérie. Et ces quelques mots à un ami mécontent : — « On m'a dit que vous ne m'aimiez point, et le sieur d'Emery, présent porteur, m'a confirmé

cela. S'il en est ainsi, je vous désavoue, et la première fois que je vous verrai, je vous couperai la gorge. Adieu, la Gode, ma mie. » — Et cette autre lettre au brave Crillon: « Brave Crillon, vous savez comment, étant roi de Navarre, je vous aimais et faisais cas de vous. Depuis que je suis roi de France, je n'en fais pas moins, et vous honore autant que gentilhomme de mon royaume; ce que je vous prie de croire et en faire état, et qu'il ne se présentera jamais occasion où je vous le puisse témoigner, que vous ne m'y trouviez très-disposé. Je suis bien marri de ce que votre santé ne vous permet pas d'être près de moi, pour le besoin que j'ai de telles gens que vous. Lorsqu'elle vous le permettra, vous me ferez un singulier plaisir de me venir trouver. Je ne vous dirai pas que vous serez le très-bien venu; je m'assure que vous n'en doutez nullement. » — Et quel tact, quel sentiment délicat des nuances dans la manière dont s'y prend Henri IV pour empêcher les duels entre ses partisans, leur parlant à la fois en roi et en gentilhomme, et leur laissant entendre que, si le roi leur défend ces inutiles effusions de sang, le gentilhomme les assisterait volontiers et se mettrait bravement de la partie! Notons, en passant, comme trait de caractère et d'époque, que la fraternité chevaleresque entre le roi et les gentilshommes ne fut mise en relief par personne mieux que par Henri IV. Avant lui, les grands seigneurs, révoltés ou soumis, avaient une attitude trop menaçante ou trop rancuneuse. Après lui, le gentilhomme se fondit dans le courtisan. Lui seul créa et maintint, dans la noblesse française, cette communauté dont le roi fut le chef et dont l'honneur fut le nœud.

Mais il y a d'autres leçons, d'autres exemples à chercher dans ses lettres. Détachées du but qu'il voulait atteindre et qu'il atteignit, elles offrent encore un bien intéressant

Digitized by Google

sujet d'étude. Henri IV raconte comme racontera plus tard, dans une langue plus formée, madame de Sévigné, et il a de plus le feu de l'action même mêlé au récit. — « Hier le maréchal et le grand prieur vinrent nous présenter la bataille, sachant bien que j'avais congédié toutes mes troupes : ce fut au haut des vignes, du côté d'Agen. Ils étaient cinq cents chevaux et près de trois mille hommes de pied. Après avoir été cinq heures à mettre leur ordre, qui fut assez confus, ils partirent, résolus de nous jeter dans les fossés de la ville ; ce qu'ils devaient véritablement faire : car toute leur infanterie vint au combat. Nous les reçûmes à la muraille de ma vigne, qui est là plus loin, et nous retirâmes au pas, toujeurs escarmouchant, jusqu'à cinq cents pas de la ville, où était notre gros, qui pouvait être de trois cents arquebusiers. L'ôn les ramena de là jusques où ils nous avaient assaillis. C'est la plus furieuse escarmouche que j'aie vue (1588). » Et ce récit de la mort du prince de Condé : — « Ce pauvre prince, jeudi, ayant couru la bague, soupa, se portant bien. A minuit lui prit un vomissement très-violent, qui lui dura jusqu'au matin. Tout le vendredi il demeura au lit. Le soir il soupa, et ayant bien dormi, il se leva le samedi matin, dîna debout et puis joua aux échecs. Il se leva de sa chaise, se mit à promener par sa chambre, devisant avec l'un et l'autre. Tout à coup il dit : « Baillez-moi ma chaise, je sens une « grande faiblesse. » Il n'y fut assis qu'il perdit la parole, et soudain après il rendit l'âme, assis. Les marques du poison sortirent soudain (1588). » N'est-ce pas que M. Jung a raison, et que le dix-septième siècle n'est pas loin ?

Que dis-je ? voici une veine que le dix-septième siècle a peu pratiquée, et où le nôtre peut saluer son précurseur en la personne de Henri IV : c'est le sentiment du pittoresque. — « J'arrivai hier soir de Maran, où j'étais allé

Digitized by Google

pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah! que je vous y souhaitai! C'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu. Pour ce seul respect, je suis prêt à l'échanger. C'est une île renfermée de marais bocageux, où de cent pas en cent pas il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau. L'eau claire, peu courante; les canaux de toute largeur, les bateaux de toute grandeur. Parmi ces déserts mille jardins où on ne va que par bateaux. L'île a deux lieues de tour, ainsi environnée: passe une rivière par le pied du château, au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau. Peu de maison qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras qui portent non-seulement grands bateaux, mais les navires de cinquante tonneaux y viennent; infinis moulins et météries insulées; tant de sortes d'oiseaux qui chantent; de toutes sortes de ceux de mer. Je vous envoie des plumes. De poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix: une grande carpe, trois sols, et cinq, un brochet. La terre très-pleine de blés et très-beaux. L'on y peut être plaisamment en paix, et sûrement en guerre. L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ah! qu'il y fait bon chanter! » (1586.)

On le voit, et cette fois il n'y a pas de néo-ligueur qui tienne: un nouvel écrivain est acquis à la France, et cet écrivain s'appelle Henri IV. Remercions M. Villemain, et lisons M. Jung, en attendant que nous possédions le recueil complet de ces précieuses lettres. Elles nous rendent le véritable Henri IV, et si celui-là ne réalise pas l'idéal mis à la mode par l'école sentimentale, c'est-à-dire le prince tel qu'il doit être pour ne jamais arriver au trône quand il y prétend et pour en tomber quand il l'occupe, nous ne perdrons rien au change: nous aurons le plus national,

Digitized by Google

le plus Français, le plus brave, le plus spirituel de tous les rois; persuadant son royaume avant de le conquérir et pipant les cœurs pendant qu'il assiége les villes; aussi sincère qu'on peut l'être en restant habile; aussi habile qu'on peut l'être en restant honnête; assez ferme pour être obéi, assez affable pour être aimé; écrivant d'instinct et au hasard des choses charmantes : sachant tout faire pour le bien des hommes, même les mépriser un peu; excellente condition pour être sûr de les bien connaître et capable de les bien gouverner.

Digitized by Google

LE BOURGEOIS DE PARIS

ET

LE BOURGEOIS DE LA NIÈVRE[1]

Il y a, dans le *Guy-Mannering* de notre vieil et cher Walter-Scott, un passage assez plaisant où le colonel Mannering et le procureur Pleydell se querellent sur le plus ou moins de culpabilité relative d'un bandit et d'un fripon. Pleydell prend parti pour le fripon, le colonel pour le bandit, et ils finissent par reconnaître que, des deux parts, cette préférence est un effet du métier. Ce passage nous est souvent revenu en mémoire lorsque, signalant les symptômes de nos maladies morales, nous avons mis au premier rang cette vanité, ce personnalisme, ce contentement ou cette préoccupation du *moi*, qui ont si mal inspiré nos écrivains célèbres, et les ont amenés à gâter après coup, par des confidences maladroites ou oiseuses,

[1] Derniers volumes des *Mémoires* de M. Véron. — Premier volume des *Mémoires* de M. Dupin.

Digitized by Google

inconvenantes ou incomplètes, le charme des créations de leur jeunesse, le souvenir de nos émotions et de nos lectures, et ce demi-jour si propice au mystérieux travail de la poésie transformant la réalité. Nous souffrions, par esprit de corps, de nos rigueurs, qui semblaient atteindre la littérature tout entière, et lui attribuer le monopole de tant de puériles et vaniteuses complaisances, comme conséquence logique de cette surexcitation du cerveau, de cet abus de l'imagination, de ces perpétuels sacrifices du sérieux de la vie à ses chimères, de ce je ne sais quoi d'un peu théâtral, d'un peu enclin à se mirer en soi, attributions immémoriales des natures artistes, poétiques, littéraires. Après tout, ces écrivains sur qui nous appelions avec amertume un blâme trop mérité, n'étaient-ils pas nos maîtres? N'avaient-ils pas été les enchanteurs de nos plus belles années? De quel droit leur jetions-nous la première pierre, nous qui tenions à eux, sinon, hélas! par le talent, au moins par ces parentés irrécusables, dominant, dans les diverses familles d'esprits, les nuances de détail? N'était-ce pas, de notre part, cruauté, contradiction, ingratitude? Savions-nous si cette vivacité d'impressions, cette manie d'expliquer l'imagination par la mémoire, ce penchant à prendre pour confident le public entier, n'étaient pas une partie essentielle de leur génie, et comme l'envers de tous ces riches trésors déployés dans leurs ouvrages? Encore une fois, il y avait là matière, non pas à un scrupule et à un doute, mais à un regret; au regret d'être obligé de frapper si fort, si près de nous, si près de nos goûts, de nos admirations, de nos préférences, de manquer de respect « au vieux René, au vieux Alphonse, au vieux George, » sous prétexte qu'ils ne s'étaient pas assez respectés eux-mêmes.

Abstulit hunc tandem... Nous éprouvons aujourd'hui

une satisfaction bien vive en constatant qu'il n'est pas nécessaire d'avoir été homme de génie, écrivain supérieur, éminent poëte, émouvant conteur, pour céder à la même envie de se raconter, de revenir, brin à brin, sur tout son passé, de se faire le héros de sa propre histoire, le centre et la raison d'être des événements de son temps. Dieu merci! M. Véron et M. Dupin se trouvent là tout exprès pour dégager du débat l'esprit littéraire, et prouver qu'il n'a pas du moins le privilége exclusif de ces confessions, de ces confidences, espèces de représentations de retraite données à leur bénéfice par des acteurs vieillis dans des rôles qu'on sait par cœur et des pièces qu'on ne joue plus. On peut différer d'opinion sur l'opportunité, l'intérêt, la convenance, la gravité, l'utilité des *Mémoires* de M. Véron et des *Mémoires* de M. Dupin; mais il est un point sur lequel tout le monde tombera d'accord, c'est qu'ils n'ont rien de commun avec la littérature. Nous devons donc avant tout, et au nom de cette littérature tant de fois accusée par d'autres et par nous-même, remercier MM. Dupin et Véron, comme Claudien remerciait les dieux d'avoir permis la chute de Rufin. Habitués, l'un à faire absoudre ses clients, l'autre à guérir ses malades, tous deux ont voulu, nous n'en doutons pas, finir leur carrière comme ils l'avaient commencée, et continuer, dans leurs vieux jours, ce bienfaisant ministère dont le souvenir embellissait leur jeunesse. Ils ont vu la poésie, l'art, le talent et la célébrité d'écrivain, malades d'un excès de vanité, prévenus d'une foule de délits causés par le désir de se rendre intéressant, par l'abus du droit à la gloire, par l'entêtement à occuper de soi, à poser devant l'Europe entière en grande tenue ou en robe de chambre; et ils se sont dit que des Mémoires où brilleraient les mêmes travers, et qui se feraient en outre remarquer par

Digitized by Google

une absence complète d'esprit, d'art et de style, seraient le plus excellent moyen de démontrer que ces travers, au lieu d'être une maladie particulière, étaient une épidémie générale; au lieu d'appartenir en propre à une classe d'individus et d'intelligences, rentraient dans le vaste domaine de nos faiblesses et de nos misères. Rendons-leur cette justice, jamais mission ne fut mieux comprise et plus consciencieusement accomplie; jamais avocat et docteur n'ont mieux maintenu leur spécialité au profit de leur client. Le livre de M. Dupin est un plaidoyer; celui de M. Véron est une cure; et, après qu'on les a lus, leur succès est complet, la littérature est acquittée et guérie.

Loin de nous pourtant l'idée d'assimiler ces deux hommes si différents, ces deux existences si dissemblables! La comparaison serait un paradoxe et une irrévérence envers la magistrature. La vie de M. Dupin est une vie de travail, *labor improbus;* il a peu sacrifié aux Grâces, et ce n'est que dans ses lectures classiques qu'il a eu commerce avec Melpomène et Terpsichore : s'il a semé de quelques fleurs l'âpre sentier des *Institutes* et de la procédure, ce ne sont, tout au plus, que des fleurs de rhétorique, ou peut-être celles qu'en Cincinnatus du courage civil il a cultivées de ses propres mains dans son parc de Raffigny. Il a bien eu çà et là quelques velléités d'ornement oratoire et de jouissance artistique : il a pratiqué la métaphore, lu Boileau, fréquenté Girodet, et autorisé ses clients politiques à suspendre dans son cabinet des gravures peu connues, mais d'autant plus précieuses, telles que la *Mort de Socrate*, et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce.* Même, dans les grands jours, quand la métaphore avait bien donné, la peinture arrivait, fixant dans une image plus durable les images fugitives : Dumarsais tendait le pinceau à Horace Vernet, et tous deux, pour mieux con-

Digitized by Google

server à la postérité les traits du nouveau Démosthènes, saisissaient, de compagnie, le moment où il prononçait cette phrase : « Accusateur ! vous voulez placer sa tête sous la foudre, et nous, nous voulons montrer comment l'orage s'est formé ! » Mais il est clair que l'art, la poésie, l'agrément, voire même la gravure proprement encadrée, n'ont joué dans la vie de M. Dupin qu'un rôle accessoire, n'ont été que la récréation tolérée, le délassement permis de travaux plus sérieux, la broderie légère et brillante d'une étoffe ferme, solide, tenace, compacte, bonne au soleil et à la pluie, à la fois rude et souple, et surtout remarquable par ses couleurs variées. Pour M. Véron, c'est le contraire. Chez lui, le plaisir a été le principal, et le travail l'épisode, ou plutôt il n'a voulu du travail que comme assaisonnement du plaisir. Pratiquer une saignée, inventer une pâte pectorale, diriger une Revue, gouverner l'Opéra, régénérer le *Constitutionnel*, pousser à une révolution, coopérer à un sauvetage, tout cela n'a été, semble-t-il, pour l'heureux mortel, qu'une façon de conjurer le désœuvrement et de se souvenir de l'antique proverbe que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; tout cela n'a été qu'un exercice d'hygiène, la promenade que l'on s'impose après dîner pour s'assurer une digestion facile ; un moyen de mettre dans son existence, à des doses savamment égales, l'utile et l'agréable, en ayant soin que l'agréable domine et que l'utile obéisse. Toutes les divinités riantes l'ont accueilli à son berceau, depuis Phébus Apollo, dieu des dictames et des simples, jusqu'aux Grâces, aux Muses et aux Nymphes, qui n'ont plus lâché prise et ont fini par le traiter avec une familiarité toute fraternelle. Dans cette vie amusée et occupée, l'étoffe est peu de chose, mais la broderie est beaucoup : si bien qu'à chaque nouvelle tentative pour être pris au sérieux, pour devenir un homme

Digitized by Google

grave, pour cacher sous un habit officiel les myrtes importuns et les camellias fanés, le pli était pris, la vieille habitude était passée à l'état chronique; le bout de l'oreille épicurienne reparaissait sous le collet droit de l'uniforme; on refusait de souscrire ou de croire à cette transition honorable du plaisant au sévère, et l'on demandait à ce surnuméraire de gravité s'il voulait faire de la politique une drogue ou un ballet : impertinente question qui eût bien mérité qu'on lui répondît par l'affirmative! On le voit, rien de plus différent que ces deux physionomies et ces deux histoires : comment se fait-il donc qu'elles se rejoignent à leur extrémité, et se racontent dans des Mémoires qui offrent à peu près le même caractère? Comment se fait-il que le livre du docte jurisconsulte, de l'éloquent avocat, du magistrat austère, du travailleur infatigable, du légiste profond, du procureur général près d'une Cour suprême, du président de la Chambre des députés, de l'Assemblée nationale et du Comice agricole, ne soit pas plus sérieux que celui du directeur de la danse, et que le maillot rose n'ait pas grand'chose à envier à l'habit noir? En même temps, comment les deux livres, réunis sous un même regard impartial, sans le moindre esprit de dénigrement et de système, reproduisent-ils, avec un peu moins d'éclat et beaucoup plus de solécismes, tous les défauts reprochés à des œuvres plus brillantes, signées de noms plus lettrés? Est-ce donc une contagion, un vice inhérent au genre, à l'époque, à l'humanité? Suffit-il de se faire son propre biographe pour devenir aussitôt puéril, gonflé de soi et de ses mérites, prompt à s'exagérer son importance, et même, — chose plus singulière chez un vieux médecin et un vieil avocat, — prodigieusement naïf! Ou bien est-ce parce qu'on possède d'avance toutes ces qualités qu'on est amené à colliger ses souvenirs, à écrire en détail sa bio-

Digitized by Google

graphie? Quelle leçon extraire de ces deux exemples, qui, cette fois, ne nous enseignent plus à nous méfier du trop beau style, du sens trop poétique, du tempérament trop artiste, du talent de prêter aux créations de sa pensée trop de séduction et de charme? Quel profit pourrait en retirer la société, si elle aussi savait se souvenir ou si seulement elle savait lire? Nous voudrions effleurer quelques-unes de ces questions, afin de n'avoir pas à regarder comme absolument perdu le temps employé à faire connaissance avec ces deux hommes, avec ces deux ouvrages qui, n'ayant aucune valeur historique, aucune portée politique, aucune élévation morale, aucune distinction littéraire, ne méritant ni approbation, ni critique, ni récrimination, ni colère, ont droit cependant à compter parmi les documents contemporains.

Si l'on regardait de près dans la vie des personnages plus ou moins célèbres, on découvrirait que presque tous ont eu une spécialité et un moment, et que, plus tard, en dépit de leurs efforts pour varier leurs aptitudes et multiplier leurs rôles, tout en eux se rapporte à cette spécialité restreinte, à ce moment décisif, qui fut leur succès et leur date. Qui ne se souvient de Spontini reparaissant au bout de trente ans, après Rossini, après Meyerbeer, avec les allures et le costume de 1807, du lendemain de la *Vestale*, et se figurant volontiers que la musique et le monde s'étaient arrêtés à cette heure rayonnante, éternellement parée dans sa mémoire des magnificences du génie, de la jeunesse et de la gloire? Eh bien, avec ou sans *Vestale*, la plupart de nos illustres, M. Véron comme les autres, et M. Dupin comme M. Véron, ont eu aussi leur année 1807, leur instant rapide où, portés à demi par les circonstances, à demi par l'heureux emploi de leur vraie faculté, ils ont donné toute leur mesure et brillé de tout leur éclat. Cet instant passé, lorsqu'ils ont voulu se développer, s'agran-

Digitized by Google

dir, se transformer, changer de terrain, de théâtre et de genre, faire de leur succès primitif, de leur attribution distinctive le premier anneau d'autres triomphes et d'autres talents, un je ne sais quoi les trahissait, et ramenait invinciblement le public à ce qui était à leurs yeux leur point de départ, et, en réalité, leur point d'arrivée. Pour M. Véron, cette bienheureuse époque, faite pour donner le ton à tout le reste, a été, j'imagine, celle où, vainqueur de tous ses rivaux, entrant à l'Opéra par la petite porte, du côté des coulisses, régnant en autocrate sur les plus belles et les plus vastes planches de l'univers civilisé, il *montait Robert le Diable* et la *Sylphide*, encourageait Taglioni, inventait Fanny Elssler, décernait à M. Levasseur le rôle de M. Dabadie, examinait avec un soin de connaisseur les *portants*, les *dessous*, les *trappes anglaises*, les *vols*, les *vols tournants*, et faisait bénir son autorité paternelle par tout un gracieux Yvetot chantant, dansant, mimant, jouant et sautillant. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a essayé depuis, s'est ressenti de ce règne charmant où ses sujets avaient des ailes de gaze et des jupes de mousseline. On eût dit qu'en sortant de l'Opéra avec cette « petite fortune » dont il parle sans trop d'emphase, mais non sans un heureux mélange de complaisance et de modestie, en remettant à son successeur les clefs de cet Éden profane où il avait rencontré tant de filles d'Ève et si peu de fruit défendu, M. Véron reportait sans cesse, comme notre premier père, son regard derrière lui, vivant encore en souvenir des délices qu'il avait quittées. On eût dit du moins qu'il gardait, des attributs de sa royauté, la lorgnette qui lui avait servi à inspecter tant de *frais minois* et de *pieds mutins*, et que discussions parlementaires, conflits de gouvernement, polémique de journaux, personnages politiques, chutes de dynasties, catastrophes

Digitized by Google

soudaines, révolutions sociales, tout cela n'était pour lui qu'une continuation en grand de ses exercices favoris, une série de pantomimes animées, de *tutti* retentissants, où cette lorgnette magistrale reconnaissait ses principaux effets de scène, où les événements se déployaient comme les cortéges de *Robert* et de la *Juive*, où le traditionnel *marchons, combattons, courons*, était chanté plus ou moins en mesure, et où nos écus payaient les frais du décor. Un homme d'esprit a appelé M. de Chateaubriand « un ermite sur un théâtre. » M. Véron, bien qu'il se fasse vieux, ne s'est pas encore fait ermite : à part cette légère différence, le théâtre est toujours là, et il y reste, imitant ces marquis du dix-septième siècle qui s'asseyaient pêle-mêle au milieu des comédiens; applaudissant ceux qui réussissent, sifflotant ceux qui tombent, ne se plaignant pas trop du prix des places quand il s'amuse, confondant très-souvent, dans cette position mixte, la salle avec la scène, optimiste à la surface, rancuneux au fond, bonhomme après tout, et rentrant chez lui, la pièce jouée, sans trop savoir s'il a été spectateur ou acteur, s'il s'est agi d'une fiction ou d'une réalité, s'il a assisté à un opéra ou à une révolution. Dans un moment de franchise, où il a été très-près de comprendre ce qu'auraient dû être ses *Mémoires*, M. Véron nous dit (tome III, page 406) : « J'ai dû montrer comment et pourquoi j'étais entré à l'Opéra, comment et pourquoi j'en étais sorti. Les sévérités administratives qui s'exercèrent contre moi, je dois le confesser ici, s'expliquent peut-être un peu par l'ivresse que me causaient une situation, des succès, une fortune, un pouvoir si inattendus. J'avais, moi aussi, le tort de triompher un peu trop au milieu de cette vie de plaisirs continus et d'affaires qu'une fée protectrice menait toujours à bien. Il n'est pas si facile qu'on le pense à un directeur d'Opéra de cacher

sa vie. Ses amis et ses ennemis, par des sentiments contraires, s'empressent de donner une publicité exagérée et ridicule à ses faits et gestes, aussi bien qu'à ses paroles. Un directeur d'Opéra est nécessairement condamné à une vie excentrique, *puisqu'il n'est pas classé dans la société.* » — Pas classé dans la société ! voilà le vrai : un ténor, un comique de vaudeville, n'y sont pas classés non plus, ce qui n'empêche pas M. Arnal d'être beaucoup plus amusant qu'un préfet, et M. Roger beaucoup plus mélodieux qu'un conseiller à la cour de cassation; mais enfin, si M. Roger ou M. Arnal demandaient, pour leur retraite, un siége à la cour suprême ou une préfecture de première classe, ils s'exposeraient, pourvu que le ministre fût orgueilleux ou goguenard, à rencontrer quelques-uns de ces dédains aiguisés d'épigrammes dont M. Thiers et M. de Rémusat paraissent avoir été trop prodigues à l'égard de M. Véron, dont il leur a gardé assez de rancune pour devenir, à leur endroit, presque méchant, presque spirituel, et qui, en leur aliénant son cœur, en le dégoûtant de leur politique, ont peut-être influé sur leur défaite, et indirectement décidé des destinées du pays.

Maintenant, si nous passons de l'Opéra au Palais de Justice, de la pantomime à la chicane, et du protecteur des *rats* au défenseur des veuves et des orphelins, rencontrerons-nous chez M. Dupin ce même trait distinctif qui a été toute la figure, cette même date éclatante qui a été toute la vie? Nous le croyons, et ses *Mémoires* nous le prouveraient si nous étions tenté d'en douter. Ce point culminant où tout ramène, cet épanouissement complet d'une faculté spéciale se développant dans son milieu le plus favorable, et y recevant, dès l'abord, un premier à-compte de succès, de gloire, de fortune, destiné à dépasser plus tard le total définitif, nous le trouvons, pour M. Dupin, dans ces années où sa brillante clientèle, généraux, ban-

quiers, poëtes, chansonniers, journalistes, magistrats, littérateurs, évêques, l'associait à tous les bénéfices d'une situation unique, cumulant les honneurs de la persécution avec les profits de la liberté. M. Dupin était alors, dans toute l'acception productive, glorieuse et commode, l'*avocat politique*, l'avocat attitré, obligé, applaudi, fêté, de tous ceux qui, sous prétexte de sceller le pacte entre la Charte et la monarchie, commençaient par attaquer la monarchie pour être plus sûrs d'observer la Charte. Il glorifiaît les morts, il innocentait les vivants, il changeait, au gré de son éloquence magique, la sellette en piédestal, la cour d'assises en Capitole et la geôle en Panthéon. Chacune de ces causes célèbres qui passionnaient la plupart des Athéniens et tous les Spartiates de ce temps-là était pour l'heureux avocat l'occasion d'un triomphe en prose, en vers, en peinture, d'une ovation toujours nouvelle, toujours la même, que partageaient le prévenu, l'auditoire, le sténographe, le gendarme, le greffier, l'huissier et le juge. — « Ah ! c'était le bon temps ! souvenez-vous-en ! » s'écrie M. Dupin à l'instar de M. Denis, car on est toujours le M. Denis de quelque chose ou de quelqu'un. Quel temps, en effet, de bénédiction, que celui où il suffisait d'une prosopopée ou d'une apostrophe, d'un mouvement pathétique ou d'un geste véhément, pour que les Barreaux de Paris et de province se missent en frais de poésie à l'honneur de leur illustre confrère, et lui dédiassent des dithyrambes dans le goût de celui-ci :

A côté des cyprès funèbres
Il cueillit d'immortels lauriers,
En vengeant ceux non moins célèbres
Des grands et malheureux guerriers!

Quel temps que celui où une invocation à des *mânes*,

Digitized by Google

à des *pénates*, à des *cendres*, images neuves qui faisaient le fonds de la littérature de M. Dupin, lui était payée comptant, en transports d'enthousiasme et d'allégresse; où l'habile emploi de ces hardiesses métaphoriques, injustement dédaignées aujourd'hui par les bons élèves de seconde, suscitaient plus de trépignements et de bravos que n'en ont jamais obtenu les merveilles de l'éloquence et du génie! où les écoliers de Saint-Acheul, admis cette fois à faire valoir les circonstances atténuantes en faveur de l'enseignement jésuitique, s'écriaient avec accompagnement d'orgue, de serpent et d'encensoirs :

Que nos fleurs ombragent sa tête,
Que nos parfums suivent ses pas!

où, à propos d'une mauvaise querelle que cette réception de Saint-Acheul attira à M. Dupin de la part de ses meilleurs amis, un excellent abbé le Besgue lui adressait l'épître suivante, transcrite tout au long dans ses *Mémoires :*

« Si le suffrage d'un prêtre déporté, qui a, pendant vingt-huit ans, honoré le caractère français chez nos fiers et généreux voisins, peut vous offrir quelque dédommagement de l'horrible injustice qui vous poursuit, jouissez, monsieur, du mien : il est vif, sincère et sans réserve. Cet acte de dignité (une lettre d'explications qui ressemblaient fort à des palinodies) vous place trop au-dessus de vos ennemis pour qu'ils puissent, quoi qu'ils fassent, vous en faire descendre.

Urit fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas.....

« La postérité finira le vers, et je fais des vœux pour que ce soit le plus tard possible. Oui, monsieur, une *trempe si pure*

Digitized by Google

et si noble, à notre déplorable époque, doublera *l'amour et l'admiration de nos neveux.* — Signé C. J. LE BESGUE. »

On le comprend, une spécialité où M. Dupin a montré de si grands talents et reçu de telles récompenses, une époque où il a cueilli par gerbes, et sans même se baisser, tant de fleurs oratoires, tant de couronnes poétiques, tant de délicates friandises de vanité et d'orgueil, ont dû imprimer à son intelligence et à sa vie ce pli dont nous parlions tout à l'heure, et qui a été ineffaçable. Partout et toujours il est resté avocat, ce qui est déjà une physionomie particulière, et avocat politique, ce qui achève de compléter la sienne. Dix ans, vingt ans après, lorsqu'à force de plaider l'alliance de la monarchie et de la Charte ses amis et lui sont arrivés à renverser l'une et à raturer l'autre, lorsqu'à la suite de cette première révolution on a cru qu'il devenait homme d'État, homme de gouvernement, chef de la magistrature, président d'une grande assemblée, conseiller d'une dynastie, on s'est trompé : l'avocat persistait encore, l'avocat de 1815 à 1830, du *Constitutionnel* et du *Miroir*, de MM. Jay et Jouy, Béranger et Arnault, de Pradt et Isambert, de la *Souscription nationale* et de l'*Ermite en province*, des *Victoires et Conquêtes* et de la *Liberté individuelle*, du *Droit d'association* et de l'*Église gallicane*. La politique n'a jamais été pour lui qu'une cause, un procès, un plaidoyer, où il s'agissait, non pas d'approfondir et de comprendre les périls de la société, les difficultés du pouvoir, les éléments de stabilité qu'il perdait, ceux qui pouvaient y suppléer, mais de contenter juges et plaideurs, accusés et partie civile sans trop se brouiller avec le réquisitoire, de combiner adroitement de beaux restes de popularité avec de beaux chiffres d'honoraires, et des privautés de paysan du Danube avec des priviléges de courtisan. Les gens qui ont accusé M. Du-

Digitized by Google

pin de versatilité, d'inconséquence, de défection, d'ingratitude ou d'astuce, ont été très-injustes; pour être infidèle à un parti, il faut commencer par en avoir un; or M. Dupin n'a jamais eu de parti, il a eu des clients : il n'a ni pensé, ni agi, ni déserté, ni trahi : il a plaidé. Tout, chez lui, a ce caractère de plaidoirie continuée, *jouée* en des variations innombrables, au milieu des fonctions les plus hautes, et sous les formes les plus diverses : discours, silences, bons mots, actes publics, opposition, retours, boutades, amitiés, conseils, regrets, tout, jusqu'à ses larmes. Oui, s'il lui est arrivé, dans ces derniers temps et dans les dernières pages de ses *Mémoires*, de s'attendrir honorablement sur d'augustes infortunes, le dirons-nous? cet attendrissement et ces pleurs font un peu l'effet de ces *larmes dans la voix* qui décident le succès d'une péroraison bien faite, et humectent des yeux fatigués par la lecture des *Pandectes :* toujours et partout, l'avocat sachant s'émouvoir au bon moment, finissant par s'identifier si bien avec la cause de ses clients, qu'elle semble devenir la sienne, mais n'ayant pas perdu, tout le long du procès, une seule occasion de leur faire comprendre que, s'il plaide le *pour*, ce n'est pas faute d'arguments et de moyens pour plaider le *contre*.

En résumé donc, et c'est ce qui ressort surabondamment de leurs *Mémoires*, M. Véron n'a jamais été que le directeur de l'Opéra, M. Dupin, que l'avocat politique : voilà le trait de leur figure. L'époque où M. Véron faisait jaillir, du bout de son sceptre enguirlandé de roses, les merveilles de *Robert* et de la *Sylphide*, l'époque où M. Dupin échangeait, au profit de tout amoureux de la Charte persécutée par la tyrannie, des métaphores contre des apothéoses, voilà la date de leur vie.

Voyons à présent, et ce point bien fixé, ce qu'il aurait

Digitized by Google

fallu pour que leurs *Mémoires* y répondissent, et comment, une fois décidés à les écrire, ils auraient dû s'y prendre pour que ces *Mémoires* eussent un peu de piquant, de nouveauté et d'intérêt.

La poétique de ce genre d'autobiographie dont on a tant abusé, et avec une telle uniformité de désappointement et de mécompte, pourrait se formuler en peu de mots. A part les qualités de style, qui ne sont jamais hors de saison, mais qui, avec MM. Véron et Dupin, sont malheureusement hors de cause, il suffirait tout simplement que le narrateur de sa propre histoire se fît une idée bien nette des rapports exacts de cette histoire avec l'attente et la curiosité du public, et surtout de l'espèce particulière de renseignements, de révélations, qui doit former le revers, l'*en-dessous*, le complément inédit de sa célébrité officielle, de sa vie extérieure. Il suffirait qu'il racontât de son mieux, sur les autres et sur lui-même, ce que, vu sa spécialité, ses antécédents, sa position présente ou passée, personne ne peut savoir aussi bien que lui. Pourquoi les *Mémoires* de Sully, du cardinal de Retz, de madame de Motteville, de Saint-Simon, offrent-ils un intérêt irrésistible, inépuisable? C'est d'abord parce qu'ils se sont effacés derrière les événements et les personnages dont ils avaient étudié ou surpris les secrets ressorts; c'est ensuite parce qu'ils ont connu, deviné, vu et révélé ce que personne, à talent égal ou même supérieur, n'aurait pu mieux connaître, mieux deviner, mieux voir et mieux révéler. Pourquoi, au contraire, les *Mémoires* de nos contemporains célèbres ont-ils excité, après une curiosité passionnée, un mécontentement général? C'est premièrement parce qu'au lieu de se fondre, pour ainsi dire, dans les événements qu'ils retracent et de n'en être que les *cicerone* d'intérieur, ils absorbent ces événements dans leur

Digitized by Google

propre personnalité et leur propre existence : c'est surtout parce qu'ils ne nous apprennent rien que d'autres n'eussent pu également nous apprendre sans y mettre tant de préparatifs et de fanfares : c'est qu'ils ne sortent du récit très-intime, trop intime, des faits et gestes de leurs ancêtres, de leurs parents, de leur enfance, de tous les préludes et accessoires de leur entrée dans la vie, que pour s'égarer dans la grande histoire, celle que l'on connaît par le dehors et qu'on trouve dans le *Moniteur* et les livres. En d'autres termes, ils n'ont pas su rester dans cette région intermédiaire qui est le vrai domaine des *Mémoires* et où le souvenir personnel, l'impression individuelle sert de commentaire au fait historique, s'y entremêle dans une juste mesure sans l'exagérer ni l'amoindrir, et en donne *de visu* l'interprétation familière et comme le déshabillé. Ils se sont constamment tenus, tantôt en deçà, tantôt au delà; tantôt se renfermant dans le monologue de leur passé, tantôt s'abandonnant aux généralités de leur temps : là, biographes pour eux seuls; ici, historiens comme nous tous.

Qu'avaient donc à faire MM. Véron et Dupin pour rentrer, faute de mieux, dans les conditions du genre, et nous donner des *Mémoires* qui, sans grandes qualités littéraires, critiques ou morales, eussent cependant la chance de nous intéresser? Ils devaient commencer par s'appliquer, dans toute sa sage rigueur, la maxime inscrite sur le temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, et rechercher soigneusement, dans leur conscience ou, à défaut, dans leur mémoire, quelle avait été leur aptitude particulière, leur attribution distinctive, comment s'était appelé leur succès par excellence, leur trait d'union avec le public; à quel titre, sous quel aspect, avec quel bagage ils étaient devenus, à tel jour et à tel moment, des personnages célèbres, et quels étaient par conséquent, parmi

leurs souvenirs, ceux qui porteraient le plus essentiellement leur marque et qu'eux seuls avaient pu rencontrer sur le chemin de leur coulisse à leur théâtre. M. Véron, par exemple, avait à se dire : J'ai été médecin, et j'ai employé, pour paraître avoir des malades, de petits moyens, tels que cabriolet parcourant au grand trot les beaux quartiers de Paris, voitures armoriées stationnant à ma porte, *grooms* tout essoufflés me surprenant au milieu d'un dîner d'amis et m'adjurant de voler chez madame la duchesse ou chez madame la marquise, qui ne voulaient vivre ou mourir que de ma main : moyens qui ne manquaient pas de comique, et qui peuvent, à distance, me fournir un piquant chapitre sur la façon de *se pousser* en ce monde. Puis, j'ai fondé la *Revue de Paris*, ce qui m'a mis en contact avec cette bizarre tribu des gens de lettres, que l'on connaît fort mal quand on ne la connaît que par ses ouvrages. J'ai ensuite dirigé l'Opéra, et aucun de ses mystères n'est resté mystérieux pour moi. Enfin, j'ai rendu la vie au vieux *Constitutionnel* exténué de consomption voltairienne, prêt à s'enterrer dans ses refus de sépulture : et là, en ma qualité de chimiste, j'ai pu analyser sciemment les ingrédients employés dans ces laboratoires d'où sortait, chaque matin, l'opinion publique, bouchée et étiquetée selon la formule et l'ordonnance. Eh bien, voilà mes *Mémoires*, leurs sujets tout trouvés et leur distribution naturelle : les débuts d'un homme d'esprit à Paris et son stage industrieux aux abords de la notoriété et de la fortune : les dessous de cartes de la littérature en 1829 et 1830, et les rapports de la vie privée d'un directeur de *Revue* avec celle de ses rédacteurs; une vue de l'Opéra de 1831 à 1835, prise dans les entr'actes et derrière le rideau ; une étude d'après nature du *chez soi* d'un journal et de ce que peut contenir de petits commérages, de basses

Digitized by Google

passions ou de grotesques despotismes, un assemblage de vieux actionnaires libéraux, de vieux *articliers* patriotes; en tout quatre chapitres, si je suis laconique; quatre volumes, si je suis prolixe : mes *Mémoires* ainsi faits seront bien les *Mémoires* de M. Véron, et le public n'aura pas le droit de m'en demander davantage.

Au lieu de se restreindre ainsi dans sa spécialité et dans son sujet, M. Véron nous a raconté en grand détail l'Empire, les Cent-Jours, la Restauration, la Révolution de 1830, le gouvernement de Juillet, la Révolution de février, la République et le coup d'État du 2 décembre. A coup sûr, ces événements ne sont pas dénués d'intérêt, et nous comprenons qu'il en ait été frappé; mais tout homme de cinquante à soixante ans, ayant traversé, comme lui, les mêmes phases, pourrait les raconter comme lui, et, pour peu qu'il écrivît bien, il écrirait mieux. Sans compter la collection de journaux et de brochures qui se rattachent à cette première moitié de notre siècle, des auteurs et des livres d'un certain renom, dont l'énumération serait trop longue, se sont chargés de nous apprendre sur cette période accidentée autant et même un peu plus que nous ne voudrions en savoir. M. Véron a-t-il été mieux informé, mieux renseigné que ce premier venu qui aurait pu écrire ses *Mémoires* à sa place, et s'en serait peut-être mieux tiré? Oui, en deux ou trois rencontres, mais pas davantage. A-t-il été au moins, comme il a l'air parfois d'y songer ou d'y prétendre, ce familier, ce confident approchant, à tout heure, les hommes d'État, et qui, s'il a le regard juste et l'oreille fine, peut d'autant mieux voir et entendre, qu'on le traite sans conséquence et qu'on s'habille devant lui? A-t-il été le *sigisbée* ou le *patito* de nos grandes existences politiques? A-t-il été Gil Blas? A-t-il été Beaumarchais? A-t-il été Figaro? Hélas! non. Il y a dans son livre

Digitized by Google

un passage bien imprudent, où il parle de Beaumarchais, et où l'on sent qu'il ne demanderait pas mieux que de donner l'idée d'un parallèle : il s'est fait tort; sa vie, égale et douce, ne ressemble en rien à cette vie troublée, moitié drame, moitié comédie, faite d'orages, de luttes, de victoires et de désastres, se prenant corps à corps avec son temps, avec ses amis, avec ses ennemis, avec elle-même, et, à chacun de ses chocs contre la destinée ou la fortune, jetant assez d'étincelles pour éblouir, assez d'éclairs pour effrayer. Beaumarchais, ou, si vous voulez, Figaro, a été, qui l'ignore? le type de la bourgeoisie à une époque où elle doublait ce cap des tempêtes qui devait la conduire de *rien* à *tout* à travers tant de naufrages. M. Véron est l'homme du *tiers état* arrivé ou parvenu, et n'ayant eu, pour cela, qu'à suivre une pente toute tracée; l'actionnaire heureux, successivement enrichi dans des affaires dont il n'a pas su les secrets, mais dont il a touché les dividendes; le bourgeois de Paris, faisant peu, laissant beaucoup faire, composant ses paradoxes avec des lieux communs, n'empêchant un malheur que quand il a l'esprit de le prévoir et ne le prévoyant que quand il n'est plus temps de l'empêcher; aimant à se trouver aux premières représentations des événements; lisant l'affiche d'une révolution comme celle d'un théâtre, et en payant la carte comme celle d'un dîner; à la fois roué et innocent, madré et ingénu, blasé et badaud, et, par une erreur géographique que je signale sans l'expliquer, plaçant presque continuellement Athènes en Béotie. On le voit, le bourgeois de Paris d'aujourd'hui n'a rien de commun avec celui de 1784 : M. Véron n'est pas de la même famille que Beaumarchais; il n'a pas fait le *Barbier de Séville;* il n'a pas rencontré de madame Goëzmann, et, si l'on me rappelle que Beaumarchais a aussi écrit des *Mémoires,* je

Digitized by Google

répondrai que cette ressemblance-là est justement la plus grande différence.

Si M. Véron, dans l'histoire générale de nos révolutions et de nos gouvernements, a maladroitement marché sur les brisées de nos historiens en titre; si, dans le récit particulier de nos diverses phases politiques, il a eu le tort de ne pas être mieux renseigné que tout le monde sur les choses que tout le monde sait; s'il n'a été ni César, ni Tacite, ni Retz, ni Saint-Simon, ni Olivier le Daim, ni Gourville, ni Gil Blas, ni surtout Beaumarchais, a-t-il été le Tallemant des Réaux de la littérature, de la musique, du journal et de la danse? le Brantôme du premier-Paris, de l'Opéra et du ballet? A-t-il été, en un mot, ce que pouvait être spécialement, et à l'exclusion de tout autre, M. Véron rédigeant ses *Mémoires?* Pas davantage, et nous sommes loin de l'en blâmer; car, si son livre en est plus ennuyeux, il en est au moins plus honnête. C'est là, on ne saurait assez le redire, l'inévitable inconvénient attaché à l'annonce, et, plus tard, à la publication de ces *Mémoires*, signés de noms trop marqués, trop parlants, trop entourés d'une auréole sentimentale ou anacréontique, chorégraphique ou romanesque. Ils provoquent une curiosité qu'ils ne peuvent pas satisfaire; il semble qu'ils soient synonymes de mille indiscrétions inquiétantes pour la bienséance et la morale, mais pleines, par cela même, de ces secrètes amorces que le public ne repousse pas toujours, et auxquelles il aime à céder, tout en les condamnant. C'est ce qui est advenu récemment pour un nom plus illustre et autrement compromis, ce qui arrive, dans une sphère moins poétique, pour M. Véron, et ce qui se reproduira toujours, nous l'espérons bien, pour la confusion des curieux, constamment déçus et rarement corrigés. Lorsque le livre paraît et qu'on y cherche en vain ce

Digitized by Google

que l'on croyait y trouver, on se plaint d'être mystifié, et l'on a tort; car, par la force des choses, il n'y avait pas de milieu: il fallait qu'il y eût mécompte ou inconvenance, attrape ou immoralité, mystification ou scandale.

M. Véron a donc fort bien fait, en somme, de ne pas répondre au genre particulier d'attente qui s'attachait à ses *Mémoires*, de laisser fermé à double tour le mystérieux tiroir dont ses attributions passées lui avaient livré la clef, de ne pas nous dire sur certains beaux esprits littéraires ou mondains, sur certaines célébrités contemporaines, sur le foyer du chant et de la danse, sur les *étoiles* du firmament lyrique ou tragique, sur Melpomène ou Terpsichore, tout ce qu'il en savait, et autre chose que ce que nous en savions. Mais, en conscience, n'y avait-il pas moyen, sans inquiéter ni scandaliser personne, d'être un peu plus piquant et un peu plus neuf? Croit-il que ses chapitres sur la jeune littérature de 1828 recrutée par la *Revue de Paris* soient des modèles de croquis à vol d'oiseau, de critique légère et anecdotique, telle que la pratiquait, dans ses causeries écrites ou parlées, son ami M. Sainte-Beuve? Croit-il que ses études savantes sur les restaurateurs et les cafés fassent pâlir Brillat-Savarin, et unissent, d'une façon bien appétissante, l'esprit de la gourmandise à la gourmandise de l'esprit? Est-il très-sûr que son galant épilogue sur l'influence des femmes au dix-neuvième siècle continue agréablement Hamilton, la Rochefoucauld et la Bruyère, et soit de nature à faire tressaillir d'aise, dans leur tombe, ses devanciers Lauzun et Richelieu? S'est-il demandé si ses pages sur mademoiselle Rachel dépassent de beaucoup, comme finesse, justesse de vues, élégance, nouveauté d'aperçus sur l'art dramatique, ces biographies d'actrices que l'on vend dans les couloirs des théâtres? S'imagine-t-il que Gavarni, le *Figaro*, le *Charivari*, les

Digitized by Google

conversations de boulevard et de Divan entre onze heures et minuit, ou seulement les plus vulgaires échos de la chronique parisienne, n'aient pas appris, sur l'Opéra et ce qui s'y passe, dix fois, vingt fois plus que ce que son livre nous en apprend? Il a eu raison d'être discret; il ne pouvait être très-amusant sans cesser d'être convenable; il nous a trichés pour rester honnête : soit; mais alors pourquoi, ayant été M. Véron, a-t-il écrit ses *Mémoires?* On tourne là dans un cercle vicieux, et, si l'on avait espéré d'autres vices, à qui la faute? à l'auteur qui a annoncé ce qu'il ne pouvait pas donner, ou au public qui a demandé ce qu'il ne pouvait pas obtenir?

Il y a pourtant, dans les derniers volumes, deux passages où M. Véron a été à peu près neuf, à peu près piquant, et sur lesquels, pour toutes sortes de bonnes raisons, nous nous garderons d'insister. C'est celui où il publie des papiers volés aux Tuileries le 24 février, rachetés de ses deniers et très-honorables pour ceux dont ils nous livrent les pensées; et celui où il rapporte les dialogues parlementaires qui précédèrent le 2 décembre et les dialogues télégraphiques qui l'accompagnèrent. Hélas! voyez le malheur! Pour ces deux pauvres petites indiscrétions qui, à part le télégraphe, n'ont rien de bien leste, M. Véron a encouru un blâme presque général. A la première, on a dit que M. Véron avait sans doute fait un bon usage des papiers mis entre ses mains par l'émeute, le pillage et le hasard, mais qu'il y en avait encore un meilleur, c'eût été de ne pas s'en servir. A la seconde, on a répliqué que le *væ victis* de notre aïeul Brennus était par trop gaulois, même pour un bourgeois de Paris; que, quand on se disait, comme Sosie, l'ami de tout le monde, on avait tort de faire une exception aux dépens des vaincus, et que compromettre des gens qui ne pouvaient pas

Digitized by Google

se défendre était une moins belle action que d'avoir monté la *Sylphide*. Et puis, encore une fois, à quoi bon avoir dirigé des danseuses pour ne nous raconter que des ministres?

Soyons juste envers M. Dupin : avocat *quand même*, il a été bien plus avocat dans ses *Mémoires* que M. Véron n'avait été *impresario* dans les siens. Ce n'est pas à lui que nous pouvons reprocher d'avoir oublié le genre d'aptitude et de succès qu'impliquait son nom et que devait rappeler son livre ; nous lui reprocherions presque l'excès contraire, — de s'en être trop souvenu. Les petites bagatelles de l'éducation et de l'enfance, les préliminaires de la naissance et de la vie, tous ces menus détails si chers d'ordinaire aux *autobiographes*, M. Dupin les néglige, et c'est tout au plus s'il nous avertit, pour l'acquit de sa conscience, que nous les trouverons dans la notice que M. Ortolan, « longtemps son collaborateur et toujours resté son ami, *a tracée sur lui* en 1840. » — C'est là, dans cette précieuse notice tracée par M. Ortolan *sur* M. Dupin, que les admirateurs de ce dernier obtiendront, sur la manière dont il a sucé son pouce, joué à la balle et récité la *Cigale et la Fourmi*, les renseignements dont ils sont avides et dont ils ne sauraient se passer. Quant à lui, il laisse à l'amitié le soin de recueillir ces curiosités frivoles, et il va droit au fait, ce qui est, comme on sait, le trait distinctif des avocats. S'il pouvait nous persuader qu'il est venu au monde avec sa robe et sa toque, et prêt à *cantonner ses raisonnements*, *ses preuves*, *ses mouvements*, c'est par là, nous le parierions, qu'il commencerait son récit. A peine a-t-on feuilleté dix pages de son gros volume, qu'il s'en exhale je ne sais quelle odeur de greffe, je ne sais quel parfum d'audience : on dirait un dossier qui s'éveille, qui s'ouvre, qui marche, qui parle, et qui, saisi de

Digitized by Google

la manie commune, se met à raconter son histoire. « En 1814, nous dit M. Dupin, *mon cabinet* avait pris tout son développement; j'étais *avantageusement connu* des juges et du public. » — Voilà de quelle façon il entre en scène, et tout le reste répond à ce poétique début. On jouait, sous la Restauration, au beau temps des enthousiasmes helléniques, des tragédies spartiates que l'auteur, disait-on, avaient composées en conjuguant le verbe *mourir*. Les *Mémoires* de M. Dupin semblent faits avec le verbe *plaider :* j'ai plaidé, nous avons plaidé, nous plaidâmes. On comprend toute la variété piquante qui doit résulter de ces sujets palpitants, mais uniformes. « Tel général, tel professeur, tel journaliste, tel magistrat, fut traduit devant la cour d'assises comme accusé d'avoir provoqué à la désobéissance aux lois, ou au manque de respect envers le gouvernement. Il me confia sa cause; je plaidai; je fis deux citations latines, trois bons mots, une apostrophe aux mânes des braves morts pour la patrie, une tirade en l'honneur des libertés constitutionnelles et des vertus civiques. Les juges s'attendrirent, nous gagnâmes, nous fûmes portés en triomphe; les journaux du lendemain assurèrent que j'avais surpassé Cicéron et égalé Démosthènes, et mon client, de qui je ne voulus rien accepter (suivant mon usage invariable dans les procès politiques), mit dans mon cabinet une épreuve, avant la lettre, des *Sabines*, de *Léonidas*, ou d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce.* » — Voilà, en les réduisant à leur expression la plus simple et la plus exacte, tous les *Mémoires* de M. Dupin. Ceci expliquerait, au besoin, pourquoi son cabinet, dès 1814, avait pris un tel développement : comment aurait-il pu, autrement, y mettre tant de gravures?

Il s'en est donc fallu de bien peu que M. Dupin, mieux

Digitized by Google

inspiré que tous ses émules les chroniqueurs de leur propre vie, ne remplît toutes les conditions du genre et ne répondît complétement à ce que nous attendions de ses antécédents, de ses talents, de ses souvenirs. Avocat de la tête aux pieds pendant toute sa carrière, il a été avocat des pieds à la tête pendant tout son livre. Couvert de lauriers oratoires dans ces procès politiques de la Restauration qui ne semblaient intentés que pour la gloire des accusés et l'humiliation des accusateurs, c'est à cette phase triomphale, fortunée, victoires obtenues sur des adversaires désarmés, courage civil déployé contre des dangers absents, popularité nourrie de dévouements faciles, éloquence hébergée aux frais de la langue française, — c'est à cette aurore radieuse que M. Dupin est complaisamment revenu et nous ramène avec lui. Par malheur, il ne s'est pas aperçu que ce n'étaient pas des *Mémoires* qu'il nous donnait, mais une table des matières, par ordre chronologique, pour servir à des *Mémoires* qui n'existent pas, une collection de pièces justificatives à placer en tête ou à la suite d'un livre à faire et qu'il n'a pas fait. Le laconisme est un grand mérite, surtout chez un avocat; mais, en vérité, traverser ces crises terribles, la fin de l'Empire et les Cent-Jours, assister à ces luttes de la Restauration, d'où la Révolution sortit tout armée, comme Minerve, — moins la sagesse et le génie, — être témoin, acteur, partie civile, dans ces malentendus, aussi féconds aujourd'hui en enseignements qu'ils le furent alors en malheurs, voir les gouvernements tomber, les espérances se ranimer ou s'éteindre, les dynasties se succéder sans s'affermir, les expériences du lendemain servir de leçon et de châtiment aux illusions ou aux injustices de la veille, vieillir au milieu de ces grands spectacles, de ces catastrophes instructives, revêtu soi-même des plus hautes, des plus graves fonctions

Digitized by Google

qui puissent placer un homme au cœur de la société, de la politique, du mouvement intellectuel de son temps; avoir pu compter, jour par jour, les pulsations lentes ou rapides de cette société malade, de cette politique fébrile, de ce vieux monde qui ne voulait pas mourir, de ce monde nouveau qui n'a pas su se fonder; et, au bout de tout cela, au bout de quarante ans, dans tout le recueillement d'une vieillesse condamnée, malgré elle, au silence et au repos, ne se souvenir que de sa gloriole personnelle, amassée en plaidant pour le professeur Bavoux ou maître Isambert, pour le *Miroir* ou la *Pandore*, pour M. Jouy ou M. Gosse; donner au récit de ces procès intéressants, à l'exhumation de ces personnages célèbres, au détail de ces succès pleins d'actualité, toute l'élégance d'un procès-verbal, toute l'élévation d'un abrégé de collége, toute la grâce d'un résumé de justice de paix; montrer que l'on a conservé avec soin, fréquemment relu et que l'on croit devoir citer des vers de pensionnat exaltant une prose de basoche, c'est aussi par trop prendre au pied de la lettre l'accord parfait des *Mémoires* de sa spécialité avec la spécialité de ses *Mémoires*, par trop s'enfermer dans cette *personnalité* qui est la Muse du genre, par trop verrouiller et calfeutrer la porte de ce fameux cabinet, si riche de cartons et de gravures. Si l'on convient avec nous que le plus grand éloge à faire d'un livre est de sentir, à mesure qu'on avance dans sa lecture, l'air et l'horizon s'élever peu à peu au-dessus de ces pages comme en une promenade alpestre, jusqu'à ce qu'une perspective soudaine s'ouvre à nous dans l'infini et qu'une bouffée nous y porte, nous serons forcé d'avouer que le livre de M. Dupin produit un effet diamétralement contraire. A chaque pas que l'on y hasarde, il semble que le plafond s'abaisse, se rapproche et finisse par peser sur les épaules : et quel plafond! un pla-

Digitized by Google

fond de tribunal de première instance, possédant, en fait d'objets d'art, un poêle de faïence, un buste en plâtre verni, des buis fanés ayant servi au dernier arc-de-triomphe, douze lampions devant servir aux prochaines illuminations, et un cartouche encadré, renfermant, au milieu de drapeaux tricolores, une Charte de 1815 et une Charte de 1830, — en attendant les Constitutions! Les impressions que l'on éprouverait, dans l'ordre pittoresque, devant cet agréable ensemble, on les éprouve, dans l'ordre intellectuel, en lisant les *Mémoires* de M. Dupin. Et remarquez que nous lui faisons grâce des fautes de français; il y en a beaucoup dans son volume, à commencer par son épigraphe, qu'il s'est empruntée à lui-même : « Dans le libre exercice de cette profession, qui ne fait point *de* victimes et qui *les* défend. » Et M. Dupin est de l'Académie française!... Rassurons-nous vite en parlant sa langue : s'il écrit mal, c'est *parce que* avocat, et *quoique* académicien.

N'y a-t-il donc aucun profit, — pas plus de profit que de plaisir, — à retirer de la lecture de ces deux ouvrages avortés, où nous avons reconnu, sous des aspects nouveaux et en des physionomies différentes, les tristes effets de cette vanité, si souvent et si justement reprochée à l'individualisme littéraire? Il y en a, et de deux sortes, intéressant à un degré égal cette morale publique et pratique, qui se compose d'exemples à éviter, de leçons à comprendre, d'expériences à recueillir. Même au milieu de ce contentement naïf qui les empêche de se distraire d'eux-mêmes et de voir au delà de ce qui leur rappelle leurs prouesses et leurs succès, M. Véron et M. Dupin ont laissé échapper des aveux ou des remarques qui semblent s'être rencontrés à leur insu sous leur plume et qu'il est bon d'enregistrer. M. Véron n'a pas déclaré catégoriquement qu'en

Digitized by Google

commandant à M. Eugène Sue les dix volnmes du *Juif Errant* pour le *Constitutionnel* renouvelé et rajeuni, il avait spéculé sur la haine de la petite bourgeoisie contre le parti prêtre, et, dans le fait, ouvert la porte au socialisme sous le patronage de la propriété ; mais il a écrit du moins avec une résignation philosophique dont on doit lui savoir gré : « Le grand désir de redonner de la popularité au *Constitutionnel* par l'éclat d'un *grand nom ne me rendit* exigeant (en français : ne me permit d'être exigeant) ni sur le sujet, ni sur le but moral de l'ouvrage. J'apportai certainement dans cette affaire autant d'imprévoyance que de légèreté. *Que ceux qui n'ont jamais commis de faute dans la vie me jettent la première pierre!* » (T. IV, p. 273). — Il n'a pas cherché à faire ressortir cet odieux contraste de gens bornés, incapables, grossiers, méchants, avares, exerçant une dictature anonyme sur l'opinion d'un grand pays, et, du fond d'un bureau de journal qui était à la fois pour eux une tribune et une rente, attisant les passions populaires, envenimant les haines de parti, déversant l'injure sur tout ce qui méritait le respect, livrant à la risée publique les dernières garanties de l'ordre et du pouvoir, et préparant à la France des malheurs interminables; mais il a soulevé un coin du voile, il a montré un coin du tableau, et c'est assez pour que le lecteur intelligent en recompose l'édifiant ensemble, comme Cuvier ou Geoffroy Saint-Hilaire recomposaient, à l'aide d'une dent ou d'une côte, tout un animal fossile et antédiluvien. « Les séances du conseil d'administration du *Constitutionnel*, nous dit M. Véron, se passaient en querelles ; aux discussions succédaient les gros mots, aux gros mots les menaces, et, plus d'une fois, aux menaces les voies de fait. Roussel, l'ancien marchand de papier (un des plus gros actionnaires), lorsqu'une mesure proposée lui déplaisait,

Digitized by Google

mettait fin à toute discussion en adressant les plus grossières invectives et les plus injurieuses personnalités à tous ses contradicteurs. Il reprochait à M. Étienne d'avoir été le plagiaire d'un jésuite ; à M. Jay d'avoir été le précepteur des enfants de Fouché... Il ne respectait même pas, dans sa fureur agressive, l'honneur des familles... Pendant quelques séances, MM. Panckoucke et Roussel ne causèrent administration qu'ayant chacun une arme à côté de soi : le premier un pistolet, le second un poignard... « — Voyez-vous quelquefois votre frère? disais-je à M. Roussel. — Jamais ; nous sommes mal ensemble, et cela s'explique : j'ai plus de cent mille livres de rente, et il n'a pas de quoi manger. »

Et M. Véron nous donne le bulletin des ambitions de chacun de ceux qui composaient ce charmant groupe : celui-ci voulait faire du *Constitutionnel* l'organe de ses colères classiques ; celui-là, un marchepied pour arriver à l'Académie ; un autre sacrifiait tout à *cette légitime ambition* de devenir pair de France, et de faire élire son fils à sa place comme député ; un quatrième voulait surtout profiter de sa position d'actionnaire pour jurer, tempêter et blasphémer. — « Et moi aussi, j'en conviens, ajoute modestement et les yeux baissés M. Véron, j'obéissais alors à une idée fixe ; je désirais devenir député de Brest, *extra muros*, aux plus prochaines élections. »

En face de ces scènes d'intérieur qui précédèrent la résurrection du *Constitutionnel* régénéré par le *Juif Errant*, plaçons, en guise de pendant et en reculant d'une quinzaine d'années, le seul épisode un peu piquant des *Mémoires* de M. Dupin, celui où l'avocat attitré de ce même *Constitutionnel*, alors à l'apogée de son influence et de sa gloire, fut rudement tancé par ses clients et amis pour être allé à Saint-Acheul, avoir suivi une procession, tenu

Digitized by Google

un cordon du dais et accepté un dîner du père Loriquet. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'après trente ans, — deux fois le *grande mortalis ævi spatium* de Tacite, — M. Dupin semble à la fois ne pas avoir pris son parti de l'injustice dont il fut victime en cette circonstance, et attacher une grande importance à prouver qu'il ne méritait pas les reproches, les soupçons et les sarcasmes qui compromirent sa popularité. M. Dupin tient, en avril 1855, à ce que nul ne puisse prendre le change sur un fait aussi grave, à ce qu'on sache bien que sa conduite, en août 1825, n'eut rien de louche, qu'il sut revenir d'Amiens beaucoup moins Suisse que son maître Petit-Jean, et surtout qu'il resta courageusement gallican, en dépit du dîner, du cordon du dais, de la procession, de la cantate, et des encensoirs, lesquels suggérèrent au père Loriquet ce mot assez spirituel pour un jésuite : « Vous voyez qu'on apprend chez nous l'exercice à feu, » — mot que M. Dupin s'est cru obligé d'expliquer, en ajoutant en note : (au feu de l'encensoir).

Quoi qu'il en soit, il y eut là, pour M. Dupin, un sujet de réflexions amères sur l'intolérance, l'ingratitude et l'iniquité de son parti, réflexions qu'il nous communique aujourd'hui avec un sérieux qui l'honore, et qui, si elles ont un peu perdu de leur nouveauté, n'ont rien perdu de leur sagesse. Il eut bien, pour se consoler, la lettre de l'abbé le Besgue, qui lui annonça prophétiquement qu'une *trempe si pure et si noble, dans notre déplorable époque, doublerait l'amour et l'admiration de nos neveux ;* pourtant, d'autre part, M. Béranger lui fit sentir, dans une lettre aigre-douce, et, par parenthèse, fort mal tournée, qu'on lui pardonnait pour cette fois à cause de ses bons et loyaux services, mais qu'en cas de récidive il ne répondait plus de rien. En tout, ce fut un nuage dans ce ciel rayonnant

Digitized by Google

d'ovations et de plaidoiries, vers lequel M. Dupin reporte obstinément ses regards et les nôtres au milieu des ombres de son crépuscule. Rapprochée des expressives silhouettes crayonnées par M. Véron dans les bureaux du journal à son déclin, cette scène de la vie privée du Libéralisme de 1825 et de la guerre au *parti prêtre* est piquante et triste comme une leçon qne le temps a rendue plus significative — et plus inutile. Elle doit prendre rang parmi les matériaux innombrables qui serviront à refaire l'histoire intellectuelle et morale de notre pays et de notre siècle, le jour où un homme d'esprit et de sens entreprendra d'écrire, à l'aide des Mémoires de chacun, les Mémoires de tous.

Voilà pour le passé, pour les idées pratiques, pour les éléments de la vie publique assainis par l'expérience. Il est un autre enseignement d'un genre plus restreint, mais non moins profitable, à retirer de ces fastidieuses lectures. Les confidences, les confessions, les *autobiographies* des poëtes, n'ont pas tenu ce qu'elles promettaient, mais enfin ce sont des œuvres de poëtes. Elles en ont, à de rares intervalles, le ressouvenir et le charme : on y rencontre çà et là, au milieu des ronces et des broussailles, une fleur, un brin de verdure, un nid d'oiseau sous la feuillée, quelque chose qui fait comprendre qu'un grand talent vient de passer par là, comme ces brumes lumineuses et embaumées qui révélaient le passage des déesses, après qu'elles avaient disparu. Le mécompte est grand, mais on sent toujours que ce poëte qu'on a aimé, qu'on aime encore, s'égare sans abdiquer, et conserve, au bout de cent pages ennuyeuses, le privilége d'en écrire une qui rompt la prescription et fait pardonner l'ennui : l'illusion est encore possible, même après avoir cessé d'être raisonnable. Dans les *Mémoires* de MM. Véron et Dupin, les broussailles et les ronces abondent, et les fleurs qu'on y trouve ne suffiraient

Digitized by Google

pas à tresser la couronne mythologique d'une danseuse de ballet, ou la couronne civique d'un Isocrate de mur mitoyen. Le directeur de spectacle n'a pas même su être amusant; l'avocat politique n'a pas même su être grave. Que ces deux livres, qui offrent tous les défauts du genre sans aucune de ses qualités, nous décident donc à en finir avec le genre lui-même, avec ce déplorable produit de la spéculation exploitant la vanité, de la curiosité sollicitant le scandale; végétation parasite et bâtarde greffée sur l'histoire qu'elle falsifie, sur la poésie qu'elle rabaisse, sur le roman qu'elle gâte; publications malsaines, qui s'adressent aux plus mauvaises passions du cœur humain ou à ses fantaisies les plus puériles, qui corrompent le sens moral, pervertissent le sens littéraire, sont condamnées à l'alternative entre la nullité et l'inconvenance, ne peuvent être inoffensives qu'en restant insignifiantes, et, parties de Chateaubriand, arrivent jusqu'à Barnum. Arrêtons-nous sur cette pente, au-dessous de laquelle il n'y aurait plus, d'une part, que le ridicule ou le néant, de l'autre, que la fange et l'ordure. Restons-en à M. Dupin et à M. Véron : leurs *Mémoires* ne ressemblent pas, à Dieu ne plaise! à cet esclave ivre tant de fois cité, que les Lacédémoniens faisaient servir à corriger de l'ivrognerie, mais plutôt à ces médecines fades qui, venant après des excès, engagent à n'y plus retomber. Tels qu'ils sont, — disons-le pour rentrer dans notre texte primitif, — si les livres de MM. Véron et Dupin nous délivrent de la manie des *Mémoires*, jamais l'avocat n'aura gagné une plus belle cause; jamais le docteur n'aura signé une plus salutaire ordonnance.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

POËTES ET CONTEURS

Digitized by Google

LA POÉSIE ET LES POËTES EN 1855

On peut aujourd'hui considérer comme finie la grande école poétique de la Restauration. Elle a fait son temps, elle a fait son œuvre; elle a parcouru, dans son lumineux essor, cette gamme de joies et de douleurs intimes que l'antiquité n'a pas connue, que la poésie du dix-septième siècle avait à peine effleurée de l'aile, et qui ne pouvait se révéler qu'à un siècle malade, à la suite de catastrophes et de tempêtes combinées avec l'affaiblissement des croyances, la surexcitation des sentiments et le développement de la personnalité humaine. Elle n'a pas rendu peut-être tout ce qu'on avait droit d'en attendre, tous les fruits que promettaient ses fleurs, toute la radieuse journée que promettait son aurore; mais enfin, fruits mûris trop tôt ou tombés avant l'heure, jour assombri ou troublé par le démon de midi ou l'orage du soir, chanson entrecoupée par les bruits de l'usine ou de la rue, rêve d'or interrompu par

Digitized by Google

le marteau d'airain de la réalité, ruines préventives d'un monument inachevé, tout cet ensemble a eu sa magnificence, et ce qui en reste garde encore un tel caractère de grandeur, que ce qui lui succède semble rapetissé par le voisinage. Faut-il en conclure que la poésie se meurt? que les poëtes s'en vont? que le public s'en détourne? et que, pour éviter de partager leur abandon, la critique n'a rien de mieux à faire que de les abandonner à son tour et de passer à l'ennemi? Conclusion pusillanime qui n'irait à rien moins qu'à trahir la cause sacrée de l'art et de l'idéal, et, sous prétexte que la bataille est perdue, à aggraver encore la déroute. Oui, l'on peut croire, en effet, que la poésie est morte, lorsque, par une matinée pâle et froide, on lit tristement un recueil de vers au coin d'un feu chétif et citadin, lorsqu'on n'aperçoit de sa fenêtre qu'une végétation de tuyaux de poêles et un horizon de toits enrhumés, lorsque, pour aller corriger ses épreuves, on traverse un flot d'agioteurs et cent toises de macadam, — deux océans de boue. — Il y a, dans cet assemblage de choses laides et basses, humides et glacées, un je ne sais quoi, qui resserre l'âme, qui la dispose à nier la beauté, la lumière, l'harmonie, et qui fait de ce pauvre volume échoué sur ces malsains parages un étranger dont on ne comprend plus la langue, un malade qu'on plaint sans pouvoir le guérir, un maniaque dont la folie n'intéresse plus, une énigme dont le mot est à jamais effacé. Mais, vienne le printemps! vienne le soleil! viennent la campagne et sa sœur bien-aimée, la solitude! ce livre dépaysé, impatientant, impossible entre cette rangée de maisons grelottantes et cette rangée de chiffres ambulants, emportons-le, mélodieux compagnon de promenade et de rêverie, à travers ces sentiers voilés d'ombre, le long de ces ravines tapissées de liserons et de marguerites, au fond de ces vallons in-

Digitized by Google

connus, creusés dans le flanc des collines, comme des coupes de granit ouvertes aux larmes du matin! Voyez : là-bas, c'est le Rhône, enlaçant d'un ruban argenté la sombre verdure de ses îles et de ses rives; plus loin, à l'horizon, cette ligne inflexible et fumeuse, parsemée çà et là de gros nuages blancs, c'est ce nouveau conquérant du monde, devant qui fuit le paysage comme fuyaient les forêts et les déserts devant les pionniers d'Amérique; c'est le rail-way prenant Calais sous son long bras de fer et le portant à Marseille. Venez, suivez-moi bien loin de cet arrogant défi de l'industrie à la nature, de l'atome à l'immensité; montons cette rampe escarpée qui s'accroche et s'enroule autour de la montagne entre un double feston de vignes. Plus haut, plus haut encore! enfonçons-nous dans ces gorges profondes où n'a pas pénétré le travail des hommes, où l'aigle plane en des tournoiements infinis au-dessus des rochers bleuâtres, où la voix lointaine des torrents se mêle seule au murmure des brises gémissant à travers les pins. Respirons avec délices cet air vivifiant et frais que nous envoie la région des neiges, ces âcres et vagues aromes que le vent du soir répand avec la brume et la rosée. Replongeons-nous dans le sentiment immortel de la Nature et de l'Infini, notre tourment et notre gloire; et, si en face de ces déserts, de ces vallons, de ces bois, de ces cimes neigeuses, de ces retraites enchantées, la corde longtemps muette recommence à vibrer dans nos âmes, rouvrons le livre : nous pouvons converser avec un poëte.

Ah! les poëtes! Le mal que nous ont fait ceux d'hier doit-il donc retomber sur ceux d'aujourd'hui? Il y a eu, nous le savons, toute une génération brillante de ces dangereux rêveurs, qui, au lieu de faire de ses songes un baume pour nos blessures, en fit un philtre pour nos ivresses : ils exagérèrent en nous ce penchant des civilisations

épuisées à mettre dans la vie morale les mêmes raffinements que dans la vie matérielle. Flatter et affriander sans cesse ces côtés de l'imagination que la réalité fatigue, que la lutte effraye, que le devoir révolte, que le travail ennuie, qui ne vivent que de superflu et ne se privent que du nécessaire, énerver et amollir ces viriles facultés de l'âme qui sont la séve et la moelle des grandes actions, des grandes pensées et des grands courages, telle a été leur œuvre; et lorsque, après nous avoir exaltés jusqu'aux étoiles et aux nuages, ils nous ont laissés retomber dans la fange ; lorsque ces demi-dieux, nous détrompant sur eux-mêmes, nous ont, hélas! prouvé qu'ils n'étaient que des hommes; lorsque nous sont venus, par eux et avec eux, les jours mauvais, les jours de désillusion et de châtiment succédant aux heures d'enthousiasme et d'extase, c'est la poésie elle-même, c'est le personnage du poëte que nous avons rendu responsable de nos douleurs et de nos mécomptes ; nous avons fait comme des gens qui, honteux de s'être enivrés, non contents de jeter la liqueur perfide, briseraient le beau vase qui l'a renfermée. Mais à la place de ces harmonieux corrupteurs, rétablissez le noble et austère type qu'ils ont laissé déchoir en leur personne : à la place du poëte promenant une société alanguie et fiévreuse dans le pays des chimères et des visions décevantes, imaginez le poëte rappelant une société égoïste et positive vers l'idéal et le beau. Figurez-vous un homme au front pur, au fier regard, n'écoutant que la voix intérieure, sachant d'avance qu'il ne trouvera sur sa route ni acclamation, ni bruit, ni popularité, ni succès, et y persistant sans faiblesse et sans murmure ; voyant applaudir au théâtre et dans les salons des talents qu'il dépasse de toute la tête ; voyant s'enrichir à la Bourse ou dans les carrefours des médiocrités qui le dédaignent et qui le raillent ; n'ayant

pas un instant l'idée de sacrifier à la mode, à la vogue, aux variations banales de la curiosité et du goût; simple et fort, calme et résigné dans son isolement, et, pour tout dire, contrastant, non plus avec la raison, la conscience, la loi morale, le sens du juste et du vrai dans le monde et dans les âmes, mais avec les passions basses, les étroits calculs, les platitudes chiffrées, les vilenies lucratives; et dites-moi si la critique, qui ne s'inclinerait pas devant cet homme, qui ne vous demanderait pas pour son œuvre une heure de recueillement, d'attention et de sympathie, serait fidèle à sa tâche.

— Mais, me direz-vous, l'homme que vous venez de nous dépeindre existe-t-il? — Il existe, et je n'en voudrais pour preuve que M. Victor de Laprade.

Digitized by Google

I

M. VICTOR DE LAPRADE

Lorsque André Chénier, marchant au supplice, prononça ces paroles célèbres dont on a tant abusé : « Il y avait pourtant quelque chose là ! » le charmant poëte ne voulait parler que de lui-même, de son talent tranché dans sa fleur, de ses vers inachevés. On peut croire cependant que, dans cette atmosphère païenne qu'il avait respirée, tout se fût borné pour lui à agrandir ou à remplir ses cadres, à atteindre une perfection plus soutenue dans le détail et le contour, à substituer à d'admirables ébauches des tableaux plus larges et plus complets. L'interprétation philosophique des symboles païens, la vue pénétrante et profonde de ce que l'Antiquité cachait sous ses voiles, et surtout l'assimilation, par le génie spiritualiste, de ce qui, dans ces mythes lointains, se rattachait aux dogmes fondamentaux des sociétés primitives, tout cela eût probablement échappé à cet esprit plus grec que moderne, amoureux d'élégance, de beauté et de plaisir délicat. Ce qu'il laissait interrompu, d'autres devaient donc le reprendre, après que des études plus attentives, une érudition plus intelligente, une alliance plus féconde des temps antiques et des temps nouveaux, plus de sérieux

[1] Les *Symphonies*.

amassé dans les cœurs par de tragiques spectacles, nous auraient suffisamment initiés. André Chénier après Gentil-Bernard, Imbert, et autres petits poëtes du paganisme-Pompadour ne voyant rien au delà de la *lettre* païenne, c'était déjà un pas immense; car il retrouvait dans l'antiquité si misérablement travestie le sens du poétique et du beau. Seulement cette voie qu'il avait ouverte et où le bourreau l'arrêtait, d'autres, après un certain intervalle, devaient la pousser plus loin et la féconder. Mais voici que, dans cet intervalle même, s'éleva une école contraire, éclose du mélancolique génie de René, du moyen âge, des troubles légués à la génération nouvelle par les malheurs de ses pères. Bien que cette école ait salué, un peu au hasard, André Chénier comme un aïeul — car on se résigne difficilement à n'avoir pas d'aïeux, — elle n'eut rien ou presque rien de commun avec lui. Elle rompit violemment avec cette tradition grecque qu'il avait retrouvée et ravivée dans toute son élégance. Elle ferma le livre antique qui avait si longtemps régné dans le monde de la poésie et de l'art, et ne voulut plus lire que dans l'homme, dans la nature, dans ce mélange de mysticisme religieux et de sensualisme oriental, si cher aux imaginations modernes. L'œuvre d'André Chénier restait donc plus que jamais abandonnée : *pendent opera interrupta*... Pour la continuer et l'approfondir après cette longue lacune, il fallait un esprit plus gravement incliné que le sien vers les sources sacrées, qui comprît avec une égale ampleur la poésie chrétienne et la poésie païenne, forçât celle-ci à se laisser pénétrer, conquérir et absorber par celle-là, et, les traversant toutes deux, remontât jusqu'aux cimes d'où elles découlent. Il fallait surtout un esprit d'une trempe assez ferme pour résister aux séductions et aux grâces de cette molle sirène qui chante éternellement sur les rives de

l'Ionie et de l'Attique, pour ne jamais perdre de vue son point de départ et son but : la victoire suprême de l'idéal, de l'infini, de la vérité divine; l'âme se dégageant victorieuse de ces riantes fictions de la matière, et planant sur la création, au lieu de s'y plonger et de s'y perdre; le symbolisme dépouillant peu à peu ses enveloppes terrestres, devenant immatériel et s'élevant avec le poëte vers les hauteurs où la religion des sens est vaincue et anéantie. On voit ici toute la différence. André Chénier se contentait de rendre à l'art grec, à la tradition païenne, leur élégance et leur délicatesse originales, indignement défigurées par des versificateurs plats et libertins. Il n'allait pas plus loin, il se souciait peu d'en découvrir le sens idéal et caché, et de le ramener à la vérité éternelle. Ce second travail, destiné à féconder et à compléter l'autre, ne pouvait être exécuté que par un talent essentiellement spiritualiste, nourri à la fois du doux miel de l'Hymette et des sucs vivifiants de l'Écriture, et qui pût un jour se dépeindre lui-même en dépeignant le poëte :

Beau vase athénien plein des fleurs du Calvaire.

Telle est, selon nous, l'originalité, tel est le caractère de M. Victor de Laprade. C'est par là qu'il se détache du groupe poétique qui l'a précédé et qui ne relevait que de l'inspiration toute personnelle du lyrisme moderne. Il a ressuscité André Chénier, pour le baptiser, et s'enfuir ensuite avec lui dans les montagnes, dans les forêts, sous les grands chênes, où ils écoutent ensemble les voix de l'Infini, de la Nature et de Dieu. Pour traduire notre pensée par des similitudes aujourd'hui vulgarisées et présentes à toutes les mémoires, ne vous semble-t-il pas qu'on ne saurait songer à Lamartine sans évoquer l'image d'une barque

Digitized by Google

glissant sur un beau lac par une nuit d'été et y promenant, sous un ciel semé d'étoiles, les mélodies d'une lyre enchanteresse? Victor Hugo ne vous représente-t-il pas le beffroi d'une ville gothique ou flamande, s'élevant, majestueux et sombre, au-dessus des toits entassés[1], sollicitant à la fois et inquiétant les regards, portant sur ses murs noircis la trace des passions populaires et sonnant l'heure des révolutions et des angoisses après avoir sonné l'heure des prières et des joies? Qui pourrait se figurer Alfred de Vigny autrement que dans cette *tour d'ivoire* où il s'est enfermé pour laisser passer d'abord la grosse littérature, puis la grosse politique, et où, à force de se recueillir, il a fini par s'oublier? Enfin, M. Alfred de Musset, malgré quelques notes plus graves et quelques plus mâles accents, ne restera-t-il pas toujours, en sa juvénile image, la personnification cavalière de la blonde Muse du vingtième printemps, frédonnant sa chanson amoureuse sous le balcon de Portia ou dans la mansarde de Bernerette? Eh bien, dans ce système de définition pittoresque, Victor de Laprade m'apparaît comme un néophyte chrétien dans la forêt de Dodone, comme un jeune prêtre d'Apollon ou de Diane, converti par l'Évangile, et, sous le péristyle d'un beau temple grec, annonçant à la foule que le vrai Dieu vient de renverser les idoles.

Mais cette physionomie si poétique, si élevée, ne s'est pas dégagée et précisée d'un seul coup. Dans ses premiers poëmes, dans *Eleusis*, dans *Psyché*, le symbolisme gardait quelques-uns de ses voiles, et le lecteur inquiet ne démêlait pas encore complétement l'esprit de vie prêt à sortir de ces légendes mortes. Les lignes de l'édifice étaient pures et belles; les plis de la draperie étaient chastes et no-

[1] Sainte-Beuve.

Digitized by Google

bles comme ceux de la Polymnie ; mais qu'y avait-il sous ces marbres de Paros, sous ces vêtements de lin? Était-ce le paganisme encore, éclairci et assoupli par l'interprétation philosophique? Était-ce le platonisme, installant un idéal de beauté morale sur les débris de la théogonie païenne? N'était-ce pas enfin ce panthéisme, éternel écueil des intelligences trop entraînées vers la Nature, trop sujettes à s'éprendre du sentiment de l'infini, à le confondre avec celui de ce *grand tout* où s'absorberaient la créature et le Créateur, Dieu et le monde? Le doute était permis ou du moins possible; on pouvait craindre que le poëte, en cherchant tour à tour l'âme des symboles païens et l'âme des choses créées, n'arrivât à en faire le souffle même de Dieu, la vie universelle se perpétuaut d'âge en âge, le verbe divin se formulant pour les multitudes dans des dogmes et des cultes, mais se réfugiant pour les sages dans les harmonies et les grandeurs de la terre et du ciel. Ce doute auquel Victor de Laprade put donner lieu sans l'admettre ni le justifier jamais, il le rendit impossible en publiant les *Poëmes évangéliques*. Là le chrétien reparaissait tout entier, et, en même temps que le chrétien, l'homme avec ses tendresses, ses joies, ses souffrances; la personnalité du poëte, jusque-là cachée sous les marbres d'Éleusis, se faisait jour; ce marbre devenait chair, et sur cette chair, mortifiée et éprouvée, de vraies larmes coulaient; des larmes filiales, consacrant à la mémoire d'une pieuse mère ce livre tout rempli des douleurs de la plus sainte, de la plus affligée des mères. Ainsi, par son seul contact avec ces scènes sublimes où l'humanité retrouve enfin son cœur et son âme à la voix du Dieu fait homme, Victor de Laprade, lui aussi, devenait plus *humain*. Il se rapprochait de nous par ces mille affinités qui unissent la grande famille chrétienne.

Digitized by Google

Pourtant ce n'était là qu'un progrès, progrès dans l'inspiration et dans la forme, qui n'accentuait pas suffisamment la physionomie du poëte. Interprète ingénieux ou profond du symbolisme antique, traducteur éloquent et fidèle des plus grandes pages du Nouveau Testament, il lui restait encore, pour donner toute sa mesure, à fondre, dans une œuvre homogène, les divers éléments dont il avait jusqu'ici composé ses poëmes, et à en faire sortir sa propre pensée, sa propre originalité. Sûr désormais de sa route et de son but, certain de ne s'égarer jamais, ni dans ses échappées vers l'antiquité, ni dans ses retours vers le christianisme, ni dans ses excursions et ses haltes au sein de l'Infini et de la Nature, il avait à former avec tout cela quelque chose qui lui appartînt, qui fût lui-même, qui achevât de le rapprocher de nous et de nous le livrer dans toute la sereine grandeur de ses facultés poétiques. C'est ce qu'il vient de faire, dans son nouveau volume, les *Symphonies*.

Si nous avons réussi à donner une juste idée des caractères du talent poétique de M. Victor de Laprade, on doit s'attendre à trouver dans ce nouveau volume, au milieu des tableaux qui s'y déroulent, trois inspirations principales : la personnalité du poëte; le sentiment de la Nature s'élevant, au delà de la forme matérielle, jusqu'à l'âme invisible et infinie qui domine et anime les êtres; l'âme humaine se faisant sa part dans ces grands spectacles, s'y retrempant sans s'y perdre, et y trouvant une source inépuisable d'émotions et d'enseignements. En d'autres termes, Dieu, l'humanité, l'individu, et, pour servir d'interprètes à ces trois portions d'un même tout, les voix immortelles que le penseur entend dans les profondeurs des forêts ou sur les cimes des montagnes : tel doit être et tel est en effet ce livre. Unissez toutes ces voix ; donnez

Digitized by Google

un sens à chacune des parties de ce mystérieux concert, et vous avez des *Symphonies*. De là le titre choisi par M. Victor de Laprade.

Indiquons tout de suite, — et comme autant d'éloges anticipés, — les dangers de cette triple inspiration, si heureuse cette fois et si pure.

On avait reproché aux premiers poëmes de M. de Laprade de ne pas faire assez sentir, sous leurs voiles symboliques, les battements de ce cœur, qui doit être à la fois celui de l'homme et celui d'un homme. Lorsque M. de Musset, dans une de ses jolies boutades, s'est écrié : « J'ai mon cœur humain, moi ! » il a, sans y songer et sous forme de badinage, indiqué le défaut de cette poésie trop générale, trop impersonnelle, qui, à force de jeter son lest pour monter plus aisément vers les régions éthérées, finit par ne plus pouvoir redescendre, et n'être plus perceptible pour nos débiles organes. Dans la poésie lyrique ou intime, qui n'est que l'effusion sonore ou discrète d'une âme frappée au dehors ou au dedans, il faut que l'auteur puisse être aperçu. Pour qu'il retienne son lecteur, il faut que son lecteur puisse s'appuyer sur lui. — « Le *moi* est haïssable, » a dit Montaigne, et nul pourtant n'a usé du *moi* avec plus de complaisance et de grâce. Non, le *moi* n'est point haïssable, pourvu qu'il ne s'impose pas, pourvu qu'il s'offre comme un moyen de reconnaître si tel sentiment est vrai, si telle pensée est juste, si telle souffrance est vive, et non pas comme un exemple de la vérité de ce sentiment, de la justesse de cette pensée, de la vivacité de cette souffrance; non pas surtout comme une preuve que nul ne serait capable de sentir, de penser et de souffrir comme lui. Le patrimoine universel monnayé à l'effigie d'un talent d'élite, les émotions, les idées, les douleurs de tous, traduites par un seul et dans une langue que lui

Digitized by Google

seul sait parler, voilà la poésie dans une de ses définitions nombreuses et toujours insuffisantes. S'ensuit-il que le poëte doive abuser de ce privilége pour se montrer et intervenir sans cesse? Hélas! la plupart de nos illustres ont paru le croire. De là tous ces excès du *moi* qui ont si souvent changé le lyrisme moderne en une exhibition d'Olympios descendus sur la terre pour se raconter aux humbles mortels. De là cette manie des moindres élégiaques de faire, de leurs recueils de vers, l'album de leurs amours, de leurs amitiés, de leurs fêtes de famille et des plus menus détails de leur vie intime ou mondaine. Or le lecteur est ainsi fait, que pas assez de personnalisme le laisse froid et indifférent, et que trop de personnalisme l'impatiente et le fatigue. Pour lui, le poëte est un maître de maison qui l'invite, et qui, s'il veut que ses hôtes se trouvent bien, ne doit ni s'absenter ni les suivre pas à pas. M. Victor de Laprade nous semble avoir observé ce *ne quid nimis*, ce juste milieu, si rare en poésie comme en politique. Son volume s'ouvre par une *Dédicace* à son père : qu'ils sont nobles et touchants, ces accents du cœur! Quel père ne les enviera à l'homme qui a eu le bonheur de les inspirer? Quelle tendresse filiale ne serait jalouse de cet éloquent et harmonieux langage? Ce n'est plus ici, remarquez-le, ce sentiment efféminé et puéril que notre temps a mis à la mode, et qui donne aux affections de père, de mère et de fils quelque chose des énervantes et égoïstes ardeurs d'un autre amour. Ce n'est plus cette exaltation factice du poëte s'acquittant en vers de ses dettes de famille, et, une fois quitte, trouvant commode d'en négliger la réalité après en avoir chanté et exagéré la chimère : Non : l'amour filial, chez M. Victor de Laprade, se relève et s'ennoblit de toutes les austères grandeurs du devoir et de l'honneur héréditaire; il n'est, dans cette *Dédicace*, que

Digitized by Google

l'expression agrandie et poétique de ce que doit ressentir et dire, après les heures de travail, quiconque peut porter les fruits de la journée laborieuse aux pieds d'un père chéri et vénéré :

Quand j'eus pris pour devoir la sainte poésie,
Effrayé de ma tâche après l'avoir choisie,
J'hésitai, m'accusant d'obéir à l'orgueil :
Un bras plus fort que moi m'a fait franchir le seuil :
Alors, pour me donner le courage et l'exemple,
J'ai gravé votre nom sur la base du temple,
O mon père! et je veux qu'à son couronnement
L'œuvre, aujourd'hui, le porte inscrit plus dignement;
Je veux que votre front, dans sa verte vieillesse,
Soit entouré d'honneur comme il l'est de tendresse.
Si j'aspirai d'abord, loin du chemin banal,
A porter haut mon cœur tendu vers l'idéal,
C'est par votre sang pur de tout levain sordide,
Par vous, par votre nom dont la vertu me guide...
. . . .
En ce temps chimérique et de foi périssable,
Heureux le fils qui, las de fonder sur le sable,
Trouve encor chez les siens un immobile autel,
Et marche à la clarté de l'honneur paternel!
Je reviens, ô mon père! à nos dieux domestiques.
J'ai su le dernier mot de ces tribuns mystiques,
Qui, proclamant les fils meilleurs que les aïeux,
Prêchent un âge d'or où les hommes sont dieux.
C'est l'erreur de ce siècle; elle est déjà punie;
Je n'ai vu de progrès que dans l'ignominie,
Et n'attends rien, pour fruit des âges qui naîtront,
Que des hontes de plus à porter sur le front...
. . . .
Quel homme de nos jours, hésitant sur sa route,
S'il évita l'erreur, n'a pas connu le doute?
Or, s'il est dans ce doute un parti toujours sûr,
Aussi doux que facile à qui porte un nom pur,
C'est d'être, en tous les temps, malheureux ou prospère,
Le fidèle soldat du drapeau de son père!...

Vous le voyez, un sentiment personnel, se traduisant

Digitized by Google

en de pareils enseignements, se généralise sans abdiquer. Il cesse d'être particulier à celui qui l'exprime, pour entrer dans le domaine commun des grandes pensées et des vérités immortelles, et il ne reste personnel que par la forme dont l'a revêtu le poëte. Dans une autre pièce, intitulée l'*Idéal*, où reparaît une des inspirations favorites du volume, l'auteur se débat contre l'atmosphère humide et brumeuse de la vieille cité qu'il habite ; il traverse avec angoisse ces flots de vapeur et de fumée, cette foule avide d'argent, et qui, à force de se passionner pour les intérêts matériels, a fini par prendre le physique de l'emploi :

Ici des yeux brillants, un teint net et vermeil,
Sont plus rares encor qu'un rayon de soleil ;
Un froid sombre, où jamais l'éclair ne peut se faire,
Y règne dans les cœurs plus que dans l'atmosphère ;
A voir tous ces fronts bas et couleur de gros sous,
Vous devinez l'esprit qui s'agite en dessous...

Mais le poëte ne saurait rester longtemps dans cette attitude morose et railleuse; sa promenade le conduit au bord du fleuve, et de là il aperçoit le mont Blanc élevant à l'horizon sa cime radieuse, dont les neiges immaculées se détachent sur l'azur du ciel. A cette vue, ses anxiétés, ses tristesses, ses découragements, ses haines, tout se dissipe, tout s'éclaire, et il s'écrie :

L'ombre alors se déchire au dedans de moi-même ;
L'éclair du mont sacré m'arrache à mon sommeil ;
Et je vois, aux rayons de sa blancheur suprême,
Se dresser dans mon âme un sommet tout pareil.

. . . .

Ces blanches régions dont la neige flamboie,
Ce prisme étincelant du glacier virginal,
Ce sommet d'où me vient ma lumière et ma joie,
C'est toi que je contemple, éternel Idéal !

Digitized by Google

A tes pieds le réel s'assombrit ou s'écroule ;
Toi, ferme en ta hauteur, tu brilles dans les airs ;
Jamais le soufle impur et les pieds de la foule
N'auront sali ta neige et tes chastes déserts.

Parfois ton front se voile où mon regard s'abaisse ;
Tu disparais pour moi, dans la nuit de mes sens ;
Toujours quelque rayon, perçant la brume épaisse,
Revient chercher mon cœur dans l'ombre où je descends.

Et il continue ainsi, multipliant en de magnifiques images ce parallèle entre la montagne inaccessible que rien ne souille et n'altère, et les hauteurs de l'âme où n'arrivent jamais les bruits et les passions du monde. L'âme, avons-nous dit? cette âme humaine, constamment maintenue au-dessus des miasmes terrestres et des suggestions de la matière, nous conduit au second écueil que M. Victor de Laprade pouvait rencontrer en se plaçant en présence de ces grands spectacles de la nature qui l'inspirent et qu'il aime.

On le sait, ce n'est pas d'aujourd'hui que nos poëtes se sont ainsi rapprochés de la nature, qu'ils ont bu à ses sources fécondes; que, fuyant la société, les villes et les divers centres de l'activité humaine, ils ont interrogé les bois, les collines, les solitudes, les prairies, les mille scènes de la vie rustique, et tout ce qui replace l'homme civilisé en communication directe et familière avec l'œuvre du Créateur. Étrangère au mâle génie du grand siècle que la société n'effrayait pas, parce qu'il voulait agir sur elle et se sentait capable de la régler, c'est à Jean-Jacques que commença cette littérature que j'appellerais descriptive si je ne craignais de la laisser confondre avec les fades amplifications de l'abbé Delille et de ses émules. Chez Rousseau, chez Bernardin de Saint-Pierre, chez Chateaubriand et chez nos poëtes modernes, la poésie paysagiste,

Digitized by Google

plus significative et plus profonde mille fois que chez ces versificateurs à périphrases, entre plus avant et fouille avec plus d'amour dans cette nouvelle et riche veine. Mais elle n'y cherche trop souvent qu'un moyen de révolte et de protestation secrète contre les lois sociales, un moyen de leur échapper avec moins de bruit que par une résistance ouverte, et d'échapper en même temps à ces luttes, à ces sacrifices que la conscience et le devoir imposent à l'homme engagé dans la vie réelle. Trop souvent il arrive que l'âme, en s'abandonnant à cette *ivresse des champs*, y perd ses forces, et en rapporte une prostration morale qui la désarme d'avance contre les combats et les épreuves; parfois même elle s'y absorbe et y disparaît, ne laissant plus à sa place qu'une sorte de rêverie flottante, moitié nuage, moitié matière. Qu'on y prenne garde, c'est là ce qui se révèle ou se cache dans ces œuvres trop vantées, où l'air des champs, au lieu d'être fortifiant et salubre, amollit et énerve, où l'homme, face à face avec la nature, ne reconnaît plus qu'elle pour maîtresse et pour guide, et oublie, dans ses vagues étreintes, les austères vérités de son origine, de sa tâche et de son but. Telle n'est pas la poésie *naturaliste* de M. de Laprade; tels ne sont pas, dans les *Symphonies*, les rapports de l'âme humaine avec le monde extérieur. Même en goûtant son charme, elle le domine; même en s'y mêlant, elle reste souveraine, et n'y compromet rien de son essence divine. Ce qu'elle demande aux forêts et aux montagnes, ce n'est pas l'anéantissement ou l'oubli de soi, mais le sentiment de sa propre grandeur reflétée et ravivée dans ce miroir immortel, l'apaisement de ses troubles et de ses misères, le suprême abri où elle puisse se recueillir, rentrer en possession d'elle-même et redescendre ensuite dans l'arène avec plus de vigueur et de sérénité :

Digitized by Google

Garde ton âme toujours pure
Et profonde comme ces eaux,

dit-il au poëte. Ailleurs, après s'être arrêté un moment à envier le sort des colombes et des aigles qui s'élancent librement dans l'espace et élèvent leur vol jusqu'à des hauteurs où la terre s'efface *comme un rocher noir dans l'azur*, il se ravise et comprend que son âme peut monter plus haut encore, plus près des sphères célestes, et les aigles vaincus lui répondent :

Eh bien, nous te cédons l'empire ;
Nous n'avons pu suivre ton cœur,
Ni respirer l'air qu'il respire,
Dans son vol sublime et vainqueur.
Hier, nous les porteurs de la foudre,
T'avons vu là-bas dans la poudre,
Sous les barreaux d'une prison,
Homme ! et voilà que ta pensée,
Malgré les fers, s'est élancée
Et nous dépasse à l'horizon.

Va donc, plus libre et plus rapide
Que l'oiseau roi sur les sommets :
Jusqu'au monde où l'esprit te guide
Nos ailes n'atteindront jamais !
Nos yeux que nul soleil ne lasse,
Ne sauraient regarder en face
Cet astre inconnu qui te luit ;
Nous avons lutté contre l'âme !
Elle monte encor dans la flamme ;
L'aigle est repoussé dans la nuit.

Une inspiration du même genre apparaît dans une pièce charmante, que M. de Laprade a intitulée *Conseil des Champs*, et qu'il adresse à un enfant :

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre et soumis,

Digitized by Google

Que la Nature vous soit chère :
Les champs sont vos meilleurs amis.

Et il développe avec une exquise douceur cette idée d'enseignement rustique, de leçon toujours présente pour les âmes naïves dans le murmure des bois, dans l'ombre et la fraîcheur qui descendent des grands chênes, dans la vie laborieuse et rude du bûcheron et du moissonneur, dans tout cet ensemble où Dieu se fait sentir et voir d'une façon bien plus immédiate que dans les villes. Dieu est toujours là, ou du moins bien près, quand M. de Laprade chante la Nature, et c'est assez dire qu'il a évité le dernier écueil, le plus redoutable de tous, celui où sont fréquemment tombés les poëtes trop enivrés des beautés de la campagne et du paysage. Ici je dois insister d'autant plus que des tendances panthéistes avaient été parfois reprochées à M. de Laprade ; que peut-être, dans ses premiers poëmes, entraîné par les vagues séductions du symbolisme, il n'avait pas toujours assez clairement maintenu l'idée de Dieu sous les voiles mystérieux des fables antiques, et que la même prévention pourrait s'étendre à ses poésies nouvelles. Ce volume des *Symphonies* est une hymne au vrai Dieu, non pas à ce Dieu qui, à force de vivre dans les plantes, dans les sources, dans les rochers, dans les bois, arrive à ne plus avoir d'existence propre et à se perdre dans sa création comme un ouvrier inconnu dans l'œuvre qui l'a consumé, mais au Dieu du Catéchisme et de l'Évangile, à celui qui, tout en communiquant aux êtres une part de son âme et de sa vie, laisse entre eux et lui l'immensité qui sépare l'incréé du créé et l'infini du fini. C'est par cette constante intervention divine que M. de Laprade se détache surtout de la génération poétique qui l'a précédé. Celle-là avait traité Dieu comme l'âme humaine, sa ter-

Digitized by Google

restre image : elle ne songeait pas à le nier ou à le détruire, mais elle le confondait avec ce monde extérieur qui, le renfermant dans chacune de ses magnificences, éparpillant sur mille objets sa puissance et sa présence, finissait par l'engloutir au lieu de le proclamer. Qu'on lise, dans ce volume, l'*Alpe vierge*, la *Source éternelle*, la *Symphonie alpestre*, et l'on reconnaîtra que, chez M. de Laprade, la place de Dieu est toujours distincte, qu'il sent et anime la nature sans avoir besoin de la diviniser, qu'elle est pour lui un échelon, un degré vers le trône céleste, et non le trône et le roi mêmes, se matérialisant pour se révéler. Il s'écrie, en contemplant l'Alpe que nul pied n'a foulée :

Oui, j'offre à cet autel, splendide et vierge encore,
Mon culte et le tribut de mes jours les meilleurs;
Sa beauté luit en moi, mais elle vient d'ailleurs;
En l'adorant, c'est vous, ô mon Dieu! que j'adore!

En vous est la hauteur de ce front radieux ;
En vous est sa blancheur où l'arc-en-ciel se joue :
Dans l'homme seul est l'ombre, en lui sont les bas lieux.
A vous la neige, à moi la poussière et la boue.

Si ce mont reste pur, c'est que vous l'habitez :
Toute virginité n'est que votre présence.
L'homme, s'il eût trouvé ces cimes sans défense,
Eût traîné là sa fange et ses obscurités.

Dans la *Symphonie alpestre*, une des pièces les plus remarquables du recueil, Frantz, une sorte de *outlaw* irrité, un vaincu de nos dernières révolutions, vient demander aux montagnes l'isolement sans bornes et l'oubli des hommes, auxquels il jette, en les fuyant, le cri de haine et d'anathème. Il gravit ces rudes sentiers, ces pics inaccessibles, variant, à chaque halte, l'expression de ses colères,

Digitized by Google

et répondant, le fiel sur les lèvres, aux agrestes harmonies qui l'entourent. Il dépasse les zones cultivées, puis celles où végètent encore des herbes et des plantes. Il monte, il monte encore, et à chaque pas qu'il fait, à chaque hauteur qu'il franchit, il sent une balsamique influence le pénétrer malgré lui : son cœur envenimé se rassérène; il passe de la fureur au dédain, du dédain au calme, et lorsqu'il arrive à l'hospice tapi sur la neige et peuplé d'âmes ferventes qui entretiennent dans ces régions glacées le feu de l'amour divin et de la charité, lorsqu'il entend leurs voix pleines de mansuétude, de tendresse et de pardon, il éprouve une émotion plus pure que le dédain, meilleure que l'oubli ; il comprend une force, une vertu supérieure à son orgueil et à sa haine, et l'on devine qu'il va tomber aux genoux des religieux, au moment où finira l'hymne sacré. Il y a, dans ce petit poëme qui termine le recueil et le résume, une gradation admirable, qui nous livre, pour ainsi dire, la gamme de ces *Symphonies*. Oui, un texte quelconque, emprunté au triste fond de la vie humaine, ennui, découragement, amour contrarié, promenade à travers une population affairée et vulgaire, cri de colère ou de mépris contre la société et les hommes, intime souffrance d'une âme d'élite froissée par le contact des adorateurs du veau d'or, tout cela ou quelque chose de cela s'apaisant et s'adoucissant d'abord en présence des grandes solitudes, s'y reposant, et, après avoir respiré quelques gorgées d'air pur, trouvant dans cette contemplation solitaire où d'autres s'arrêteraient une force pour aller plus haut, pour parvenir jusqu'à Dieu, et embrasser sous son regard les sublimes pensées de vertu et d'immolation chrétienne : tel est le procédé poétique de M. Victor de Laprade ; il suffit de cette incomplète esquisse pour faire comprendre à quelle hauteur il a placé son idéal et combien il

Digitized by Google

diffère de ses brillants devanciers, chantres insouciants du bien et du mal, de l'ordre et du désordre, de l'esprit et de la matière, du christianisme enjolivé ou du panthéisme sous-entendu. Le même souffle spiritualiste, avec une nuance plus vigoureuse et plus à *portée de fusil*, anime les belles strophes de son *Hymne à l'épée*, qui mériterait de devenir la *Marseillaise* d'un peuple purifié et d'une guerre chrétienne. Ceux qui accusaient M. Victor de Laprade d'être trop inaccessible, trop impalpable, de trop s'attarder sous ses grands chênes et de contracter auprès d'eux quelque chose de leur majestueuse immobilité, reconnaîtront, en lisant l'*Hymne à l'épée* et la *Muse armée*, qu'il sait, lui aussi, faire vibrer la corde d'airain, et que les accents qu'il en tire, pour n'être pas révolutionnaires, n'en sont ni moins sympathiques, ni moins virils. Dans un autre ordre d'idées, le *Bûcheron*, *Utopie*, prouvent à quel point le poëte est attentif aux conquêtes de l'esprit nouveau, dans quelle juste mesure il les applaudit sans éblouissement et sans vertige, et quelle part il fait, au milieu de leurs progrès les plus implacables, à l'Idéal, son culte, à l'Idéal qu'elles menacent, et qui, chassé du monde extérieur, doit se réfugier dans les cœurs. Pour nous, ces beaux vers, l'*Hymne à l'épée* surtout, nous amènent à une conclusion consolante. La poésie moderne, dans sa phase précédente et au milieu de mille dons admirables, est restée presque toujours en dehors de l'ordre moral, de l'harmonie universelle, des devoirs publics et privés, dont elle est pourtant, à moins de manquer à sa tâche, l'expression la plus brillante et la plus ornée. Sa rêverie est séduisante, mais inutile et dangereuse, remplie d'amollissements et de langueurs ; ses tableaux de la nature sont splendides, mais ils ne vont pas au delà de ces formes magnifiques, de ces riches couleurs qui ne sont qu'une manifestation divine

Digitized by Google

et non pas la Divinité. Enfin ses accents patriotiques ou guerriers sont parfois entraînants et magiques, mais il s'y mêle constamment ou l'excitation à la révolte, ou l'adulation démocratique, ou l'apothéose du génie et de la gloire militaires, exaltés dans leurs égoïsmes et dans leurs excès, sans nul souci de responsabilité et de devoir. Eh bien, voici des poëtes, Victor de Laprade dans les *Symphonies*, Joseph Autran dans *Laboureurs et Soldats*, et dans de nouvelles poésies non moins belles qui, nous l'espérons bien, ne tarderont pas à paraître, Brizeux, en des sphères choisies où nous allons le retrouver, voici de vrais poëtes, parlant le plus noble et le plus harmonieux langage, possédant tous les secrets du clavier, portant au front le sceau de la vocation sacrée; ils savent, tout comme leurs maîtres ou leurs émules, rêver, regarder, peindre, tressaillir, chanter la guerre et leur pays. Seulement leur rêverie, au lieu d'enivrer ou d'amortir l'âme, l'assainit et la fortifie; leurs peintures, au lieu d'anéantir Dieu dans les splendeurs de ses ouvrages, ramènent à lui, le proclament et l'adorent. Leurs hymnes à l'épée ou à la patrie, au lieu d'attiser les passions mauvaises, de brillanter les lieux communs révolutionnaires ou de déifier les triomphes de la force, ne sont que l'exaltation éloquente et loyale de ce que le patriotisme a de plus pur, de ce que la guerre a de plus saint dans ses nécessités terribles. Le sens moral agrandi et précisé par la religion, le sentiment de l'infini aboutissant à Dieu, l'amour du beau n'oubliant jamais que le beau n'est qu'une traduction et un voile, le culte de l'idéal élevant l'âme sans l'égarer, tout cela, absent ailleurs, est présent dans l'œuvre de ces poëtes, et en rend la lecture aussi saine que celle des autres était énervante. A la liqueur délicieuse, mais fermentée, qui surexcite et qui grise, ils font succéder le cru généreux et pur qui rend meilleur et plus fort.

Digitized by Google

Il se pourrait donc que, sous ses mortifications apparentes, la poésie d'aujourd'hui réparât le mal qu'a fait la poésie d'hier, comme ces générations sages qui, venant après des dissipateurs et des prodigues, se résignent à paraître moins riches pour relever et restaurer la fortune de leur maison. Ajoutons bien vite qu'en lisant M. de Laprade et ses *Symphonies* nul ne s'apercevra des sacrifices imposés par cette pensée réparatrice, ou ne sera tenté de s'en plaindre.

Digitized by Google

II

M. BRIZEUX [1]

M. Brizeux a un bonheur qui commence à devenir rare, et qu'ont dû lui envier plusieurs de ses rivaux : il a un pays. Qu'est-ce à dire? Ne sommes-nous pas tous d'un pays quelconque, Gascons ou Provençaux, Champenois ou Picards? Oui, mais M. Brizeux a une patrie poétique, et c'est là l'essentiel pour un poëte. Dans un temps où disparaissent, d'une province à l'autre, toutes les particularités de langage, de mœurs et de costumes, où les chemins de fer, comme une gigantesque rature, effacent tous les détails, toutes les aspérités de couleur locale, et où des milliers de provinciaux qui ne ressemblaient qu'à eux-mêmes se changent en Parisiens qui ressemblent à tout, M. Brizeux est resté Breton ; sa chère Bretagne, en dépit du nivellement général, lui a offert encore assez de ses caractères primitifs et de ses traits originaux pour défrayer sa poésie pendant vingt-cinq ans, sans qu'elle parût, dans son uniformité volontaire, ni s'obstiner trop, ni trop se répéter. Comme si ce n'était pas assez de cette heureuse fortune, il s'est trouvé que ce peuple dont il se faisait ainsi le légendaire et l'interprète, ayant depuis longtemps admis la langue française côte à côte avec son antique idiome, M. Brizeux a

[1] *Histoires poétiques.*

Digitized by Google

pu, sans contradiction apparente, prêter à ses images, à ses idées, à ses mœurs bretonnes, le seul langage qui soit aujourd'hui possible dans notre littérature, et échapper à l'inconvénient où sont tombées d'autres poésies trop locales, celui de n'être intelligibles que dans le pays même où elles sont écrites. Enfin, — et c'est là un point important qu'il indique dans sa courte préface, — cette fière et noble Bretagne ayant gardé la religion de ses pères, le culte de la famille, l'amour des vieux usages, l'instinct de l'idéal, les saintes traditions d'héroïsme, de simplicité et de grandeur morale, c'est-à-dire les plus pures, les plus fécondes inspirations que puisse rencontrer un poëte en dehors de toute préoccupation de race, de caste ou de province, il en résulte que l'auteur des *Histoires poétiques* a pu être à la fois local par la forme et général par le fond, s'adresser à toutes les âmes capables de le sentir, sans quitter le berceau où s'abrite sa muse, et faire arriver jusqu'à nous ce souffle tout imprégné de l'agreste parfum de ses landes, mais doux à tous les fronts et vivifiant pour tous les cœurs.

Qui ne se souvient du charmant poëme de *Marie* et de tout ce qu'il y avait de grâce et de fraîcheur dans cette idylle printanière qui marqua les heureux débuts de M. Brizeux? Publiée dans un moment de révolution littéraire et au milieu d'autres œuvres plus orageuses et plus éclatantes, *Marie* a eu cela de remarquable, qu'elle ne portait aucune trace de ces orages d'alentour, et contrastait, par sa douce sérénité, avec leurs éclairs et leurs bruits. Elle fut accueillie pourtant, elle fut lue avec délices, et elle a survécu à bon nombre de ses contemporains superbes, qui eussent volontiers dédaigné cette sœur cadette, humble et timide comme les fleurs de ses bruyères. Vous est-il arrivé parfois, en voyageant à pied dans les pays de montagnes, de découvrir une source d'eau vive à demi cachée sous la

Digitized by Google

mousse ou dans le creux d'un rocher, et si limpide, si transparente, qu'elle semble peu profonde, tant il est facile de compter les cailloux et les herbes de son lit? Elle tient peu de place, et son murmure est imperceptible auprès du torrent ou de la cascade voisine qui éveille les échos et déroule ses nappes argentées. Vienne le mois d'août et ses chaleurs arides; la cascade est silencieuse, le torrent est tari ; vous retournez à la source, croyant la trouver desséchée : elle est toujours là, aussi pure, aussi fraîche, souriant au ciel bleu et s'offrant à vos lèvres altérées. C'est une impression analogue que l'on éprouve en relisant ce gracieux poëme de *Marie*, et il y a dans la destinée, dans la physionomie du poëte lui-même quelque chose de pareil. Sans fracas, sans charlatanisme, à l'écart sur les rives de son *Aven* ou de son *Arvôr*, il a laissé passer le gros de l'armée romantique, et, après que s'est dissipée la poussière du combat, il s'est retrouvé aussi calme que le premier jour et sûr de voir revenir à lui les âmes fidèles à l'idéal et aux beaux vers.

La rustique épopée des *Bretons* a été, pour ainsi dire, la virilité de ce talent, dont *Marie* avait inauguré la jeunesse aimable. *Primel et Nola* et le recueil lyrique de la *Fleur d'or*, venant après les *Bretons*, formaient comme une guirlande plus légère, enroulée autour de ce sévère poëme. Aujourd'hui M. Brizeux complète et couronne l'ensemble de son œuvre nationale à l'aide de ces *Histoires poétiques*, qui participent à la fois de l'idylle, de la poésie épique et de la poésie familière, et dont quelques-unes compteront parmi les joyaux les plus exquis de son sobre et précieux écrin.

Ce nouveau volume se divise en deux parties principales, car l'auteur nous permettra d'attacher peu d'importance aux petites pièces détachées qu'il a recueillies sous

Digitized by Google

le titre de *Cycle*. La plupart sont des traductions, et quelles que soient, chez M. Brizeux, l'élégance et la précision de la forme, si consommé qu'il soit dans tous les secrets du style et du tour poétique, il y a une remarque à faire au sujet de ces petits chefs-d'œuvre que l'Antiquité nous a légués comme les bracelets et les colliers d'or de ses Muses. Délicieux dans l'original, ils deviennent, dans la traduction la plus excellente, inférieurs au morceau le plus ordinaire de la poésie moderne. Qui ne connaît, par exemple, le ravissant *Sic vos non vobis* de Virgile? Voici la traduction de M. Brizeux :

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs ;
Vous pour un autre aussi portez, sous les chaleurs,
　　Brebis, vos toisons blanches ;
Vous pour un autre aussi posez, oiseaux chanteurs,
　　Votre nid sur les branches ;
Vous pour un autre aussi, grands bœufs, de vos sueurs
　　Fertilisez les terres ;
Vous pour un autre aussi pompez le suc des fleurs,
　　Vous, abeilles légères.

A coup sûr, cela est bien ; on sent que c'est un poëte qui seul a pu traduire ou paraphraser ainsi le plus adorable, le plus divin des poëtes. Et cependant qu'il y a loin de là à la brièveté merveilleuse des pentamètres de Virgile! Je ne veux pas abuser de mon latin : Je glisse donc, et j'arrive aux vrais titres de ce volume à nos sympathies et à nos suffrages : les *Histoires poétiques* et la *Poétique nouvelle*.

Nous sommes presque fâché que M. Brizeux, si peu enclin d'habitude à grossir le ton et à se surfaire, ait donné ce titre de *Poétique nouvelle* au poëme didactique qui termine son livre. Le lecteur pourrait s'y tromper, et croire qu'il a prétendu faire acte de législateur, imposer à l'art

Digitized by Google

des règles inconnues d'Horace et de Boileau, et lancer de nouveau la poésie dans des voies révolutionnaires. Il y aurait là dès lors l'inconvénient attaché à toute œuvre qui tient moins ou donne autre chose que ce qu'elle promet. Après avoir rendu, en commençant, un respectueux hommage à Boileau et à Horace, M. Brizeux ajoute :

Ils ont donné la forme, et j'indique le fond.

Soit! Mais on est tenté de lui répondre qu'ils se sont fait la meilleure part, la seule du moins qui puisse s'apprendre, et par conséquent, s'enseigner. Un jeune homme né avec la vocation et l'aptitude poétiques peut fort bien ignorer ces lois matérielles de l'art des vers, que Boileau énumère avec une justesse un peu sèche, qu'Horace effleure avec une grâce inimitable. Il est donc utile qu'on lui révèle la forme, c'est-à-dire ce qui lui manque et ce qu'il peut acquérir ; mais le fond, c'est-à-dire ce qui ne s'acquiert pas? L'éducation poétique, toujours un peu illusoire, le devient surtout lorsqu'il s'agit de montrer aux néophytes les thèmes qu'ils doivent choisir, les mélodies qui doivent naître dans leur âme, et non plus le doigté de l'instrument dont ils doivent jouer. Je comprends très-bien que Mozart ou Schubert aient eu besoin, à leur début, d'un maître d'harmonie ou de contre-point ; je comprendrais moins qu'on eût eu l'idée de leur indiquer l'inspiration primitive du *La ci darem la mano* ou du *Roi des Aulnes*. Qu'a donc fait M. Brizeux ? Tout simplement des *exemples* de poésie comme on fait des *exemples* d'écriture ou de dessin ; une série de tableaux parmi lesquels il en est de charmants, et qui donnent envie d'être poëte pour lui ressembler, pour sentir, penser, voir et décrire comme lui. Peut-être est-ce là, à tout prendre, le dernier mot du poëme didactique. Virgile,

Digitized by Google

par ses *Géorgiques*, n'a pas formé, nous le croyons bien, un seul bon agriculteur; mais il a tracé des peintures enchanteresses qui inspirent aux esprits les plus froids le sentiment de la nature, l'amour de la campagne et des travaux rustiques. De même, M. Brizeux, dont le culte est l'idéal, ou, en d'autres termes, la poésie dans son acception la plus haute et la plus pure, l'a cherché tour à tour dans la nature, au milieu de toutes les harmonies champêtres; dans la cité, au milieu des enseignements, des souvenirs, des passions et des travers de Paris, la ville par excellence; dans les temples, au milieu des monuments, des ruines et des églises de Rome, la capitale des religions tombées et de la religion immortelle. Il a successivement placé son apprenti poëte en face de ces trois grandes inspirations que nous avons également trouvées chez M. Victor de Laprade: les champs, l'homme, et Dieu, texte suprême de toute poésie, auquel aboutissent les deux autres. Une fois cette réserve faite, une fois que nous aurons constaté qu'il n'est pas question ici de lois ou de doctrines nouvelles, mais d'un nouveau pèlerinage aux vraies sources poétiques proposé par un homme qui s'y connaît à une génération qui les oublie, nous n'aurons presque plus qu'à louer dans le poëme de M. Brizeux. Quel charme et quelle vie dans ce tableau de la campagne, rendue, après une absence, au poëte qu'elle a vu naître, et qui l'aime!

Gravissons la montagne. A l'ombre des vieux chênes,
Des Celtes, nos aïeux, les traces sont prochaines.
Plus d'un barde a chanté, là, devant ce *men-hir*;
Évoquons en passant la voix du souvenir.
De l'heureuse nature harmonieux royaume!
Oh! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume!
De verdure entouré, de verdure couvert,
On avance sans bruit sur un beau tapis vert.
L'extase par moment vous arrête, et l'on cueille

Digitized by Google

Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille ;
On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau,
Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.
Alors, à deux genoux, et les mains sur la terre,
Le voyageur, pareil au faon, se désaltère ;
Et merles à l'entour, grives, chardonnerets,
Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,
Voletant, sautillant, du bec lissant leurs ailes,
Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.
Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,
Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,
Se révèle. Partout Dieu présent, Dieu sensible !
Dans la création l'invisible et visible :
Le symbole s'entr'ouvre, et sous le voile d'or,
L'Être pur apparaît, plus radieux encor.

Dans le second chant, la *Cité*, nous avons remarqué une évocation de Molière, vraiment digne du sublime poëte du *Misanthrope*. Nous voudrions pouvoir la transcrire ; mais on nous pardonnera de choisir de préférence les vers suivants, où M. Brizeux a mis toute son âme bretonne :

. . . Nous voici parvenus sur la place publique :
Dans un marais de sang, ici la France antique
Disparut ! Un roi saint, son épouse, sa sœur,
Un poëte au cœur d'or, généreux défenseur,
Et de saints magistrats et des prêtres sublimes,
Des femmes, des vieillards et cent mille victimes !
Une pierre a couvert le hideux échafaud,
Mais le sang fume encor, il bout, il parle haut.
O sombre tragédie ! ô drame lamentable !
Que nous font désormais les héros de la Fable,
César même et Brutus, le stoïque assassin ?
Là mourait un tyran, ici mourut un saint.
Toute une nation, *justement* affranchie,
Soudain ivre de sang et folle d'anarchie,
A son brillant passé sans regret dit adieu,
Répudiant ses mœurs, ses grands hommes, son Dieu.
Ceux qui la conduisaient dans sa nouvelle voie
De ses déchaînements les premiers sont la proie ;

Digitized by Google

Puis sous le couperet elle traîne en janvier
Celui que tout martyr aurait droit d'envier :
Aux mains de trois bourreaux, sur cette horrible place,
On dépouille le Christ devant la populace ;
Le doux Capétien, le fils de saint Louis,
Au front loyal et pur, orné de fleurs de lis,
L'esprit haut, le cœur tendre, appelé Louis seize,
Client par qui vivront Malesherbe et Desèze !
Mais l'hostie a changé l'échafaud en autel,
Et l'âme en pardonnant s'éleva vers le ciel.

Quelle équité ! quelle noblesse ! quelle simplicité mâle et triste, admirablement appropriée au sujet ! Je me suis pourtant permis de souligner, à la façon des critiques d'il y a cinquante ans, le mot *justement :* non pas qu'il n'y eût quelque chose de juste dans plusieurs des réformes de 1789, mais parce que le mot fait dissonance et surprend le lecteur. Il nous semble que l'adverbe *follement* rentrerait mieux dans le ton général du morceau ; ceci n'est pas de la politique, c'est de la littérature.

Il y aurait à signaler encore bien des beautés poétiques dans le troisième chant ; entre autres, l'apparition des trois Muses : la Poésie, la Philosophie et la Théologie. Seulement, on pourrait toujours se demander quel est le lien et l'unité didactique de ces différents morceaux, ou comment ils forment, dans la pensée de l'auteur, une *Poétique nouvelle*, et quand on aurait répondu que tous sont réunis et liés entre eux par le sentiment de l'Idéal, et par la leçon exprimée dans ces deux vers :

Au prêtre d'enseigner les choses immortelles ;
Poëte, ton devoir est de les rendre belles,

il resterait à conclure que, si cela ne suffit pas tout à fait pour constituer un nouvel Art poétique, c'est assez du moins pour offrir un bel exemple et un bon modèle.

Digitized by Google

J'ai hâte, d'ailleurs, d'arriver aux *Histoires poétiques* qui occupent et qui méritent la première place dans le volume. Mettons d'abord, hors ligne, parmi ces *histoires*, les *Pêcheurs*, la *Paix armée*, les *Moissonneurs*, les *Bains de mer*, et surtout les *Écoliers de Vannes*, que j'ai relus dix fois avec une émotion toujours nouvelle. C'est dans ces cinq petits poëmes qu'il faut chercher M. Brizeux tout entier : élégant sous un air de simplicité plus charmante encore que sincère ; mâle comme cette race celte qu'il chante, et dont il est sorti ; sain comme l'air de ses grèves ; pur comme le regard de ses vierges d'*Arvôr :* mais, au fond, et en y regardant de près, poëte très-habile, très-raffiné, et, au milieu de tous ses *Breiz*, de tous ses *Coat-Forn*, de tous ses *Enn-Tell*, très-soigneux de conserver à la poésie ses conditions les plus exquises et les plus françaises. C'est ce mélange d'inspiration originale et de couleur locale avec cette aptitude à rentrer dans l'harmonie générale de notre littérature, qui fait le piquant et la grâce de l'aimable muse de M. Brizeux. Il n'est pas rare de rencontrer, en plein faubourg Saint-Germain, quelque belle et riche héritière de Rennes ou de Ploërmel mariée à un Parisien *pur sang*. On vous l'annonce ou elle s'annonce comme *Bretonne bretonnante*, et peut-être bien aperçoit-on, dans un coin de son salon, une coiffe blanche, une jupe rayée et une quenouille ; mais, dans le fait, elle est habillée par Victorine, son salon est meublé par Monbro, une élégance innée respire dans toute sa personne, et son léger accent, ses petites originalités de détail, le soin qu'elle prend d'être plus Bretonne encore qu'elle ne le paraît, ne sont qu'un agrément de plus. C'est qu'en définitive elle est femme, elle est belle, un noble sang coule dans ses veines, et ses distinctions particulières de province, d'éducation et de race ne font que donner plus de relief à ces distinc-

Digitized by Google

tions générales. Il en est de même de la poésie de M. Brizeux, et nous l'en félicitons. Remarquons aussi une autre nuance. Dans les sujets qu'il traite, dans les détails de mœurs qu'il retrace, dans l'épopée rustique et familière qu'il combine avec l'idylle, il se trouvait placé entre deux écueils : ou de tomber dans le faux sous prétexte d'idéal, ou d'exagérer le réalisme sous prétexte de vérité : ou de nous donner une Bretagne d'opéra et de romance, une Armorique dans le goût des romans de 1820 et de la *Gaule poétique*, ou bien d'abuser du mot *propre* dans les détails techniques et domestiques de l'Idylle. Cette difficulté, qui est du reste commune à toute œuvre d'art, mais qui, en ces cadres étroits, se précisait davantage, M. Brizeux l'a fort heureusement résolue. Les larges *braies*, la *soupe fumante*, le *lard sur le pain noir*, les *porcs*, font très-bonne mine dans ses vers, parce que la vérité du tableau ne saurait s'en passer, et qu'au lieu de se cacher honteusement sous des périphrases, ils s'ennoblissent d'eux-mêmes en concourant à l'effet de l'ensemble. C'est là que se reconnaît l'habileté de l'artiste et du poëte. C'est ainsi que s'opère la fusion entre l'idéal et le vrai, trait distinctif du talent de M. Brizeux. Mais combien ces remarques semblent froides et pédantesques auprès de l'impression même et du charme que l'on éprouve en lisant ces poëmes! Voyez, dans les *Pêcheurs*, le départ pour la pleine mer, et cette naïve chanson des deux enfants, dont voici le refrain :

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau !

et la prière de la vieille mère, balayant la poussière sainte, la poussière d'une chapelle dont chaque dalle est un tom-

Digitized by Google

beau, afin que Dieu ramène les pêcheurs battus par l'orage. Ils reviennent, en effet, mais ils n'ont sauvé que leur vie. Alors commence le pathétique chant des *Quêteurs*, qui nous montre ces pauvres Bretons de la plage accueillis et consolés par les Bretons laboureurs, le nouveau bateau taillé dans un chêne séculaire et lancé à la mer avec la même foi et le même courage :

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau !

C'est là un tableau achevé dans ses proportions modestes; les plus beaux sentiments de l'âme s'y révèlent dans toute leur simplicité primitive. Ah ! quand la poésie déroule de telles images, ne dites pas qu'elle est oiseuse ou corruptrice ; dites plutôt qu'elle est, après la religion, la nourriture la plus salubre et la plus pure que puisse savourer le cœur !

Nous retrouvons le même genre de beautés dans les *Moissonneurs* et dans les *Bains de mer*, où la civilisation et la corruption des villes, représentées par les baigneurs citadins, sont mises en présence de l'innocence et de la simplicité armoricaines. Il y a là un contraste parfaitement saisi, et qui nous a tous frappés dans ces rendez-vous de l'oisiveté élégante ou malade, forçant la population indigène de lui faire place pour un peu d'or, de subir ses caprices, de se laisser envahir par ses mœurs et quelquefois par ses vices. Le jeune paysan breton, fuyant la maison paternelle pour ne pas être témoin des plaisirs de ces étrangers et du trouble qu'ils apportent à son foyer, puis revenant guidé par un pressentiment sinistre et arrivé à temps pour arracher sa jolie sœur aux insolentes entreprises d'un dandy parisien, est une figure esquissée

Digitized by Google

de main de maître; l'inspiration des *Écoliers de Vannes* nous paraît d'un ordre supérieur encore. On sait qu'en 1815 les écoliers du collége de Vannes se firent soldats pour défendre leur drapeau blanc, et que ces adolescents héroïques, fils des *géants* de la Vendée, livrèrent aux *Bleus* un combat meurtrier :

> Ces enfants, accablés du poids de leurs fusils,
> Ils partirent trois cents ; combien reviendront-ils?

s'écrie le poëte. Mais ne craignez pas qu'en évoquant ce sanglant et glorieux souvenir il réveille les haines et ravive les blessures : non, c'est là qu'éclate l'influence balsamique et consolatrice de la poésie, ce rôle de sœur de charité idéale, recueillant les blessés de l'Histoire, pour s'incliner, sourire et prier à leur chevet. Au second chant, en 1835, un ancien combattant de ces journées, devenu curé de campagne et vieilli avant l'âge par la fatigue et le chagrin, sort de grand matin de son presbytère pour aller dire une messe de mort ; messe d'anniversaire qu'il célèbre les larmes aux yeux et le repentir dans le cœur, pour l'âme d'un jeune homme qu'il croit avoir tué dans la mêlée. Sur le sentier qui conduit à son église, il rencontre un paysagiste qui vient, lui aussi, retrouver des souvenirs dans cette vallée aujourd'hui si calme. Ils échangent d'amicales paroles, et bientôt, de confidence en confidence, ils reconnaissent qu'ils se sont, vingt ans auparavant, battus l'un contre l'autre, et le curé découvre que c'est là ce jeune *bleu* qu'il a vu tomber sous ses coups et dont le souvenir l'a tant de fois poursuivi. Sa joie, sa messe de deuil se changeant en messe d'actions de grâces, les tendres épanchements des deux nouveaux amis, l'hospitalité sous la treille et l'agreste repas, tout cela est exquis, délicieux, plein de ces émotions douces qui charment sans amollir.

Digitized by Google

Nous n'insisterons pas davantage : on a là M. Brizeux dans sa plus attrayante manière, dans toute la grâce virile de sa physionomie poétique. Quant aux chicanes qu'on peut adresser à son livre, elles se réduisent à deux. Raconter en vers est chose très-difficile, surtout quand on est forcé, par la petitesse du cadre, de se borner à indiquer. L'indication, chez M. Brizeux, est toujours juste : mais elle est parfois si sommaire, qu'il en résulte un peu d'obscurité. Ceci n'est presque rien ; ce qui me semble plus grave, c'est cette inexplicable pièce intitulée *Un Celte*, où M. Brizeux a cru devoir rendre hommage à la mémoire de M. de Lamennais.

Lorsqu'un tel homme meurt, il faut parler de lui,

nous dit-il ; c'est tout le contraire qu'il fallait dire : Lorsqu'un tel homme meurt, on doit se taire. Le silence est à la fois le châtiment le plus digne de ceux qui l'infligent et le plus cruel pour celui qui le mérite. Catholique et monarchique dans tout le reste de son volume, comment M. Brizeux ne s'est-il pas aperçu que, par cette seule fausse note, il donnait aux juges rigides le droit de demander si cette religion et ce royalisme étaient chez lui une prédilection d'artiste ou une conviction de penseur, une poésie ou une foi?

Mais je suis à mon tour trop sévère. C'est tout simplement un Breton qui n'a pas voulu abandonner la cause d'un compatriote et qui s'entête à honorer en lui l'entêtement mal dirigé. Je reviens bien vite aux *Pêcheurs*, aux *Moissonneurs*, aux *Bains de mer*, aux *Écoliers de Vannes*, à la *Poétique nouvelle*, à cet art délicat, à ce souffle virgilien, parfumé de l'air des montagnes chrétiennes, et je me dis que, s'il arrive à un tel poëte de se tromper une fois, s'y arrêter trop et appuyer trop fort serait de l'injustice et de l'ingratitude.

Digitized by Google

III

M. MAXIME DU CAMP[1]

Nous entrons, avec M. Maxime Du Camp, dans des sphères plus discutables et plus troublées : faut-il s'en féliciter? faut-il s'en plaindre? Assurément il est triste de voir un esprit aussi distingué se placer dans un milieu diamétralement opposé au nôtre, adorer ce que nous brûlons, brûler ce que nous adorons, et lancer un manifeste révolutionnaire à une époque bien dégoûtée, nous le croyons, de révolutions et de manifestes. Mais, Dieu merci! la discussion, le débat, les contrastes, ne sauraient nuire à la littérature : elle y trouve ses plus précieux éléments de vie, de mouvement et de progrès. L'école spiritualiste et chrétienne, par exemple, ferait moins ressortir ses mérites et laisserait ses défenseurs plus froids, s'il n'y avait, tout à côté, des écrivains, des artistes, des poëtes, demandant leurs succès à d'autres doctrines et leurs inspirations à d'autres sources. Ces sujets de contradiction et de dissidence ne peuvent avoir pour nous qu'un seul inconvénient : ce serait de rencontrer des adversaires — on assure qu'il en existe — qui, jouissant et même abusant de la liberté de discussion pour eux-mêmes, ne la supportent pas chez les autres, et qui, grands parleurs de libéralisme et de dé-

[1] Les *Chants modernes*.

Digitized by Google

mocratie, seraient ravis de trouver quelque part une petite muselière bien despotique et bien répressive à l'usage du critique assez mal appris pour n'admirer que médiocrement ou leurs personnes ou leurs idoles. M. Maxime Du Camp n'est pas de ceux-là ; il appartient à un jeune groupe poétique et littéraire qui, d'une part, reconnaît aux convictions sincères le droit d'attaquer ce qui les froisse, et, de l'autre, n'est pas persuadé que les vieilles reliques et les vieux fétiches des vieux partis soient un bagage bien commode pour qui veut marcher à la découverte dans les voies de l'avenir. Ne redouter pour ses opinions ou pour ses œuvres ni le grand air, ni le soleil, appeler la contradiction, savoir la supporter, et, tout en la provoquant, offrir à ses juges assez de qualités réelles et de vraies beautés pour mériter que la louange se mêle au blâme et le tempère, n'est-ce pas s'assurer d'avance le meilleur témoignage qu'on puisse se rendre d'un parti à l'autre : des éloges toujours justes et une critique toujours libre?

Un mot d'abord du programme ou manifeste poétique placé par M. Maxime Du Camp en tête de ses *Chants modernes*, et qui, par les questions nombreuses qu'il soulève, par les divers points qu'il attaque, est de nature à rencontrer souvent, à quelques lignes de distance, l'assentiment le plus complet, les réserves les plus formelles, les contestations les plus absolues. Mais commençons par écarter du débat ce qui touche à la religion catholique et ce qui touche à l'Académie française : de ces deux sujets de querelle, l'un nous attriste trop et nous est trop sacré pour figurer comme accessoire dans un article littéraire; l'autre, sous la plume de M. Du Camp, a un tel air de boutade juvénile et se rattache si peu au fond même de ses idées, que n'en point parler, c'est s'épargner des personnalités et un hors-d'œuvre.

Digitized by Google

Voici, en résumé, la *Poétique nouvelle* prêchée par M. Maxime Du Camp. Tandis que l'industrie et la science étonnent le monde par leurs progrès, tandis que la nature achève de livrer à l'homme, son maître, ses derniers ou ses avant-derniers secrets, la poésie reste stationnaire ou rétrograde. Elle languit, elle se meurt, et c'est à peine si ses amis osent protester contre sa disgrâce, tant elle fait peu pour la conjurer. D'où vient cela? De ce que la poésie s'obstine aux formes, aux traditions, aux symboles du passé, pendant que l'humanité s'élance vers les conquêtes de l'avenir. Elle en est encore aux périphrases, à la routine académique, aux allégories ou aux personnifications mythologiques des objets extérieurs, au moment où une génération hardie, qui n'a plus rien à envier à Prométhée et aux Titans, escalade le ciel, perce les montagnes, comble les abîmes, descend dans les entrailles de la terre, lui dérobe le feu et l'or, anime les cent bras de l'usine et de la forge, féconde la mine, le charbon et la houille, et décuple, par des forces nouvelles, sa puissance et sa vie. De là, entre la poésie qui reste immobile et le siècle qui marche à pas de géant, une distance, une mésintelligence toujours croissantes. Que faut-il faire pour les effacer ou les amoindrir? Il faut que la poésie se débarrasse de ses vieilleries classiques, allégoriques, symboliques, mythologiques, jouets des peuples enfants, langes des sociétés trop jeunes et trop faibles pour supporter ou saisir la vérité sans voile, draperie inutile au poëte dès l'instant que l'homme la soulève et la déchire. Il faut qu'elle en finisse avec la périphrase, cette glaciale sœur de l'allégorie et de la mythologie; qu'au lieu de figurer parmi les traînards, parmi les bagages de l'arrière-garde, elle s'avance au premier rang de l'armée, avec les pionniers et les éclaireurs. Enfin — et c'est ici le côté vraiment neuf du programme — il

Digitized by Google

faut que la poésie, loin de s'effrayer des triomphes de l'industrie et de la science, se fasse leur alliée, qu'elle s'empare de leurs découvertes, se les assimile et en dégage l'élément poétique, si grandiose et si magnifique dans toutes ces manifestations du génie de l'homme domptant et vivifiant la matière. L'Hippocrène est tarie : puisons dans ces sources souterraines où s'élaborent les gaz, les métaux et les machines ; Pégase est poussif : montons ces merveilleux hippogriffes qui sillonnent l'espace sur l'aile de la vapeur. Grâce à cette généreuse initiative, à cette intervention de l'idéal dans le matériel, à ce bail nouveau passé entre l'art et l'humanité, nous aurons enfin ce que n'ont pu nous donner ni les poëtes illustres de la Restauration, découragés et vaincus avant l'heure, ni l'impuissante école du bon sens, ni l'école plus déplorable encore de l'art pour l'art, de la ciselure et de l'arabesque : la poésie nouvelle, la poésie de notre siècle, les *Chants modernes*. On le voit, M. Maxime Du Camp a eu du moins le mérite, dans sa préface, de préparer et d'expliquer son livre.

Nous admettons presque sans réserve, dans cette série d'assertions justes, paradoxales ou erronées, tout ce qui touche aux vieux moules de la tradition, de la routine et de la fable. Le seul reproche qu'on puisse adresser à cette partie du réquisitoire, est de s'acharner sur des choses tombées. La périphrase, déjà bien malade, est morte le jour où M. Hugo a écrit *Hernani* et les *Orientales*. Quant à la mythologie et à son cortége de Dieux et de Déesses, nous espérons bien que nul ne songe à la ressusciter autrement que comme étude de l'antique ou exercice d'écolier ; mais, grâce au ciel ! ce n'est ni l'industrie ni la science qui l'ont tuée, c'est le christianisme. Une fâcheuse méprise lui a valu une sorte de renaissance dans un siècle littéraire qui a été grand malgré elle et non pas à cause d'elle.

Digitized by Google

Les vrais poëtes modernes, Dante, Milton, Shakspeare, Corneille, Molière, s'en sont très-peu souciés. Racine est bien plus parfait et plus homogène dans *Esther* et dans *Athalie* que dans *Iphigénie* et dans *Andromaque* ; et Chateaubriand, en remarquant à quel point Phèdre était chrétienne, a fait le procès de cette poésie qui n'a pu retrouver un instant de vie factice qu'à la condition d'accepter l'influence de ce qui l'avait vaincue. Voilà donc qui est fini, clos, enterré, et M. Maxime Du Camp, en cette affaire, bien différent de Galilée, n'a que le tort de *n'avoir pas trop tôt raison*. Serons-nous de composition aussi facile à l'égard de l'alliance qu'il propose entre l'Industrie et la Poésie? Nous ne le croyons pas.

Et d'abord, comment l'entend-il? Dans cet accord intime et cordial, tiendra-t-il la balance égale? La poésie, j'en ai bien peur, y renouvellerait à ses dépens la fable du pot de terre et du pot de fer. A qui s'adresseraient les poëmes conçus d'après ce système? Aux esprits positifs? Ce serait, en effet, le moyen de multiplier à l'infini votre auditoire; mais ceux-là ne se feront pas poétiques parce que la poésie se sera faite positive : ils préféreront toujours le chiffre exact, la démonstration mathématique, le produit brut, la somme ronde, à tous les ornements dont on essayera de parer leurs idoles. Vos poëmes se rabattront-ils sur les esprits poétiques? Hélas! c'est ce qu'ils ont de mieux à faire; mais prenez garde! ceux-là vous sauront peu de gré de vos avances à ces forces matérielles qui les inquiètent et les exilent. Pour eux, nos victoires industrielles et scientifiques sont des sujets de tristesse et d'alarme, si l'homme, enivré de sa puissance, y trouve une raison de n'adorer que soi, d'oublier à la fois le néant de son être et la grandeur de son origine, double condition de sa nature, double élément de sa poésie. C'est parce que l'industrie et

Digitized by Google

la science le détournent tout ensemble de ce qu'il y a en lui de divin et de misérable, c'est parce qu'elles lui font perdre de vue ce contraste célébré par Pascal en des paroles immortelles, que nous nous en méfierons constamment au point de vue de leurs rapports avec les facultés de l'âme. Or, ces facultés, c'est la poésie même dans son véritable et inaliénable empire. Pour nous, un sentiment, une idée, un repli du cœur, un phénomène de la conscience, un des mille incidents de ce monde inférieur et invisible qui a Dieu pour souverain et pour sujet le *roseau pensant*, ont cent fois plus de valeur morale et poétique que ces inventions savantes et ces magiques travaux qui ne sauraient ni prolonger d'un jour la vie de l'homme, ni lui révéler un mot des secrets de sa destinée. Pour nous, la plus notable conséquence de cette suzeraineté matérielle des sciences exactes, des arts mécaniques et du génie industriel, doit être, au contraire, de faire rentrer au fond des âmes et des cœurs cet idéal, cette poésie, cette douce et noble chimère, qui, n'ayant plus prise au dehors, dans la société et le monde, ne nous en devient que plus chère; comme ces proscrits que l'on préfère aux heureux, comme ces pauvres maisons en ruine auxquelles on s'attache plus qu'à des palais. Après tout, on ne pourra point faire que le genre humain ne se partage pas en deux grandes catégories, les contemplateurs et les positifs, et que ceux-ci ne soient pas, dans leurs goûts, leurs prédilections et leurs habitudes, le contraire de ceux-là. Après tout, les chemins de fer, les bateaux à hélice et les télégraphes électriques ne sont pas des découvertes plus merveilleuses que l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole. De grands poëtes sont venus après ces premières inventions du génie moderne, et ils ne se sont occupés ni à les chanter, ni à faire sentir leur influence dans leurs vers. Milton a bien

Digitized by Google

mis du canon dans son combat des bons et des mauvais anges; mais ce n'est pas là ce qu'on trouve de plus admirable dans son sublime poëme.

Que reste-t-il donc de l'innovation proposée par M. Maxime Du Camp? Ce qui reste des paradoxes des hommes de talent : une petite dose de vérité à extraire d'une dose plus forte d'illusions ou d'erreurs. Il est très-vrai que la poésie moderne peut et doit chercher des tableaux, des images et même des inspirations nouvelles dans ces nouveaux développements de la puissance humaine appliquée aux forces de la nature et de la matière. Sans s'y compromettre par une alliance trop étroite et trop onéreuse, elle ne saurait rester insensible à ces grands et émouvants spectacles, et la faculté de vibration qu'elle possède doit être mise en jeu par les prodiges de l'électricité et de la vapeur tout comme par les pathétiques récits de l'histoire, les catastrophes contemporaines, les beautés du paysage ou les luttes de la conscience et du cœur. L'essentiel est qu'elle y arrive en souveraine, et que, même en célébrant ces merveilles, elle fasse toujours comprendre que l'imagination qui en saisit le côté poétique est supérieure à la science qui en développe le côté positif. L'essentiel surtout est qu'elle y mette son âme et n'en subisse pas les séductions descriptives au point de revenir aux Delille, aux Chénedollé, aux Ecouchard-Lebrun et aux Esménard. Là encore, nous conseillons à M. Maxime Du Camp de faire bonne garde. Je crains qu'il ne lui soit plus facile de trouver des versificateurs qui se rangent à la suite de l'armée scientifique ou industrielle que des poëtes qui se placent à sa tête.

Ces objections ne nous empêchent pas de reconnaître tout ce qu'il y a de généreux et de sympathique dans plusieurs passages de la préface de M. Du Camp. Il aime sincère-

Digitized by Google

ment et ardemment la littérature; il ne veut pas qu'elle se désiste, s'étiole ou s'avilisse : il fait un noble appel à la famille littéraire à qui l'on peut trop souvent appliquer le *rara est concordia fratrum*. Grands et petits, jeunes et vieux, il nous invite tous à nous unir, à faire cause commune, à marcher ensemble et sous le même drapeau à la conquête de ces mystérieux trésors de l'avenir, idéale toison d'or qui attend ses Argonautes. Lui-même appelle cela un beau rêve, et il a raison; mais cette illusion-là est de celles qui honorent : la ressentir et la peindre aussi bien, c'est prouver qu'on serait, pour sa part, capable de la réaliser. Plus tard, quand M. Du Camp aura vécu et observé davantage, il avouera aux autres et à lui-même ce qu'il entrevoit déjà : que la république des lettres, comme presque toutes les républiques, se compose de petites vanités, de petites haines, de petits intérêts et de petits égoïsmes qui rendent le dévouement rare, le gouvernement difficile et l'union impossible; que les programmes qui reposent sur la vertu et sur la perfectibilité humaine sont, hélas! d'une application moins sûre que ceux qui se fondent sur nos vices et nos faiblesses, et qu'il obtiendrait plus aisément de ses confrères dix vaudevilles et vingt bons mots qu'une heure d'adhésion à un même drapeau et d'obéissance à une même consigne.

La discussion des doctrines poétiques de M. Maxime Du Camp nous a pris presque tout l'espace que nous destinions à ses vers. C'est ce qui arrivera toujours avec les recueils de poésies précédés d'une préface un peu significative : la critique, elle aussi, est une égoïste; elle prend son bien où elle le trouve, et se sent bien mieux sur son terrain en réfutant des opinions qu'en appréciant des élégies et des odes. Pour celles-là, le sentiment est tout, et le sentiment ne s'analyse pas. On admire, on désapprouve, on est sé-

Digitized by Google

duit, on est rebuté, on cite, on ferme le livre, et tout est dit. Je veux pourtant essayer de rattacher au fond même de la question soulevée par la préface de M. Du Camp, l'impression générale que ses vers m'ont laissée. J'en ferai d'abord un éloge collectif qui paraîtra peut-être bien mince, mais qui ne sera pas sans quelque valeur auprès des gens appelés, par état, à l'honneur de lire beaucoup de poésies. Les *Chants modernes* se lisent d'un bout à l'autre, avec sympathie fréquemment, avec émotion quelquefois, avec impatience souvent, jamais avec ennui. Dans les moments mêmes où l'on se sent le plus froissé et attristé, on songe, malgré soi, combien il faudrait peu pour que telle hérésie, telle fausse note disparût de la pièce qu'elle gâte, sans que le morceau perdît rien de sa portée. J'en choisirai deux exemples, l'un pris parmi ceux de ces *Chants* que j'appellerai systématiques, et où l'auteur a le plus visiblement appliqué les idées de sa préface; l'autre, parmi ceux qu'il a écrits sans système, et qui rentrent dans le vieux patrimoine des sentiments poétiques. Le premier est ce fameux *Sac d'argent* qui a effarouché les défenseurs de la propriété. M. Maxime Du Camp, qui, dans cette partie de son livre, a donné tour à tour la parole, sous le titre de *Chants de la matière*, à la vapeur, à la faux, à la bobine, à la locomotive, fait parler un sac d'écus qui se plaint des injures qu'on lui prodigue, des violences dont on l'accuse, et qui, renvoyant ces accusations aux vrais coupables, c'est-à-dire aux hommes et à la société, prouve son innocence en énumérant tout ce qu'il ferait s'il était libre. L'idée a de la grandeur et l'exécution est remplie de verve. Comme le lyrisme, en pareil cas, touche à la satire et que ni l'un ni l'autre ne sont forcés à une exactitude rigoureuse, j'avoue que le plaidoyer de ce pauvre sac d'argent avait commencé par me séduire. Je

Digitized by Google

trouvais très-simple et très-raisonnable qu'il aimât mieux visiter les mansardes, aider un artiste de génie à terminer son chef-d'œuvre, sauver de la misère et du déshonneur les orphelins et les affamés, épargner l'hôpital aux poëtes et défrayer les grandes pensées, les grandes découvertes et les grands voyages, que grossir le trésor d'un avare, se cacher dans une cave à la première émeute qui passe, servir à l'oppression des faibles et des petits, corrompre une douzaine de consciences ou se prêter à d'ignobles agiotages. Jusque-là tout allait bien, mais M. Maxime Du Camp gâte tout par ces deux derniers vers :

« Anéantissez l'héritage,
Et vous verrez si j'ai du cœur ! »

A l'instant, le lecteur se révolte ; il sent qu'on le fait passer du domaine des idées générales où les poëtes ne sont pas tenus de raisonner comme les législateurs et les magistrats, dans un ordre d'idées particulières où il n'est pas sain de trop séjourner. Le poëte disparaît pour faire place à l'utopiste, et ce qui n'était que du sentiment devient du système. Notre second exemple tient à des nuances si délicates que nous aurons quelque peine à l'indiquer. Il y a, dans le volume, une pièce adressée par l'auteur à *Aimée, sa vieille bonne ;* cette pièce est touchante et charmante. M. Du Camp y interprète, dans un pathétique et poétique langage, des impressions que nous avons tous ressenties, lorsqu'au milieu des épreuves et des souffrances de la vie, nous ramenions nos regards vers quelqu'une de ces bonnes vieilles figures, familières à notre berceau, à notre enfance, à la maison paternelle. On est ému, tout un monde de souvenirs se réveille dans l'âme, quand le poëte s'écrie :

O ma vieille servante aux épaules penchées !
Toi qui savais si bien, quand j'étais tout petit,

Calmer en souriant mes douleurs épanchées;
Toi qui vis partir ceux que la mort engloutit!

Toi qui partageas tout, ma douleur et ma joie;
Toi que rien n'a lassée et dont le dévouement,
Depuis trente-deux ans, a marché dans ma voie,
Sans hésiter jamais, sans faiblir un moment!

Ce retour aux années évanouies, cet hommage à une affection humble et obscure, restée fidèle pendant que l'amitié, l'amour et le monde échelonnaient leurs trahisons, est d'une mélancolie pénétrante et attendrie qui va croissant de strophe en strophe; mais, hélas! voici que l'auteur, passant en revue ses souvenirs d'enfance, ajoute :

Et le froid Luxembourg, où le long des parterres
J'arrachais, malgré toi, les fleurs à pleine main,
Pendant que tu causais avec des militaires
Vers qui tu te penchais en disant : A demain!

Nous prétendons faire de la critique morale et non de la critique *bégueule:* dans un vaudeville du Palais-Royal ou une caricature de Charlet, les amours des bonnes d'enfants avec les conscrits ou les voltigeurs nous amusent sans nous scandaliser le moins du monde; mais, toute pruderie à part, *non erat hic locus;* rien ne devait troubler la chaste et sérieuse harmonie de ce remercîment des années assombries à l'ange gardien des années heureuses; rien ne devait nous faire ressouvenir ou savoir que cette existence dévouée, que cet attachement quasimaternel avait pu un moment se partager entre sa pieuse tâche et des entraînements vulgaires. Il fallait que cette figure pâlie, discrète, sillonnée de rides, encadrée de cheveux blancs, marbrée de larmes répandues sur le cercueil de l'aïeule et de la mère, nous apparût dans son demi-jour familier et domestique, avec toute sa pureté primitive, avec le bandeau vir-

Digitized by Google

ginal des sœurs de charité restées dans le monde. Ici la chasteté était encore la poésie. Cette tache en cet endroit me choque plus que des traits de fougue sensuelle dans une élégie amoureuse, ou de cavalières licences dans une galante chanson. M. Maxime Du Camp est artiste, et il juge les choses d'art avec goût et autorité. Que dirait-il d'un coup de pinceau de Boucher dans un tableau de Lesueur ou un intérieur de Chardin?

Si j'insiste sur ce détail, bien léger en apparence, c'est que j'y trouve la filiation secrète de tout ce que le talent et le livre de M. Maxime Du Camp offrent de compliqué et parfois de contradictoire. Il médit de l'art pour l'art, du culte exclusif de la forme, et, en effet, je le crois entraîné, par sa vocation de poëte et de novateur, vers des horizons plus larges et plus élevés. Bien qu'il donne une voix et presque une âme à la matière, il n'est point matérialiste; il invoquerait plutôt, sur les ruines des dogmes auxquels il ne croit plus, une sorte de christianisme vague prêt à se laisser infuser dans les veines les doctrines du Koran, de Fourier ou de Saint-Simon. Enfin il comprend confusément que le réalisme serait à la longue mortel à la poésie. Mais, avec tout cela, il est réaliste; Balzac l'a touché de sa robuste main, et il en garde encore la marque; d'autres fois, il arrive à imiter à son insu le mouvement lyrique et la magnificence extérieure de M. Victor Hugo. Ailleurs, malgré son dédain sincère pour les excès de couleur et de ciselure, il se montre, sinon le disciple, au moins le voisin de chevalet de M. Théophile Gautier. Il en résulte une sorte d'antagonisme et de disparate entre ses affinités d'école, de goût ou d'habitude et ses aspirations de rêveur, d'utopiste et de poëte, trop peu précisées encore pour donner à sa manière la consistance et l'unité. Ajoutez-y cette lutte, cette dissonance qui se révèle dans toute œuvre où un

Digitized by Google

talent vrai s'impose un système artificiel, et vous comprendrez que les *Chants modernes*, avec de nombreuses et remarquables beautés, manquent de cette solidité de ton, de cette harmonie d'accent, de cette fermeté d'allure, dont l'ensemble est à l'écrivain ce que le caractère est à l'homme.

Je pourrais noter ce défaut de conséquence dans presque toutes les parties de ce beau volume. Ainsi, dans celles de ses pièces auxquelles l'auteur attache probablement le plus d'importance et qui sont comme l'étiquette de son livre, dans les *Chants de la matière*, ce n'est pas le sujet ou la pensée primitive, c'est le détail poétique, indépendant de tout parti pris, qui plaît au lecteur et le désarme sans tout à fait le persuader; quand je lis, par exemple, cette jolie strophe :

J'aime surtout dans les prairies,
A voir les vaillants taureaux roux,
Marcher sur les plantes fleuries,
De leur pas sérieux et doux;
Pendant que les bergeronnettes
Sautillent auprès des ruisseaux,
Et que l'on entend les rainettes
Qui coassent dans les roseaux,

je n'ai pas besoin que ce frais et aimable coin de paysage me soit retracé par une *faux* pour m'y arrêter et m'y plaire, et je me prête difficilement à entendre ce morceau de bois et de fer me parler de ce qu'il voit et de ce qu'il aime. Ainsi, encore dans les *Chants d'amour* où vibre parfois une émotion franche et bien sentie, tel morceau commencé avec le cri du cœur et la bonne volonté d'étouffer sous les voix de l'âme celles des sens et de la chair, tourne tout à coup au matériel et *passe à l'ennemi* par un trait, un souvenir, une image qui choque ou trouble les esprits

Digitized by Google

délicats. En un mot, spiritualisme par intention, matérialisme par distraction, voilà, si une poésie quelconque pouvait se définir, comment je définirais cette poésie!

N'importe! En ce temps de gros vaudevilles et de petits contes, un poëte, un artiste, jeune, enthousiaste, vaillant, dédaignant les succès faciles et se présentant à nous avec un grand et poétique volume où des doctrines paradoxales, dangereuses, incohérentes, ne réussissent pas à gâter des centaines de beaux vers, c'est là un spectacle assez rare, un assez bon exemple littéraire pour mériter, en dépit de nos restrictions et de nos blâmes, l'estime et la sympathie. Que dis-je? Cette sympathie sérieuse, c'est par mes rigueurs mêmes, mes insistances et mes chicanes, que je veux la témoigner à M. Maxime Du Camp : Croire qu'il les préférera à un bienveillant et indifférent laconisme, n'est-ce pas encore lui rendre hommage

---

Digitized by Google

IV

M. DE BELLOY[1]

Pour qui essaye de mêler un peu d'analyse psychologique à la critique littéraire, il y a quelque chose d'instructif et de piquant à rechercher comment les divers tempéraments poétiques peuvent se transformer, se morceler ou s'assouplir, suivant le milieu où ils se développent et les circonstances accessoires qui se joignent à leur vocation primitive. Ainsi M. de Belloy, si l'on s'en tient aux surfaces et aux classifications générales, est tout simplement un poëte spiritualiste et chrétien, et il suffirait de le ranger à côté des Brizeux et des Laprade. Pourtant, que de nuances intermédiaires, en y regardant de plus près, dans ce talent délicat et charmant qui allie l'amertume à la grâce, la malice à la tristesse, la fantaisie à la foi ! Chevaleresque par instinct de race et tradition de famille, artiste par aptitude et par goût, chrétien de conviction et de sentiment, poëte surtout, poëte par nature, épris de beauté, d'harmonie et d'élégance, amant des grandeurs tombées, des illusions évanouies, des gloires et des parures du passé, M. de Belloy, dans sa poésie mélancolique, résignée ou railleuse, nous fait songer à ces fleurs dont on aime d'autant plus les couleurs et le parfum qu'elles croissent sur des ruines.

[1] *Légendes fleuries.*

C'est là, c'est parmi ces décombres où s'entremêlent l'armure du croisé, la gourde du pèlerin, la viole du trouvère, l'échelle de soie de l'amour romanesque, l'habit brodé du marquis, le pot de rouge de Cidalise et le blanc tablier de Lisette, c'est au milieu de ces reliques sérieuses ou légères, sacrées ou frivoles, que nous devons aller le trouver, afin qu'il nous conduise par la main à travers ses *Légendes fleuries*.

Légendes fleuries! Le joli titre, et comme il dit bien ce qu'il veut dire! Et comme il répond bien à la pensée du poëte, peu jaloux d'affecter un rigorisme qu'il n'a pas, et confiant à sa muse le soin d'épanouir le trèfle mystique ou le feston d'acanthe autour des colonnes du temple! Il s'explique encore mieux, d'ailleurs, dans les vers qu'il a placés en tête de son volume, et qu'on peut considérer comme une préface ou une épigraphe :

Teste David cum sibyllâ.

Héritiers des débris de l'édifice antique,
Élevons, s'il se peut, mais ne détruisons rien;
Et relions d'un cœur filial et chrétien,
La grâce ionienne à la grandeur biblique

Contre les vains assauts d'une école hérétique,
De la tradition que l'art soit le gardien;
Par d'aimables détours le beau conduit au bien,
Platon déjà pressent le dogme catholique.

En dépit de Calvin, l'austère factieux,
Gardons le feu sacré que Léon X rallume,
Ne jetons pas au vent la cendre des aïeux,

Et sous les voûtes d'or que notre encens parfume,
Fils de la Renaissance, offrons à tous les yeux,
En regard de David, la sibylle de Cume.

J'ai cité ce sonnet à qui Boileau sans nul doute aurait

Digitized by Google

reconnu la valeur d'un long poëme, d'abord parce qu'il est tourné de main de maître, ensuite parce qu'il donne lieu à quelques réserves que je vais très-franchement indiquer.

L'hymne de l'Église, auquel M. de Belloy a emprunté son épigraphe, n'a pas prétendu, dans son laconisme un peu obscur, résumer et formuler d'avance l'alliance du christianisme et du paganisme dans l'art. L'auteur de cet hymne sublime a voulu seulement rappeler aux fidèles que le dogme terrible du jugement dernier palpitait déjà dans le cœur de l'humanité tout entière, avant d'être confusément prédit par l'oracle de la sibylle et clairement annoncé par la prophétie de David. Il a voulu prouver que, pour cette vérité comme pour beaucoup d'autres, la lumière de l'Évangile, avant de se répandre sur les hommes, se fit déjà pressentir en divers points du monde et au milieu même d'intelligences aveuglées; à peu près comme l'aube matinale qui, avant d'être le jour, s'étend à la fois, dans sa lutte avec les ténèbres, sur la cime des montagnes et sur le rebord des précipices. S'ensuit-il que, trois mille ans après, dans un siècle sceptique et troublé, trop enclin à confondre les traditions profanes et sacrées et à les infirmer toutes ensemble en les traitant de poésies, il soit utile et sage de placer David et la sibylle si près l'un de l'autre et de tracer en marge du missel, de l'Évangile et du catéchisme, ces poétiques guirlandes indifféremment cueillies sur l'Hymèthe ou sur le Carmel? S'ensuit-il que la Renaissance païenne, telle que la comprirent et la propagèrent les Léon X et les Bembo, se relevant de sa tombe séculaire pour faire cortége au christianisme et l'orner sans l'affaiblir, soit possible aujourd'hui, dans un temps où les hiérarchies entre la vérité et l'erreur sont amoindries ou supprimées pour la plus grande partie de votre

auditoire? C'est le malheur et le châtiment des époques où la foi se réfugie dans un petit nombre d'âmes, que celles-ci, désormais dépositaires d'un trésor plus rare et plus menacé, soient forcées d'être plus ombrageuses et de paraître plus intolérantes, de se montrer surtout moins faciles à ces alliances entre le faux et le vrai, où le vrai aurait tout à perdre et le faux tout à gagner, puisque, se rapprochant tous deux, ils finiraient par se rencontrer dans leur égalité poétique. Nous comprenons très-bien que les Pères de l'Église, qu'on nous cite parfois pour nous écraser de leur autorité souveraine, n'aient pas eu ces appréhensions et ces pruderies, qu'ils aient bu aux coupes élégantes de la poésie antique sans trop s'inquiéter de ses corruptions et de ses mensonges. Inondés des clartés évangéliques, témoins de l'irrésistible défaite des fables et des idoles, contemporains et promoteurs de cet élan immense qui emportait les esprits vers la religion révélée, placés au point même où s'opérait la rupture entre le paganisme et le christianisme, ils n'avaient qu'à regarder en eux et autour d'eux pour mesurer la différence qui séparait les croyances tombées de la foi nouvelle, et ne plus voir dans les riantes fictions des poëtes que les hochets de l'enfance du genre humain, brisés par sa virilité. Nous comprenons encore que les lettrés et les artistes de la Renaissance, proches voisins des rudesses du moyen âge, voulant rompre avec ce qu'ils appelaient sa barbarie, n'ayant pas expérimenté encore les dissolvants de l'esprit moderne, croyant peut-être ne pas dépasser dans leurs réformes la littérature et l'art, soient revenus avec une sorte de profane ivresse aux fictions du polythéisme, aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, comme à des modèles perdus et retrouvés, à des anneaux d'une chaîne longtemps enfouie, à des sources limpides où le robuste

Digitized by Google

génie du moyen âge devait se purifier et se polir, et aussi — pourquoi ne pas le dire? — comme à des revanches de la chair et des sens, mortifiés par le spiritualisme chrétien. Mais aujourd'hui les situations sont changées : il ne s'agit plus, comme au temps des Pères de l'Église, d'amnistier les beautés de l'art païen au nom d'une victoire récente et complète; il ne s'agit plus, comme au temps de Léon X et de la Renaissance, de les ressusciter et de les remettre en lumière pour y chercher, après une prescription de quinze siècles, des leçons d'élégance, de politesse et de grâce. Tout est retrouvé, su, discuté, comparé, analyé, contrôlé; l'on n'a plus rien à apprendre, ni à oublier. Grâce à l'éloignement, à la fuite des années, aux démolitions du dernier siècle, aux tendances matérialistes et positives de celui-ci, les deux religions, les deux arts, ou, comme on aurait dit autrefois, les deux *merveilleux*, semblent à bien des gens remonter et se perdre dans un égal lointain où on ne demanderait pas mieux que de les confondre. Les deux poésies, si on les remettait en présence, ne représenteraient plus, comme il y a trois cents ans, l'une la civilisation, la correction et la beauté renaissantes, l'autre, l'ignorance, le tâtonnement, l'ébauche grossière, la langue informe. Non : celle-là représenterait la matière, et celle-ci l'âme. Si l'on a pu croire un moment, au quinzième siècle, qu'un retour à l'art païen serait un moyen de relever l'esprit, le sentiment et le goût, aujourd'hui ce serait exactement le contraire; ce retour ne marquerait, pour notre littérature civilisée, mûrie et même vieillie, qu'un pas de plus vers l'abaissement moral et le triomphe des appétits matériels. Il s'associerait à une tendance analogue dans la société et dans les mœurs, et cela est si vrai que, depuis cent ans, les époques où l'art et le goût se sont le plus rapprochés du paganisme, ont

Digitized by Google

été aussi celles où les intelligences, les lettres, la vie publique et privée, se sont le plus abaissées et dépravées. Et comment en serait-il autrement? Non ; ce qui courbe l'homme vers la terre et la fange, ne peut pas être l'idéal des littératures chrétiennes; non, ces fictions qui peuplent le ciel ou l'Olympe de toutes les turpitudes et de tous les vices ne peuvent plus élever les âmes vers cette poésie qui n'est que le rayonnement du beau, vers ce beau qui n'est que le rayonnement du vrai. Tôt ou tard, on reconnaîtra que ces facéties de dieux et de déesses, ces prouesses de Jupiter amoureux d'une vache ou se déguisant en oiseau pour faire pondre un œuf à son intéressante victime, sont d'abominables et immondes niaiseries, et que si d'anciens poëtes se sont fait pardonner d'en avoir usé faute de mieux et à force de talent, les poëtes nouveaux seraient inexcusables d'y puiser encore. Si l'on admet, avec un auteur contemporain, peu suspect d'intolérance [1], que l'art ne soit pas l'orthodoxie, et que l'artiste ne soit pas le prêtre, si cette remarque a pu être appliquée aux civilisations nouvelles qui sortent à peine de la phase théogonique ou hiératique, combien nous semblera-t-elle plus judicieuse à propos d'un vieux monde à qui les religions n'apparaissent qu'à travers la brume des âges! Là, nous le répétons, tout voisinage mensonger ou apocryphe est un péril pour la vérité; là, les végétations parasites et légendaires risquent d'étouffer le texte : là, la harpe de David finirait par se perdre dans l'antre de la Sibylle.

Telles sont les objections sincères que nous soumettons à M. de Belloy : mais nous n'en concevons pas moins le point de vue où il s'est placé : il n'a songé à soulever ou à résoudre aucune de ces questions inquiétantes. Homme du

[1] M. Edgard Quinet.

passé, justement dégoûté de notre prose bourgeoise, tout ce qui brille et fleurit sur les routes parcourues l'attire et le charme; il aime, il plaint, il ramasse la poésie partout où il la trouve, comme une naufragée que l'on recueille sans s'informer si elle est innocente ou coupable. Elle souffre, elle est belle, elle est abandonnée, elle raconte son histoire : histoire ou roman, qu'importe? L'essentiel est de la sauver. Voilà comment l'auteur des *Légendes fleuries* entend le culte des deux Muses; il les a vues toutes deux vêtues de deuil; leurs voiles et leurs larmes les lui ont rendues également chères et sacrées : Laissons-le parler d'ailleurs, laissons-le s'écrier dans une de ses pièces les plus ingénieuses, les plus poétiques :

> Suivez-moi, belle Muse antique,
> Mais soulevez votre tunique,
> Nous frayons des chemins nouveaux !

Cette pièce qu'il faudrait citer tout entière et où un double refrain ramène avec un art infini l'invocation dantesque et l'invocation homérique, nous révèle le secret de cette poésie éclectique qui baigne tour à tour ses pieds dans l'Eurotas et dans le Jourdain. Mais c'est surtout le poëme de *Lilith* qui a donné le ton au livre, ou plutôt qui serait à nos yeux le livre tout entier, si l'auteur, avec une prodigalité permise aux riches, n'avait enroulé à l'entour de bien charmantes arabesques, telles que la *Foi sauve*, le *Væ victis*, l'*Esprit des eaux*, la *Mer rivale*, le *Chant du Cordier*. — *Lilith*, l'œuvre la plus considérable qu'ait écrite jusqu'à présent M. de Belloy, est bien réellement cette *Légende fleurie* qu'un poëte pouvait seul intercaler entre deux feuillets de la Bible, sous la dictée d'un rabbin mal converti, devant le sourcil froncé d'un inquisiteur. Il y a de tout dans *Lilith*, de l'impression personnelle, de l'allu-

Digitized by Google

sion, de la satire, de l'esprit, du drame, du paysage, un peu d'hérésie, peut-être; mais il y a, à coup sûr, de la poésie : une poésie étincelante, exubérante, débordante, qui a la bride sur le cou, comme la plume de madame de Sévigné, et qui, si elle emporte quelquefois son cavalier, ne le désarçonne jamais.

Qu'est-ce donc que Lilith? me demanderez-vous : c'est la première femme d'Adam, et son acte de naissance nous est fourni par le *Faust* de Gœthe. Son histoire nous est racontée dans un divan vénitien qui pourrait bien être aussi voisin de la rue Lepelletier que des lagunes, par un vieux juif nommé Mosès, commentateur un peu fantasque de la Genèse. Le poëte, non content de le souffler, prend souvent la parole à sa place, et nous sommes loin de nous en plaindre. Lilith, première femme d'Adam, est une créature trop supérieure, en qui l'élément divin domine trop pour maintenir entre elle et son époux l'équilibre que s'est proposé le Créateur. Satan, pour la tenter, se déguise successivement en serpent et en singe, et nous avouons que ce second choix nous paraît faire peu d'honneur à son habileté. Lilith lui résiste, elle défie son astuce et sa rage, mais Satan ne renonce pas à son défi sacrilége; il demande à Dieu de créer une femme qui soit plus femme et moins ange, dont l'essence, plus terrestre et plus humaine, la rapproche davantage d'Adam, qui joue en tout cela un rôle très-passif. Dieu reconnaît que sa première œuvre est trop belle, trop parfaite pour ce monde, que les hommes, si leurs femmes ressemblaient toutes à Lilith, seraient exposés à trop les aimer et à ne plus songer à lui. Il veut leur épargner ce malheur, et comme rien ne lui est impossible, il y réussit du premier coup en créant Ève, dont les dignes filles se sont de plus en plus éloignées de la Lilith primitive. Quant à celle-ci, elle remonte au ciel, sa patrie natu-

Digitized by Google

relle, au milieu d'un chœur séraphique. La légende revient alors au texte biblique; Ève, le serpent, le fruit défendu,

La faute rachetable et le bonheur perdu;

seulement elle glisse rapidement sur ces détails où il lui eût été trop difficile de lutter avec Milton. Le poëme finit par une très-belle et très-saisissante peinture de la déchéance de l'homme, de ses douleurs, de sa réhabilitation par le travail et la prière. Une idée de pardon, de réconciliation et d'amour plane sur ce tableau final et en adoucit les teintes trop sombres.

J'ignore si M. de Belloy a eu d'autres autorités que celle d'un vers de Gœthe pour adosser cette légende au flanc monumental de la Genèse. Je ne veux pas savoir si de telles superfétations poétiques sont le lierre qui s'appuie sur l'arbre inébranlable, ou le gui qui croît entre les branches malades. Ce que je sais, c'est que je ne vous ai donné là que le squelette de cette belle et étrange *Lilith*. Vous dire de quelles vives et splendides couleurs l'a revêtue M. de Belloy, ce serait impossible; j'aime mieux citer. Voici une bien charmante boutade de gentilhomme poëte :

Il disait vrai, Satan : source de tout mensonge,
En lui de l'art mauvais la racine se plonge,
Rampante, chevelue, étouffant le bon grain,
Sous les pas du sarcleur reprenant le terrain.
Chiendent, ivraie, ortie ou nielle vivace,
Prompte à se faire jour par la moindre crevasse.
Ainsi, quand des jardins créés par ses aïeux,
Quand de ses bois plaintifs, moins que l'homme oublieux,
L'ancien maître a dû fuir sur cette noble terre,
Toute vertu décroît, toute beauté s'altère;
Que font au nouveau maître et jasmins et lilas?
Il n'aime que la fleur qui pend aux échalas;
Le salon de verdure, il en fait un bastringue;
Les fruits mêmes, les fruits qu'à grand'peine il distingue

Digitized by Google

Leur préférant la viande et les vins frelatés,
Des espaliers rompus tombent verts ou gâtés.
Adieu nos fleurs à nous, glaïeuls aristocrates,
Romantiques daphnés, verveines délicates!
Adieu, rose-duchesse et muguet villageois!
Place au navet classique, au pissenlit bourgeois!
Où chantait l'oiseau bleu coasse la grenouille,
Et le souci partout s'étend comme une rouille.
L'âne applaudit alors, et, dans cet abandon,
Triomphe plume au vent l'école du chardon.
Cédons, puisqu'il le faut, soumettons-nous en prose,
Mais protestons en vers pour le lis et la rose!

Ce dernier vers, c'est la poésie de M. de Belloy dans toute la grâce mélancolique et piquante de ses amours et de ses regrets. Dans un genre plus élevé, la réponse de Lilith à Satan et l'extatique vision qui révèle à l'ange-femme la Rédemption à venir nous paraissent d'une grande beauté. Citons un fragment de cette vision :

.... Un homme... qu'il est beau! jeune, calme et sévère,
Il enseigne, on l'écoute, on l'aime, on le révère;
Il dit : Repentez-vous; faites mes chemins droits.
Le lépreux est guéri, le muet dit : Je crois.
Oui, c'est bien le Sauveur! en vain il se dérobe;
L'aveugle, le boiteux, rien qu'à toucher sa robe,
S'en retournent sans guide et leur mal disparu,
L'un pour avoir aimé, l'autre pour avoir cru.
Un homme a donc vaincu la douleur et la haine,
La mort même, la mort!... Mais que vois-je? On l'entraîne.
On le frappe, il bénit, le front ensanglanté.
Lui mon fils? Qui l'a dit? Lui, mes flancs l'ont porté?
Femme, je l'ai conçu? Mais qui donc est son père?
O prodige d'amour! ô grandeur! ô misère!
Redoublez d'épaisseur, voiles de l'avenir!
Laissez-moi seulement vous aimer, vous bénir,
Seigneur! Épargnez-moi ces visions sublimes,
Ne me contraignez pas à sonder vos abîmes!
Pourquoi m'éprouvez-vous? Le but où vous tendez
Vos desseins, vos motifs, les ai-je demandés?

Digitized by Google

Marchant dans vos sentiers, l'ignorance m'est douce;
La preuve qu'ils sont droits, mon amour la repousse.
Ils conduisent à vous, c'est assez; je ne veux
Que vous seul pour raison, pour objet à mes vœux.
Libre sous l'action de votre Providence,
Mieux que ma liberté j'aime ma dépendance,
Et si vous m'imposiez des liens plus étroits,
Oh! qu'heureuse en vos mains j'abdiquerais mes droits!
Car je les tiens de vous, ô bonté maternelle!
Par qui l'homme formé sur le divin modèle,
De son propre destin est l'actif instrument,
Libre, et pourtant vers vous attiré doucement.

La poésie, la foi, la raison même, ne sauraient parler un plus éloquent langage. Ce fragment suffit pour donner une idée du style de tout le poëme, et aussi pour indiquer ce qu'a été, dans la pensée de l'auteur, cette création de Lilith; une sorte de *prototype* céleste de celle qui devait être un jour la Vierge Marie. On conçoit également l'attrait et l'inconvénient de ces mystiques et délicates matières. Je glisse donc, et je me borne à signaler et à saluer le poëte.

Que ne puis-je citer quelques autres pièces du recueil, surtout le *Væ victis!* poignante image de la destinée de ces enfants de la Muse, trop débiles pour supporter ses étreintes, et succombant avant d'avoir accompli leur tâche; cri de résignation et d'angoisse stoïque, qu'on dirait l'écho des dortoirs funèbres de Gilbert et d'Hégésippe Moreau! N'importe; nous en savons assez maintenant pour esquisser, les *Légendes fleuries* à la main, cette physionomie gracieuse et fine, où le sourire amer se cache et s'adoucit dans l'émotion poétique; cette exquise organisation, dépaysée dans notre triste temps, y souffrant d'une nostalgie qui se traduit en beaux vers et parcourt, dans ses aspirations rétrospectives, tous les sentiers où les fleurs de poésie s'effeuillent, mortes ou immortelles, profanes ou bénies. Moins absolu, moins austère dans son spiritualisme que

Digitized by Google

MM. de Laprade et Brizeux, plus amoureux de fantaisie et d'école buissonnière, ne s'enrôlant sous les drapeaux qu'il aime qu'avec ses franchises de gentilhomme et de volontaire, continuant çà et là la verve capricieuse et vagabonde de M. de Musset, mais avec une nuance plus chevaleresque et plus chrétienne, demeurant surtout lui-même par mille traits charmants ou profonds, sémillants ou pathétiques qui vont de *Damon et Pithias* à la *Mal'aria* et du *Chevalier d'Aï* aux *Légendes fleuries*, tel est M. de Belloy, et je m'en remets à mes lecteurs du soin d'achever ou de refaire l'esquisse, si elle est incomplète ou manquée.

Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop attardé avec mes poëtes, que c'est donner trop de temps et de place à un genre de littérature qui, suspect aux gens très-graves, peu attrayant pour les esprits frivoles, odieux aux esprits vulgaires, ne préoccupe et n'attire qu'un public restreint. Pourtant, si l'on veut bien réfléchir à l'injuste inégalité des conditions et des fortunes littéraires, à cet immoral contre-sens qui donne à un insipide vaudeville ou à un drame scandaleux dix fois plus de notoriété, de retentissement et de *droits d'auteur* qu'à un volume noblement et chastement poétique, qui fait M. Dumanoir plus célèbre que M. de Laprade, et M. Clairville mieux renté que M. Brizeux, on arrivera, je l'espère, à conclure qu'il est bon et honnête qu'il y ait quelque part un asile assuré à ces rois sans royaume, qui aiment mieux conserver hauts et purs leurs blasons et leurs titres, que les laisser tomber dans les cloaques à l'eau de Cologne. Hélas ! je ne prétends point rétablir l'équilibre et indemniser ces chers déshérités par cet insuffisant hommage; j'ai seulement voulu payer mon tribut de sympathie et de reconnaissance à ces rares écrivains qui me font respirer l'air sain des montagnes au lieu des miasmes du bouge et du trottoir, et à qui

Digitized by Google

je dois le plus élevé, le plus délicat plaisir : celui de lire de beaux vers exprimant de belles pensées. Il est une autre jouissance que j'ai ressentie en les lisant : ils m'ont prouvé que nos doutes sur l'avenir de la poésie, nos doléances sur son déclin, sa lassitude et ses défaillances, étaient prématurées et chimériques ; ils m'ont prouvé qu'il y avait encore des poëtes, et je répète une fois de plus, en fermant leurs livres, le mot de l'auteur d'*André*, qui, cette fois, a dit vrai : « La poésie ne peut pas mourir. »

Digitized by Google

MADAME D'ARBOUVILLE

Non, la société polie n'a pas ces ingratitudes dont on l'accuse; elle sait reconnaître ceux qui sont à elle et les saluer de ses empressements et de ses hommages. Si l'on a dit le contraire, s'il nous est arrivé à nous-même d'émettre à ce sujet un doute ou une plainte, c'est qu'il est doux et commode de se ranger implicitement du côté des méconnus, des victimes d'une injustice collective; c'est que l'amour-propre, ce conseiller toujours présent, même quand il est caché, refuse d'attribuer ses disgrâces à leurs causes véritables, à l'infériorité du talent, à l'absence de ces qualités dont la vertu a besoin pour réussir, dans la littérature comme dans le monde, dans le roman comme dans la vie. En cherchant bien, — si l'on n'avait pas quelque intérêt à mal chercher, — on trouverait que, dans ses froideurs comme dans ses indulgences, le public

[1] *Poésies et Nouvelles.*

Digitized by Google

des *honnêtes gens* est en définitive plus logique qu'on ne croit, et que, s'il se passionne un peu trop pour les réquisitoires qui l'offensent, il n'a pas tort de négliger parfois les plaidoyers qui l'ennuient. Il y a d'ailleurs une nuance à laquelle on doit songer avant de trancher en un sens trop pessimiste cette question délicate. Quand la société d'élite se décide à s'intéresser aux peintures d'un monde qu'elle ne connaît pas, à des mœurs qui ne sont pas les siennes, à des personnages qu'on lui présente sous forme de curiosités ou d'exceptions alarmantes, elle y arrive en touriste plutôt qu'en juge; elle s'y plaît comme en un pays étranger où il est plus facile d'effleurer que d'approfondir, de découvrir que de critiquer; elle n'a pas plus de souci d'en vérifier la justesse, qu'on en aurait de contrôler exactement les défauts de syntaxe dans une langue qu'on n'a jamais parlée, ou les défauts de ressemblance dans le portrait d'un homme qu'on n'a jamais vu. Lorsqu'on la ramène, au contraire, à ses cadres habituels, lorsque l'auteur et le livre qui lui demandent son suffrage se sont efforcés de peindre ce qu'elle voit et de raconter ce qu'elle sait; lorsque les héros, les mœurs, les tableaux, le langage, rentrent naturellement sous son contrôle, oh! alors elle est plus difficile, parce qu'elle est plus compétente; la moindre dissonance lui semble choquante, et il en est d'elle comme de ces dilettantes de l'ancien Théâtre-Italien, pour qui une seule note hasardée gâtait un opéra qu'ils savaient par cœur. Elle exige d'autant plus, elle a d'autant plus de peine à se déclarer satisfaite, qu'en la décrivant ainsi à elle-même, on a l'air de la traiter d'égal à égal, de devenir un des siens, de se naturaliser dans ce milieu dont elle a le monopole, d'être moins un écrivain s'adressant à des hommes du monde, qu'un homme du monde se donnant un passe-temps d'é-

Digitized by Google

crivain. On a comparé un peu crûment cette société à une femme qui pardonne tout à son amant et rien à son mari; je la comparerais plus volontiers, dans ses affections et ses rigueurs littéraires, à ces grands seigneurs d'autrefois, familiers avec les gens du peuple, polis avec les bourgeois, intraitables avec les faux nobles.

Mais aussi, dans les rares occasions où se révèle la vraie noblesse de l'esprit, de l'imagination et du cœur, où le roman et le monde, ces deux frères souvent ennemis, se réconcilient et fraternisent dans une œuvre dont la simplicité défie l'art le plus raffiné, dont le naturel dépasse le métier le plus habile, dont la distinction brave l'élégance la plus hautaine, dont l'harmonie enchante l'oreille la plus scrupuleuse, quelle joie! quel accueil! quelle fête! que de blanches mains pour feuilleter ces pages! que de beaux yeux pour les lire! que de douces larmes pour les mouiller! Et comme on sent bien que ce triomphe ne ressemble pas aux autres, que ce n'est pas un public saluant un auteur, un salon applaudissant à un livre, mais une communauté charmante, une solidarité visible entre ceux qui écoutent et celui qui parle, entre celui qui écrit et ceux qui lisent; celui-ci ne visant pas au succès, le redoutant peut-être, ignorant s'il a du talent et prêt à s'étonner de l'attendrissement qu'il excite; ceux-là heureux et fiers de trouver chez eux, dans leur zone la plus exquise, de quoi suffire à leurs émotions les plus délicieuses et doter à leur tour la littérature!

Qui ne les connaît, qui ne les a lues, qui surtout ne voudra les relire ces *Nouvelles* de madame d'Arbouville, ces merveilles de sensibilité, de mélancolie, de délicatesse, ces adorables récits qui, un peu volés jadis par les journaux et les revues, y firent l'effet d'enfants de princes dérobés par des bohémiens et portant sur leur front le sceau de

Digitized by Google

leur origine? Qui ne se souvient de ce succès préventif, prodigué de si bonne grâce, que dis-je? imposé de si vive force à ces *Nouvelles* avant même qu'il fût permis d'en parler et de paraître les avoir lues? Tel a été, en effet, leur premier trait distinctif au milieu de nos réclames et de nos fanfares littéraires. Les rôles y étaient intervertis : d'ordinaire, c'est l'auteur qui court après le succès; c'est lui qui fait antichambre, qui se résigne au maigre régime de surnuméraire, et souvent, hélas! l'antichambre est toute la maison, le surnumérariat est toute la vie. Cette fois, c'était le contraire; le succès se faisait solliciteur, et l'auteur avait pris pour l'éviter autant de soin que nous en prenons pour l'atteindre. Ce fut tout à fait malgré elle et faute d'un moyen légal pour l'empêcher, que ses récits dépassèrent le seuil de la famille, les suffrages discrets de l'amitié ou la chaste publicité d'une œuvre de bienfaisance, charmant le riche pour secourir le pauvre. Aujourd'hui c'est encore la charité qui nous les rend ou plutôt qui nous les donne : c'est pour obéir à un vœu suprême et sacré que les *Poésies et Nouvelles* de madame d'Arbouville, éparses jusqu'ici et enfouies dans des recueils périodiques qui n'avaient pas eu le droit de les publier, perdent enfin ce caractère de fruit défendu, si peu d'accord avec leur pure beauté, et nous sont offertes dans une magnifique édition complète, avec approbation et privilége des pauvres. Pieuse et sainte pensée d'une mourante, qui n'a pas voulu les priver d'une part de leur héritage, et leur a légué, dans la mort, ce qu'elle leur donnait pendant sa vie! « Lorsque, pour secourir le malheur, nous dit madame d'Arbouville en terminant *Résignation*, quelques pages ignorées, écrites à l'écart, durent se changer en humble offrande, cette triste histoire revint à ma mémoire; je me suis dit : Pauvre femme dont la vie fut inutile, dont

Digitized by Google

le dévouement fut sans résultat, que le récit de tes larmes devienne l'obole offerte au malheur! Morte ou vivante, Ursule! que ton âme ait un mouvement de joie... Ce que tu as souffert apportera une aumône à ceux qui pleurent aujourd'hui comme tu pleurais autrefois, et toute aumône, quelque humble qu'elle soit, fait un peu de bien sur la terre et ne s'oublie pas dans le ciel. » — Ne vous semble-t-il pas que ces lignes bénies soient l'épigraphe du livre tout entier, qu'elles aient été présentes à l'esprit de l'auteur, lorsque, surmontant ces scrupules, ces pudeurs des âmes exquises, effrayées par le grand jour, elle a fait ce dernier sacrifice à « ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, » et leur a laissé son plus cher trésor, son ouvrage, sa pensée, ses larmes, son âme, cette portion de son être destinée à lui survivre? Remercions donc les pauvres, ses héritiers; ce sont eux aujourd'hui qui nous font l'aumône, qui viennent au secours de ce millionnaire ruiné qu'on appelle le roman moderne. La critique a attendu longtemps le droit de dire ce qu'elle pense de ces petits chefs-d'œuvre qu'elle n'était pas autorisée à admirer publiquement. Réparons le temps perdu : fêtons de notre mieux ces aimables tard-venus dont l'existence officielle vient de commencer. Prenons, pour mieux les accueillir, non pas notre esprit des dimanches, — il n'y a ici, hélas! ni dimanche, ni esprit, — mais cette nuance de respect qui, mêlée à l'applaudissement et à l'hommage, les relève sans les refroidir, et les rend moins familiers sans les rendre moins sincères.

Cette belle édition peut naturellement se diviser en trois parties; les *Poésies*, les *Nouvelles* déjà connues, quoique non publiées, et les *Œuvres* totalement inédites.

Les *Poésies* mériteraient à elles seules un chapitre à part. Dans un temps où l'art a essayé de cacher la pau-

vreté de sentiment et d'idées sous la perfection raffinée de la forme matérielle, il sera curieux d'étudier dans ce *Manuscrit de ma grand'tante*, pseudonyme de la muse discrète de madame d'Arbouville, à quel point la poésie vraie, celle de l'âme et du cœur, peut se passer de ces recherches et de ces ciselures, et combien il importe peu, en définitive, que l'instrument ait plus ou moins de science, si l'air est beau et la note divine. Comparez les pièces de ce *Manuscrit*, *Je crois*, *Tristesse*, *Séparation*, *le Passé*, *Une voix du Ciel*, aux tours de force de nos modernes prestidigitateurs de l'hémistiche et de la rime : assurément l'infériorité des procédés techniques est incontestable; mais si l'exécution trahit l'inexpérience et la faiblesse, le sentiment est supérieur; il nous fait songer parfois à cette première manière de M. de Lamartine, où, sous des images surannées, des tours empruntés à toutes les écoles, on sentit palpiter une âme; l'âme de la poésie nouvelle. Les vers de madame d'Arbouville se rattachent à ce premier moment, à cette aurore glorieuse qui eut la fraîcheur et l'éclat de toutes les aurores, et vers laquelle, après les orages de la journée, nous reportons nos regards et nos regrets. Mais il y a là pour nous plus qu'un sujet de comparaison et d'étude poétique : il y a dans ces chants mélancoliques, placés sous le patronage de cette *Tante* que l'auteur a choisie pour éditeur responsable, il y a dans le récit qui lui sert de préface et où elle s'est involontairement révélée sous les traits de ce personnage imaginaire, l'explication et, pour ainsi dire, la clef de tout l'ensemble de ce talent et de cette œuvre : c'est à nous de savoir l'y chercher, au risque de raisonner un peu ce qui ne se raisonne pas : l'émotion, la poésie, les larmes.

L'âme dominant partout et toujours la matière, finissant même par la dompter, au point que la matière lui obéisse

Digitized by Google

en esclave, puis s'absorbe et disparaisse, qu'il arrive un moment où l'âme, dès ici-bas, règne seule et sans partage, où on ne voit et on ne sent plus qu'elle, et où les personnages, au lieu d'être des corps, des passions et des caractères, ne sont plus que des esprits et des cœurs; une existence paisible, heureuse, noblement abritée contre les tempêtes et les naufrages, devinant ce qu'elle n'a pas éprouvé, rêvant ce qu'elle n'a pas souffert, s'y reposant dans une sorte de recueillement intérieur, de réflexion persistante, et y trouvant les sujets de ses *Poésies* et de ses *Nouvelles* à l'aide de cette instinctive tristesse de qui René a dit : « Nous la tenions de Dieu ou de notre mère, » telle a été la double inspiration de madame d'Arbouville; tel est le double caractère que nous reconnaissons dans ses ouvrages.

Reprenons les cinq récits que nous avions déjà savourés en contrebande, et qui épuiseraient, avant de vieillir d'un jour, toutes les vieilles métaphores de larmes changées en perles ou de perles changées en larmes : *Résignation*, *Marie-Madeleine*, *une Vie heureuse*, *une Histoire hollandaise* et le *Médecin du Village*.

Ursule touche au déclin de la jeunesse; sa vie s'écoule lentement dans une petite ville de frontière, sombre et triste; elle soigne sa vieille mère qui est aveugle, son vieux père tombé en enfance, et c'est tout au plus si leur chétif revenu, joint au produit de son travail, suffit à les faire vivre tous les trois. Ursule n'attend rien de l'avenir, ni bonheur, ni amour, ni mariage, lorsqu'un rayon inespéré vient luire tout à coup dans cette existence déshéritée. Un officier de la garnison passe sous ses fenêtres; il revient, il la revoit chaque jour, à la même place, laborieuse, attentive, penchée sur sa broderie ou son aiguille. Peu à peu il éprouve pour elle le seul sentiment qu'elle puisse et

Digitized by Google

qu'elle veuille inspirer : une sympathie fraternelle, une tendre et fervente pitié pour cette destinée d'immolation et de sacrifice. Puis, à leur insu, ce premier sentiment se colore de teintes plus vives et plus douces; une chaleur d'automne pénètre ces deux âmes sœurs qui se reconnaissent et se comprennent. Une fleur tardive, mais embaumée et charmante dans sa pâleur comme la rose-thé, s'épanouit au corsage d'Ursule et dans son cœur. La vie et la jeunesse se raniment sur son front et sur ses joues; elle est presque belle; Maurice, l'officier, la demande en mariage : il y a là pour tous deux une heure bénie, faite de ces joies mystérieuses, de ces tendresses contenues, qui, au lieu d'éclater au dehors, se répandent goutte à goutte dans le plus intime de notre être comme des sources cachées. Mais Maurice est aussi pauvre qu'elle; son régiment va changer de garnison; que deviendront le vieux père en enfance, la vieille mère aveugle? C'est un obstacle auquel on n'avait pas d'abord songé. Maurice et Ursule auront à peine le nécessaire; avec ce fardeau de plus, le nécessaire même leur manquerait et tous les quatre seraient exposés au dénûment, à l'angoisse, à la misère. Une passion ardente braverait cette difficulté redoutable; elle se prendrait corps à corps avec l'impossible et trouverait dans la folie même de cette lutte, un aliment à ses ardeurs et à ses joies. Mais Maurice n'est pas passionné; son affection calme et réfléchie n'admet que le possible et ne comprend que le raisonnable. Ursule le devine; elle se soumet sans murmure; le mariage est rompu sous un prétexte banal. Un soir, la pauvre fille, redevenue vieille en un jour, entend, de sa fenêtre, la musique d'un régiment qui quitte la ville; c'est le régiment de Maurice. Cette symphonie militaire qui s'affaiblit et se perd dans l'éloignement et le silence, c'est le bonheur d'Ursule qui s'en va, c'est le rêve qui s'évanouit.

Digitized by Google

c'est le rayon qui s'éteint. Une semaine après, la vieille aveugle et le vieil idiot meurent; ceux à qui Ursule s'est immolée, n'auront pas même profité de son sacrifice. Elle se résigne, elle se tait, et l'on ne sait pas même si elle est morte.

Ursule n'est ni une héroïne, ni une femme, ni une jeune fille : c'est une âme.

Que dirai-je du *Médecin du village?* Otez le cadre qui est ravissant et touche parfois à la comédie (mais quoi de plus triste que la vraie comédie?), ôtez ce vieux docteur de campagne arrivant dans sa carriole d'osier, tombant au milieu d'une réunion de dandys et d'élégantes et réussissant à les attendrir à l'aide de cette histoire admirablement racontée, que trouverez-vous? L'âme d'Éva Meredith, la jeune épouse, la jeune mère, transmise par elle à son fils, et lui rendant l'intelligence et la raison. Le bonheur d'Éva et de William est si court, si vite brisé, qu'on dirait que l'auteur, fidèle à sa poétique instinctive, ne veut pas des félicités terrestres, qu'elle n'y croit pas, qu'elle ne leur donne qu'une heure, et que, portée par sa nostalgie céleste, elle monte, monte sans cesse vers la région des âmes, la seule où elle soit à l'aise, où les drames qu'elle imagine, se nouent et se dénouent dans toute la liberté de leurs mystérieux ressorts. A dater de la mort de William, la scène n'est plus sur la terre. Si le docteur, jeune alors, aime secrètement Éva dont il est le consolateur et l'appui, il l'ignore, et il faudra que, trente ans après, une femme du monde, spirituelle et blasée, le lui apprenne à lui-même. L'âme d'Éva plane sur le récit tout entier, et le jour où son fils, collant ses lèvres sur son front mourant, aspire cette âme qui s'en va et devient intelligent et sensé, la superstition des bonnes gens du village, persuadés « que l'âme de la mère avait passé dans le corps de l'enfant, »

Digitized by Google

n'est que l'interprétation populaire et naïve de cette légende, qui fera pleurer tant qu'il y aura des fils et des mères.

Marie-Madeleine peut donner lieu à des réflexions analogues. Un jeune savant, Paul d'Ercourt, a besoin d'une servante qui lui ôte tous les soucis de la vie matérielle : une jeune fille se présente à lui, et il la reçoit, un peu imprudemment peut-être: il ne tarde pas à s'apercevoir que cette jeune fille, quand elle croit n'être pas vue, le regarde avec une expression douloureuse et passionnée. Absorbé jusque-là par ses travaux scientifiques, il remarque alors que Marie-Madeleine est belle, que rien n'égale la douceur de son triste et pur regard, et qu'elle conserve, dans cette condition infime, une dignité pleine de grâce. De là à l'aimer il n'y a qu'un pas. Paul d'Ercourt l'aime et le lui dit. Marie-Madeleine l'écoute avec un ineffable mélange de ravissement et de désespoir; et quand il lui demande sa main, au lieu de le bénir, elle s'enfuit. Ne comprenant rien à ce mystère qui le désole, il s'éloigne à son tour, afin que la jeune fille, qui n'a plus d'asile, puisse revenir habiter sa maison : au bout de trois mois, elle meurt. Paul apprend alors qu'elle a été la fiancée de son frère, Charles d'Ercourt, officier de marine ; qu'après la mort de Charles, disparu dans un naufrage, elle a entendu parler de l'extrême ressemblance des deux frères, et que, voulant retrouver une image, une ombre, un souvenir de son fiancé, elle était venue s'offrir à Paul, afin de le servir, de le voir à toute heure, de contempler ce visage qui lui en rappelait un autre, et de tromper, par cette vue douce et navrante, son amour, sa douleur et sa folie. Malheureusement, Paul l'a aimée; alors elle a pris la fuite, hors de sa maison d'abord, puis vers le ciel où elle va rejoindre Charles : Paul restera seul et sombre dans sa maison vide,

Digitized by Google

jusqu'à ce qu'il aille, lui aussi, retrouver le couple fraternel dans la patrie naturelle de madame d'Arbouville et de ses héros.

Il est évident qu'un récit pareil n'a pas pied sur la terre, et c'est justement ce qui en fait le charme : j'en dirai autant d'une *Vie heureuse*, qui pourrait servir de pendant à *Marie-Madeleine*. Hélène a aimé; son fiancé, parti pour deux ans, n'est pas revenu; il ne reviendra jamais, et elle l'attend; ne lui dites pas qu'il l'a trahie, que l'amour et le malheur sont frères, que la vie est pleine de perfidies et de mécomptes; elle ne vous comprendrait pas. Elle aime, elle croit, elle espère, c'est là toute sa vie, et elle est heureuse. Pourtant cette vie s'use et se consume dans cet état intermédiaire qui n'est ni la réalité, ni le rêve, ni la raison, ni la folie. Les drames du monde réel s'agitent autour d'elle sans l'effleurer, mais la flamme intérieure dévore cette frêle enveloppe, transparente et lumineuse comme l'albâtre. Dans une chambre d'auberge, en Italie, Hélèneentend la voix de Raymond, son fiancé, marié à une autre. Elle croit qu'il vient la retrouver; son attente est finie; elle n'a plus rien à faire en ce monde. Son dernier bonheur l'a brisée, et elle expire, sans qu'une ombre de doute ait passé sur son âme. Heureuse, n'est-ce pas? plus heureuse que sa cousine qui a aimé Gérard, le frère d'Hélène : Gérard a été tué à Fontenoy : celle qu'il aimait a scellé son cœur; elle est restée dans le monde réel; elle a épousé un homme de vingt ans plus âgé qu'elle, et elle nous raconte l'histoire, l'heureuse histoire d'Hélène.

Ce sont là les quatre diamants, d'une eau aussi pure les uns que les autres, montés et enchâssés tous les quatre avec un art qui s'ignore et qui n'en est que plus merveilleux. Il est permis d'avoir des préférences; pour ma part, je préfère *Résignation* et le *Médecin du village* à *Marie-*

Digitized by Google

Madeleine et à une *Vie heureuse*, mais sans pouvoir expliquer pourquoi ; car, tout dans ce talent étant exceptionnel, l'analyse y perd ses facultés ou ses prétentions habituelles. Il est clair du moins que le même souffle a animé ces figures, que la même main les a pétries dans une argile supérieure à la nôtre, que le même pinceau, digne d'Angelico ou d'Hemmelinck, a tracé autour de ces têtes d'une pâleur transhumaine le nimbe radieux et mystique, ou baigné ces corps intangibles dans la brume et l'azur des horizons célestes. *Une Histoire hollandaise*, malgré des qualités de premier ordre, me paraît un peu inférieure aux récits dont je viens de parler, et *Luiggina*, la Nouvelle inédite, quoique d'un intérêt plus dramatique, ne vaut pas, à beaucoup près, une *Histoire hollandaise*. Essayons de donner la raison de cette infériorité. Dieu merci! ce ne sera pas une critique ; ce sera encore un hommage.

Bien que madame d'Arbouville ait çà et là des traits d'observation d'une justesse et d'une finesse rares, bien que son joli proverbe *Méfiance n'est pas sagesse*, autre ouvrage inédit ajouté à cette édition complète, prouve ce qu'elle aurait pu faire en ce genre, ce n'est pas là, nous l'avons dit, la physionomie distinctive de son talent. Les passions qu'elle peint, les douleurs qu'elle décrit, les personnages qu'elle crée, les événements qu'elle raconte, elle ne les connaît pas par expérience, ni même par observation, mais par une sorte de réflexion intérieure, qui, dans cette âme privilégiée, était presque de la divination. Par cela même qu'elle regardait au dedans plutôt qu'au dehors, qu'elle vivait avec ses rêves plutôt qu'avec les incidents de la vie réelle et de la société des hommes, elle ne regardait, elle ne devinait, elle ne comprenait que le bien. Tandis que nos modernes conteurs, nos réalistes, les Soulié, les Balzac, prenaient l'humanité par en bas, du côté de la terre

et de la fange, au-dessous de la moyenne ordinaire de nos penchants et de nos vices, elle la prenait par en haut, du côté du ciel, dans ces sphères supérieures, idéales, où le mal n'apparaît que comme ces nuages noirs qu'on voit passer sous ses pieds en gravissant les cimes alpestres. C'est dans ces sphères que vivent, gémissent, se résignent et se transfigurent Ursule, Hélène, Éva Meredith, Marie-Madeleine, créations charmantes, compagnes bien-aimées de l'auteur, chastes sœurs de sa rêverie, confidentes discrètes de ses mystérieuses tristesses; et l'on peut même ajouter qu'elles ne pourraient exister que là. On le voit, toute cette partie grossière, humaine, toute la *guenille* de notre pauvre humanité, aussi difficile à éviter dans le roman que dans le monde, disparaît dans ces œuvres immatérielles, glorieuses exceptions qui resteront comme le dernier mot du spiritualisme dans l'art. Or l'*Histoire hollandaise* commence presque comme un de nos récits romanesques, et dans les conditions du genre. Christine a du sang espagnol dans les veines; elle donne un rendez-vous à Herbert; il est tout de suite question d'enlèvement, de mariage clandestin, de révolte contre l'autorité paternelle. Ce père de famille, ce Hollandais si froid et si sombre, qui a fait la folie de prendre une femme en Espagne, le mal dont il souffre a un nom dans la poétique et la société terrestre: il est jaloux, et ce n'est pas sans motif; le lecteur devine que la naissance de Christine a dû être pour lui le sujet d'un doute terrible, qui, cette fois, n'a rien de surhumain. Tout cela est admirablement sauvé, tout cela est indiqué avec une délicatesse de sensitive, avec une légèreté de main qui ferait passer par le trou d'une aiguille tous les câbles et tous les chameaux du roman moderne : le paysage hollandais, qui enveloppe de sa gaze humide les détails de cette douloureuse histoire, lui prête quelque chose de chaste et

Digitized by Google

de froid comme son ciel. Mais enfin, cet enlèvement, ce rendez-vous, cette révolte, cet époux assombri, ce père irrité, ces cheveux noirs dans cette maison blonde, c'est l'humanité, c'est la vie, c'est la passion, tel qu'on l'entend en langage vulgaire. Il en résulte que, lorsque arrive le moment de la transfiguration et du sacrifice, lorsque Christine, domptée par le cloître ou plutôt rappelée vers le ciel par ses sœurs Hélène et Ursule, Éva et Marie-Madeleine, refuse de rentrer dans le monde et d'épouser Herbert, on dirait qu'il y a solution de continuité, et que le roman, commencé dans la langue des hommes, se termine dans celle des anges, avant qu'on ait eu le temps de changer de dictionnaire. Ce défaut est plus sensible dans *Luiggina* : *Luiggina* est le premier ouvrage écrit par madame d'Arbouville, bien qu'il paraisse le dernier. Elle y cherchait sa voie et elle ne l'avait pas encore trouvée. Un spirituel amateur de paradoxes a dit que nous avions tous en nous un mélodrame, et qu'autant valait le faire sortir tout de suite, afin de ne plus en entendre parler. L'auteur de *Luiggina* a suivi ce conseil, et elle a bien fait ; elle a bien fait de se débarrasser tout d'abord de cet excédant de bagage qui l'eût gênée dans cette course aérienne où elle devait trouver ces suaves figures, ces pures images, ces délicates légendes, cette voie lactée, sa patrie, sa poésie et sa gloire. Selon nous, il est aussi honorable, aussi méritoire d'avoir manqué *Luiggina* que d'avoir réussi *Résignation*, *Une Vie heureuse*, *Marie-Madeleine* et le *Médecin du village ;* ou plutôt c'est le même honneur et le même mérite. L'auteur de *Résignation* ne pouvait pas écrire *Luiggina*, de même que l'auteur d'*Un Caprice* n'aurait pas pu écrire la *Tour de Nesle*.

En somme, il convenait que cette édition fût complète, et l'on doit se réjouir qu'elle ait été publiée. Il fallait que

Digitized by Google

les lecteurs charmés de récits épars dont la publicité apocryphe n'était pas digne de ce beau talent, retrouvassent réunis sous leurs yeux tous les écrits de cette plume qui n'a ressemblé à nulle autre et à laquelle nulle autre ne ressemblera. Il fallait surtout que la littérature française s'emparât, au grand jour et sans aucune apparence furtive et clandestine, de ces petits chefs-d'œuvre qui sont à elle, qui la relèveront de ses faillites et de ses misères, et qui devaient lui appartenir comme un bien acquis et non pas comme un bien volé. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque la pieuse et charitable pensée qui a présidé à cette édition aura porté tous ses fruits, lorsqu'elle aura rendu tout ce qu'elle doit rendre en gloire à l'auteur, en bienfaits aux pauvres, en jouissances aux lecteurs, arrivera peut-être cette postérité qui est la vraie, et que le lendemain ne connaît pas mieux que la veille. Celle-là demandera qu'on publie pour elle un tout petit volume renfermant *Résignation*, le *Médecin du Village*, *Marie-Madeleine* et *Une Vie heureuse;* ce petit volume exquis, décisif, sans tache, qu'il est donné à si peu d'écrivains de léguer à l'avenir, et qui, cette fois, placé dans le rayon préféré, sur l'étagère favorite, entre *Paul et Virginie* et *Adèle de Sénanges*, ajoutera un nom aux noms sauvés de l'oubli par la reconnaissance et le respect, l'attendrissement et le charme.

Digitized by Google

M. HENRI HEINE[1]

Nier le talent, l'esprit et le succès chez les hommes et dans les livres qui froissent nos sentiments et nos croyances, c'est une maladroite et dangereuse tactique ; maladroite, parce qu'elle ne les empêche pas de réussir; dangereuse, parce qu'elle implique, semble-t-il, un aveu tacite d'embarras, de colère ou d'impuissance. Je commencerai donc par une déclaration naïve que M. de la Palice m'eût enviée : M. Henri Heine est doué d'un esprit merveilleux, inouï, éblouissant, effrayant pour autrui, désolant pour lui-même ; car il ne paraît pas lui avoir donné jusqu'ici ni un moment de bonheur ni un atome

[1] *De l'Allemagne.* — *Lutèce.* — La mort d'Henri Heine nous eût fait supprimer ce chapitre, s'il n'avait été signalé comme une contradiction dans l'ensemble de nos appréciations littéraires. Nous le publions donc, sans y changer une ligne, tel qu'il a paru en avril 1855. Nos lecteurs ugeront si, à propos du plus ironique des hommes, il n'était pas permis de cacher beaucoup d'ironie sous un peu d'indulgence.

Digitized by Google

de certitude. Ses ouvrages forment la plus attrayante lecture qu'il soit possible d'imaginer, lorsque, également las de la vérité et de l'erreur, on a envie de se lancer, pour un soir, dans ces régions *humoristiques* qui ne sont ni l'erreur ni la vérité. Un peu plus voltairien que Voltaire, mais poëte avec cela, ce que Voltaire n'a jamais été; tour à tour railleur sentimental et rêveur goguenard, Français assez Allemand pour comprendre l'Allemagne, Allemand assez Français pour la rendre claire, Prussien par hasard, Parisien par goût, Athénien par droit de conquête et de naissance, digne de se moquer de Kant et capable de l'expliquer, M. Henri Heine est, dans la littérature internationale, sinon un modèle sans défaut ou un oracle sans réplique, au moins un type sans précédent et sans rival. Il peut indifféremment signer, entre la patrie de Chateaubriand et celle de Gœthe, des traités de paix ou des déclarations de guerre, faire de son œuvre optimiste ou morose un *casus belli* ou un trait d'union.

Que d'éléments de supériorité! que de motifs pour l'admirer en cachette, de peur d'avoir l'air, en l'admirant en public, de me renier et de me trahir! Que de raisons pour m'attrister de voir tant de verve, de fantaisie, de science, de gaieté, d'ironie, de malice et souvent même de bon sens, servir à affirmer et à embellir tant d'idées contraires aux miennes! Qui sait pourtant? Il n'est pas, dit-on, de position si désespérée dont il ne soit possible de tirer parti. Voyons si, en cherchant bien, on ne pourrait pas, à travers ces pages charmantes qui nous désolent, ces jolis sarcasmes qui nous écrasent, ces fines épigrammes qui nous criblent, rencontrer çà et là quelque dédommagement ou quelque refuge, et échapper au double péril de refuser de l'esprit à M. Heine pour demeurer bon chrétien, ou de cesser de croire en Dieu à force de goûter M. Heine.

Digitized by Google

Et d'abord, commençons par une question bien humble à propos de l'auteur de l'*Allemagne* et de *Lutèce:* qu'est-il? ou du moins qu'est-il aujourd'hui? Car, on le conçoit, sa personnalité présente, si elle infirme sa personnalité passée, reste la seule qu'il soit essentiel de constater et de définir. Est-il Français? Non; il est né, nous dit-il, à Dusseldorf, capitale du duché de Berg. Est-il donc Prussien? Non; il établit d'une façon très-ingénieuse que son véritable souverain a été le prince Napoléon-Louis, fils aîné du roi de Hollande et de la reine Hortense, et que, celui-ci n'ayant jamais abdiqué, sa principauté est échue de droit à son frère, *qui est à présent aussi*, ajoute-t-il, *empereur des Français*. Est-il catholique? Hélas! non, pas encore, bien qu'il ait fait, à vrai dire, quelques concessions de ce côté-là. Premièrement, il a épousé une catholique, ce qui l'a forcé de se marier à l'église, et de promettre que ses enfants seraient élevés dans la religion de sa femme, et non pas dans la sienne : deux conditions auxquelles il s'est soumis de très-bonne grâce, surtout la dernière, parce qu'il était à peu près sûr de n'avoir ni religion ni enfants; secondement, il a soin de nous rappeler qu'il n'a jamais permis à sa verve satirique d'attaquer ni le pape, ni les prêtres, ni les cérémonies de notre culte, ni « aucune des parties de ce colosse qu'on appelle l'Église romaine, » et on doit lui savoir gré de l'importance qu'il attache à une déclaration aussi rassurante pour la religion catholique: car qui sait ce qui lui serait arrivé si elle avait compté parmi ses ennemis M. Henri Heine? Elle qui a résisté, pendant dix-huit siècles, à tant de périls, aurait bien pu succomber à celui-là, et l'on frémit quand on songe à quoi elle était exposée, si seulement l'auteur de *Reisebilder* avait dépensé contre elle la moitié des plaisanteries qu'il réservait à M. Gouin, le *factotum* musical de Meyer-

Digitized by Google

beer. Est-il protestant? Non : il ne perd aucune occasion de s'égayer aux dépens du rigorisme luthérien ou anglican ; il avoue que son protestantisme ne consiste plus que dans le fait d'être inscrit comme chrétien évangélique sur les registres de la communion luthérienne ; il déclare qu'il n'a jamais trouvé, dans les annales du papisme, de misères pareilles à celles de la *Gazette ecclésiastique* de Berlin ; il répète qu'aucune des religions positives n'a eu pour lui plus de prix que les autres ; que c'est seulement par courtoisie qu'il a pu porter l'uniforme de telle ou telle religion, comme l'empereur de Russie se travestit en officier de la garde prussienne, quand il fait au roi de Prusse l'honneur d'assister à une revue de grande parade à Postdam. Est-il déiste? Non. Les hommes qui isolent la Divinité de tout culte positif se croient obligés de n'en montrer pour elle que plus de respect extérieur, témoin Locke qui se découvrait chaque fois qu'on prononçait devant lui le nom de Dieu. Or M. Heine est encore un peu familier vis-à-vis de ce Dieu dont il commence à admettre la nécessité ; il le traite volontiers d'égal à égal, l'accusant d'*humour* divin, l'appelant un Aristophane céleste, se plaignant des flots de moquerie, des plaisanteries cruelles, des coups de foudre satiriques que le grand auteur de l'univers lance contre lui en lui infligeant la goutte ou la sciatique. Est-il donc athée? Non, car il suffit de lire les cinquante dernières pages de son second volume, — les plus significatives et les plus récemment écrites, — pour reconnaître, à travers des aveux à demi sérieux, à demi plaisants, tout ce qu'il a fini par trouver de désespérant et d'amer dans l'idée d'un ciel vide et d'un Dieu absent : — « Qu'ils sont donc sots et cruels, s'écrie-t-il, ces philosophes athées, ces dialecticiens froids et bien portants, qui s'évertuent à enlever aux hommes souffrants leur consolation divine, le

Digitized by Google

seul calmant qui leur reste! On a dit que l'humanité est malade, que le monde est un grand hôpital. Ce sera encore plus effroyable quand on devra dire que le monde est un grand Hôtel-Dieu sans Dieu. » M. Heine est-il royaliste? non ; son livre est trop plein de malice contre les rois, les roitelets, les rois qui restent tandis que les dieux s'en vont : il se déchaîne contre la sainte alliance, contre le grand complot monarchique ; il accuse les souverains allemands d'avoir favorisé, dans un intérêt tout égoïste et tout oppressif, la renaissance du romantisme, et il n'y a pas jusqu'à nos pauvres *carlistes* de France, comme il les appelle dans une langue cette fois un peu arriérée, qui ne lui paraissent mériter toutes sortes de facéties et d'anathèmes. Est-il républicain? Bien moins encore : il annonce, dès 1840, en cas de triomphe démocratique, des choses grotesques et épouvantables, dont nous n'avons vu, fort heureusement, se réaliser que la première partie. Est-il classique? Non; il nous le redirait, que nous refuserions de le croire, en dépit de son panégyrique de Racine, et d'ailleurs bien des pages de ses œuvres attestent surabondamment son dédain pour les restaurations classiques, antiques ou académiques, fussent-elles logées dans le cerveau olympien de Gœthe. Est-il romantique? Assurément non : un de ses chapitres les plus piquants, les plus irrésistibles, est dirigé contre le romantisme allemand et français : il juge, dans *Lutèce*, M. Victor Hugo avec une sévérité qui va jusqu'à l'injustice et la caricature; et il n'y a rien, dans Cham ou dans Hogarth, de plus drôle que la façon dont il habille Frédéric et Guillaume-Auguste Schlegel, ces rédacteurs officiels du traité d'alliance entre la littérature allemande et la nôtre, signé par madame de Staël. Encore une fois, qu'est-ce donc que M. Heine? Je vais vous le dire, ou plutôt vous le savez déjà : c'est un humoriste,

Digitized by Google

un fantaisiste, un poëte, et, par-dessus tout, un malade.

Ceci posé, nous voilà bien à notre aise : fantaisiste, M. Heine a le privilége — et il en use — de se contredire le plus spirituellement du monde, à huit ou dix pages de distance : humoriste, il aurait raison de se moquer de nous encore plus que de M. Gouin et des Schlegel, si nous avions l'air de prendre trop au tragique — ou même au sérieux — ses paradoxes et ses boutades. Poëte, il est le bienvenu, et les bouffées de ce souffle frais et pur qu'on sent s'élever à chaque instant dans ses livres, au milieu des buissons les plus épineux de la philosophie tudesque ou sur la plus aride table rase de la négation voltairienne, suffiraient à obtenir grâce pour bien des peccadilles. Malade enfin, il a droit à tous les égards, et il est trop excellent latiniste pour ignorer ce que signifient *ægri somnia*.

Essayons donc de parler de ce charmant esprit comme si rien, dans l'*Allemagne* et dans *Lutèce*, ne choquait nos opinions et nos sentiments, et répétons, à titre de consolation relative, que si M. Heine est parfois irrévérencieux envers ce que nous révérons, il respecte, en revanche, encore moins que nous ce que nous ne respectons pas.

Le livre sur l'*Allemagne* est destiné, l'auteur nous le dit, à réagir contre une foule d'opinions erronées que le livre de madame de Staël a accréditées en France. Hélas ! il y a en effet, entre ces deux livres, séparés par un demi-siècle, la même différence qu'entre le budget d'un jeune et prodigue millionnaire et celui d'un vieillard ruiné. Madame de Staël, génie essentiellement expansif et initiateur, encore toute frémissante des grandes et terribles vibrations de la Révolution française, frappée du contraste de ces événements gigantesques, de ces jeunes gloires, de cette vie toute nouvelle, tout exubérante, avec ces vieux regains

Digitized by Google

de philosophie matérialiste et de versification didactique momifiées dans notre littérature, s'attacha surtout à infuser dans ces veines appauvries un sang chaleureux et vivace, à féconder, à régénérer par le spiritualisme ce qu'elle voyait dépérir et se morfondre dans le stérile hivernage de l'école sensualiste. Ce spiritualisme, elle le chercha où elle crut pouvoir le trouver, sans y regarder de trop près, avec cette confiance féminine qui se hâte de tenir pour certain ce qu'elle désire, avec cette complaisance un peu crédule des femmes supérieures qui refont à leur guise et à leur image ce qu'il leur convient d'admettre dans l'intimité de leur génie, et prennent ensuite pour la réalité ce qui n'est en grande partie que leur ouvrage. Ce fut à l'Allemagne qu'elle demanda ce principe régénérateur, aidée dans ses recherches par ces pauvres Schlegel, si illustres alors, si agréablement bafoués aujourd'hui par M. Henri Heine. Elle opposa la rêverie, la poésie et la métaphysique allemandes au matérialisme et au scepticisme français, comme une femme pressée de réveiller ou d'avertir un amant assoupi ou refroidi, lui oppose précipitamment un rival, à qui elle prête à l'instant mille qualités problématiques. Gœthe, Schiller, Jean Paul, Wieland, Zacharias Werner, tout un groupe magnifique de rêveurs et d'artistes, d'inventeurs et de poëtes, se trouvaient là tout exprès, au seuil de leur littérature et de leur siècle, pour en faire les honneurs à la noble ambassadrice, et la philosophie passa avec le reste, à la façon de ces appoints qu'on ne discute pas trop pour ne pas entraver la conclusion d'un marché. Plus tard, dans le grand mouvement national et belliqueux de 1812 à 1815, les princes allemands, qui eurent alors, par hasard, le même intérêt et le même avis que les peuples, ne négligèrent rien pour activer, pour surexciter dans leur pays, en face de l'invasion et de la guerre, l'esprit patriotique

Digitized by Google

retrempé dans l'amour du passé, dans la restauration sincère ou factice du moyen âge germanique, de ses poésies, de ses monuments, de ses croyances : ils créèrent ainsi le romantisme allemand, fort différent du nôtre, dérivant d'une initiative monarchique comme le nôtre résultait d'une idée d'indépendance, et très-suspect par conséquent aux patriotes, aux révolutionnaires d'outre-Rhin qui voyaient en lui un instrument, non pas d'émancipation intellectuelle, mais d'asservissement politique. En France, au contraire, ce mouvement inauguré par madame de Staël, et bientôt naturalisé par des écrivains et des ouvrages originaux, admit l'Allemagne expliquée par l'auteur de *Corinne* parmi les éléments de la révolution qui s'accomplissait dans la philosophie, dans la littérature et dans l'art ; et, comme cette révolution fut d'abord spiritualiste, comme les noms de Thomas Reid, de Dugald Steward, de Royer-Collard, de Cousin, y protestaient contre les désolantes et desséchantes doctrines des d'Holbach, des Lamettrie, des Condillac et des Cabanis, il resta avéré que le mysticisme, l'idéalisme de l'école allemande avait eu sa large part dans cette nouvelle croisade de l'esprit contre la matière et en offrait le plus savant, le plus profond et le plus consolant symbole.

Erreur et illusion d'optique, nous dit-on aujourd'hui : soit ; mais il y a, dans l'ordre de la pensée, des illusions qui fécondent, comme il y a des vérités qui tuent. Quand madame de Staël, pour obéir au penchant de son génie et peut-être aussi pour contenter sa haine contre l'homme en qui s'incarnait alors le génie de la France, créait une Allemagne de convention et attribuait surtout à sa philosophie un caractère tout différent du véritable, elle avait le tort de défigurer la vraie physionomie, le vrai sens des Kant, des Fichte, des Schelling et autres aigles germaniques quel-

Digitized by Google

que peu perdus dans les nuages ; mais ce léger tort était largement compensé par les germes de renouvellement et de vie qu'elle répandait à flots sur le sol français, par les courants spiritualistes qu'elle établissait à travers cette génération contemporaine de Barras, de Lalande et de Parny. Qu'importe la source? Qu'importe que les philosophes, les penseurs, les poëtes choisis par elle comme représentants des tendances qu'elle voulait faire prévaloir, eussent parfois sacrifié à des tendances contraires? On a vu des batailles gagnées par l'heureuse erreur d'une armée prenant dans le lointain un corps ennemi pour un renfort. Que nos réalistes, nos fantaisistes modernes, si justement fiers de saluer M. Heine comme leur modèle, prennent garde à ces démolitions faciles dont ils se passent trop souvent le stérile plaisir! Rien de plus aisé sans nul doute que de prouver que madame de Staël a été rarement dans le vrai, que, dans ses jugements littéraires comme dans la création de ses personnages, elle ne s'est pas assez désistée du turban et de la harpe de Corinne ; que Chateaubriand, son glorieux émule, a vu sur les bords de Meschacebé et sur les rives du Jourdain bien des choses qui n'y étaient pas, et a fréquemment incliné vers le faux comme le nez du père Aubry vers la tombe : rien de plus vite fait que de nous donner, en deux coups de crayon, la *charge* de M. Ballanche, « que tout le monde loue et que personne ne lit, et qui, venu au monde avec un visage où manquait la joue droite, perdit plus tard la joue gauche par une amputation. » — Avec tout cela, madame de Staël, Chateaubriand, Ballanche, *Corinne*, l'*Allemagne*, le *Génie du christianisme*, *René*, *Atala*, l'*Itinéraire*, *Orphée*, *Antigone*, voire même la *Palingénésie*, que j'avoue avoir très-peu lue et encore moins comprise, ont imprimé à ce siècle qui commençait, à cette littérature qui périssait, je ne sais quelle force vitale, quelle puis-

Digitized by Google

sance créatrice qui nous a donné Lamartine, Victor Hugo, toute la brillante pléiade de 1827, et dont nous retrouverions peut être encore les traces, malgré tant d'évolutions et de défaillances. Des livres tels que ceux de M. Heine, que donnent-ils? deux heures délicieuses au lecteur gourmet et blasé. Mais après? Quand cette ironie impitoyable a fait tomber, les uns sur les autres, tous nos dieux et toutes ses idoles; quand elle s'est tour à tour moquée de tout ce qu'elle a cru et de tout ce qu'elle ne croit pas encore; quand elle n'a pas laissé un seul recoin de ces cervelles allemandes sans nous en montrer le vide, la sécheresse et le chaos, que peut-il sortir de ce décompte, de cette statistique finale, sinon une colonne de zéros dont tous les chiffres ont disparu, sinon un rassemblement de négations qui, en dépit de la grammaire, ne valent pas la plus chétive, la moins solide des affirmations? Quand on a lu le livre de madame de Staël, on ne sait rien, mais on peut tout. Quand on ferme le livre de M. Heine, on sait tout, mais on ne peut rien.

Je me trompe pourtant, et, au lieu de me plaindre de M. Heine, je devrais le remercier. La philosophie allemande, nous dit-il, n'est pas telle que madame de Staël vous l'a dépeinte. Qu'est-elle donc? Elle est la fille de l'esprit de contrôle et d'examen intronisé par Luther; elle est surtout la réaction, d'abord timide et contenue, puis de plus en plus agressive et violente, contre la doctrine qui est l'essence même du christianisme, et qui sacrifie l'homme à Dieu, l'individu à la société, la matière à l'âme. De Luther à Kant, de Kant à Hegel, de Hegel aux disciples qui l'exagèrent et qui renchérissent les uns sur les autres, les Strauss, les Arnold Ruge, les Bruno Bauer, les Fauerbach, les Max Stirner, on peut suivre cette idée de préférence de l'homme sur Dieu, de la matière sur

Digitized by Google

l'âme, de l'individu sur la société, dans des progressions effrayantes qui aboutissent au matérialisme le plus effréné, au communisme le plus absolu. Quand il commença à esquisser ce tableau peu rassurant, à dérouler les longs anneaux de cette chaîne philosophique qui va tout doucettement de la diète de Worms à la porte de Charenton, en passant sur des ruines d'églises, de châteaux, de palais, d'usines, de maisons et de chaumières, M. Henri Heine se portait bien. La Révolution de février n'avait pas eu lieu, et la haine de notre humoriste contre les teutomanes, les ultra-tudesques, c'est-à-dire contre le parti du passé qui, sous prétexte de patriotisme, voudrait rejeter l'Allemagne vers le moyen âge, bien loin de la Révolution et de la France, cette haine le prédisposait à beaucoup d'indulgence pour des doctrines qui lui paraissaient être celles de l'avenir et qui s'annonçaient comme devant absorber toutes les nationalités diverses dans le bien commun de l'humanité. M. Heine, à l'école des Hélégiens les plus intrépides, n'était pas fâché, — il nous l'avoue avec une gaieté de convalescent, — de se sentir Dieu, et il nous donne, sur sa divinité d'alors et sur ses frais de représentation divine, de fort amusants détails. Même à cette époque pourtant, il avait, j'en suis sûr, à se faire violence pour ne pas lâcher bride à son humeur goguenarde en présence de ces fabricants de dieux, et peut-être est-ce cet effort méritoire qui amena sa conversion. Il a pensé que le plaisir d'être Dieu ne valait pas celui de se moquer, en déchirant son diplôme, de ceux qui le lui avaient délivré. D'ailleurs, les triomphes démocratiques de 1848, arrivant sur ces entrefaites, avaient écrit en marge de ces nouveaux codes athées bien des choses dont se révoltait l'atticisme de M. Heine, et, la maladie étant venue y joindre ses enseignements pratiques, il se trouva un beau jour admira-

Digitized by Google

blement préparé à écrire l'histoire anecdotique, véridique et satirique de ses maîtres de philosophie, auprès desquels celui de M. Jourdain n'était qu'un écolier en fait de brouillamini et de tintamarre. Aussi, comme il s'est dédommagé de son long jeûne! quel arriéré de sarcasmes et de satires il a payé à tous ces héros du *moi* et du *non moi!* quelles vives silhouettes il a tracées d'Emmanuel Kant, et de Hegel *assis avec sa triste mine de poule couveuse sur ces œufs funestes* d'où allait sortir le communisme, et de Ruge, le portier de son école, et de ce tailleur Weitling qui lui tendit sa grosse main comme à un confrère, et de Feuerbach (fleuve de feu), le plus conséquent des enfants terribles de cette philosophie! avec quelle malicieuse candeur il peint ce brusque mouvement qui s'opère, dans les moments de crise démagogique, chez l'homme d'esprit qui a jadis partagé la théorie et qui en voit l'application descendre dans la rue, sous sa forme la plus brutale et la plus laide! Il y a dans cette gaieté un peu stridente, datée d'un lit de souffrance, quelque chose de funèbre qui en redouble l'effet. On sent que chacune de ces confidences s'échappe comme un jet de sang sous le bistouri. Seulement, ici, le patient et le chirurgien, c'est le même homme, confondant la douleur de l'opération avec celle de la plaie, et couvrant le tout d'un éclat de rire.

En somme, ces deux livres, écrits, l'un par madame de Staël, l'autre par M. Heine, l'un par une muse superbe, l'autre par un poëte malade, l'un si encourageant, si excitant, si rempli d'illusions, d'espérances, de pensées fécondes, d'empressements généreux et confiants envers le génie de l'Allemagne, l'autre si désabusé, si triste, si instructif dans ses allures satiriques, si plein de méfiances et de rancunes contre des doctrines dont le dernier mot est le vide dans le ciel, le néant dans l'âme, la folie dans

Digitized by Google

l'homme et le carnage dans la rue, ces deux livres ont été tous deux ce qu'ils devaient être, chacun à son moment et à sa date; le premier, provoquant un élan vers cet idéal germanique, un peu vague, un peu chimérique peut-être, mais qui avait au moins le mérite de ne pas ressembler aux platitudes philosophiques et littéraires du voltairianisme enrégimenté par l'Empire; le second, montrant où conduisent ces utopies séduisantes quand on les pousse à l'extrême, quand les imaginations qu'elles enivrent, se dégageant de toute règle et de tout frein, n'acceptent plus qu'elles-mêmes pour arbitre, pour culte et pour divinité. Ici le programme d'un voyageur; là le récit d'un naufragé. Toute notre histoire philosophique et littéraire est entre ces deux livres, comme tout notre siècle est entre ces deux dates.

Il ne faudrait pas croire qu'il n'y a dans l'ouvrage de M. Heine sur l'*Allemagne* qu'une série de rétractations et d'aveux plus ou moins déguisés dans une série d'épigrammes; il y a aussi une étude très-fine et très-piquante de la littérature allemande, comprise dans la phase dite romantique. M. Heine ne procède pas, comme la critique française, par l'analyse, mais plutôt par des détails, des anecdotes, des traits, des saillies qui se jouent autour du personnage et de l'œuvre, et finissent par en donner le dessin exact, peu flatté, et d'autant plus vrai. Gœthe, Schiller, Tieck, Hoffmann, Uhland, Raupach, Werner, Jean Paul, d'Arnim, Brentano, Novalis, revivent dans ces pages, et, au lieu d'être classés comme des fleurs mortes dans un herbier de botaniste ou couchés comme des statues sur des tombeaux, ils sont réveillés par cette baguette magique du poëte, qui, même en les jugeant, reste poëte encore et a l'air d'inventer ce qu'il juge. Dire que cette baguette ne se change pas souvent en férule, en fouet ou même en

Digitized by Google

stylet, ce serait mentir. Ce qu'il y a de plus meurtrier et de plus terrible chez M. Heine, ce n'est pas sa raillerie, c'est sa louange; elle s'enroule peu à peu autour de sa victime, qu'elle flatte, qu'elle caresse, qu'elle enveloppe, qu'elle étreint, qu'elle étouffe en serrant de plus en plus ses ondulations et ses nœuds : puis, quand on arrive au bout de l'inquiétante spirale, on trouve une jolie petite tête vipérine, siflotant et clignant de l'œil avant de lancer son dard ou d'imprimer sa morsure. Là, comme ailleurs, M. Henri Heine a résolu un problème assez curieux : il a été poëte sans être jamais dupe ni des autres ni de lui-même.

Le livre de l'*Allemagne* a été écrit à l'adresse des Français; *Lutèce* est adressé aux Allemands. Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur a voulu donner à ses compatriotes d'adoption une idée exacte de sa patrie originelle; dans le second, il a voulu donner à ses concitoyens primitifs une idée juste de sa patrie adoptive. Seulement il l'a prise à une époque déterminée qui commence à 1840 et finit à 1844; embrassant ainsi une période qui ne fut pas sans orages et que marquèrent de présages sinistres ou de préludes singuliers la mort tragique du duc d'Orléans, la translation des cendres de Napoléon, le court et belliqueux ministère de M. Thiers, les agitations démocratiques provoquées par les bruits de guerre, les premières secousses de la question d'Orient, les premiers bégaiements de la réforme électorale, et les premiers trésors d'une incomparable éloquence dépensés par M. Guizot dans sa lutte glorieuse contre les difficultés de la situation et la violence des partis. On voit que, pour un esprit juste, vif, railleur, revenu de bien des enthousiasmes républicains, et doué de cette faculté de conjecture qui, après coup, ressemble au don de prophétie, cet espace de quatre années

Digitized by Google

a dû suffire, sinon pour nous donner une histoire complète de Paris au dix-neuvième siècle, au moins pour écrire un très-intéressant chapitre de cette histoire. La Révolution de février a eu cela de particulier, que personne ne l'a voulue, pas même ses auteurs, que tout le monde la croyait impossible, surtout ceux qui l'ont faite, et que toute le monde, plus ou moins, s'est amusé à la prédire par une sorte de vague instinct qui a dominé toutes les chances raisonnables et a eu finalement raison contre elles : si bien que nous nous sommes tous trouvés prophètes, et cette fois, hélas! c'était dans notre pays. M. Heine, qui n'était pas dans son pays et ne craignait pas de faire mentir le proverbe, a encore été plus prophète que nous tous, et le moyen âge qu'il déteste n'eût pas manqué de le brûler comme sorcier. Il y a vraiment une inspiration fatidique ou plutôt une sagacité merveilleuse dans les pages de *Lutèce*, où l'auteur annonce, dix ans d'avance, les ravages du communisme et l'explosion de la question d'Orient. Qu'on lise le récit de sa visite aux ateliers de la rue Saint-Marceau, le titre des ouvrages qu'il voit entre les mains des ouvriers, les propos qu'il entend, les réflexions qu'il y ajoute : ce ne sont plus là les rêveries d'un malade, les fantaisies d'un poëte, les boutades d'un humoriste, les aveux d'un philosophe, mais les vues pénétrantes et profondes d'un homme d'un grand sens mesurant les périls d'une situation déjà menaçante et destinée à s'aggraver encore. Ses jugements sur le roi Louis-Philippe, sur M. Guizot, sur M. Thiers, sont aussi convenables que l'on pouvait l'attendre d'un homme chez qui la moquerie, dégénérée en habitude et en tic, cherche toujours une indemnité quelconque au moment même où il exprime une approbation ou une sympathie. Cet Athénien de Dusseldorf, blasé, en Allemagne, sur la métaphy-

sique du socialisme, effrayé, en France, de ses premiers essais de vie réelle et publique, accepte avec amour et gémit de ne pouvoir prolonger cette halte de l'esprit et de la politique dans les zones tempérées d'une liberté sage comme il voudrait le devenir, et spirituelle comme il l'a toujours été. Chose singulière! M. Heine, artiste et poëte éminent, esprit d'allure peu grave et peu pratique, juge pourtant bien mieux, dans *Lutèce*, la politique que la littérature. Les noms de George Sand, d'Alfred de Musset, de Béranger, de Victor Hugo, de Michelet, de Quinet, de Balzac, se rencontrent sous sa plume; mais, au lieu de motiver son sentiment sur leurs talents et leurs ouvrages, il se borne presque toujours à quelques détails physiques qui ne s'adressent qu'à la curiosité la plus triviale et la plus futile. Il nous apprendra que madame Sand a un menton charnu et de belles épaules, que M. Hugo est affligé d'un vice de conformation dans la hanche droite, que M. Quinet porte une houpelande, et autres remarques qui ne concluent pas grand'chose pour ou contre *Lélia*, *Notre-Dame de Paris* et *Ahasvérus*. On dirait que ses compatriotes, au moment où il est monté en voiture, lui ont recommandé de leur donner, sur nos célébrités littéraires, quelques-uns de ces renseignements personnels dont les étrangers et les provinciaux sont si friands, et que Henri Heine, toujours goguenard, a pris la commission au pied de la lettre, enchanté de descendre, à force d'esprit, au point où montait, par un excès contraire, cet honnête Béotien qui écrivait sur ses tablettes : « 14 avril, bonne journée : vu Scribe en redingote noire. » *Lutèce* est un journal rédigé par un homme supérieur, mais où le premier-Paris vaut mieux que le feuilleton. Il faut pourtant excepter un feuilleton ravissant qui laisse bien loin derrière lui tous nos caricaturistes de crayon et

Digitized by Google

de plume : celui où M. Heine raconte sa conversation avec Spontini, la colère de l'auteur de la *Vestale* contre Meyerbeer, et la façon triomphante dont l'irascible maestro lui prouve que le quatrième acte des *Huguenots* n'est pas de Meyerbeer, mais de M. Gouin, chef de bureau à la grande poste aux lettres.

Le tout, *Allemagne* et *Lutèce*, est très-instructif et très-amusant ; instructif, parce qu'il n'est pas de spectacle meilleur que de voir un esprit de premier ordre reculer devant l'absurde, dût-il s'arrêter à mi-chemin vers le vrai; amusant, parce que M. Heine donne à ses reculades, à ses aveux, à ses conversions, une forme qui n'est qu'à lui et dont la bouffonnerie apparente cache un sens profond et trahit un irrécusable mélange de mauvaise honte et de franchise. Sans doute, il y a encore dans ces deux livres — le premier surtout — bien des pages que nous voudrions déchirer, bien des intempérances de langage dont le goût s'afflige, et que toute la verve de M. Heine ne réussira jamais à rendre aimables ; mais il y a aussi, tout à côté, des confessions si précieuses, des vérités si excellentes, des duretés si utiles, des railleries si justes, qu'on se demande si cet ensemble de bien et de mal n'est pas, après tout, d'un meilleur exemple, et si un malade à moitié guéri, mêlant des restes de fièvre à des commencements de convalescence, ne démontre pas mieux qu'un homme sain et robuste la nécessité d'une hygiène sage et d'un bon régime.

Digitized by Google

M. VIENNET [1]

La seule crainte que j'éprouve en parlant des *Fables* de M. Viennet, c'est d'en dire trop de bien; non pas qu'elles ne méritent toutes sortes d'éloges : car la plupart sont jolies et plusieurs sont charmantes; mais je crains, en y insistant, d'avoir l'air de trop restreindre l'auteur à ce genre injustement regardé comme secondaire, et de concentrer mes louanges sur ce point pour m'en dispenser sur d'autres. M. Viennet, s'il me supposait cette arrière-pensée, aurait le droit de s'en plaindre, et d'y voir peut-être une secrète rancune de romantique mal converti. Il a écrit des poëmes, des tragédies, des comédies, des romans; il a été joué par Talma et par Frédérick-Lemaître. Récemment encore, une plume plus autorisée que la mienne rendait un juste hommage à ses *Promenades au Père-Lachaise*, pleines d'aperçus ingénieux, de piquantes esquisses, de

[1] *Fables*.

Digitized by Google

pages éloquentes; et moi-même, je ne puis oublier l'émotion sympathique que j'ai ressentie, cet hiver, en entendant M. Viennet lire les belles scènes de sa tragédie de la *Ligue*, où la noble et royale figure de notre pauvre Henri IV nous est rendue dans toute sa fermeté et toute sa verdeur. Ainsi, il est bien entendu que mon penchant pour les *Fables* de M. Viennet n'est pas une exclusion, mais une préférence. Si elle lui semblait excessive, ce ne serait là, après tout, qu'une des bizarreries de cette destinée poétique dont il nous parle, dans sa préface, avec un si aimable enjouement. Qu'elle est spirituelle, cette préface! et comme la *personnalité* du poëte sait s'y faire jour, sans se livrer à ces confessions superbes, à ces confidences vaniteuses, à ces rodomontades sentimentales, qui, au lieu de retracer les rêves, les espérances, les pensées, les légitimes ambitions de l'artiste, trahissent ce qui doit rester caché dans la vie, dans le cœur, dans les souvenirs de l'homme! M. Viennet, — c'est lui qui nous le dit, — a passionnément aimé la gloire, et la gloire des lettres plus que toute autre : cette gloire littéraire si douce, mais si décevante. il a cru la tenir une fois : puis elle a paru lui échapper ; puis elle lui est revenue sous la forme de fables qui sont d'excellentes vérités. « Me voilà cependant, me voilà encore! » nous dit M. Viennet, et il a raison; car des renommées bruyantes ont disparu, et la sienne a son été de la Saint-Martin, plus vert que beaucoup de printemps! L'éclipse qu'il a subie, et qu'il exagère, entre ces deux périodes de popularité, l'une passagère, l'autre durable, il ne l'a pas trop mal remplie. Il y a logé, en guise d'indemnité et de pierre d'attente, un fauteuil d'académicien qu'il occupe avec honneur, et un manteau de pair dont il a eu l'esprit de ne jamais faire la dépense. Bien des gens se sont contentés à moins! J'en connais qui se sont consolés

Digitized by Google

des moqueries charivariques rien que par le plaisir de les avoir essuyées !

M. Viennet semble regretter, ne voulant être que poëte, d'avoir été forcé de suivre tour à tour la carrière militaire et la carrière politique. Nous croyons qu'il se trompe. L'état militaire lui a donné cette fermeté d'allures qui lui va si bien, ce goût de discipline, d'ordre, d'autorité, qui convient à un écrivain classique, et qui devait le désabuser tôt ou tard, sinon de la liberté sage et réglée, au moins des mensonges et des chimères du libéralisme. La vie politique, en le mettant en contact avec les hommes, avec les affaires, en lui révélant les difficultés du pouvoir, la mauvaise foi des oppositions, le vide des théories, l'injustice des apothéoses et des haines populaires, les périls et les malheurs publics renfermés en germe dans les déclamations des rhéteurs et des tribuns, en a fait le moraliste et le fabuliste que nous connaissons et que nous aimons. Ceci nous ramène à ses *Fables*. Toutes ne sont pas politiques, mais l'on peut dire que l'esprit qui les a dictées n'est devenu si clairvoyant et si sûr, si juste et si sage, que par l'étude journalière et pratique des ressorts secrets, des dessous de cartes, des faiblesses et des mécomptes du gouvernement parlementaire. C'est là l'unité et aussi l'originalité de ce recueil. M. Viennet a su extraire des enseignements de la vie publique un code de morale qui ne s'applique pas en entier à la politique proprement dite, mais qui y revient presque toujours par quelque endroit et s'y rattache, de même que, dans nos existences modernes, les événements contemporains, les discussions des parlements, les agitations de la rue, les influences du journal, pénètrent et se font une place jusque dans la vie privée. Aussi, de tous les fabulistes que n'a pas effrayés le souvenir de l'*inimitable*, M. Viennet est certainement celui qui risque le moins

Digitized by Google

d'être écrasé par le nom de la Fontaine ; car, si le titre et le genre sont les mêmes, il y a un monde entre l'inspiration des deux poëtes. Au temps de la Fontaine, la vie politique n'existait pas. La morale des Fables ne pouvait être que générale, humaine, et elle devait aussi traduire, sous ses voiles ingénieux et charmants, cette haine de la force, de l'arbitraire, de l'abus de puissance, frappant toujours de haut en bas, en un temps où, comme l'a dit excellemment M. Sainte-Beuve, on connaissait les grands, mais on ne connaissait pas encore les petits. De là le *Loup et l'Agneau*, les *Animaux malades de la peste*, et cent autres, et tous ces traits : *la raison du plus fort est toujours la meilleure; notre ennemi, c'est notre maître*, etc., etc., qui figurent, à vrai dire, l'opposition, à une époque où elle ne pouvait se produire qu'en allégories. Aujourd'hui que l'opposition nous a fait et s'est fait à elle-même tout le mal possible, la Fable, ce petit traité de morale enseignée aux gens d'esprit par les bêtes, a déplacé ses points de vue. Au lieu de rester dans le domaine des vérités universelles, au lieu de plaider pour l'opprimé contre l'oppresseur, pour le faible contre le fort, pour la justice contre la tyrannie, elle se renferme dans un cercle de vérités plus actuelles, que nos récentes expériences rendent plus applicables et plus piquantes; et là, elle fronde, non plus l'abus du pouvoir, mais sa débilité, non plus ceux qui oppriment le faible, mais ceux qui le trompent, non plus ceux qui lui disputent ses droits, mais ceux qui lui en créent d'imaginaires, non plus les lions, les léopards et les tigres, mais les renards, les singes, les serpents et les perroquets. Voilà ce que M. Viennet a très-bien compris, et ce qui donne à ses *Fables* un caractère parfaitement approprié à notre temps. Ai-je besoin maintenant d'appuyer sur les différences d'exécution ? Nous avions, avec

Digitized by Google

la Fontaine, l'apologue naïf, ou du moins déguisant en naïvetés ses merveilleuses finesses, et faisant passer sous ses airs de bonhomie cette foule de vérités immémoriales qui sont, pour ainsi dire, le fonds commun de l'humanité, de la morale et de la raison. Nous avons, avec M. Viennet, l'apologue incisif, mordant, peu voilé, arrivant droit au but, et donnant sa leçon immédiate sous le passe-port d'animaux civilisés qui ont beaucoup de peine à ne pas ressembler à des hommes. Aussi les qualités ne sont-elles pas les mêmes : chez la Fontaine, un naturel adorable, une facilité inouïe à croire à ses bêtes, à s'identifier avec elles, à se faire leur égal, leur confident et leur ami, mille grâces, mille délicatesses de récit et de peinture; chez M. Viennet, la justesse, la fermeté, l'art, le trait surtout, le trait, que la Fontaine émousse tant qu'il peut. On sent que le premier a *porté* ses fables comme un pommier porte ses pommes, et que le second a raisonné les siennes comme un écrivain raisonne ses œuvres. Les enfants, on le sait, sans même y entendre malice, sont ravis des fables de la Fontaine : ils prennent au sérieux cette ménagerie si vivante que le poëte leur montre avec tant de bonne foi; ils s'en amusent comme d'une ménagerie véritable, et le dispenseraient volontiers de cette moralité finale qui rentre pour eux dans la catégorie des *leçons* ou des *devoirs* : les enfants ne comprendraient presque rien aux *Fables* de M. Viennet; il faut, pour les apprécier, non-seulement des hommes faits, mais des hommes mûris et renseignés par huit ou dix révolutions. Souvent même M. Viennet se passe des bêtes, et ses récits n'en sont que meilleurs : le *Fouet du postillon*, le *Vaisseau en péril*, les *Deux Voyageurs*, le *Cerveau, le Cœur et la Langue*, la *Machine à vapeur*, n'ont déjà qu'une parenté bien lointaine avec les *Aliborons*, les *Rominagrobis*, les *trotte-menu*, les *Jeannot-lapins* de l'*inimitable*. Ce

Digitized by Google

sont de vives et courtes satires, des moralités tantôt sérieuses, tantôt familières, enfermées dans un petit cadre, et se racontant pour se mieux faire accepter. C'est le cas de répéter ce qu'un maître admirable, M. Villemain, appliquait à feu M. Arnault, qui avait écrit, lui aussi, des tragédies et des fables : « On ne dit pas en le lisant : Le bonhomme! mais on dit toujours : L'honnête homme! » — et c'est quelque chose quand l'honnête homme nous rappelle en bons vers des vérités profitables. Or c'est là le triomphe de ce recueil. Tout ce qui a été l'erreur, le malheur ou le ridicule de notre époque, le désaccord des partis, l'abus de la parole, les excès de la presse, la crédulité du peuple, la faiblesse des gouvernants, les succès du charlatanisme et de l'intrigue, les hâbleries de certains journalistes, la duperie de leurs lecteurs, la licence tuant la liberté, le désordre perdant tout sous prétexte de tout conquérir, les pouvoirs abandonnant le pays à d'horribles hasards faute d'avoir su frapper en temps utile, l'histoire entière, en un mot, de nos illusions, de nos sophismes, de nos fautes, de nos sottises, de nos châtiments et de nos mécomptes, a sa page dans ce volume qui n'espère pas nous corriger, mais qui veut nous avertir. Quoi de plus vrai que le *Vaisseau en péril?* de plus prophétique que le *Loup et les trois Chiens?* de plus ingénieux que le *Fouet du postillon*, la *Rivière et le Torrent*, le *Sansonnet dans l'embarras*, le *Carnaval des animaux*, le *Renard égalitaire*, le *Philosophe et le Journal*, la *Taupe et le Fleuriste*, les *Loups au butin*, le *Torrent et la Digue*, le *Mouton révolté*, le *Chat réformateur*, le *Flambeau et la Torche*, l'*Ivrogne et la Borne?* Et la *Bataille de Chiens?* Et le *Coq et le Faucon?* Celle-là me plaît tellement, que je ne puis résister à l'envie de la citer :

Digitized by Google

« Amis, disait un coq, par la terreur pressé,
A la gent porte-crête autour de lui groupée,
Un faucon, qui par moi se prétend offensé,
S'est logé près d'ici dans une aire escarpée,
Et de sa haine hier les cris m'ont menacé.
Seul contre sa fureur je ne puis me défendre;
Mais si vous me prêtez un fraternel appui,
Si nous savons bien nous entendre,
Je l'attends de pied ferme et ne crains rien de lui.

— Compte sur nous, répond la cohorte emplumée
Des dindons, des canards, des poules, des chapons
Qu'il vienne deux et trois faucons,
Que pourront-ils contre une armée?
Sommes-nous pas tes compagnons,
Tes parents, tes amis, tes frères, tes maîtresses?
En vînt-il dix, nous les battrons :
Ne doute pas de nos promesses. »

Il n'en vint qu'un, et ce fut bien assez.
Le coq, dont ces transports redoublaient le courage,
Défendit en héros sa crête et son plumage.
Mais il combattit seul : Ses amis dispersés,
Moins touchés de son sort que du soin de leur vie,
A l'aspect du faucon faussèrent compagnie.
Il fut battu, mis à mort, emporté,
Obtint à peine une louange,
Un regret des amis qui l'avaient excité;
Et les plus vils de la phalange
Blâmèrent sa témérité.
Un ennemi c'est trop, mille amis ce n'est guère,
Dit un proverbe turc dont j'ignore le père.
C'est une triste vérité.
Qu'en un danger commun un homme se dévoue,
On payera sa vertu par un lâche abandon;
Et malheur à lui s'il échoue!
Dans un siècle d'or et de boue.
Les Curtius ne sont plus de saison.

Ah! comme c'est vrai! comme c'est vrai! Et quel bon sujet de méditation pour qui serait tenté d'attacher un grelot quelconque au profit des honnêtes gens!

Digitized by Google

Presque toutes les fables de M. Viennet frappent aussi juste, et le trait qui les termine ramène d'ordinaire avec beaucoup d'art le motif principal du récit, à peu près comme l'idée favorite d'un opéra reparaît au moment où la toile tombe. Pourtant on ne peut se défendre d'un sentiment mélancolique quand on songe que ces fables ne sont si vraies que parce qu'elles sont pessimistes. Sans doute tout moraliste en vers ou en prose est forcé de voir les hommes en noir, ne fût-ce que pour être plus sûr de les bien connaître et de les bien peindre. Mais ici on sent que c'est une expérience personnelle, une douloureuse expérience de quarante années, qui a servi de guide à M. Viennet, au milieu de tous ces animaux si proches parents de nos contemporains et de nous-mêmes. On sent que chacune de ses fables les plus saillantes lui a été inspirée par un personnage ou un événement dont il serait facile de retrouver dans le *Moniteur* le nom ou la date. C'est évidemment à propos de nos tristes dissidences de 1850 et 1851 qu'il a écrit le *Vaisseau en péril*, le *Loup et les trois Chiens*; c'est le spectacle des défaillances d'un pouvoir trop débonnaire envers les factieux qui lui a dicté le *Fouet du postillon*, la *Taupe et le Fleuriste;* c'est au sortir d'une discussion brillante, mais stérile, de la Chambre des députés, qu'il s'est dégonflé dans le *Cerveau, le Cœur et la Langue*. Ce sont les folles utopies de nos apôtres socialistes qu'il a mises en scène dans le *Renard égalitaire* et le *Chat réformateur*. Ce sont nos fatales sécurités qu'il avertissait dans le *Sansonnet dans l'embarras ;* nos *gâchis* d'ambitions et de vanités qu'il gourmandait dans le *Carnaval des animaux ;* les crédulités d'un peuple dupé par des charlatans, qu'il signalait dans la *Bataille de chiens*, la *Rivière et le Torrent*, le *Mouton révolté*, l'*Ivrogne et la Borne*. Ainsi de suite : il n'est pas un de ces traits de sagesse, si

Digitized by Google

spirituellement encadrés, qui n'ait été acquis à nos dépens; pas une de ces fables qui ne soit le commentaire d'un chapitre de notre histoire : voilà ce qui en fait l'à-propos, la vie, la vérité, le piquant, et aussi la tristesse. Mais ceci touche à la politique, et je ne veux parler que littérature. La langue poétique de M. Viennet est-elle au niveau de ses intentions qui sont excellentes, de ses inventions qui sont heureuses, de ses cadres qui sont charmants, de son esprit qui est incontestable? Très-souvent, mais pas toujours : ici ma critique ne peut le blesser, car c'est celle d'un adversaire, d'un contradicteur littéraire; c'est son système que j'attaque, et non son talent. Selon moi, l'erreur de M. Viennet et de son école est de croire que la langue poétique ne doive pas se transformer avec les siècles, avec les changements de mœurs, de costumes, avec les progrès et les découvertes de l'intelligence et de la science, et que le moyen de la conserver naturelle, simple et transparente, soit de la maintenir stationnaire. Je crois, au contraire, que Racine, Molière et la Fontaine n'ont été, chacun dans son genre, si admirablement naturels que parce que la langue poétique de leur moment leur suffisait pour la somme d'idées et de sentiments qu'ils avaient à exprimer, mais que, deux cents ans plus tard, ils l'auraient modifiée, assouplie et enrichie. A la fin du dernier siècle, lorsque de nouvelles cordes ont été ajoutées à la poésie, lorsque l'école pittoresque a commencé à poindre, lorsque le sentiment de la nature, du paysage, de la campagne, des idées, des inventions modernes, s'est infiltré dans la littérature, les poëtes ou plutôt les versificateurs d'alors se sont figuré qu'ils pouvaient aborder ces nouveaux sujets en continuant à parler un langage soumis à certaines règles de convention et de noblesse, acceptées par un autre temps. Qu'en est-il résulté? Le

Digitized by Google

triste règne de la périphrase, tout aussi éloigné de la langue de Racine que de celle de Victor Hugo, — de la périphrase, qui n'était pas, comme on l'a dit, la vieillesse d'un art classique qui se maniérait, mais l'enfance d'un art nouveau encore à la recherche de son véritable instrument. Lorsque l'abbé Delille, ayant à me peindre un très-vulgaire épisode de chasse aux vanneaux ou aux alouettes, me dit :

Le chasseur prend son *tube*, image du tonnerre,

il n'y a pas d'Aristote au monde, qui m'empêche d'affirmer qu'il eût mieux fait de dire : « Le chasseur prend *son fusil.* » Je cite cet exemple au hasard, au milieu d'une foule d'autres. Eh bien, il me semble que M. Viennet a été, en quelques endroits, un peu trop de l'école de l'abbé Delille. Lui aussi, il écrit, au lieu de fusil, le *tube meurtrier;* au lieu des Pyrénées, les *monts de Pyrène*; il paraphrase le chemin de fer, le rail et la locomotive dans les vers suivants :

Sur un chemin de fer dont la double nervure,
Aux miracles de l'art soumettant la nature,
Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
Les fleuves asservis et les vallons comblés,
La machine de Watt, en sifflant élancée,
Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée.

Voilà, si je ne me trompe, le Procuste de l'ancienne versification écartelant l'idée nouvelle. *Servat odorem testa diu...* C'est le dernier reste du *vieil homme* qu'ait conservé M. Viennet, et il l'a si bravement dépouillé en des sujets plus essentiels, qu'on peut bien lui passer celui-là. En somme, son recueil de fables est charmant; il restera, non pas seulement comme un souvenir vivant et par-

Digitized by Google

lant de nos travers, de nos folies et de nos malheurs, mais comme l'œuvre d'un vif esprit qui a trouvé ou retrouvé sa veine. Pour terminer par le mot qui doit être le mieux sonnant à l'oreille de l'*un des Quarante*, je dirai que son livre est et sera classique.

Digitized by Google

DÉCADENCE DU THÉATRE

THÉATRE DE LA DÉCADENCE

Le premier qui a dit que le théâtre était une école de mœurs, ou qui a écrit et traduit le *Castigat ridendo mores*, a mis en circulation un de ces niais sophismes qui sont à peu près sûrs de faire fortune dans un monde où la majorité se partage presque constamment entre les esprits vulgaires et les esprits faux. Chercher au théâtre un enseignement moral est une illusion robuste contre laquelle protestent trois siècles d'expérience : car, depuis Molière, qui n'est pas lui-même irréprochable sur ce point, jusqu'à M. Scribe qui s'est fait une morale commode à l'usage des consciences bourgeoises, je ne connais rien de moins édifiant que le répertoire de la Comédie-Française. Quel singulier cours d'honnêteté pratique à l'usage de la jeunesse, qu'*Amphitryon*, l'*Avare*, les *Fourberies de Scapin*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Légataire universel*, *Turcaret*, le *Chevalier à la mode*, le *Mariage de Figaro*, *Bertrand*

Digitized by Google

et Raton, une *Chaîne!* Il faut s'y résigner, le théâtre peut être une récréation charmante, un plaisir délicat, une des formes les plus populaires de l'esprit national, une des parties les plus essentielles et les plus vivantes de la littérature, un mal nécessaire, plus ou moins atténué et adouci par la convenance, l'élévation ou la finesse de l'œuvre; mais prétendre qu'il puisse moraliser, croire qu'on en sortira meilleur, c'est associer un pitoyable lieu commun à un pitoyable paradoxe: les auteurs dramatiques *à manche large* ont le droit de nous rire au nez quand nous leur reprochons de ne pas s'adonner uniquement à la culture des rosières et aux pures délices des prix Montyon.

D'autre part, la société, on doit bien le reconnaître, n'est pas exclusivement composée de gens impeccables et de mœurs sans tache. Son niveau moral s'élève ou s'abaisse suivant les époques, selon que les esprits sont tournés vers le ciel ou vers la terre, vers les grandes choses ou les jouissances matérielles, selon que les exemples venus de haut sont corrupteurs ou salutaires; mais, en somme, les passions, les travers, les vices, savent toujours se faire leur part, et l'observateur, l'écrivain, le poëte, qui n'en tiendraient pas compte, s'exposeraient à tomber dans la littérature à l'eau de rose, moins dangereuse, mais tout aussi fausse que la littérature à l'alcool. Que devons-nous donc demander à l'auteur comique ou dramatique? Qu'il ne retrace pas systématiquement les mœurs mauvaises, le monde taré et gangrené, et que, par cette peinture exclusive, il n'amène pas la société à se scinder en deux: d'un côté les honnêtes gens, qui s'éloigneront d'autant plus que vous vous serez plus éloigné d'eux, ou qui, s'ils se rapprochent, auront tout à perdre à ce rapprochement; de l'autre, les *outlaws*, les *condottieri* sociaux, qui seront enchantés de cette aubaine, et qui trouveront, jusque dans vos flétris-

sures, le seul honneur, le seul bénéfice qu'ils puissent espérer : celui de faire du bruit, de voir leur importance s'accroître, et de passer à l'état de puissance mondaine. Qu'en résultera-t-il? Premièrement, que cette partie du public honnête qui veut s'amuser à tout prix, qui ne consent pas à rester étrangère aux plaisirs de l'imagination et de l'art, ou qui cède à une périlleuse curiosité, viendra contempler vos tableaux et altérera dans ce seul contact sa dignité, sa délicatesse et son goût; secondement, que la fraction plus austère ou plus susceptible de la bonne compagnie, ne trouvant plus dans vos pièces que des sujets de scandale ou de dégoût, s'en prendra au théâtre tout entier, à toute la littérature, élèvera de plus en plus la barrière qui l'en sépare, et, finalement, rompra avec toute espèce d'habitude ou de sympathie littéraire : conséquence également fâcheuse pour la société et pour les lettres.

Quand M. Dumas fils eut fait jouer la *Dame aux Camélias* et obtenu ce succès inouï qui dure encore, il fut évident qu'il venait de clore, au moins pour un temps, la série, déjà beaucoup trop longue, des courtisanes réhabilitées par l'amour. Arrivant après Marion Delorme, après la Tisbé, après Fleur-de-Marie, après les courtisanes *sublimes* de M. de Balzac et de madame Sand, la *Dame aux Camélias* n'était que la vulgarisation de cette même idée, ramenée aux proportions de la vie ordinaire, de la réalité parisienne, de l'anecdote vraie, et mise à la portée du public spécial qui devait l'admirer et l'applaudir. Au delà, il n'y avait rien de possible dans le même genre, excepté une contre-partie complète, un envers exact de ce scabreux sujet; et c'est ce que comprirent tout d'abord les dramaturges à la suite, les fureteurs de succès. Peindre le même monde, offrir à la curiosité les mêmes amorces, réunir les mêmes éléments de réussite, et, avec cela, venger la

Digitized by Google

morale outragée, *réhabiliter* les honnêtes femmes, souffleter le vice vêtu de soie et de velours, forcer la bonne compagnie d'avouer que la littérature et le théâtre sont quelquefois de son parti, se poser, avec un héroïsme facile, en puritains de foyer, en Catons de coulisses, n'y avait-il pas là de quoi tenter les ambitions dramatiques? Discutons un moment la valeur de ces prétendues revanches offertes à la morale par les *Dames aux Camélias* prises au rebours.

De quoi vous plaignez-vous? nous dit-on. Nous mettons ces femmes en scène, mais c'est pour les flageller. A la société polie qui nous accusait d'irrévérence pour le bien, de complaisance pour le mal, nous répondons en immolant ces beautés, ces grâces, ces élégances tachées de boue; nous apprenons aux jeunes gens naïfs ou crédules le sort qui les attend, s'ils s'abandonnent à ces ongles roses, plus aigus et plus meurtriers que des griffes de tigre ou de démon, à ces dents blanches, plus venimeuses que des dents de vipère, plus tranchantes que des mâchoires de requin. Nous rendons à chacune sa vraie place : à la vertu, le trône; au vice, le pilori : honte à celui-ci, gloire à celle-là, et convoquez, s'il le faut, un public de vestales, afin que nous soyons jugés par nos pairs!

Eh bien, non, vous vous trompez : cette vengeance morale n'est qu'une spéculation dramatique. Vous établissez une bascule à votre usage, et vous faites tantôt monter, tantôt descendre, le côté du vice et le côté de la vertu, pour réveiller sur un point la curiosité qui se lasse sur un autre : vous faites comme ces gens économes qui retournent un habit quand il est usé; c'est l'envers de leur habit, mais c'est toujours le même drap. Vous nous montrez ces femmes dans toute leur effronterie ou dans toute leur astuce : la belle affaire! Croyez-vous, par ha-

Digitized by Google

sard, qu'elles prétendent, excepté dans le fugitif caprice de leur imagination blasée, à des couronnes d'innocence? Croyez-vous que l'idylle dont vous les affublez leur plairait beaucoup si vous vous avisiez d'en faire le fond de leur régime? Vous nous les donnez pour méchantes, perfides, insatiables, implacables, fourbes, dévorantes? Mais elles n'en demandent pas davantage : cette méchanceté, cette perversité, ces artifices, c'est de la grandeur encore, et la seule vraiment qui soit à leur portée. Notre siècle n'a-t-il pas inventé la poésie du mal, la beauté satanique, l'héroïsme du désordre, le patriciat du crime? Le génie malfaisant, n'est-ce pas du génie? La puissance de l'enfer, n'est-ce pas de la puissance? Être des Machiavels à dix volants, des Astartés en falbalas, cette gloire a son prix et vaut bien qu'on lui sacrifie la gloire bourgeoise qui s'appelle tout sottement l'honneur. Que veulent-elles, après tout, ces créatures? Être en vue, occuper d'elles, se pavaner aux premières loges de la comédie humaine, faire parler leur ignominie à défaut de leur apothéose, se bâtir, à défaut de marbre, des piédestaux de boue séchée au feu de la rampe : cette ambition, vous la satisfaites; ce bonheur, vous le leur donnez; grâce à vous, les voilà, les filles du trottoir, de la borne et de la nuit, qui ont un rang, un titre, un jour, une valeur sociale; elles fournissent à la littérature des types, des caractères, des personnages; que dis-je? Elles sont elles-mêmes des personnes au lieu d'être des choses, des choses clandestines et vénales, figurant, dans les fonds secrets des civilisations corrompues, à côté des vins frelatés et des jeux de hasard. Humiliées par vous! Non, non, elles sont flattées, et flattées doublement : car vous nous les faites adroites et habiles, et elles sont en général prodigieusement bêtes; c'est l'imbécillité libertine de leurs adorateurs qui fait le plus

clair de leur esprit. Hormis deux ou trois rouées plus intelligentes que les autres, qui, dit-on, ont réussi a enchaîner par des pactes mystérieux certains journalistes mal famés, ces prêtresses de la matière sont, au demeurant, fort dignes de leur culte; et la preuve, c'est que vous-mêmes, malgré tout votre talent, tous vos efforts pour en faire des merveilles de finesse et de ruse, vous en faites, en définitive, des niaises. Suzanne d'Ange, l'héroïne du *Demi-Monde*, accumule, pendant cinq actes, maladresses sur maladresses; et quant à Olympe Taverny, l'héroïne de M. Émile Augier, il n'y a pas de grosse paysanne ou de petite pensionnaire qu'on puisse lui comparer en fait de gaucheries.

Quoi qu'il en soit, malgré d'autres essais qui ne sont pas même de la mauvaise littérature, c'est à M. Dumas fils qu'est revenu l'honneur d'écrire la vraie contre-partie de la *Dame aux Camélias*. Cet honneur lui était bien dû : on se sent, malgré soi, indulgent pour M. Dumas fils, d'abord parce qu'il est plein d'esprit, ensuite, parce que, ne voulant peindre que ce qu'il connaît bien, et ne connaissant bien que ce qu'il persiste à peindre, on ne saurait lui en vouloir de trop s'attarder dans cette fangeuse bohême dont il a été tour à tour le chroniqueur sentimental et goguenard. Le titre de *Demi-Monde* a fait fortune : pourtant le monde où s'agite Suzanne d'Ange n'a pas même droit à cette *moitié* que l'auteur lui laisse; c'est tout simplement celui de Marguerite Gautier et d'Armand Duval, non plus dans ses aspects élégiaques, mais dans ses aspects comiques. Une fois ces mœurs et cette comédie acceptées sur le théâtre, il était difficile de faire mieux et impossible de faire davantage.

Aussi, en lisant ce désastreux *Mariage d'Olympe*, de M. Émile Augier, avons-nous songé au mot de Royer-

Digitized by Google

Collard, à propos de la chute du ministère Martignac : « C'est un effet sans cause. » — Nous avons peine à nous expliquer comment un auteur arrivé à une époque décisive de sa carrière littéraire, accrédité auprès du public par les brillants succès de la *Ciguë*, de *Gabrielle*, de *Philiberte*, et posé en candidat pour les élections de l'Académie française, a pu, de gaieté de cœur, compromettre à la fois son passé et son avenir, pourquoi? Pour le plaisir d'être traîné à la remorque par le succès du *Demi-Monde*, de pousser au noir des couleurs que M. Dumas fils avait déjà fort peu ménagées, et de rester fort inférieur dans un genre qui, décidément, appartient à son jeune et heureux rival. Qu'a-t-il pensé, qu'a-t-il espéré, qu'a-t-il voulu? Tout sacrifier à un succès d'argent, explorer encore cette veine aurifère où M. Dumas se changeait en capitaliste. Mais il n'avait pas besoin de ces moyens de commençant : le calcul serait déplorable, et nous nous réjouissons pour M. Augier qu'il ait été déçu. Sans recommencer, à Dieu ne plaise ! l'analyse des deux pièces, sans essayer d'établir entre les deux talents des différences toujours offensantes, et qui, cette fois, seraient injustes, nous croyons avoir démêlé une des causes de l'extrême inégalité des deux succès. C'est que, dans le *Demi-Monde*, tous les personnages, quoi qu'on en puisse dire, sont de même origine et accoutumés à respirer le même air. La police n'y est faite que par les naturels du pays. Olivier de Jalin et Marcelle, qui sont censés y représenter les honnêtes gens, y sont depuis longtemps acclimatés; et lorsqu'au dénoûment Olivier épouse Marcelle, il a l'air de payer les frais de ses malices à ce monde dont il a si spirituellement médit. Nous ne comptons pas Raymond de Nanjac, espèce de troupier imbécile, placé là pour servir d'enjeu à la partie engagée entre Suzanne et Olivier. Il en résulte

Digitized by Google

que le spectateur est à l'aise : il a accepté, pour un soir, une excursion dans le monde des amours faciles et des mœurs équivoques : il y séjourne quatre heures, et tout est dit. Dans le *Mariage d'Olympe*, au contraire, la courtisane s'est implantée au cœur d'une famille noble et sans tache. Plus l'auteur s'est donné de peine pour entourer le marquis et la marquise de Puygiron d'une chevaleresque auréole d'héroïsme et de vertu, pour couronner de candeur et de grâce virginales le jeune front de Geneviève de Würzen, plus aussi l'on est irrité et révolté de voir l'odieuse Olympe vivre de plain-pied avec ces êtres d'élite, recevoir les caresses de cet énergique vieillard et de cette naïve enfant, vicier l'atmosphère qu'ils respirent, et ourdir ses infectes toiles d'araignée dans cette loyale maison. Il y a là un insurmontable sentiment de répulsion, qui a dû, dès les premières scènes, condamner la pièce à mort auprès des esprits délicats. Et puis, pour que le marquis et la marquise, gens du monde, ayant vécu et vieilli dans la bonne compagnie, soient un moment dupes des mensonges d'Olympe, pour qu'ils laissent leur chère petite-fille causer familièrement et intimement avec cette prétendue fille de fermier vendéen, devenue, sans leur permission, la femme de leur neveu, il ne faut pas qu'ils soient confiants, il faut qu'ils soient stupides; et cette crédulité de Cassandre détruit complétement l'intérêt qui pourrait s'attacher à ce couple vertueux. Ils sont d'autant plus impardonnables de se laisser mystifier par Olympe, qu'elle y met elle-même moins de façon et d'esprit. Ainsi M. Émile Augier, comme pour se punir de son erreur, a constamment fait le contraire de ce qu'il voulait faire, et, même en acceptant sa donnée, rien ne se suit ni ne se tient dans sa pièce. Il a voulu faire du marquis et de la marquise de Puygiron deux grandes et nobles figures, et ils agacent les

Digitized by Google

nerfs, avec leur crédulité et leurs rhumatismes. Il a voulu prêter à Olympe au moins les séductions et les habiletés du vice, et elle se dément sottement d'une scène à l'autre. Femme d'un Puygiron, riche de cent mille livres de rente, elle reçoit des diamants d'un de ses adorateurs; après avoir tout fait pour devenir comtesse, elle s'ennuie horriblement de ses grandeurs; elle aspire à redescendre, à barboter de nouveau dans sa mare, et quand on lui offre sa liberté avec cinq cent mille francs, elle aime mieux recevoir un coup de pistolet. Ayant intérêt à tromper aussi longtemps que possible le marquis de Puygiron, elle donne à souper à sa mère Irma, où? dans le salon du marquis, en face du portrait de la marquise, devant tous les domestiques de la maison et à la clarté de dix candélabres; le tout avec accompagnement de vin de Champagne, de chansons grivoises, d'orgie authentique et de course aux bons mots; mais ceux-ci, plus prudents que leurs maîtres, sont absents, et ils n'ont pas tort : à tous moments, Olympe et sa hideuse mère répètent : « Soyons bien drôles, disons bien des bêtises, rions à cœur-joie, cassons les vitres! » Et le tout est gai comme un enterrement de troisième classe. M. Augier n'a pas même mis de sel sur la nappe, lui, souvent prodigue de sel gaulois et quelquefois de sel attique!

Me voilà perdu dans la critique de détail, et je voulais en rester aux considérations générales. L'essentiel est de constater que, du moment que dans ces peintures de mauvaises mœurs et d'existences déclassées les deux mondes se trouvent en présence, le tableau n'est plus supportable, et que la vertu, l'innocence, l'honnêteté, sont compromises, flétries et presque ridiculisées par le seul contact de ces femmes avilies et de leur digne entourage; l'essentiel est de rappeler que mettre ces femmes sur la scène, même pour les vouer à l'opprobre, c'est encore les gran-

Digitized by Google

dir, c'est proclamer leur importance, c'est répondre au secret désir du vice vaniteux et effronté, qui préfère la malédiction au silence et l'infamie à l'obscurité. Dès lors la conclusion est facile : puisque, sur le théâtre, les honnêtes gens ne peuvent impunément se rencontrer avec ces honteux *détritus* des corruptions humaines, la même atteinte morale est subie par les spectateurs qui viennent assister à ces pièces; la même humiliation est infligée aux hommes et aux femmes de bonne compagnie, convoqués à ces étranges passes-d'armes entre la courtisane et la société; le même abaissement d'idées, de sentiments, de goûts, d'habitudes, est réservé aux époques où de pareils tournois occupent les esprits, passionnent la littérature, remplissent les théâtres de leurs bruits et de leurs fanfares, et deviennent, entre des écrivains de talent, le sujet d'une émulation déplorable. Quel chemin nous avons fait depuis le *Cid* et *Polyeucte!* Et que faudrait-il, d'après une maxime célèbre, penser d'un siècle dont les grands succès dramatiques s'appellent *Robert-Macaire*, les *Saltimbanques*, *Mercadet*, la *Dame aux camélias* et le *Demi-Monde?* Au moins, lorsqu'en 1784 la société française, préludant à sa ruine, avait la folie de s'amuser au *Mariage de Figaro*, la grandeur de la lutte relevait ce que l'œuvre avait en elle-même de destructif et d'immoral. La querelle se posait entre l'ancien régime et le nouveau, entre la bourgeoisie et la noblesse, entre le passé et l'avenir. Aujourd'hui, il s'agit de savoir si les honnêtes femmes seront vaincues et remplacées, oui ou non, par les femmes déhontées. Prenez garde : poser de semblables questions, c'est les résoudre; engager de semblables batailles, c'est les perdre; le combat seul est une défaite.

Et puis, quel contraste ! Le gouvernement protége la religion, met des évêques au sénat, envoie des aumôniers

Digitized by Google

à l'armée et à la flotte ; et voilà que, grâce aux tendances ou plutôt aux persistances du théâtre, vous forcez les premiers personnages de l'État à avoir l'air d'encourager de leur présence la représentation de ces pièces pétries de scandale et de vice ! Quel sentiments de tristesse ne doivent-ils pas éprouver lorsqu'ils songent que les vainqueurs de Rocroy pleuraient aux vers du grand Corneille, et que les prouesses de Marguerite Gautier, de Suzanne d'Ange et d'Olympe Taverny sont les seuls échos dramatiques qui répondent aux glorieux efforts de nos braves soldats d'Orient ! N'insistons pas davantage. Ce n'est d'ailleurs ni du gouvernement ni de la censure que doivent venir la répression et le remède, mais du public, de la critique, des auteurs, de la littérature tout entière.

Le mal doit périr par son excès même, et déjà l'insuccès d'*Olympe* prouve qu'on se dégoûte de ces cloaques et de ces miasmes. Que ce soit donc là le dernier hoquet de la Muse corruptrice, de ce petit art faisandé qui remplace, sur nos théâtres, le bel art de Corneille, de Racine et de Molière. Un publiciste éloquent a dit que le meilleur moyen d'en finir avec la révolution serait de ne plus la raconter. La révolution se fait avec de mauvaises mœurs tout comme avec des idées subversives, et les sociétés qui se dégradent en sont aussi près que les sociétés qui s'égarent. Si nous voulons en finir avec ces malheureuses qui naissent dans une loge de portier et meurent à l'hôpital, ne les racontons plus; laissons-là ce réquisitoire qui suppose un plaidoyer, et souvenons-nous que, pour les châtier et les flétrir, rien n'est préférable au silence du mépris.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

HISTORIENS ET CRITIQUES

Digitized by Google

POÈTES ET CONTEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03344 1455



Digitized by Google